

<36637804190018

LA

VENDÉE

EN 1793

III

PARIS. — IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
Quai des Augustins, 55, près le Pont-Neuf.

LA VENDÉE EN 1793

PAR FR. GRILLE

TOME TROISIÈME

PARIS
CHAMEROT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
13, rue du Jardinet.

1852

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

CCCLVII

J'ouvre ce volume par une déclaration du citoyen Boullemer. Il l'a faite à Angers, il l'a répétée au Mans devant les autorités constituées qui s'assemblent exprès pour l'entendre.

Elle se rapporte aux premiers temps de la guerre.

Boullemer était membre du district de Machecoul. Quand les Brigands vinrent dans cette ville, en mars 1793, il se cacha sous le toit de sa maison, dans la *ratelière*. L'ouverture qu'il fit entre deux soliveaux, était si étroite qu'il était obligé d'ôter ses habits pour y passer ; encore était-il tellement étreint, une fois placé là, qu'il ne pouvait ni changer de posture, ni mouvoir ses bras.

C'est dans ce trou, qui n'avait que cinq pieds de long, qu'il est resté quarante-deux jours. Il n'en sortait que pour manger, quand on pouvait lui ap-

porter sans risques quelques vivres. Il n'allait pas plus loin que le grenier, mangeait promptement, puis regagnait sa cachette. De là il entendait les propos des Brigands qui habitaient sa maison, et les gémissements de tous ses amis qu'on massacrait.

Il ne doit sa conservation qu'à la vigilance et aux soins continuels de la citoyenne Charruau, veuve du greffier du tribunal, que les scélérats ont assassiné, et à la discrétion de la fille qui la servait et qui lui portait à manger, Catherine Balard.

Boullemer, après la délivrance de Machecoul, n'a pas voulu rester dans un lieu où il avait tant souffert. Il est allé à Nantes, de là à Angers, et ensuite au Mans, où les représentans du peuple ont fait imprimer à mille exemplaires son récit pour l'envoyer à la Convention, au Conseil exécutif, à tous les départements de la France, et notamment à ceux de l'Ouest.

DÉCLARATION de BOULLEMER sur les massacres de Machecoul, du 11 mars au 22 avril 1793 [1].

« Dès que les révoltés, en nombre considérable,
« furent maîtres de Machecoul, ils ne songèrent plus
« qu'à assouvir leur rage et à s'abreuver du sang des
« patriotes. Les plus cruels parmi les Brigands étaient
« les femmes, les vieillards et les enfants. Les fem-
« mes criaient : *Tue! tue!* les vieillards assommaient
« et les enfants chantaient *victoire!*

[1] Cette pièce, que fit en novembre publier et répandre le représentant du peuple Garnier de Saintes, complète ce que j'ai dit dans mon premier volume sur les *journées de Machecoul*.

« Un des assassins courait les rues avec un cor de « chasse. Quand il passait un citoyen, il sonnait *la* « *vue ;* on assommait le patriote, puis le monstre re- « venait sur la place sonner l'*hallali.* Les enfants le « suivaient en criant : *Victoire ! vive le Roi !*

« Le curé constitutionnel *Letort* fut assommé à « coups de fourche et de baïonnette dans la tête, et « pour comble d'horreur, une femme lui ôta sa qua- « lité d'homme.

« Le citoyen Pinet fut arrêté avec son fils, âgé de « dix-sept ans : *Renonce à la nation, crie vive le Roi,* « *mets-toi de notre côté,* lui disent les Brigands, *nous* « *ne te ferons point de mal.—Non, je mourrai fidèle à* « *ma patrie : vive la Nation !* Ils l'assommèrent. Les « scélérats se retournent vers son fils : *Tu vois le* « *sort de ton père, sois des nôtres, crie vive le Roi,* « *vivent les Aristocrates, et nous ne te ferons point de* « *mal.—Je ne quitterai pas mon père ; il est mort fidèle* « *à sa patrie, je veux mourir de même : vive la Nation !* « Et on l'assomme.

« La citoyenne Saurin, dont on venait d'assassiner « le mari, le frère et un de ses ouvriers, fut forcée « par les barbares de prendre un bras de la civière « sur laquelle était son mari, pour le porter en « terre.

« Il n'y a point de barbaries que ces Brigands « n'aient exercées.

« Le 12, ils furent chez la citoyenne Gachinard « lui demander son père mort ou vif, en la mena- « çant de la couper par morceaux si elle ne le leur

« livrait pas : — *Eh! vous venez de le tuer,* leur dit « cette malheureuse fille.— *Eh bien, viens le recon-« naître.* L'infortunée fut contrainte d'aller, en en-« jambant sur les cadavres, leur montrer celui de « son père.

« Depuis le 1er jusqu'au 11 mars, on ne porta pas « la main sur les prisonniers. Il est vrai que leur « état était aussi cruel que la mort, puisqu'ils étaient « entassés dans un cachot infect, au point qu'ils ne « pouvaient ni s'asseoir ni se coucher.

« Ceux que le sommeil emportait appuyaient « leurs têtes sur les épaules de leurs voisins et dor-« maient ainsi.

« Le 11, jour de l'arrivée du commandant-gé-« néral, *Charette*, tous les serruriers furent occu-« pés à forger des menottes, non pas rondes, mais « tranchantes, de manière qu'en remuant les bras, « les malheureux prisonniers se coupaient les poi-« gnets.

« Un jour qu'ils demandaient à Charette pourquoi « on les emmenottait, il répondit froidement : — « *On ne veut vous faire aucun mal; mais seulement « vous gêner un peu.*

« On amenait quatorze prisonniers du port Saint-« Père. Les Brigands ne voulurent pas les détruire « de leur chef. Ils entrèrent au comité, disant à « Charette : — *Qu'en ferons-nous, notre général?* — « *Ce que vous voudrez, mes enfants.* Et ils furent « fusillés à l'instant.

« Il était arrivé avec les paysans, habillés comme

« eux, des ci-devant nobles des deux sexes et des
« prêtres réfractaires. Un d'entre eux, nommé Priou,
« qui avait été vicaire à Machecoul, fut invité à dire
« la messe. Il répond que l'église est polluée; qu'il
« ne l'a pas bénite depuis que le prêtre constitu-
« tionnel y avait dit la messe. Il choisit alors un
« autre lieu plus consacré : il fait dresser un autel au
« carrefour de la prison et dit la messe dans l'en-
« droit même où le curé constitutionnel avait été
« massacré, ainsi que trente patriotes.

« Le monstre avait les pieds dans le sang. Le bas
« de son aube en était teint.

« Le jour de Pâques, les Brigands massacrèrent
« le matin vingt-quatre prisonniers, et le soir après
« vêpres, cinquante-six. Aussi, en soupant, disaient-
« ils : *Nous nous sommes bien décarêmés.*

« Voici le seul trait d'humanité de ces barbares.
« Il fait frémir : Ils avaient cassé à coups de massue
« les bras et les jambes aux citoyens Fleury et Orcéan.
« Ceux-ci leur criaient : *Frappez-nous donc sur la*
« *tête.* Ils leur font voler la cervelle en ricanant :
« *Vous voilà guéris!*

« Je n'ose dire ce qu'ils firent sur les femmes des
« patriotes ! »

CCCLVIII

LEQUINIO et LAIGNELOT à tous les vrais Républicains.

« *Rochefort*, 8 *brumaire, an II.*

« Nous, Représentants du Peuple Français, in-
« struits que les royalistes, les prêtres, les ci-devant

« nobles et tous les scélérats qui combattent dans la
« Vendée contre la liberté du peuple français, ont
« établi une commission qu'ils appellent Conseil
« supérieur, chargé d'apposer sur les assignats répu-
« blicains une inscription anti-civique, telle que
« celle-ci que nous avons vue inscrite sur un assignat
« de 10 francs:

Au nom du Roi, bon pour 10 livres suivant le règlement du 2 août 1793. *Signé*, THOMAS;
Pour le Conseil supérieur :
BARRÉ,
Secrétaire du bureau des dépêches.

« Considérant que ce délit est une nouvelle preuve
« de l'audace et de la scélératesse de ces ennemis du
« bien public, et combien il serait dangereux de
« laisser circuler une pareille monnaie, qui ferait
« croire aux hommes faciles à égarer qu'il existe
« encore en France quelque portion d'autorité
« royale ;

« Considérant enfin que ce papier-monnaie se
« trouve essentiellement altéré par cette inscription
« odieuse, et qu'il ne peut plus circuler dans des
« mains républicaines;

« En vertu des pouvoirs illimités dont la Con-
« vention nous a revêtus :

« Nous annulons tout assignat de quelque valeur
« qu'il soit, qui porterait soit sur le bon côté, soit
« sur le revers, l'inscription ci-dessus mentionnée ou
« toute autre marque quelconque ayant le carac-
« tère de l'incivisme, ou même une inscription ou
« marque civique apposée par les ennemis de la

« République soit du dedans, soit du dehors, et dé-
« fendons à tout receveur des deniers publics d'en
« recevoir, sous peine d'en rétablir la valeur dans
« leur caisse et d'être poursuivis comme fabricateurs
« de faux assignats; comme aussi à tout notaire ou
« autre officier public d'en référer la valeur dans leurs
« actes, à peine d'être également poursuivis comme
« complices de fabricateurs de faux assignats.

« Le présent sera affiché dans les départements
« suivants : Charente-Inférieure, Haute-Charente,
« Deux-Sèvres, Vendée, Loire-inférieure, Maine-et-
« Loire, Indre-et-Loire, Vienne.

« Les administrateurs de ces départements seront
« personnellement et collectivement responsables de
« non affiche. »

CCCLIX

Le 2 novembre 1793 (12 brumaire an II), furent condamnés à mort par la commission militaire d'Angers et exécutés le lendemain sur la place du Ralliement :

Langevin, curé de Briolay;

Lahaye-des-Hommes, noble;

Victor Bodi, ex-juge du district d'Angers, qui depuis avait fait partie du conseil supérieur des rebelles à Châtillon;

Falloux, dit du Lys, gendarme de la garde du roi.

Si, aujourd'hui, vous rencontrez de ces noms dans nos assemblées délibérantes, ne soyez pas surpris de voir ceux qui les portent se montrer envers la Révolution, ennemis; envers la République, impla-

cables ; n'espérez pas que jamais ils leur pardonnent, et ne les prenez pas pour leurs ministres, à moins que vous ne soyez indifférents à l'étouffement de l'une, au renversement de l'autre.

Et pourtant il viendra une époque où la République, triomphante et assise, ne fera plus parmi ses enfants acception d'origine.

Les hommes auront passé, les ressentiments seront éteints. L'accomplissement des grandes destinées de la patrie occupera tous les esprits, enflammera tous les cœurs, et ne laissera plus de place aux récriminations et à la défiance.

CCCLX

Comme on ne se lasse point d'accuser l'armée de Mayence, je ne me lasse point non plus de la défendre.

Vous m'avez vu, dans un précédent chapitre, combattre un de mes meilleurs amis, qui, par une erreur involontaire, confondant les noms, les hommes, les armées, attribuait à la colonne mayençaise toutes sortes de dévastations et de pillages.

Cette fois, c'est à un ennemi que j'ai à répondre. M. Crétineau s'est fait, très-volontairement, lui, l'écho des plaintes les plus acérées et les plus âcres.

Je lis à la page 251 du premier volume de sa *Vendée militaire* : « Dans les Mémoires manuscrits « d'un ancien administrateur républicain, on voit

« que les armées républicaines, pour faire leur jonc-
« tion, avaient traversé le Bocage en y répandant
« partout l'incendie et la mort. Pas un seul homme
« à Saint-Hermand, à Chantonay, aux Herbiers!
« Quelques femmes échappées au fer; maisons de
« de campagne et chaumières, bois, tout fut la proie
« des flammes. Le ciel était obscurci de fumée ;
« quantité de cadavres, jetés çà et là, commençaient
« à infecter l'air. »

Il est commode de citer des Mémoires manuscrits; il n'y a point là de vérifications gênantes à redouter. Ces Mémoires sont écrits par un *républicain;* or, ils montrent nos armées sous le plus défavorable jour: donc il y a là un singulier républicain pour nous édifier sur ses souvenirs.

Cet écrivain est, de plus, *administrateur ;* il n'est pas (à supposer qu'il existe) le premier qui se soit tourné contre le régime qu'il était chargé de soutenir.

Sous la Convention, sous le Directoire, sous le Consulat, on vit des traîtres comme on en voit encore à l'heure qu'il est : c'est une race qui ne meurt point ; elle pullule. Mais ce qu'elle dit et raconte n'est pas un gage bien assuré pour l'histoire. Craignez, craignez ces hommes qui soufflent le chaud et le froid, et qui ne semblent pénétrer dans le secret des partis que pour les dénigrer, les déchirer et les perdre.

Je n'ai point nié qu'il n'y ait eu des incendies,

des vols et des malheurs affreux ; j'ai donné assez de détails et de lettres qui ne prouvent que trop le désordre de plusieurs de nos colonnes.

Seulement, j'ai fait voir que ces violences n'étaient le plus souvent que des représailles, et que les Brigands n'étaient pas bien venus à se plaindre de massacres dont ils avaient pris l'initiative ; d'excès dont ils ne s'étaient pas moins qu'une partie de nos troupes rendus coupables ; d'une guerre civile, enfin, qu'eux-mêmes avaient, avec tant de fureur, soulevée.

Je lis à la page 242 du même volume de Crétineau : « Le patriotisme des Mayençais avait été sus-« pecté tandis qu'ils traversaient la France... »

Suspecté par qui ? par des coupe-jarrets ou des fous ?

L'auteur ajoute : « Mus par une pensée d'égoïste « calcul, ils envoient une députation de huit grena-« diers aux officiers royalistes cantonnés à Saint-« Fulgent. Leurs propositions étaient les mêmes que « celles qu'ils avaient faites à Lescure lui-même la « veille de la bataille de Torfou ; ils demandent qu'on « leur garantisse une solde régulière de sept sols par « jour, et qu'une somme de quatre cent mille francs « soit mise à leur disposition. A ces deux conditions, « ils s'engagent, sur l'honneur, à passer au service « de la cause royale. Désessarts, qui commandait « le camp de Saint-Fulgent, comprend tous les avan-

« tages moraux et matériels de cette transaction ; il « adresse un courrier à Beauvollier, intendant-géné« ral de l'armée catholique ; Beauvollier était, par « malheur, à Châtillon. Desessarts communique sa « dépêche au conseil supérieur, en proposant de faire « monnoyer les vases sacrés et l'argenterie des églises « pour satisfaire aux exigences des républicains. « Cette proposition fut rejetée comme sacrilége. « L'abbé Bernier, le bénédictin Jagault ne furent « pas de cette opinion ; ils offrirent de livrer tout « l'argent des caisses royales, et de prendre, au nom « du souverain, des engagements pour le reste de la « dette que l'on contracterait avec les Mayençais ; « mais le conseil délibéra si longtemps, que les Mayen« çais, entraînés par les événements, se trouvèrent « portés sur d'autres points, et ne songèrent plus à « leurs propositions que pour en faire expier l'impo« litique refus. »

C'est là toute l'accusation dans son absurdité palpable ; c'est là tout le mensonge dans sa laideur. Ses termes mêmes le démentent. Ai-je besoin d'insister pour en faire voir la méchanceté niaise, décousue, maladroite, brutale ?

Huit grenadiers qui se *vendent* et qui prennent l'engagement *sur l'honneur* d'être fidèles au parti qui les aura payés !

Des soldats qui traitent pour une armée ! pour l'armée de Mayence ! l'armée héroïque, l'armée qui a pour chefs Dubayet, Kléber, Vimeux, Beaupuy !

O mânes sacrés ! je pleure sur votre tombe d'avoir

à répondre à d'aussi noires calomnies proférées contre vous, de sang-froid, après soixante années, par des Français, et enfin même par des royalistes!

Vous rendîtes justice, vous, aux Vendéens! Je vous ai entendus louer leur courage, et c'est de vous que j'ai appris à respecter leur malheur, à vanter aussi et souvent, contre les intérêts de ma cause, leur intrépidité, leur constance, tout en détestant leurs principes, en chargeant leur guerre impie de malédiction!

Impie! car la vraie religion c'est l'amour de la patrie et sa défense!

Examinons l'affaire sous d'autres faces. Il faut bien mal connaître l'esprit vendéen pour supposer un moment qu'un chef, que Desessarts, l'abbé Desessarts ait fait la proposition de donner les vases sacrés pour quoi que ce soit et sous quelque prétexte que ce pût être au monde.

Il faut que l'animosité rende stupides les gens d'esprit mêmes pour qu'ils aillent imaginer que, s'il y avait eu un moyen par négociation, argent, faveurs, promesses, d'éteindre les Mayençais, pour imaginer, dis-je, et avancer que des chefs comme Lescure, Bonchamp, Larochejaquelein, d'Elbée et tant d'hommes qui, certes, ne manquaient pas de sens, n'eussent pas mis tout en jeu pour mener à fin l'entreprise; qu'ils n'eussent pas suivi avec empressement ces ouvertures; qu'ils ne se fussent pas précipités à bras ou-

verts au-devant de ces troupes qui, en se rendant et se joignant à eux, changeaient tout à coup l'état du pays, faisaient sur-le-champ tourner la fortune, mettaient toutes les chances du côté royaliste, ébranlaient la Convention et assuraient le prompt succès de la cause pour laquelle tant de sang déjà avait été répandu, déjà tant de ruines avaient été amoncelées !

Allons, allons, tout cela est méprisable !

Et encore n'est-ce pas neuf ; ce n'est qu'une paraphrase de la thèse de M. de Barante. C'est dans les mémoires rédigés par le sous-préfet de Bressuire qu'a été posée la première pierre de cet édifice monstrueux.

On a bâti dessus : on renchérit !

J'ai vu le prêtre Jagault, qui est cité là ; je l'ai vu chez M. des Varannes, à Saumur, et je l'ai revu à Écharbot, près d'Angers. Il me disait : « Nos pa-
« piers ont été brûlés ; brûlés à Châtillon, brûlés à
« Mortagne, brûlés par les républicains, brûlés par
« nous.

« Ce qui court de nos délibérations ne vient pas
« de nos registres, qui n'existent plus, mais de pièces
« éparses, de copies qu'on change, qu'on fausse, qui
« ne doivent inspirer aucune confiance. »

C'était là ce que disait Jagault ; mais on le fait ailleurs et autrement parler : on lui fait dire ce qu'on veut ; et quand on n'a pas de preuves, comment fait-on pour en donner cependant ? Comment on fait ! on en forge à la hâte, avec cynisme, et l'on a des *atlas*

qui sont pleins de documents *authentiques* et d'*autographes.*

CCCLXI

L'armée de Mayence n'était ni à Chantonay, ni à Châtillon, ni aux Herbiers. Ce furent les colonnes de Luçon et de Bressuire qui prirent cette direction. L'armée de Mayence ne fit sa jonction avec ces colonnes qu'à Mortagne, la Tremblaye et Chollet. Tout ce qui brûla avant cette jonction ne peut la regarder.

J'ai expliqué, du reste, les incendies; il y en avait en réalité et d'épouvantables : j'ai fait voir pourtant que le système était d'en exagérer la fureur, d'en augmenter le nombre sur le papier, afin de répandre la terreur non-seulement dans la Vendée, mais en France, à Paris, à l'étranger, et d'arrêter s'il se pouvait ainsi les conspirateurs et les rois de l'Europe par excès d'impassibilité et d'énergie.

L'armée de Mayence! nous l'avons vue au combat, victorieuse, balayant devant elle les bandes royales.

Vous la voyez maintenant, quoique battue, décimée, dissoute, qui fait trembler encore ses ennemis par son nom et qui, par ses membres épars, est toujours et à jamais à leur poursuite, bien décidée à ne les quitter qu'après leur destruction complète et absolue.

C'est cette constance que rien ne lasse qui la rend

l'objet de tant d'imputations odieuses et de tant de haine.

Je suis bien aise de cet acharnement; il répond aux attaques qui viennent de tous côtés, et qui arrivent des clubs, des ministères, des énergumènes féroces ou imbéciles, des égarés et des aveugles, ou même des hommes gagés par l'émigration, par les puissances coalisées, par toutes les factions ennemies.

L'armée est pure; elle a fait son devoir; elle a servi courageusement, loyalement; et malgré tant de pages envenimées des écrivains pervers, son nom sera inscrit en lettres d'or dans les fastes glorieux de la République.

CCCLXII

ADRESSE des Administrateurs de Maine-et-Loire à leurs concitoyens.

« *Angers*, 6 *brumaire*, *an II*.

« Républicains,

« Nos braves frères, nos amis de l'armée de « l'Ouest sont venus dans nos murs se délasser de « leurs fatigues et jouir, dans nos embrassements « fraternels, des douceurs et du témoignage de la « reconnaissance.

« A leur dénûment de toute chose d'absolue né- « cessité, vous jugerez de ce qu'ils ont souffert, vous « jugerez des pertes qu'ils ont faites, vous jugerez « enfin de leur courage et de leur amour pour la « patrie : nous déclarerons et nous proclamerons « qu'ils ont bien mérité d'elle.

« Mais ce n'est pas par de stériles félicitations que « nous les mettrons en état de continuer leur glo-

« rieuse carrière. Ils manquent de souliers, c'est à « nous de leur en fournir. La plupart n'ont point de « bas, il faut leur en donner. Ils manquent d'armes, « que tous les ateliers d'armuriers soient en activité « pour leur en procurer. Quelques-uns d'entre eux « sont sans habits, que chacun de nous se dépouille « et soit glorieux d'avoir vêtu un digne défenseur de « la République, un vainqueur de la Vendée.

« Trois endroits sont désignés pour servir de dépôt « à nos offrandes :

« L'église Saint-Maurice,
« L'église Saint-Pierre,
« Le Bon-Pasteur.

« Aucun citoyen ne peut se dispenser d'apporter « une partie de l'équipement : l'artisan, en appor- « tant ses souliers en recevra le prix si ses moyens « ne lui permettent pas d'en faire le sacrifice.

« Le riche et le citoyen qui est dans l'aisance se- « ront assez payés par la satisfaction qu'ils auront « d'avoir quelque chose à offrir aux défenseurs de la « liberté. C'est pour eux, c'est pour nous tous un « devoir sacré, citoyens, de secourir nos frères d'ar- « mes dans leurs besoins multipliés et pressants, « principalement en souliers. Qui de nous les verrait « avec indifférence sans chaussures et presque sans « vêtements! Qui de nous ne s'empresserait de leur « offrir les effets qui sont d'une nécessité aussi ab- « solue! Leur position exige impérieusement ces se- « cours.

« L'armée doit, sous peu de jours, sortir de nos

« murs pour retourner au combat, acquérir de nou-
« veaux droits à notre reconnaissance. Hâtons-nous
« donc de la restaurer complétement, et qu'elle em-
« porte avec elle des gages de la véritable affection
« de ses frères d'Angers.

« Elle les attend avec raison. Nous espérons que
« ce ne sera pas en vain.

« VILLIER, président.
« MARCHAND.
« LETERME-SAULNIER.
« REYNAUD.
« DORGIGNÉ.
« CHAUVIN, substitut du procureur-général syndic.
« LETOURNEAU, secrétaire-général.

Classée, remise en état, distribuée par colonnes, par divisions, par brigades, l'armée républicaine partit d'Angers le 7 novembre pour reprendre sa marche contre les rebelles.

Elle se composait de seize à dix-huit mille hommes, commandés en chef par Chalbos, qui avait sous ses ordres Kléber, Muller, Klingler.

Kléber prit par Durtal, La Flèche, Sablé; Muller et Klingler prirent par Château-Gontier.

Kléber avait pour seconds Marigny, Marceau, Canuel. Marigny, qui avait passé par Nantes, fut nommé là général de brigade par le représentant du peuple Gilet. Il avait rejoint l'armée au Lion, et n'avait vu que les suites de la déroute d'Entrames. A Angers, il fut mis à la tête de l'avant-garde légère de la division de Kléber. Marceau eut la première brigade, et

Canuel la deuxième. Cette colonne était forte de 7 à 8,000 hommes.

Muller, dont la division était également de deux brigades comptant ensemble 7 à 8,000 hommes, avait pour seconds Westermann et Danican entre autres; il fut suivi, à un jour de distance, par la *réserve*, forte de 1,500 hommes, et que menait Klingler.

Le général en chef et les représentants Bourbotte, Turreau, Choudieu marchaient avec Muller; Prieur de la Marne et Merlin de Thionville avec Kléber.

Le rendez-vous général était à Laval.

PROCLAMATION POUR LE DÉPART DES TROUPES.

Les Représentants du peuple à l'armée de l'Ouest.

« Soldats de la République,

« L'aristocratie prend aujourd'hui toutes les for-« mes pour vous séduire. Frappée de terreur à l'as-« pect des vengeances nationales, elle se cache jus-« que dans vos rangs. Elle couvre sa figure hideuse « du masque du patriotisme; c'est elle qui, à la mau-« vaise affaire de Laval, a semé le désordre et l'épou-« vante.

« Veillez donc sans cesse, braves défenseurs de la « République, dénoncez sans ménagement les traîtres « qui sont au milieu de vous. Ne souffrez pas que « leur lâcheté obscurcisse une seconde fois la gloire « dont vous vous êtes couverts dans la Vendée.

« Que celui qui, dans vos rangs, osera jeter un cri « de terreur, faire un pas en arrière, soit à l'instant

« mis à mort par vous!... Vous aurez à coup sûr dé-
« livré la patrie d'un traître ou d'un lâche.

« Dans peu de jours vous serez en présence de « l'ennemi. Vous ne souffrirez pas qu'une poignée de « Brigands fasse insolemment la loi dans vos foyers. « Un succès de plus, leur audace serait au comble. « Nos enfants, nos femmes, nos propriétés devien- « draient la proie de cette horde de scélérats.

« Il n'en sera pas ainsi, braves soldats; la patrie « vous appelle, elle compte sur vos serments : vous « vaincrez ou vous mourrez pour elle.

« BOURBOTTE, TURREAU, FRANCASTEL. »

A l'heure du départ d'Angers, Turreau montra à Kléber une lettre du Comité de Salut Public, qui disait : « Défiez-vous de Kléber et de Haxo, ce sont des « royalistes, observez-les de près. Mettez-les hors « d'état de nuire. »

Et comme Kléber s'étonnait et s'emportait : « J'ai « répondu, dit Turreau, de la bonne manière! « Va, tu ne périras pas tant que je serai là pour « te défendre contre les royalistes! car ce sont « eux qui ont peur de toi, prennent tous les masques, « et qui, à tout prix et de toute façon, veulent te « perdre et nous perdre! »

CCCLXIII

Les colonnes républicaines se trouvèrent à Laval les 10 et 11 novembre. Là, on ne sut pas tout de suite

où étaient les Brigands. Les espions foisonnaient, mais leurs rapports étaient contradictoires. On en fusillait de temps en temps pour leur apprendre à dire la vérité, mais ils n'en étaient ni plus fins ni plus sûrs.

Ce qu'il y avait de certain, c'était que Larochejaquelein avait battu Olagnier le 28 octobre [1]; que le général républicain avait pris la route de Rennes, et qu'il s'emblait naturel d'aller l'y rejoindre pour marcher ensuite avec sa brigade et les divisions de l'armée de Brest vers les lieux où l'on saurait enfin que seraient les rebelles.

Chalbos prit en effet cette direction. Son but était de préserver la Bretagne, où les vieux châteaux et les grosses métairies étaient, comme ceux de la Vendée, des forteresses dont tout faisait croire que les Brigands voulaient s'emparer, et de là, durant l'hiver, faire pleuvoir le plomb et la mort sur nos troupes.

CCCLXIV

A la nouvelle du passage de la Loire par les Brigands, le département de la Sarthe, fort agité, et qui, dès le mois de mars, avait eu des cantons révoltés, organisa sur tous les points des *comités défensifs*, chargés de veiller à la sûreté du pays.

[1] Des historiens l'ont nommé Aulanier par erreur.

Cette colonne eût été taillée en pièces sans une trentaine de gendarmes de la Sarthe qui en faisaient partie, et qui, commandés par Clouet, Philippon et Pillerault, se posèrent en travers de la route, rallièrent quelques pelotons de fuyards, et forcèrent les Brigands à s'arrêter dans leur poursuite.

Les comités de district, de canton, de commune, correspondaient avec le Mans, où siégeait le comité central.

Chaque comité avait des délégués, des agents, des stationnaires et des vedettes qui, sur toutes les routes, épiaient les événements et en rendaient prompt et fidèle compte.

Le citoyen Goulette, commissaire de Saint-Denis-d'Arques, écrivit au comité du Mans la lettre qu'on va lire :

« *Laval, 17 brumaire, an II.*

« Citoyens,

« Chargé d'une mission délicate, je vous fais part
« de ce que j'ai appris sur les Brigands et leur scé-
« lératesse.

« Ils sont restés dix jours à Laval. Ils étaient trente
« mille combattants environ, y compris douze cents
« cavaliers et deux cents artilleurs avec cinquante-
« quatre pièces de canon.

« Besnier de la Chambre, commandant de la garde
« nationale, fédéraliste, a passé aux rebelles et leur
« a conseillé de marcher sur Paris par Sillé et le
« Mans ; mais le curé d'Izé les a dissuadés de ce des-
« sein en leur démontrant que la difficulté des chemins
« ruinerait leur entreprise.

« Ils ont tué deux administrateurs du département
« et massacré beaucoup de particuliers, sans distinc-
« tion. En assommant ces malheureux, ils essayaient
« de leur faire proférer le cri sacrilége de *vive le Roi*,
« et paraissaient fort contents lorsqu'ils avaient forcé

« ces tristes victimes de leur rage à déshonorer ainsi « leur dernier moment; ils disaient qu'ils s'étaient « bien reconnus.

« Pendant qu'on les assassinait, des prêtres leur « donnaient l'absolution et posaient sur leurs têtes « des mains dégoûtantes du sang des patriotes.

« Plusieurs prêtres assermentésont été massacrés, « entre autres le citoyen Drille, qu'ils ont jeté dans la « rivière et qu'ils ont fusillé dans l'eau.

« Le citoyen Tellot, fils d'un officier municipal, « fut également assassiné au milieu d'une rue. On « leur fit observer que ce malheureux était aveugle : « *Tant mieux pour lui,* dirent les scélérats, *il n'en* « *verra rien;* et ils le tuèrent.

« Il serait trop long de vous raconter toutes les « horreurs qu'ils ont commises à Laval. J'ai par- « couru cette malheureuse cité et j'ai vu partout la « consternation, le désordre et la famine. Toutes les « maisons ont été pillées, et si les aristocrates en « doutent, engagez-les à venir contempler cet affreux « spectacle, et à juger par eux-mêmes de ce que peut « une horde de Brigands sacrés.

« Ils ont employé pour avoir l'argent des citoyens « un moyen assez singulier. Quand ils avaient volé « une montre, un habit, un sabre, ils les mettaient en « vente aussitôt. Comme le prix était modique, il ne « manquait point d'acheteurs; mais à peine avaient-ils « délivré l'objet volé, qu'une autre bande le reprenait. « Par ce trafic ils emportaient argent et mar- « chandise.

« Des maisons de Laval perdent plus 100,000 fr.
« Les marchands sont ruinés, tout le monde meurt
« de faim.

« Il faut pourtant dire que les rebelles ont res-
« pecté les femmes. Mais il est vrai qu'ils en ont
« avec eux en grande quantité qui ne sont pas
« cruelles, et qui se prodiguent journellement pour
« sauver l'honneur de leurs hôtesses : cela annonce
« au moins de la charité et de la politesse.

« Les âmes pieuses de Laval ont été étrangement
« surprises en voyant ces bons prêtres, ces miroirs
« de chasteté, partager avec tous les goujats de l'ar-
« mée les faveurs des filles du Seigneur, qui se dé-
« dommagent amplement des jeûnes du cloître.

« La servante de la citoyenne Monnier fut grande-
« ment émerveillée lorsqu'en entrant dans la chambre
« où gisaient deux religieuses, elles les trouva cou-
« chées avec un gros moine, l'une à droite, l'autre à
« gauche, et le frappart au milieu. Sans doute que le
« trio était de l'ordre de Fontevrault, et que le saint
« prêtre imitait la fermeté de Robert d'Arbrissel, qui
« couchait souvent entre deux vierges pour fortifier
« sa vertu.

« Je ne finirais point si je vous racontais tout ce
« que je sais de la sagesse des prêtres, de la conti-
« nence des religieuses et de la scélératesse de tous
« les Brigands. Qu'il vous suffise de savoir que telle
« personne charitable et dévote qui les appelait de
« ses vœux les voudrait aujourd'hui à tous les
« diables.

« Je clos mon récit par un trait de bravoure : Un « citoyen, réfugié dans une maison, voit entrer les « Brigands; il ajuste le chef et le tue à la tête de sa « bande, qui, furieuse, se précipite dans la maison; « mais le brave n'y était plus; il s'était sauvé par une « issue secrète. Il est vivant.

« A peine la moitié de la horde est-elle armée; « les chefs ont eu à Laval de grandes discus- « sions : les uns veulent rentrer dans la Vendée, les « autres marcher en Normandie, d'autres en Bre- « tagne. Le fait est qu'ils vont au nord, vers Gran- « ville.

« Cette armée sans vivres, sans munitions, ne peut « subsister; elle est sans discipline, les chefs sont dés- « obéis, menacés. C'est un ramassis de bandits, « échappés pour la plupart aux galères ou à la guil- « lotine. Puisse le dernier tomber bientôt sous le fer « vengeur des défenseurs de la liberté! »

Billet de BESSARD de Laval, au citoyen Renouard, au Mans.

« 18 *brumaire.*

« Ta sœur vit et moi aussi, Dans la prise de Laval « par les Brigands, il y a eu six cents des nôtres de « tués. Les chefs voulaient empêcher le pillage; ils « ont fait fusiller un voleur; mais cela n'a servi de « rien, et le désordre et le massacre sont au comble. « Esnue La Vallée, ce représentant si chaleureux, « qui avait fait sonner le tocsin, s'est sauvé des « premiers, et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

« Mme de Monfranc a obtenu de Lescure mourant
« la grâce de plusieurs républicains qu'on mettait
« en joue. Mlle Renouard a sauvé aussi des patriotes.
« Talmont, logé chez la ci-devant comtesse de
« Montclair, a fait, sur la demande de cette dame
« et de Mlle Renouard, grâce à Guimondière Ber-
« thelot, juge de paix d'Izé, que l'on allait fu-
« siller.

« Talmont voulait faire de Laval et des environs une
« seconde Vendée; mais il est loin de compte. Tout
« le monde tremble, et nul ne veut le suivre. Il n'y a
« que les Brigands qui ont passé la Loire qui veuillent
« combattre, encore voudraient-ils que ce fût pour
« regagner leur pays; mais la fatalité les pousse au
« nord : que feront-ils? que deviendrons-nous?

Lettre de PRIEUR de La Marne à la Convention nationale.

« *Pontivy, 20 brumaire.*

« J'étais occupé à remplir à Brest, avec Jean Bon
« Saint-André et Bréard la mission dont la Conven-
« tion nous avait chargés près des escadres de la Ré-
« publique, lorsque des courriers de Vannes nous an-
« noncèrent que le département du Morbihan était
« menacé d'une incursion par les Brigands chassés
« de la Vendée. J'y réunis quelques forces; mais les
« Brigands s'étaient jetés sur des points éloi-
« gnés.

« Je fis passer les forces à Rennes, où le général
« Rossignol s'était porté, et où Pocholle, ainsi que

« d'autres représentants, veillait à la défense d'Ille-
« et-Vilaine. Je ne crus pas cependant devoir aban-
« donner sur-le-champ le département du Morbihan,
« et je m'y suis occupé de l'épuration des autorités
« constituées, presque toutes infectées de l'esprit de
« fédéralisme qui a déchiré un instant la France : dé-
« partement, districts, tribunaux, juges de paix, de
« commerce, municipalités, comités de surveillance,
« sociétés populaires, tout a été et sera épuré, les fé-
« déralistes mis en arrestation, le fanatisme poursuivi
« partout, et Vannes régénéré.

« Lorient réclamait ma présence : je m'y rendis.
« Je vis avec plaisir que cette commune était déjà
« régénérée, et que l'esprit public avait repris son
« énergie.

« Nous allions nous occuper de faire le scrutin épu-
« ratoire de l'administration du port et en chasser les
« aristocrates ou les faux patriotes, lorsque des cour-
« riers extraordinaires, arrivant de toutes les parties
« du département des Côtes-du-Nord, vinrent nous
« annoncer qu'il était menacé par les Brigands. Il
« fallait alors que je m'occupasse des moyens de dé-
« fense.

« Je fais part au Comité de Salut Public des me-
« sures que j'ai prises à cet égard. Aussitôt leur exé-
« cution, j'ai quitté Lorient pour me rendre à Pontivy,
« où je suis aujourd'hui, et où il ne reste que les com-
« pagnies de vétérans et de l'*Espoir de la patrie*, tous
« les autres citoyens s'étant portés à Dinan.

« J'attends des nouvelles de nos armées cette nuit.

« Je vais partir pour concourir à la destruction des
« Brigands, qui, j'espère, n'échapperont pas cette
« fois au fer vengeur des républicains, qui les pour-
« suivent et les cernent de toutes parts. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

CCCLXV

Nous avions trois armées :

Celle de l'Ouest;

Celle des Côtes de Brest;

Celle des Côtes de Cherbourg.

Chalbos commandait la première; Rossignol, la seconde; Sépher, la troisième. L'armée de Cherbourg s'était mise en mouvement au bruit du passage de la Loire; mais elle était encore loin, et nous la laisserons *tourner-virer* dans le nord par Saint-Lô et Thorigny, sans nous occuper de ses fausses manœuvres. Il s'agit d'abord des deux autres : celle de l'Ouest et celle de Brest. Les états-majors se joignirent à Vitré, et la question fut de savoir à qui tomberait le commandement général des deux armées réunies. Chalbos était brave, mais déjà vieux et usé ; sa politique était modérée, et les représentants ne le trouvaient pas *à la*

hauteur. Ce fut Rossignol qui fut choisi : « Moi ! dit-il « naïvement, vous voulez rire. Je peux bien mener « au pas de charge un bataillon; mais je ne suis pas « foutu pour conduire une armée, »

« — Toi, cher ami, s'écrie en l'embrassant Prieur, « tu as notre confiance tellement entière que, perdis- « tu vingt batailles, tu conserverais toujours le com- « mandement ; tu es un patriote sans tache, un sans- « culotte sans fignolerie, un cœur sans feinte : tu « ignores donc comment te nomme le Comité de « Salut Public ? Ni plus ni moins que le fils aîné de « la Convention et le *dauphin de la République!*

« — Quels termes emploies-tu là? Quelle respon- « sabilité veux-tu que je prenne ?

« — La responsabilité ne te regarde pas : tu es « le drapeau, le tison, le fanal ; tu donnes le signal ; « mais ce sont ceux-là, les généraux, sache-le bien, « qui répondent de l'exécution de tes ordres et du « succès ! si tu perds, ils paieront ! »

Les généraux sourirent et frissonnèrent !

Vergnes, qui était chef d'état-major, dit en plaisantant : « Je demande aussi un brevet d'impunité. » Ce bon mot, à peu de jours de là, lui valut sa destitution. Les représentants n'aimaient pas la raillerie. Il fut remplacé par Nouvyon, qui ne dura guère : tous deux avaient de l'expérience et du talent. « C'est trop de moitié, dit aigrement le dernier. — Ce n'est « rien, dit Prieur, sans le civisme[1] ! »

[1] Rossignol ne voulut point de Nouvyon et prit Huché pour chef d'état-major.

CCCLXVI

La France soutenait deux guerres à la fois : celle des frontières et celle de la Vendée. Carnot menait l'une et Prieur l'autre.

Il y avait deux Prieur : celui de la Côte-d'Or et celui de la Marne. Le premier, du Comité de Salut Public; le second, envoyé près des armées de l'Ouest. L'un froid, austère, implacable; l'autre, d'une excessive exaltation.

Prieur de la Marne, celui que je crois avoir encore devant les yeux, galopant à travers les canons, les affûts, les ambulances, faisait toutes sortes de rêves sur les destinées de la République. Il la voyait conquérante et triomphante à Rome, à Vienne, à Londres même et à Constantinople.

« Nous irons voir dans la Turquie
« Les disciples de Mahomet !... »

Il chantait ce couplet, et c'était lui qui l'avait inspiré; il plantait nos drapeaux à Naples, à Malte, aux Dardanelles; montait sur les murs, les décrétait libres, et renversant partout les tyrans et les trônes, il faisait prendre aux nations la cocarde tricolore et le bonnet rouge.

Non-seulement, selon lui, les hommes, sur tout le globe, étaient avides de se rallier à nos couleurs, d'embrasser nos principes, mais les enfants étaient séduits par nos chansons patriotiques; les femmes se jetaient à nous à corps perdu; la France était la nourrice du genre humain, la marraine des libertés, et

Paris devenait une Delphes nouvelle où allaient se concentrer les modernes Amphictyons et s'enflammer toutes les intelligences.

Quand il était en verve, rien ne lui coûtait, et ses collègues éblouis ne l'appelaient entre eux que le *Romancier de la Montagne.*

Il avait du courage, de l'esprit, de l'instruction; son âme était de braise, sa santé de fer; il avait de l'illumination des vieux prophètes, et le fait est que, si toute la Convention lui avait ressemblé, la républicanisation de l'Europe eût marché vite.

CCCLXVII

Rossignol, général en chef, ne pouvant faire le plan de campagne, Kléber y pensa et l'apporta aux représentants. Il proposait de confier à Marceau le commandement supérieur des colonnes de combat; à Westermann le commandement de la cavalerie; à Billy le commandement de l'artillerie. Ces trois généraux seraient, comme de juste, sous la main du sans-culotte Rossignol, qui ne ferait rien, mais qui laisserait faire.

C'était fort bien arrangé comme cela. L'ordre fut donné conformément aux conclusions. Les lettres furent délivrées, et Kléber, intime de Marceau, s'entendit avec lui pour marcher dans ce dédale avec le plus de régularité possible et de constance.

Mais pendant qu'on cherchait les Brigands du côté de Rennes, ils tournaient vers Avranches par Mayenne, Fougères, Dol. Entrames et sa victoire, au

lieu de resserrer l'union des chefs, l'avaient relâchée. Chacun s'attribuait le succès de la journée, et, dans le trouble, au lieu de suivre l'avis de Larochejaquelein, qui avait toujours Angers pour point de mire, on n'eut plus, parmi les capitaines, qu'un besoin, qu'un vœu, qu'une envie, ce fut de gagner un port de mer pour se mettre au plus tôt en communication avec l'Angleterre.

« L'Angleterre! criaient les paysans, c'est un guet-« apens, c'est l'enfer, un pays d'hérétiques! Les « chefs veulent s'y sauver eux et leurs femmes, en « nous laissant à la merci des Bleus! » Et le jeune Henri disait en gémissant : « Soupçon odieux, « affreuse discorde, qui sera la perte de l'ar-« mée! »

Les charrettes de blessés augmentaient l'embarras et la torpeur. Toutes ces bandes mal chaussées avaient les pieds couverts de plaies, d'abcès, de crevasses. Des paroisses entières restaient sur le bord des fossés, hors d'état de continuer leur route, et implorant, mais en vain, les chirurgiens. « Ces carabins mal ou-« tillés ne pensent qu'à leur ventre. » C'était là comme on les traitait, et, en effet, à l'exception d'une demi-douzaine, toute la clique ne songeait qu'à se tirer de ce mauvais pas.

Chaque homme avait son genre de fusil et son calibre, chacun avait son moule à balles et faisait ses cartouches. Quant aux blés, aux étoffes, il y avait des commissaires, mais il fallait voir comme ils expédiaient ces fournitures : ils entraient dans les gre-

niers, ils entraient dans les boutiques, ils prenaient, et payaient en *bons royaux*, autant vaut dire en monnaie de singe L'attrape-qui-peut était le mot des deux camps, et qui a vécu sous ce régime a vu l'idéal del' anarchie.

CCCLXVIII

Les Vendéens, tout en grondant, suivaient la trace de leurs chefs.

A Mayenne il y avait, pour les attendre, dix-sept mille hommes sous le commandement du général Lenoir; mais quels hommes! Rassemblés à la hâte. armés de faulx et de bâtons pour la plupart, et ayant peur non-seulement des Brigands, mais de leur nom et de leur ombre. Lenoir disait au représentant Letourneur, qui était près de lui : « Destituez-moi, je « vous en conjure; vous voyez bien ces marionnettes- « là, je vais être déshonoré par elles. » Cela ne manqua pas.

A peine les Vendéens furent-ils à moitié chemin de Laval à Mayenne, à trois lieues, que le pauvre commandant vit déserter les deux tiers de ses recrues.

Il en restait encore six mille; mais quand Letourneur voulut les haranguer, ils lui jetèrent au nez des châtaignes. Quand on battit la générale, il n'en parut pas sur la place quatre à cinq cents. Le seul parti à prendre fut, avec ce peloton, de battre en retraite sur Domfront, Argentan et Falaise. Les directoires du département et du district évacuèrent sur

Alençon avec ce qu'ils purent emballer des archives.

Talmont entra le premier à Mayenne. La *cavalerie brigande* était d'euviron quinze cents hommes; mais sur ce nombre, il y en avait bien mille qui étaient si mal équipés, qu'on ne les nommait que les *marchands de cerises.* Sur les cinq cents autres, trois cents ne manquaient pas de résolution, mais d'instruction et d'habitude; deux cents seulement passaient pour de *bons sabreurs.* Quand les Bleus étaient entamés, ils couraient dessus à bride abattue, et les tuaient comme des mouches.

A Fougères, il y avait la ville et le château. Le château était plein de troupes de ligne; la ville était gardée par des *nationaux* et des *soldés.* Ville et château, tout fut enlevé en peu d'instants. Ce qui était de la garde nationale fut aussitôt fusillé que pris; on se contenta de couper les cheveux, d'un côté, aux militaires.

PASSEPORT ROYALISTE.

« Nous, commandants des armées catholiques et
« royales, certifions avoir mis en liberté le nommé
« Louis Beausor, âgé de 47 ans, natif de Haguenau,
« province de la Basse-Alsace, fait prisonnier à Fou-
« gères, lequel a juré de rester fidèle au roi, et de ne
« porter dans aucun cas les armes soit contre nos
« armées, soit contre celles des puissances étrangères,
« en considération de quoi lui avons permis de se re-
« tirer où bon lui semblera, et lui avons délivré le

« présent pour lui servir et valoir ce que de « raison.

« *A Fougères, le* 8 *novembre* 1793, *l'an premier*
« *du règne de Louis XVII.*

« LAROCHEJAQUELEIN.
« Prince DE TALMONT.
« D'AUTICHAMP.
« DE BERNARD DE MARIGNY.
« STOFFLET.
« DESTOUCHES.
« Ch. DES ESSARTS.
« Par le conseil de guerre :
« GOUBLÉ, secrétaire de l'état-major. »

Lettre de CAEN, le 9 novembre 93.

« Plus de quinze cents de nos concitoyens vont se « joindre à l'armée de Sépher pour marcher contre « les rebelles chassés de la Vendée, et qui inondent « en ce moment les districts d'Ernée, Mayenne et « Fougères.

« L'armée, d'abord réunie à Falaise, a tourné sur « Vire, d'après les mouvements de l'ennemi, dont la « destruction est prochaine. Il est tellement entouré « qu'il ne peut échapper. Des armées victorieuses le « poursuivent dans Ille-et-Vilaine et Mayenne, tandis « qu'une autre armée, dans la Manche, peut opérer « sur Avranches sa jonction avec celle qui est partie « de Caen, et opposer ainsi de ce côté une barrière « d'autant plus redoutable que de nombreux renforts « arrivent de toutes parts.

« Plusieurs bataillons de la première réquisition « de Paris sont déjà passés et vont passer encore dans

« plusieurs villes du département. Plusieurs autres « bataillons sont partis du Havre et arrivent par Hon- « fleur et Pont-l'Évêque. Deux bataillons de la garde « nationale de Caen, qui seront incessamment suivis « d'un plus grand nombre, arrivent à Lisieux avec « de l'artillerie et de la cavalerie.

« La ville de Lisieux elle-même offre aussi des « combattants qui n'attendent que le signal du dé- « part. Elle fournira surtout, dès qu'on le voudra, « d'excellents canonniers et plusieurs pièces de « campagne.

« On fait dans tous les districts le rassemblement « de tous les citoyens de la première réquisition, et « dont le nombre s'élève à plus de vingt-cinq mille. « Le département de la Manche se lève en masse. « La proclamation du représentant du peuple, Gar- « nier de Saintes, portant réquisition de tous les ci- « toyens au-dessous de cinquante ans qui ont servi « dans les troupes à cheval, va nous donner promp- « tement une excellente cavalerie. Mais ce qui nous « donne surtout de la confiance dans ces forces im- « portantes, c'est la fermeté avec laquelle on fait ré- « gner la discipline dans l'armée. Quelques fuyards « s'étaient livrés à des désordres. Lorsqu'ils ont paru « dans nos murs, ils ont été punis de manière à con- « tenir ceux qui seraient tentés de les suivre. »

———

LETTRE de LAPLANCHE, représentant du peuple.

« *Vire, le* 9 *novembre* 93.

« Je suis arrivé hier de Noireau [1]. Pluie continuelle, chemin affreux ! La majorité de l'armée que « je conduis a déjà vu le feu. Tous les soldats brûlent « de se mesurer avec les Brigands.

« Nous nous porterons sur eux en masse aussitôt « notre jonction avec Carpentier, Elle s'opérera in- « cessamment. Les rapports sur les forces des Bri- « gands varient d'une manière incroyable. Les uns « portent leur armée à quinze mille hommes seule- « ment, les autres à près de quatre-vingt mille. Ce « qu'il y a de vrai, c'est qu'ils sont suivis d'une quan- « tité prodigieuse de femmes, d'enfants, de nobles, « de prêtres, de robins : c'est ce qui fait sans doute « que cette masse paraît si considérable.

« Une autre vérité, c'est qu'ils meurent de faim « et que, pour se procurer des subsistances, ils pillent « indistinctement les patriotes et les aristocrates. Ils « ont en horreur les autorités et les volontaires. Ils « en ont massacré soixante ces jours-ci. Le maire de « Fougères a eu le même sort. Quant à leurs prison- « niers, ils les renvoient, ne pouvant les nourrir.

« A leur entrée dans Fougères, les Brigands, les « rebelles, ont été bien accueillis des habitants, dont « plusieurs ont tiré sur les troupes du haut des mai- « sons et par les fenêtres.

« Je forme des plans avec Sépher ; ils seront exé-

[1] Condé-sur-Noireau.

« cutés dans peu. On varie sur les desseins des re-
« belles. On croit qu'ils veulent aller à Dol ou à
« Saint-Malo. On dit déjà Dol pris, et que les rebelles
« sont dans un petit village à deux lieues d'Avran-
« ches.

« Leur projet est aussi, dit-on, de se porter au
« Mont-Saint-Michel pour délivrer les prêtres qui y
« sont renfermés. Mais nous venons de faire renforcer
« ce poste par de la gendarmerie.

« Les rebelles ont une artillerie immense. Nous
« n'en serons pas moins victorieux. Je pars ce soir
« pour Granville. Nous pressons notre jonction. »

« Les armées de l'Ouest et de Rennes auront le
« temps de s'unir à nous, et de concert nous préci-
« piterons les rebelles à la mer.

« Nous pourrons éprouver des revers, mais la Ré-
« publique n'en sera pas moins impérissable. »

« *P. S.* Dans les Brigands on voit beaucoup
« d'étrangers : Russes, Polonais, Juifs. »

Les Brigands se présentent à Dol le 8 novembre. La ville ne fait point de résistance. La cathédrale est belle, l'évêque d'Agra y dit une grand'messe, il donne la bénédiction au peuple et à l'armée.

Le 9 on passa le Couasnon à Villecheret et à Pontorson; les arches n'étaient pas coupées. Des éclaireurs vont au Mont Saint-Michel et délivrent les prisonniers bons ou méchants, pour opinion ou pour vol: tout fut mis dehors, et la petite garnison fut désarmée.

Le pont au Bault était debout aussi: on le franchit sans brûler une amorce, et l'on entra dans Avranches le 10 novembre.

Vardot, n'ayant que huit cents hommes sur ce point, ne put le défendre; il se replia sur Brécey et Mortain, et alla rejoindre Sépher je ne sais trop où.

Avranches est une petite ville, mais délicieuse; on y sait vivre, on s'y amuse. On a les traditions des évêques, des chanoines, des capucins du pays, qui étaient renommés pour l'érudition, les grâces, la bonne chère. La dépense y est fort modérée, et la société, toute choisie, est vouée non pas au lucre et aux spéculations usurières, mais aux lettres, aux arts, à la danse, à tous les plaisirs. On y a les journaux, les revues, on y a les romans, les drames, les comédies, et une façon de cuisine délicate et recherchée qui tient de la française et de l'anglaise: du thé, des pâtisseries, des plumbs, des rôtis parfumés; puis des cavalcades et des promenades qui sont des perfections et des modèles. Il y a cent ans qu'Avranches se conduit de la sorte: on dirait de la *Régence*, et à l'époque même de la *Terreur*, c'était un Cocagne. Jugez du désarroi que la venue des Brigands mit dans les bals, les dîners, les ménages. C'était Capoue envahie par Annibal; mais l'armée catholique, tout énervée, n'en était pas à jouir de ces délices.

CHAPITRE TROISIÈME

CCCLXIX

Cet ouvrage que je donne ici en est à sa seconde édition.

J'ai publié la première, toute mince et toute modeste, dans une feuille d'annonces, sous ce titre : *le Siége d'Angers.*

Je ne tirai ce livre, à part, qu'à vingt-cinq exemplaires; c'était le moyen qu'il fût bien vite épuisé.

J'ai quintuplé le volume, et sans oublier mon objet principal, je me suis étendu de manière à compléter l'histoire de la plus sérieuse année de la guerre civile.

Quoi! dira-t-on, vous écriviez dans une feuille d'annonces?

Oui, certes, et je m'en vante.

La dignité de l'auteur n'est pas dans le cadre, elle est dans le texte, dans les faits, dans le caractère;

son honneur n'est pas dans le format et dans l'enseigne, mais dans les lecteurs qui abondent et qui approuvent, même dans ceux qui censurent et qui crient; le pire serait de passer inaperçu. Toute tribune est bonne, quand l'orateur est écouté.

J'ai lu dans mon almanach d'un sou *le maître d'école*, de Cormenin, qui est un chef-d'œuvre de raison et de style : c'est mieux que Timon, en vérité, c'est du Socrate.

Que Paul-Louis Courrier faisait-il? des pamphlets. Que faisait Béranger? des chansons. Ils ont plus fait, contre l'absolutisme et la superstition, que des baïonnettes.

Mirabeau, étant à la Bastille, arrachait les gardes des livres qu'on lui prêtait, et sur ces feuilles volantes il écrivait *ses lettres à Sophie;* les avez-vous lues? c'est le type du genre; il jetait, en traits de feu, l'ébauche des *Lettres de cachet*, qui firent crouler la monarchie.

Galilée, sur les murs de sa prison, gravait ses découvertes.

C'était au vent et à la pluie, dans un pavillon tout ouvert, que Jean-Jacques écrivait sa *Nouvelle Héloïse*.

Les exemples ne manquent pas, heureux qui les suit!

Maison à louer, Maison à vendre. Il fallait que tout s'épuisât pour que mon tour pût arriver. Je me glissais entre deux héritages. Je passais après l'état civil et la *mercuriale*. Dans ce siècle, tout est

comptes, chiffres, marchés; la pensée même est un commerce, hormis la mienne qui ne se vend point, qui est libre et qui rayonne, pure, sous l'aile de mon nouvel et généreux éditeur, mon ami, mon parent, mon cher Leclerc!

Je lui devais cet hommage.

La pensée humaine est une puissance, et c'est pour cela qu'elle a tant d'ennemis. On s'unit, on se cotise, on s'arme contre elle; on a des espions, des juges, des jésuites, des licteurs, des pompiers, pour la garrotter et pour l'éteindre; mais elle survit à la persécution. Plus on la comprime, plus elle acquiert de force, plus son explosion a d'éclat. Les hommes d'argent et de faste, les positifs et les jongleurs, ont beau l'entourer de piéges, la charger de fers, elle leur échappe; elle se joue des règles mensongères. Un jour, ayant rompu ses digues et franchi l'espace immense, elle apparaît au sein des villes, elle descend des montagnes, elle souffle dans les arbres, et tout change, tout se transforme, tout s'évanouit, se dissipe. On voit les trônes qui flottent sur la mer des âges, et les palais qui disparaissent dans l'incendie; l'or est semé sur la terre, en prend qui veut; le grade est au brave, le pouvoir aux habiles : ceux qui étaient les élus, et, hier, les maîtres, appellent cela un *accident*, une surprise, une calamité, un cataclysme.

La tourmente cesse, l'hiver fuit, les neiges fondent, l'herbe refleurit, l'air s'embaume, et le poëte, éveillé dès l'aube, chante le vice dompté, le monstre

abattu, la vertu triomphante, et les faveurs divines de l'amour éternel!

CCCLXX

Où sont les Vendéens, ces victimes dévouées, tombant sous le glaive de la concentration? Loi impérieuse, féconde, nationale, qui fonde l'unité et l'indivisibilité de la République, et qui mène la France à la domination irrésistible et à la gloire.

Chose étrange : la Convention achève l'œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV.

Les rois et leurs ministres ont sapé par la base et démoli l'édifice féodal : ils ont ruiné les preux, les bannerets, les *grands;* ils ont fait cesser les guerres de châteaux; la Convention se charge de la bourgeoisie, elle se charge du peuple : elle détruit les corporations, les franchises locales, les priviléges partiels, les coutumes, les routines, les préjugés de toute espèce, et les croyances.

C'est table rase qu'il faut, pour asseoir dessus un monde refait, une société neuve.

Les marchands de Lyon résistent, et leur ville, enfouie sous un monceau de décombres, perdra son nom; les matelots de Toulon résistent, et leur port est réduit en cendres; les paysans de la Vendée résistent, et ils vont être exterminés.

Les Administrateurs de l'Orne au district de Frenay (Sarthe).

« *Alençon, 1er frimaire.*

« Frères et amis,

« Il paraît certain qu'une armée ennemie de vingt à

« vingt-cinq mille hommes est maintenant à Fougè-
« res, qu'il y a eu une affaire à Pontorson, entre la
« horde diabolique et nos troupes, que celles-ci sont
« retranchées, en attendant des renforts, et qu'il n'y a
« pas de grands avantages de part et d'autre.

« Notre armée de Fougères a donné aux traînards
« et malades de l'armée brigantine des passeports
« pour aller au diable.

« Les contre-révolutionnaires enrégimentés ne
« sont pas d'accord avec eux-mêmes. Les chefs
« veulent aller à Cherbourg, et le surplus de la horde
« veut rentrer dans la Vendée, ce qui fait craindre
« une invasion dans notre département.

« Hier soir et une partie de la nuit, s'est fait en-
« tendre, chez nous, une canonnade assez vive et
« assez soutenue. Le bruit venait du côté d'Avran-
« ches et de Granville. Le 29 brumaire, une canon-
« nade aussi venait de ce côté. Nous ignorons le
« résultat de ces batailles.

« Nous vous informerons de ce que nous appren-
« drons. Surveillance continuelle, énergie, fermeté,
« et ça ira. »

« Salut et fraternité,

« F.-G. LE MASQUERIN.
« HAPPEAUX.
« DUVAL. »

CCCLXXI

Les maisons d'Avranches étaient trop petites, le quart des Brigands, au plus, avait pu s'y abriter, le reste couchait dans les rues, sur les chemins, sans

voitures, ni tentes. Dans les églises, il y avait des blessés qui juraient, des vieillards qui mouraient, des femmes qui accouchaient. On allumait de grands feux sur les places publiques avec du genêt et de la paille. On amenait des vaches, qu'on assommait et qu'on distribuait palpitantes. On faisait de la bouillie de sarrasin, on perçait des tonneaux de cidre, et ces aliments, tout nouveaux pour les Poitevins, leur donnaient des coliques de *miserere*.

J'ai vu le théâtre de ces malheurs. J'ai questionné les anciens de la ville et des environs : Gaillard, Bourlier, Allendy, Carbonnel, et j'ai su par eux tout ce qui, à cette époque-là, s'était passé d'épouvantable.

Le 13 novembre, on décida qu'on irait à Granville : c'était le port de mer qu'on avait en vue ; il était à six lieues au nord, et, dès le soir, on donna les ordres. Dans la nuit et à la pointe du jour, le 14, les Brigands défilèrent sur le pont Gilbert. Tous s'y jetaient et passaient, à cheval, à pied, en voiture. Ce n'était pas tant l'ardeur de combattre qui les poussait que la crainte des armées républicaines qu'on avait sur les talons, et dont les tirailleurs déjà se faisaient entendre.

Marigny les guidait, excité lui-même par Westermann. Les deux Marigny, deux cousins [1], étaient l'un dans les Bleus, l'autre dans les Brigands ; le premier commandait la cavalerie républicaine, le second commandait l'artillerie vendéenne.

[1] Je néglige les particules comme en ce temps-là, et je rappelle cette parenté que j'ai déjà expliquée.

Marigny, le Bleu, harcelait sans cesse l'ennemi et, ne souffrait pas qu'il dormît une minute.

Marigny, le Vendéen, se plaça sur le pont, et quand il vit qu'à peu près vingt mille hommes étaient passés, il arrêta les autres, et les refoula sur la ville, en leur criant : « Défendez les femmes, les prêtres, les baga- « ges. »

Les femmes voulaient être avec l'avant-garde, avec les braves, au risque de les embarrasser. Elles n'aimaient pas à demeurer en arrière avec les peureux et les traînards. Mais ce jour-là les consignes furent sévères, et l'on tâcha de n'avoir, pour l'attaque de Granville, que les Brigands les mieux trempés et les plus sûrs

CCCLXXII

Granville est sur un roc et fermé de murailles. De trois côtés il est battu des flots. C'est un site singulier, d'un rare aspect. La ville est laide, l'église est superbe. Les *murailles* sont de granit, l'une au nord, l'autre au sud. Au sud est le *hâvre,* au-dessous de la porte principale; le *faubourg* s'étend sur la route d'Avranches. La *Porte-de-fer* est au levant, au-dessus de *la tranchée* qui conduit à la plage, et en face du chemin de Coutances. Au pied coule une petite rivière qui fait tourner des moulins dans une vallée où, le dimanche, les Granvillais vont se promener, danser et boire.

Avranches est une ville d'épicuriens; Granville est une ville d'armateurs, de pêcheurs, de cabotage. Les Granvillais sont lestes, robustes, déterminés; les

Granvillaises sont sveltes, franches, résolues. Les hommes vont au banc de Terre-Neuve chercher de la morue, ou bien ils font la fraude sur Jersey et l'Angleterre. Les femmes ont un costume qui ressemble à celui des Napolitaines : un corset en queue de merlue, un jupon bouffant et court, des bas blancs pour les riches, bleus pour les classes inférieures, des souliers à boucles d'argent. Sur la tête une mousseline épaisse, roulée pendant la semaine, mais plus claire aux jours fériés, avec trois cornes ou *cônes* sur le front et les oreilles.

Une femme dit : « Je vas me côner, » comme ailleurs : « Je vas me coiffer. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que les jours de travail et de pêche, les Granvillaises ont les jambes nues et les jupes haut retroussées. C'est comme à Calais, au Courgain et comme partout sur les côtes.

Les dames quittent ces modes et se mettent comme à Paris. Paris envahit tout. Les costumes si variés autrefois en France, et si jolis, tendent à l'uniforme, et c'est dommage. Ce n'est pas là l'égalité que j'aime. Au temps où je me reporte, les chosesétaient encore comme je les peins.

CCCLXXIII

Au moment de l'attaque, le général Peyre commandait dans la place; il était primé et soutenu par le représentant Carpentier. Un poste placé sur la butte fut culbuté au premier choc, et les Brigands s'établirent dans le faubourg.

Tout de suite ils coururent aux palissades, et une fusillade bien nourrie commença pour ne plus cesser pendant quinze à dix-huit heures.

Les Brigands avaient leurs canons sur les hauteurs de la Croix-au-Lude, du Calvaire et de la Huguette. Mais quels canons! tous de quatre et de huit, pas un de siége; de mauvais affûts, fatigués, de méchants harnais, tout un équipage en loques, rien de ce qui eût été nécessaire pour un assaut, point de cordes, point de pétards, point d'échelles, et pas même l'instinct d'arracher les chevaux de frise, pas de moyens d'arriver aux portes, et point de haches pour les enfoncer.

Les patriotes tiraient de haut en bas et tuaient les Brigands qu'ils voulaient, beaucoup de chefs et des plus intrépides.

Larochejaquelein, désespérant de réussir par l'*œuvre* et par le front méridional, crie, en voyant la marrée basse : « Au quai, au quai! gagnons le rocher « et prenons la ville à revers. » Peut-être que par là en effet il y avait espoir de s'emparer de la ville. Au bout du roc un petit sentier existe, rapide, grimpant, à peine praticable pour un pied alerte; mais enfin, avec de l'audace, on pouvait passer, monter, arriver par l'endroit le moins fort, le moins gardé, et pénétrer à dos dans la place. Stofflet, Piron, Beauvoillier, Forestier, Marigny, s'élancent avec Larochejaquelein; mais pas cent de leurs hommes n'osent les suivre. Deux barques canonnières, embossées dans le port, faisaient pleuvoir sur les assaillants des boulets ramés

qui les firent promptement retourner sur leurs pas. Ces barques firent taire les batteries de la Huguette, et balayèrent le pont du Bosc.

Les Brigands se tapissaient dans les maisons du faubourg, derrière les murs des jardins Campion et Lesauvage ; ils tiraillaient des rues de l'Hôpital et des Juifs. Carpentier y fit jeter des boulets rouges. La nuit se passa dans le feu et les alarmes. Le 15, au lever du soleil, tout n'était que cendres.

CCCLXXIV

Peyre fit redoubler la mitraillade. La ville était comme un volcan d'où sortait la mort dans un nuage de fumée et de flamme [1].

Toute l'armée royale prit la fuite. Les chefs, ne

[1] Les habitants secondaient merveilleusement les troupes. Deux armateurs se distinguèrent : Dumanoir et Lemaignannet. Dumanoir, père du contre-amiral, ne quitta pas un instant le rempart; Lemaignannet ouvrit sa bourse à tous les ouvriers du port qui, passant les heures à se battre, manquaient de pain. Mlle Durand, fille du seul limonadier de Granville, personne très-jolie et très-aimée, ne cessa de porter du vin et des cartouches aux combattants. La famille Robine, fort nombreuse, fit preuve d'un patriotisme qui plus tard lui valut bien des persécutions. Mlle Jourdan monta sur la muraille en habit de fête, et, armée du fusil de chasse de son vieux père, elle tira sur les Brigands pendant plus de deux heures. Elle en blessa deux qui restèrent sur la place devant l'auberge de Piquenard. Après l'action, elle alla les recueillir et elle les amena chez elle avec des républicains qu'elle y soignait aussi. Les Brigands furent déguisés et cachés par elle. L'un d'eux mourut, l'autre fut guéri et sauvé. Il adorait sa bienfaitrice, mais elle repoussa ses vœux. Un officier républicain qu'elle aimait avait été tué sur le rempart ; elle lui resta fidèle, elle prit le deuil et le porta jusqu'à sa mort, à Caen, où elle s'était transportée. Elle lut avec passion les journaux jusqu'à son dernier souffle, et sous l'Empire elle regrettait la République.

pouvant la retenir, formèrent un escadron sacré qui protégea cette multitude effarouchée.

Dans son dépit d'avoir manqué un si beau coup, Larochejaquelein fit une *crânerie* que je ne puis passer sous silence : Planté à l'embranchement des routes de Villedieu et d'Avranches, sur le talus d'une batterie démontée, il défit sa culotte et montra outrageusement aux Granvillais ce qu'on me permettra bien de ne pas nommer.

Plus de dix coups de canon furent tirés sur lui sans l'atteindre.

De là il s'en alla par Villedieu-lez-Poêles, dont parle Rabelais dans son Pantagruel. Tous les hommes du lieu, requis comme gardes nationaux, étaient allés s'enfermer dans Granville ou avaient rejoint l'armée de Sépher. Les femmes imaginent de défendre seules le passage. Elles creusent des fossés, abattent les arbres, dépavent les rues, renversent les charrettes, et, à coups de pierres et de fusils, elles font reculer les premiers qui paraissent. Mais cette bravade leur coûte cher. Les Vendéens forcent bientôt les barricades et massacrent tout ce qui se trouve sous les pieds de leurs chevaux et sous leurs sabres.

Leurs bandes, durant ce temps-là, rentraient à Avranches, et à ce retour affreux ce ne fut plus dans la ville que gémissements et que lamentations.

Sans perdre une seconde, il faut se remettre en route. Les Bleus ont eu le loisir de se rassembler. Ils accourent de Bretagne, de Normandie et du Maine.

« Dieu ! inspire-nous, disaient les Vendéens ! » On

reprit le Pont-au-Bault, puis Pontorson, puis Dol.

Et quand l'armée royale quitte Avranches, Vardot y revient, Sépher le suit, et l'ancien moine Laplanche, à présent conventionnel, les accompagne.

Sépher était bedeau ou sacristain à Saint-Eustache. C'était un ignorant furibond qu'on avait fait général. Il ne fit que des stupidités et des vilenies. Je suis républicain, je veux des républicains, mais je n'aime que les braves et les honnêtes. Je suis inexorable pour les gueux, qui sont ceux qui ont nui odieusement à la cause populaire, et qui ont retardé, par leur barbarie et leurs saletés, l'avénement de la démocratie et l'accomplissement des destinées.

Malgré les sottises de Sépher, on l'eût gardé pourtant s'il eût marché plus vite; mais il était lent, *hésiteur*, il craignait le boulet et les balles, et sous peu nous le verrons cassé aux gages par ce Prieur de la Marne, qui ne pardonnait pas aux flâneurs et aux musards. Tilly le remplaça; mais, par une bizarrerie inexplicable, son armée garda son nom jusqu'au delà d'Angers, au sac du Mans.

N'anticipons pas sur les événements.

Laplanche était un sanguinaire et burlesque personnage. C'était par de plates bouffonneries qu'il assaisonnait ses cruautés. Il ordonna de ramasser tous les Brigands qui, s'étant sauvés de Granville, n'avaient pu suivre le gros de l'armée catholique. Il y en eut huit cents de trouvés dans les bruyères et dans les bois. Ils étaient infirmes, blessés, découragés, sans

force ni physique ni morale : « Qu'en faire? dit La-
« planche, les fusiller. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. On les mena, garrottés deux à deux, sur la côte de *Champ-Jonc,* où trois bataillons eurent ordre de tirer dessus jusqu'à ce que pas un ne restât debout. Cette tuerie dura cinq quarts d'heure. Laplanche était à table, le soir, quand les paysans fossoyeurs vinrent lui dire : « Une des femmes
« est encore vivante; qu'ordonnes-tu d'elle, citoyen
« représentant? » — « Qu'on me l'amène ici. »

Elle vint, en effet. Elle avait trois blessures : une balle dans le cou, une dans le bras, une dans la cuisse. Cependant elle marchait toute couverte de sang et portée à demi par ceux qui l'avaient relevée :
« Je te donne la vie, dit Laplanche, si tu cries : Vive
« la République. » — « Ah! jamais! qu'on me rende
« à la mort! » Ce furent ses seules paroles. On la pria, on la menaça, on lui mit des baïonnettes sur la poitrine. Rien, elle fut impassible. Laplanche lui prit la main et lui fit mille instances pour tirer d'elle un mot, un cri, un signe. La religieuse (car c'en était une) leva les yeux au ciel et ne parla point. Vaincu par ce courage de femme, le proconsul enfin s'écrie :
« Qu'on la jette à l'hôpital et qu'on la soigne. » Elle y fut conduite et pansée. Elle guérit en peu de mois, du corps, non de l'âme, et je l'ai vue là hospitalière.

CHAPITRE QUATRIÈME

CCCLXXV

Et voici un homme qui vient, qui m'arrête, et qui, pendant que j'écris avec cet entraînement, saisit ma plume, en suspend malgré moi la course et me veut faire savoir ce que lui inspire à lui-même la guerre que je raconte sans déguiser mon émotion et mon trouble.

Je l'écoute, je prends sa note, et je veux vous l'offrir tout entière, quoique, sur plusieurs points, elle soit en contradiction avec les miennes.

J'ai marqué le regret que j'avais qu'on donnât trop d'importance aux luttes de l'Ouest; mais elles en avaient pourtant. Il m'a fallu à la fin reconnaître des choses qui ne m'avaient pas d'abord assez frappé.

Soyons de bonne foi : ouvrons la porte à des sentiments tout différents de ceux que j'ai exprimés. Point de système forcé, point de fausse honte; que la vérité

préside à cette publication. J'ai promis de tout dire, et je tiens parole. Sachons donc la pensée d'un brave et sage militaire qui prit part à nos dissensions, et qui va vous révéler ses vues intimes.

Note d'un officier d'artillerie sur le caractère de la guerre de la Vendée.

PARAGRAPHE PREMIER.

« J'ai de près contemplé cette guerre de la Ven-
« dée si pleine d'intérêt et d'images; j'y pense le
« jour, j'y rêve la nuit : ce n'est pas une guerre froide
« et plate, une guerre d'ambition et de politique,
« une guerre de commerce et de calcul : c'est une
« guerre profonde qui a ses racines dans le sol, dans
« le culte, une guerre de famille et de patrie, une
« guerre à la manière antique et passionnée; une
« guerre homérique, et qui montera un jour sur nos
« théâtres pour y porter l'effroi, l'admiration, la pi-
« tié et l'amour!

« J'ai vu des peintres qui allaient en Syrie cher-
« cher des sujets de batailles; j'ai vu des poëtes qui
« allaient en Grèce ou en Pologne chercher des chants
« et des inspirations; mais l'Anjou, le Poitou, le
« Maine et la Bretagne ont des pages toutes prêtes,
« des odes toutes faites. C'est folie coupable d'aller
« si loin s'attendrir, s'égarer, quand tout appelle ici
« la palette et la lyre!

« Les guerres de l'Empereur, que nous promet-
« taient-elles? le pouvoir, les richesses, la gloire!

« Les guerres de la République et de la Vendée

« étaient toutes d'instinct et de principes : c'était une
« dette payée, un devoir rempli, un droit exercé
« dans sa vaste plénitude, un double gage de fidélité
« donné au monde.

« J'aime à descendre ainsi jusqu'au cœur des na-
« tions, j'aime à sonder les causes, à étudier les crises,
« à voir aux prises deux vaillantes fractions de l'hu-
« manité.

« Car toutes ces choses ne sont-elles que des vi-
« sions, et la foi n'est-elle qu'une erreur? Et la liberté
« n'est-elle qu'un songe?

PARAGRAPHE SECOND.

« La guerre de la Vendée fut une guerre d'igno-
« rance et de vertu, une guerre d'irritation et de ré-
« pugnance contre une invasion trop subite, une
« application inopportune et outrée des formules et
« des lois nouvelles; lois d'acclamations et de tri-
« bunes; lois de clubs et de fournaises, dont la source
« impure ou violente obscurcissait la vérité; mais lois
« de progrès pourtant et dont l'effet était certain, le
« succès inévitable.

« Oui, cette lutte, ses chances, sa fin; oui, ce
« drame complet était inévitable.

« Tant de sang répandu, tant de nobles vies sacri-
« fiées, tant d'éclat et de courage qui luisent des deux
« parts, et qui dépassent de la tête l'infâme turpi-
« tude, tout annonce et révèle ici des convictions
« inébranlables, là un mobile incessant et sacré.

« Deux opinions, comme deux harpies, s'achar-

« nent l'une sur l'autre; deux idées prennent un
« corps, se heurtent, se déchirent; deux régimes en-
« tiers sont en présence; deux civilisations sont face
« à face : c'est le passé qu'enserre, qu'étreint et qu'é-
« touffe l'avenir.

« La bannière blanche proteste encore au nom
« des anciens jours; mais cette écharpe noire qui
« ceint les chefs est un signe mystérieux de dés-
« espoir et de deuil.

« Ils pleurent le Roi; mais qu'ils fassent mieux,
« qu'ils pleurent la monarchie.

« C'est au bruit des décharges de mousqueterie
« qu'ils la portent en terre.

« Car voyez-vous là-bas ces couleurs vives, ces
« plumets rouges, ces drapeaux qui flottent dans
« l'air, ces cocardes étincelantes? Tous ces emblèmes
« témoignent d'une ardeur que rien ne saurait étein-
« dre, d'une force que rien ne saurait abattre, et
« marquent dans le camp la place du vainqueur. »

CCCLXXVI

Après cette concession faite, et la conscience tranquille, je reprends mon thème.

En marchant sur Villedieu, Larochejaquelein avait le projet de s'établir dans le Calvados. La forêt de Cérisy, le cours sinueux de la Vire et de l'Orne, et tous les accidents de terrain ressemblaient au Bocage de la Vendée. On y aurait fait une guerre pareille : des feux de buisson, la chasse aux hommes, des pluies de balles qui tombent des arbres et frappent surtout

au front des généraux. Mais il fut impossible d'entraîner les Vendéens; plus que jamais ils invoquaient le retour aux bords favorisés de la Loire; ils ne pensaient qu'à l'Yèvre et au Layon; dans l'armée royale et catholique, les plus braves comme les plus timides étaient travaillés par le *mal du pays*.

Dans ce Poitou qu'on avait quitté, tout était connu, tout était commun; tous ceux qu'on trouvait dans les fermes étaient amis; pas une maison qui ne fût un rempart ou un refuge, tandis que dans le Maine, réprouvé et maudit, il n'y avait ni abri ni ressources. Dans cette contrée chevelue et triste, qui allait donner naissance à la chouannerie, et où déjà en pointait le germe, on ne s'unissait point aux Vendéens; on les redoutait, on les regardait comme des hôtes incommodes qui, pour vivre, étaient forcés de prendre, de piller, et dont on souhaitait le départ et la défaite, quel que fût le parti auquel on appartînt.

Ce qu'on disait du Maine, on le disait de la Normandie, basse Normandie égoïste, étrangère aux inspirations de la foi, plus éloignée encore du sol chéri, de la Vierge du chêne et des Mauges et des Marches.

En Normandie s'était montré fervent le fédéralisme; mais il était éteint, et dans le moment même où il brûlait encore, quoiqu'il secondât par le fait le royalisme, il ne confessait point les mêmes croyances; il repoussait avec lui toute solidarité; il voulait abattre la Montagne, mais par ses propres forces, non par les Vendéens. Les fédéralistes se disaient, se croyaient et étaient pour la plupart républicains. Vainqueurs

de la Convention, ils auraient marché sur les Brigands, les nobles, les prêtres.

Larochejaquelein donc revint par Avranches. La moitié de l'armée en était déjà partie. Il manda le reste à la cathédrale; il y fit prêcher et menacer; mais ses efforts furent inutiles. Tout lâchait pied, tout s'éclipsait ; et quand lui-même, quittant la ville, il repassa le Pont-au-Bault, tournant le dos à Mortain, à Caen, à Vire, les éclaireurs de l'armée des patriotes débouchaient par le pont Gilbert et saluaient de la main les belles Avranchinaises.

CCCLXXVII

Le représentant du peuple Laplanche écrivit en ces termes au Comité de Salut Public :

« Au quartier général d'Avranches, le 2 frimaire, an II

« L'armée commandée par Sépher a fait une
« marche forcée de quatorze lieues pour se rendre
« en cette ville; mais Avranches et ses faubourgs
« étaient déjà évacués par les rebelles. Nous avons
« pourtant arrêté plusieurs de ces scélérats qui
« n'avaient pas eu le temps de s'échapper; nous en
« avons aussi trouvé à l'hôpital ; la justice nationale
« a décidé de leur sort: il n'en est plus question. Une
« de leurs femmes s'était réfugiée dans une auberge
« pour cause d'indisposition; elle a été découverte
« et arrêtée. Nous avons trouvé sur elle dix-huit
« louis et quelques assignats. Nous vous envoyons
« le numéraire. Les assignats ont été distribués aux
« volontaires qui ont découvert sa retraite.

« Quelques-uns de leurs chefs ont voulu les trahir
« à Granville et les abandonner. D'autres disent qu'ils
« voulaient aller chercher et implorer le secours des
« perfides Anglais. Quoi qu'il en soit, un d'entre eux,
« nommé Talmont, a essayé de corrompre un pê-
« cheur. Cent louis et douze de ses plus beaux che-
« vaux étaient la récompense qu'il lui promettait
« pour le mener à Jersey ; mais le pêcheur a repoussé
« ses offres, il a résisté à ses instances, et est resté
« fidèle à la patrie. Les autres chefs ont regagné la
« confiance de leurs gens en leur promettant de les
« reconduire dans les provinces d'Anjou, d'Aunis et
« de Poitou, dont ils sont presque tous sortis. Nous
« vous faisons passer un échantillon de la monnaie
« des rebelles : c'est un assignat fait à l'instar des
« nôtres, et sur lequel est écrit :

« DE PAR LE ROI.
« BON POUR CENT LIVRES,
« PORTANT INTÉRÊT A DEUX ET DEMI POUR CENT,
« ET PAYABLE A LA PAIX
« AU TRÉSOR ROYAL. »

« Salut et fraternité,
« Signé, LA PLANCHE. »

Cette lettre était fausse de tous points : fausse dans le compte-rendu des atrocités commises, et dont elle évitait d'exprimer le monstrueux chiffre ; fausse dans ce qu'elle prétendait sur la rapidité de la marche des troupes. Le fait est que Sépher et Laplanche n'avaient quitté Saint-Lô et Thorigny qu'après s'être assurés que les Brigands n'étaient plus à Avranches, qu'ils

avaient mis trois jours à faire le trajet, et que ce qu'on avait vu arriver de républicains n'était que des chasseurs de l'avant-garde légère que Vardot menait en fourrageurs.

Sépher et Laplanche étaient deux fripons qui, comme tant d'autres en ce temps-là, chargés de défendre la République, n'étaient bons qu'à la faire exécrer.

Les Administrateurs du département de l'Orne à ceux de la Sarthe.

« *Alençon*, 2 *frimaire, an II.*

« Frères et amis,

« Les Brigands ont commis à Avranches toutes « sortes de dégâts et les crimes les plus horribles. Ils « y ont laissé quantité de morts et de malades ; dans « leur fuite, ils ont brûlé des chariots, faute de che- « vaux pour les traîner.

« Les habitants nettoient leurs maisons, purifient « l'air.

« Il y a eu une grande affaire dans la lande des « Quatre-Vents, au-dessus de Pontorson : on n'en « sait point l'issue.

« La perte que l'ennemi a faite au siége de Gran- « ville est beaucoup plus considérable qu'on ne « l'avait cru d'abord. Depuis le port, les chemins « sont couverts de morts et de débris de l'artillerie « brigantine. On a fait beaucoup de prisonniers. « Quatorze de ces scélérats viennent d'être arrêtés à « Saint-Georges-de-Kinterbault. L'armée républi-

« caine qui poursuit les Brigands est très-forte. La
« garnison de Saint-Hilaire a arrêté, le 29 brumaire
« au soir, un chef de Brigands. L'indiscipline règne
« dans l'armée diabolique. Les généraux veulent
« blanc, les soldats veulent noir. Leur nombre dimi-
« nue tous les jours par la désertion ; les déserteurs
« qui veulent regagner leurs foyers se répandent
« par groupes sur les chemins, dans les villages.
« Beaucoup de ces scélérats ont le dessein de revenir
« sur Laval et Mayenne. Ainsi, nous ne pouvons trop
« nous tenir sur nos gardes.

« Frères, veillez jour et nuit, arrêtez toutes les
« personnes sans passeports ou malminées. Ordonnez
« sur-le-champ de bonnes patrouilles, dans les villes
« et les campagnes, et nous serons sauvés. »

« Salut et fraternité,

« DUVAL, BÉLIN. »

CCCLXXVIII

Les Brigands ont quitté Avranches, et déjà l'on sait à Alençon qu'il y a eu dans les landes de Pontorson une affaire grave.

Pontorson est sur la limite de la Bretagne ; il est gardé par Thiboust le sans-culotte, qui a sous ses ordres quatre mille hommes et dix pièces de canon.

Bon jacobin, mauvais soldat, il prend des positions et des mesures détestables. Il avait le Couesnon et des marais, un pont facile à couper, une chaussée étroite et longue qu'il aurait pu défendre un mois avec son monde, s'il avait su se poster derrière. Il se met en avant

comme un insensé, et, dans un engagement de moins de deux heures, il se voit chassé, culbuté; ses bataillons courent avec lui jusqu'à Dinan, et les Brigands prennent Dol sans brûler une amorce; deux gendarmes effarés, les seuls Bleus qu'ils rencontrent, sont fusillés.

« Point de quartier, point de grâce! » C'est le cri des deux armées. Les Bleus fusillent les Brigands, les Brigands fusillent les Bleus. Il y a un mot pour ces exécutions: dès qu'on prend un homme, une femme, un prêtre, on fait un geste en disant: « *Derrière la haie!* » C'est l'arrêt de mort. Pataud ou rebelle, tout y passe; on tire dessus à bout portant, on leur perce le cœur, on leur fend le crâne: il y a une rage qui ne s'assouvit que dans le sang; et ceux qu'on insulte et qu'on tue crient en tombant, d'une voix ferme: *Vive le Roi! — Vive la République!*

CCCLXXIX

A Dol, on manque de vivres pour tous ces Brigands affamés. On se dispute le blé noir, les fèves, les galettes, les noix, les pommes; il y a telle paroisse qui n'a pas mangé depuis deux jours. Il fait un froid piquant, une pluie glaciale. On couche sur la paille mouillée, sur le carreau, sur la terre.

Les marquises, les comtesses, les femmes accoutumées aux recherches de la délicatesse, sont là, étendues sur des planches; elles ont perdu leurs voitures, et vont à pied, en savates, dans la fange: elles en ont jusqu'aux genoux; elles font elles-mêmes leur feu et leur soupe, et se mettent autour d'un chaudron

pour dîner, quand elles peuvent. On crie dessus comme sur des sorcières, on dit qu'elles gênent, qu'elles embarrassent, qu'elles causent tout le mal et qu'il faut les jeter à l'eau.

L'évêque d'Agra veut dire les vêpres, mais les femmes de Dol l'ont reconnu : « Ce n'est pas un évê-
« que ! Ce n'est pas un évêque ! » Le bruit court, se répand, il arrive à l'oreille des chefs ; on tient conseil.
« Il faut fusiller l'imposteur ! » — « Ah ! s'écrie
« Donissan, qu'allez-vous faire ? Si l'homme est
« criminel, respectez le caractère : Dieu le jugera ; et
« si ce n'est pas pour lui, que ce soit pour vous-
« mêmes, épargnez le sang !...... » Ces paroles sont entendues. On fait venir le malheureux, on lui ôte sa crosse, ses habits pontificaux, sa mitre ; il vivra, mais dans l'amertume et l'opprobre ; il ira jusqu'à La Flèche et au Mans. Souffrant et hébété, il sera trouvé errant dans la campagne, et, mené à Angers, il y périra sur l'échafaud.

CCCLXXX

Dol est au fond de la baie de Cancale. Le mont Dol est en face sur une motte boisée où s'embusquent de bons tireurs.

A distance, au nord, est la mer. Cinq routes partent de la ville pour aller : à l'est, sur Pontorson et Avranches ; à l'ouest, sur Saint-Malo, sur Dinan, sur Hédé ; au midi, sur Antrain.

Sur la première de ces routes, on trouve, à une lieue, Bagnerpican ; sur la seconde, le Vivier et

Hirel; sur la troisième, Ville-de-Bidon et Plégnet; sur la quatrième, Carfantin et Combourg; sur la cinquième, Vieuxville, le Boussacq, les Villarmois, Calonge, Trans et la forêt de Villecartier.

Toutes ces directions sont importantes, elles jouent un grand rôle dans l'histoire des Vendéens. Leur armée s'y développe et s'y replie comme une hydre à cent têtes, comme un serpent à mille anneaux. Larochejaquelein, Talmont, Stofflet, se partagent les postes : le premier, qui a le commandement général, se place à la gauche, au levant, et se charge de conduire les bandes qui s'y trouvent; le second, commande la droite, au couchant; le troisième est au centre; les capitaines sont à leur suite, l'œil sur eux, attentifs, graves, ayant tous le sentiment d'un extrême danger. Ils voudraient bien qu'on gardât les avenues, mais le paysan mutiné n'écoute ni ordres, ni prières; un dégoût insurmontable s'empare des esprits, on ne veut plus rien, on ne croit plus à rien; la misère à doublé l'indiscipline. On est las de souffrir et d'obéir. Les chefs sont debout, mais autour d'eux tout dort.

A l'angle d'un mur où l'on a placé une pièce de canon, Larochejaquelein est enveloppé d'une grosse capote, un bonnet de laine épais s'enfonce sur sa tête. Il interroge en secret la destinée. Tout-à-coup une ombre s'avance :

«—Qui est là?

«—C'est moi, monsieur Henri.

«—Qui, vous?

«—Julienne!

« — Et que venez-vous faire ?

« — Madame m'envoie pour savoir où vous êtes.

« — Dites-lui que vous m'avez vu et que je veille. »

Tous font de même : s'il y a une reconnaissance à faire, ce sont les chefs qui montent à cheval ; s'il faut une patrouille, ils la font ; eux seuls se placent en sentinelle, et sont une heure tour-à-tour en faction.

Cependant l'armée républicaine approche.

CHAPITRE CINQUIÈME

CCCLXXXI

Ce que je dis là je ne l'aurais pas dit alors avec ce dégagement et cette franchise. J'étais Bleu dans l'âme. J'allais en carmagnole avec les bataillons, j'étais de leur bord, j'épousais leurs querelles, je ne voyais qu'eux de vaillants et de justes, je souffrais de leurs maux, je m'enivrais de leurs triomphes. Dans les temps de crise il faut prendre un parti. Les tièdes sont les lâches. Ceux qui ne trempent à rien ne sont bons à rien. Ils sont bas et méprisés. C'est là le principe, c'était là notre action. Nous étions tous conséquents avec nous-mêmes. J'avais des amis, des voisins, de petits camarades qui étaient Brigands, qui servaient les Brigands, qui leur portaient de l'argent et de la poudre.

Toutes les familles étaient divisées, toutes les maisons connues et signalées : telles blanches, telles rouges

Des sœurs souvent étaient l'une patriote et l'autre aristocrate; leurs enfants les imitaient; les curés de même. Quand un curé était patriote, sa paroisse l'était; quand le curé était royaliste, ses ouailles l'étaient. On allait par bonds, par sentiment, par amour. Aujourd'hui on va par l'or: est-ce mieux? est-on plus calme?

Le calme acheté au prix de l'indifférence n'est-il pas trop payé?

Si je veux la paix, je la veux radieuse, pure comme une émanation des plaines célestes, inspiration des hautes pensées.

Je me sens peut-être un peu trop des jours où je suis né, des épreuves que j'ai subies, des leçons que j'ai reçues.

Je n'aime pas ce temps-ci, ce temps de rapacité et d'égoïsme; ce temps d'insouciance et de dégoût pour tout ce qui est généreux, grand, teint de poésie; temps où l'esprit n'a de prise et de place qu'autant qu'il se résout en piles d'écus.

Je distingue fort bien la banque de l'usure et l'agiotage du commerce. Mais qu'ils se touchent de près! Quels entraînements j'ai vus qui m'ont fait honte! Que de masques d'honnêteté, que d'infâmes corruptions! Que de métier partout!

On veut se marier : soit, c'est bien, c'est moral! mais que dis-je? c'est la dot qu'on cherche et non la femme. On veut un sac, un coffre pour payer une clientèle de médecin, une étude d'avoué, une charge de notaire.

Des arts on ne veut que le produit net. Adieu les monuments et les statues. Vous ne verrez plus d'arcs et de colonnes. Vous n'aurez plus les fêtes ni de Désiles, ni de Viala, ni de Hoche. Ce qui est mort est mort. Il n'y a plus après ni mémoire ni gratitude. L'homme d'élite et de cœur, celui qui défendit ou éclaira son pays, qu'il vienne à succomber, il n'aura plus ni regret ni couronne. Le Panthéon est fermé et son inscription est un mensonge!

Et vous m'imposez l'obligation d'admirer ce régime? Oh! je le maudis!

A cette mode liardeuse, à cette race de joueurs, de courtiers-marrons, de rabougris, de dupes, je préfère la guerre, sachez-le bien, je préfère le hasard, le courage, les dévouements soudains, quelque chose enfin qui s'émeut et se dresse!

Parmi ceux qui se battent, il y en a que je nomme mes frères, et que je voudrais unir tous ensemble et embrasser : je veux dire Kléber, Marceau, Beaupuy, Marigny, Larochejaquelein, Bonchamp, et tous ceux qui ont de l'honneur, ceux qui ont de l'âme et qui, hors du combat, ont la grâce d'une femme et la voix d'un enfant. Quelle armée que celle qui aurait eu tous ces hommes à sa tête, et quelle France invincible que celle qui eût présenté au Rhin une telle ligne de héros à l'ennemi!

Mais je hais les sans-culottes, les sots, les ivrognes; je hais Triboust, Ronsin, Rouyer, Robert, Sépher, Rossignol, et tant d'autres que je nommerai si je les rencontre, et que je traiterai comme ils le méritent.

Engeance malfaisante qui pullule aux époques désastreuses et qui en double l'horreur. J'abhorre Turreau et le mets au-dessous de Marat!

J'ai vu de près ces brûleurs, ces pillards; délateurs, bourreaux, empoisonneurs; ces enragés qui n'étaient pas des hommes, mais des bœufs, des brutes sans cœur, sans loi, sans pudeur, sans génie.

O sort qui nous as délivrés de ce fléau, ne nous le rends pas! Ne ramène pas le règne épouvantable de ces êtres qui ne savent ni lire, ni écrire, ni penser, ni parler, ni se battre! qui déshonorent la langue et la patrie; qui mangent, qui boivent, qui crient que c'est tout, qui boiraient le sang comme du vin! des monstres qui ont pourtant commandé de braves troupes, marché à notre tête, disposé de nous!

Citoyens! jurons de ne jamais souffrir le retour de ces temps de honte; d'anéantir tout germe de terreur, quel qu'en soit le prétexte ou l'origine; de ne retomber à aucun prix sous le despotisme ou en robe ou en veste, et de flétrir d'un fer rouge tout agent de corruption, de contre-révolution, de démagogie; tout partisan effronté de patois cynique, de crasse ignorance et d'ignominie.

CCCLXXXII

Dès le 16 novembre, on sut à Rennes ce qui s'était passé à Granville; on crut que les Vendéens se rabattraient sur la Bretagne, et en effet ils en prirent le chemin. Aussitôt les représentants du peuple dirent : « Nous tiendrons ici jusqu'à l'extrémité; qu'on ap-

« porte des fagots, qu'on fasse des gabions et des re-
« doutes, que l'habitant lui-même amasse les com-
« bustibles qui doivent dévorer sa maison. Quel sa-
« crifice coûte au civisme? Si nous sommes forcés
« dans la ville, s'il faut quitter Rennes, nous y met-
« trons le feu, et les Brigands n'y trouveront que des
« ruines. »

On bat la générale, on ferme les boutiques. Il est quatre heures du soir, on se met en route, on se porte sur Antrain, on y arrive le 17, on occupe la ville et tous les bourgs environnants : Montanet, Saint-Ouen, le Tremblay, Sacey.

Le 18, Kléber met des postes à tous les endroits guéables du Couesnon. Il redresse l'erreur de Muller, qui plaçait sa troupe le long de la rivière, dans le vallon; il la fait monter sur les hauteurs. Canuel est detaché à Fougères, d'où il est rappelé le lendemain, mais où sa brigade est accusée d'avoir laissé des traces de barbarie sauvage : elle a fusillé des malades!

Le 19, toutes les positions sont fortifiées. On tient conseil, c'est le troisième ou le quatrième; on discourait beaucoup sans rien achever. Les représentants siégeaient auprès des généraux. Ils faisaient du despotisme au nom du peuple, n'ayant à la bouche que les mots d'égalité et de guillotine. A la fin, Kléber s'écrie : « L'ennemi est à Dol, qu'il y meure! il faut l'y
« bloquer étroitement. Nous sommes maîtres d'A-
« vranches, nous le serons de Pontorson ; nous avons
« des troupes à Saint-Malo, à Hédé, à Dinan, nous
« voici nous-mêmes à Antrain : c'est un cercle d'ai-

« rain et de flammes. Restons-là immobiles, l'arme
« au bras. Westermann et Marigny battent l'estrade,
« l'un de Pontorson à Hédé, l'autre d'Hédé à Saint-
« Malo; ils coupent les convois des Brigands; ils leur
« ôtent tout espoir de subsistance. Trois jours se pas-
« sent de la sorte, trois jours de famine et d'horreur!
« et quand l'armée royale est épuisée, nous fondons
« sur elle en cinq colonnes: la broyer est l'effort
« d'une heure; elle roule à nos pieds comme un ca-
« davre. »

Tout cela est clair, concis, frappant. Cet accent retentit comme un oracle. Le plan est approuvé, l'exécution va suivre immédiatement. Westermann court à Pontorson; il emmène Marigny avec trois cents chevaux; Delaage, l'adjudant-général, reste au Val et à Forignes, chargé du commandement de toute l'infanterie légère. Personne ne doute plus du succès. Les Brigands sont à l'agonie. On se partage déjà leurs valises; mais attendez, rien n'est fait: vous allez voir l'effet de l'ambition et de l'indiscipline.

CCCLXXXIII

A peine entré à Pontorson, Westermann ne tient plus aucun compte des mesures qui viennent d'être arrêtées. Sa fougue ordinaire l'emporte, il part tout de suite pour aller attaquer Dol; en vain Marigny le modère et le conjure : « Tu contraries et tu renverses
« le projet si sage auquel toi-même tu as souscrit. »
« — Tais toi, reprend l'autre avec colère, je suis
« l'ancien et tu dois obéir. »

Marigny s'élance. Il atteint Bagnerpican, il le dé-

passe. Dans la crainte qu'on ne le soupçonne de faiblesse, il fera preuve de témérité. Il échelonne sur la route les hussards du 7e, et pénètre à Dol dans les faubourgs. C'en serait fait des Brigands si l'infanterie arrivait; mais elle tarde, on se compte, on recule. Larochejaquelein est de ce côté. Forcé de plier à la première alerte, il a repris le dessus, et le voilà qui rejette nos hussards sur les fantassins de Westermann, et qui repousse Westermann lui-même et toute sa troupe au-delà du Couesnon, sur Pontorson et sur Légé.

Westermann cache sa tentative aux représentants. Il leur cache un échec réel après une apparence de réussite, et leur écrit ce billet à la hâte : « Je tiens « les Brigands, ils sont à nous, envoyez-moi deux « bataillons. Je partirai à minuit, vous partirez à la « même heure, et je vous réponds de la victoire en « vingt minutes. »

Il veut renchérir sur Kléber. Son désir effréné est de combattre et de commander seul. C'est là ce qu'il veut, qu'on le voie, qu'on le nomme, qu'on le place au-dessus de tout; c'est là ce qu'il cherche, avoir seul le mérite et les dépouilles. Il est là ce qu'il a été toujours, et les représentants sont ses dupes ou ses complices !

Kléber, hautement, s'oppose à sa demande ; Savary de même, Dambarrère aussi, le Nestor de l'armée. Tous les hommes de sens et d'expérience veulent tenir au plan concerté ; mais Prieur de la Marne s'échauffe : « Il faut écouter Westermann, c'est le brave des

« braves, et celui-là n'est pas suspect! A minuit par-
« tons! Mort aux Brigands! *Allons, enfants de la*
« *patrie*! » On répète en chœur, on se lève, on crie, tout se décide d'emblée et d'enthousiasme. Le 20 voit renverser toutes les combinaisons du 19.

CCCLXXXIV

A minuit, du 20 au 21, l'armée républicaine a pris les armes. Ne perdons point de vue ses positions :

Westermann et Marigny à Pontorson, rejoints par la brigade d'Amey, qu'on leur envoie.

Le 3e bataillon des volontaires de Maine-et-Loire faisait partie de cette brigade : Dubois le commandait.

Triboust sur la route de Dinan.

Klingler à Hédé et Combourg.

Hauteville, dépêché à Saint-Malo, en ramène, par Saint-Benoit et Hirel, des troupes fraîches.

Kléber, Muller, Canuel, Savary, Chambertin, Boucret, sous Rossignol, débouchant sur la route d'Antrain, vont traverser la forêt de Trans.

Marceau était aux Quatre-Chemins, à la croisure des lignes de Rennes à Avranches, de Fougères à Dol. Il se porte en avant, et prend sur lui, avec Delaage, tout le poids de la journée.

Et maintenant les positions vendéennes :

A dos la mer; au-dedans de la ville, la faim hâve et livide, le scorbut et la fièvre, la misère en haillons; au dehors, la menace, la mort, un mur de feu et de baïonnettes.

Les chefs en vedette, le paysan vaincu par la fatigue et le sommeil.

Il y avait eu des prisonniers prussiens, autrichiens, hongrois faits aux frontières ; ils furent mis en dépôt dans les villes du centre et de l'ouest. Tous ceux d'Angers et de Nantes passèrent aux Brigands. Mais quand vinrent les débâcles, et qu'il n'y eut plus de solde, ils se rendirent et se vendirent aux patriotes. Déserteurs, transfuges, espions, faisant les plus vilains métiers, ils disaient aux Bleus la situation des royalistes. C'était par eux qu'à Rennes on avait su que le dernier vœu des rebelles, à Dol, était, s'ils ne pouvaient regagner la Loire, d'aller se réfugier dans le Morbihan.

La fortune autrement en ordonna.

CCCLXXXV

Westermann, impatient, a devancé minuit ; il marche en silence ; mais le bruit sourd des chevaux, des roues de canons, ébranle le sol et résonne au loin A une heure du matin, on rencontre l'ennemi.

Qui vive ? — Rien.

Qui vive ? — Feu !

La mêlée est affreuse. On ne se voit point ; on ne sait pas toujours sur qui on tire. On se bat homme contre homme. On prend des gargousses aux mêmes caissons. Puis on se reconnaît à la lueur de la poudre, on se *bûche* à coups de sabre, et l'on se tue sur les pièces.

Les patriotes ont gagné du terrain ; mais tout à coup

ils manquent de cartouches : comment faire? où en prendre? où aller? il n'y a plus moyen de tenir là. Westermann écume et rugit : « Où est Marceau? que « fait-il? qui l'arrête? » Les Brigands, qui voient que le feu cesse, s'enhardissent, se retournent, se lancent tête baissée sur les Bleus; et ceux-ci en désordre, hachés, criblés, épouvantés, rentrent à Pontorson une seconde fois, et se retranchent comme ils peuvent sur la chaussée et la rivière.

CCCLXXXVI

Tous n'y sont pas : je vais dire un fait sublime.

Le 3e bataillon de Maine-et-Loire était, comme on l'a vu, de la brigade d'Amey. Le commandant Duboys le mena vaillamment, et vingt fois Westermann, qui marchait avec lui, cria : « Bravo! nous serons « vainqueurs avec de pareilles troupes! »

Le bataillon avait deux pièces de quatre, et le capitaine des canonniers était Jean-Baptiste Cordier, un beau jeune homme, instruit, faisant des vers, généreux, plein d'âme. Il fut accusé d'être girondin : « Je « suis patriote, disait-il, je ne suis pas fédéraliste, je « veux l'indivisibilité de la République ; mais je ne « veux ni suspects ni terreur! »

Il fut donc suspect aux terroristes.

A Pontorson, le 20 novembre au soir, il apprit qu'on voulait lui ôter ses épaulettes et l'arrêter. Il assembla ses amis ; il les fit bien souper, bien boire, bien porter la santé de la France adorée, et puis au dessert il s'écria : « Je vais faire mon testament. »

On crut qu'il voulait rire.

« Non, je ne ris pas, continua-t-il, je suis méconnu, « poursuivi, las de vivre.

On l'arrête. Il insiste : « Demain, bataille, et je me « ferai tuer ! » L'un lui prend la main, l'autre lui saute au cou : « Nous t'aimons ; tu es bien moins « notre capitaine que notre camarade, notre « frère ! »

« — Eh bien ! mes frères, je vous lègue, à toi mon « sabre, à toi mon hausse-col, à toi mon casque ! »

Et tous de refuser, et tous de l'embrasser : « Allons, « allons donc, la nuit dissipera ces idées creuses. »

On se sépare. Il était plus de dix heures ; on ne dort point, on s'équipe ; l'un va à sa compagnie, l'autre à ses canons. Avant minuit on part : on se bat, et Cordier dit à Révellière, qui était du bataillon [1], et qui me l'a redit : « Larochejaquelein a su l'in« justice qu'on me fait, le péril que je cours ; il m'a « offert un grade près de lui, dans son armée ; mais « je suis républicain, et je mourrai plutôt que de tra« hir le drapeau. »

Le combat s'engage ; la canonnade roule ferme, et dans un moment où un groupe de Brigands se préci-

1 Révellière était né dans le commerce, à Angers, rue Baudrière. Il partit en 92 dans les volontaires. Il était du souper. A peu de temps de là il quitta le bataillon, entra dans l'administration de la marine, fut commissaire à Nantes, chef de division du ministère à Paris, député sous la Restauration et du parti Villèle, Corbière, Labourdonnaye.

Jeune, il fut du Caveau moderne, fit des pièces de théâtre, fut en relation avec toute la littérature sérieuse et légère. Il écrit en ce moment une Histoire de la Restauration fort spirituelle et fort critique.

pitait sur les pièces pour les enlever, Cordier va au-devant d'eux; seul, il affronte leur feu, et tombe percé de coups.

Marceau était parti à minuit juste; mais la distance à parcourir était plus longue, la route plus mauvaise. L'armée qui venait à sa suite, et dont il ne devait pas trop s'écarter, était plus lourde, ses manœuvres étaient moins promptes. Il ne put être qu'à trois heures du matin, avec son avant-garde, devant Stofflet, entre Vieuxville et le Boussacq.

C'est là qu'après cinq heures d'une lutte opiniâtre il resta maître du champ de bataille : « Où donc est « Westermann, s'écrie-t-il à son tour? » Mais sans s'inquiéter davantage de ce que cette colonne de droite est devenue, il marche sur la gauche, et va pousser à Dol, quand Muller apparaît derrière lui avec sa division.

Muller est ivre; il a trouvé des femmes et de l'eau-de-vie dans une auberge de Calonge; il a bu, il s'est vautré là. Ses aides-de-camp, son état-major, tout est ivre : il est impossible d'en rien tirer; loin de servir, ils sont un obstacle : leur exemple démoralise le soldat : c'est un incident inouï.

Kléber ouvre l'avis d'un mouvement rétrograde pour raffermir les troupes et prendre une position plus sûre, celle de Trans, adossée à la forêt de Villecartier[1]; mais cette manœuvre, mal comprise, mal exécutée, se change en confusion et en désastre. Les

[1] Suivez-moi, je vous prie, sur la carte.

Brigands, sur cette route comme sur celle de Pontorson, se raniment, se reforment; ils se glissent dans les taillis; ils fusillent nos flancs, déconcertent nos brigades. Rossignol crie : « Rentrons à Antrain! » Prieur crie : « Restons à Trans! » C'est le représentant qui l'emporte, et l'on passe à Trans, au bivouac, la nuit du 21 au 22, mal abrité contre les chevrotines qui viennent encore sifflant de tous les côtés.

CCCLXXXVII

Marches et contre-marches, ordres et contre-ordres, victoires et défaites, retours au combat, nouveaux revers : c'est là chez nous le tableau des jours et des nuits depuis soixante-douze heures.

Chez les Brigands, le chaos est le même. Un caisson de pain qu'ils ont trouvé aux avant-postes, et sur lequel ils se jettent en vautours, cause une rumeur qui effraie le centre et la réserve : tout se débande et fuit. Stofflet lui-même est entraîné. Les rues de Dol sont encombrées. La peur blémit tous les visages; les yeux sont hagards, les dents claquent. Les femmes quittent les maisons; elles se rangent le long des murs avec leurs paquets et leurs enfants, prêtes à partir ou à périr. On sonne toutes les cloches des églises, tous les tambours à la fois battent la charge pour rendre un peu de cœur aux paysans; les prêtres, retroussant leurs soutanes, se mêlent aux combattants. Le curé de Sainte-Marie-de-Rhé prêche et marche un crucifix à la main. De jeunes filles éperdues arrêtent les fuyards, excitent ceux qui avancent,

et courent dans tous les rangs : « Dieu est là ! Sauvez-« nous, sauvez-nous ! » Il y en a qui prennent des fusils, des sabres : elles sont inspirées ! O nobles filles ! c'est cet accord, c'est cet élan, cette énergie retrouvée et soudaine qui rétablissent en peu d'instants le combat. Stofflet revient, nos troupes plient ; une brume épaisse favorise encore les royalistes en voilant leur désordre et le petit nombre de leurs *braves*.

Talmont, Lamarsonnière, Baugé tiennent bon sur la gauche, dans les moments les plus critiques, et jurent tous trois de mourir à leur poste plutôt que de céder.

Larochejaquelein, croyant tout perdu, voulait se faire tuer. Son cheval est tué, son domestique est tué, tout tombe autour de lui, et lui-même il court... mais, au lieu de la mort, il trouve la gloire.

CCCLXXXVIII

Le 22, Prieur, *dégrisé* par la fraîcheur du matin, dit à Kléber : « Que penses-tu de la journée qui se « prépare? » — « Rien de bon ; et si tu fais bien, toi « qui voulus rester à Trans, tu rentreras à Antrain « sans perdre une seconde. Nos troupes sont molles, « lasses, mécontentes. Souviens-toi d'Entrames ! Le « froid est vif, le pain est rare, la viande est mau-« vaise ; point de chaussures, point de manteaux, un « ennui de combattre qui nous jouera un tour. Il « n'y a plus de nerf ici, tandis que là-bas le désespoir

« donne une exaltation qui double la force! Crois-
« moi, rentre à Antrain! » Il parlait encore et Prieur hésitait; mais pendant qu'il tergiverse, les Brigands arrivent et commencent la fusillade.

Ils sont aussi sur la route de Pontorson.

Westermann, pour la troisième fois est sorti de la ville, pour la troisième fois il s'avance grand train, pour la troisième fois près de triompher, il se voit arracher la victoire. Marigny a son sabre coupé en deux dans sa main par un biscaïen; il saute à bas de son cheval blessé, et lui et Westermann, à pied, à l'arrière-garde, tiennent seuls contre tous.

C'est la brigade d'Amey qui a lâché pied la première. Le seul bataillon de Maine-et-Loire, Duboys en tête, résiste; mais que faire quand tout s'abat et fuit autour d'eux? Les piétons, les cavaliers, les soldats, les officiers tout s'en va, tout tombe, tout se livre au fer de l'ennemi. Larochejaquelein laisse de ce côté quelques hommes seulement qui suffisent pour observer les fuyards, et il se porte au secours de Stofflet.

Son approche, sa voix, quelque chose qui rayonne dans sa figure, tout électrise l'armée catholique. Un cri général de *Vive le Roi!* s'élève dans les airs. Nos troupes en tremblent; elles en sont éblouies. Il y a de nos soldats qui refusent de tirer; il y en a qui tirent sur leurs commandants. Chambertin et Nattes sont abandonnés par le régiment ci-devant de la *Reine*, qu'ils avaient déployé des deux côtés du chemin. Kléber envoie chercher des bataillons de Mayençais;

mais il est trop tard : les Brigands débordent nos ailes ; ils nous prennent à revers : nous sommes enfoncés, écrasés, entraînés de toutes parts, et menés battant jusqu'à Antrain.

Delaage est sur le pont ; ce brave Delaage ! il tient encore, et Kléber, qui court après les troupes pour les rallier, ne lui dit qu'un mot : « Ferme ! »

A quoi sert? tout part, tout est parti, tout se rompt, tout est perdu ! La République est battue à plate couture ; et ce qui est plus incompréhensible peut-être, c'est que les vainqueurs, les Brigands, étourdis eux-mêmes d'un succès inespéré, n'ont pas l'idée d'en compléter les avantages.

A Antrain, ils font prisonniers des Bleus qu'ils avaient déjà pris et relâchés ; ils les fusillent par représailles des atrocités commises à Fougères, et qu'ils ont apprises.

Le crime venge le crime. Ils se couchent ensuite, et se logent sans qu'on puisse en trouver un qui veuille, à dix pas seulement, poursuivre nos troupes éparses et dégradées.

Faute énorme et irréparable : s'ils eussent marché sur Rennes, la ville était prise, et la Bretagne se déclarant pour eux, ils fondaient un royaume vivace sur le filon de Duguesclin et d'Arthus.

Mais ils descendent par Fougères, Laval, Sablé, La Flèche, Durtal, et c'est le siége d'Angers, enfin, qui va s'ouvrir.

A Fougères, ils rendent grâces à Dieu de leurs vic-

toires : ce sont les dernières; ils n'en auront plus, et l'on raconte que le prêtre, par une préoccupation prophétique, allait, si on ne l'eût averti promptement, au lieu du *Te Deum*, entonner le *De profundis !*

CHAPITRE SIXIÈME.

CCCLXXXIX

Revenons sur Fougères. En y passant, pour aller à Granville, les Brigands avaient égorgé les gardes nationaux.

Ce crime en amène un autre : on a vu que la colonne de Canuel a, par représailles, massacré des blessés Vendéens dans les hôpitaux de la même ville.

Voici une lettre que le chirurgien Gainon écrit à un de ses amis sur ce déplorable événement.

« *Rennes, le 26 novembre (vieux style), l'an 2e de la République*
« *une et indivisible.*

« Citoyen et ami,

« C'est avec douleur que je vous apprends une déroute que nous venons d'avoir entre Dol et Antrain. Il faut vous dire que les soldats indisciplinés, pas

susceptibles de la moindre réflexion, se sont portés dans les hôpitaux de Fougères, y ont égorgé les blessés des Brigands dans leurs lits. Plusieurs femmes des Brigands y étaient malades; ils leur ont arraché les poils et les ont égorgées après, sans qu'ils eussent reçu aucun ordre, ni des représentants, ni des généraux.

« Ce n'est pas que je veuille dire qu'il ne faut pas exterminer tous les Brigands, au contraire; mais c'est sur le champ de bataille qu'il faudrait signaler son courage. Enfin, notre colonne à nous, composée d'environ vingt mille hommes, alla, vers les dix heures, les attaquer aussi. L'on avait une avant-garde de mille hommes; elle fut mise en déroute. Notre dernière division a soutenu un feu très-vif pendant une heure et un quart; mais, nous voyant abandonnés par la lâcheté des volontaires, nous fûmes obligés de courir et de fuir aussi.

« Il y a une grande quantité de volontaires qui sont indisciplinés et qui sont lâches, qui font fuir ceux qui se battraient bien. Nous venons de faire conduire dix-sept cents malades, tant vénériens que blessés, à Nantes, pour la plus grande sûreté. »

Gainon confond les *volontaires* et les *réquisitionnaires*.

Les premiers qui furent les aînés de l'élan national, se montrèrent parfois indisciplinés, mais jamais lâches. Il n'y en avait point dans la colonne de Canuel.

Les seconds, levés à la hâte, forcés de se battre, manquaient souvent de résolution, jetaient leurs fusils, et contribuèrent, jusqu'à ce qu'ils fussent formés, à plus de défaites que de victoires.

Tous, après cela, réquisitionnaires et volontaires, firent la force de ces armées qui, en 94 et 95, firent la loi à l'Europe, et garantirent l'indépendance de la patrie.

CCCXC

Pendant la marche des Républicains et des Brigands, et durant leurs batailles, des nouvelles de toute espèce circulaient, et je veux donner les lettres qui volaient de ville en ville pour apprendre aux administrateurs et aux populations les efforts, les succès, les revers de nos armées.

Les Administrateurs de l'Orne à ceux de La Sarthe.

« *Alençon, le 4 frimaire, an II.*

« Citoyens, frères et amis,

« Nous nous empressons de vous faire part des dépêches que nous recevons sur la circulation des troupes, sur la défaite du 29 brumaire, et les victoires qui ont, depuis, couronné nos armes.

« L'armée diabolique a surpris la nôtre et lui a tué 300 hommes.

« Le 30, au soir, l'armée de Brest, renforcée de 4 à 5,000 hommes de Mayence, a battu l'arrière-garde de l'armée brigantine.

« L'avant-garde de celle-ci était alors dans la ville

de Dol, et l'armée patriote, dite de Bressuire et de Luçon, composée, assure-t-on, de vingt mille hommes, a repoussé et mis en fuite ses ennemis.

« Ainsi, en même temps, les Brigands ont été battus en tête et en queue.

« Dans la poursuite, l'armée de Brest a manqué de munitions, ce qui l'a forcée à se reporter sur Pontorson. C'est le médecin Laroche qui donne ces détails.

« D'après une lettre du commandant Auvray[1], les Brigands n'avaient plus que trois canons, le 1er frimaire, et ils se trouvaient enveloppés par l'armée de Pontorson, composée de 12,000 hommes; celle de Dol, composée de 20,000 hommes; et celle d'Antrain, composée de 7 à 8,000 hommes.

« De plus, 10,000 hommes devaient arriver le jour même à Avranches.

« Le 2 frimaire, depuis quatre heures du matin jusqu'à quatre heures et demie du soir, la canonnade la plus terrible et la plus soutenue s'est fait entendre du côté de Pontorson. Alors, dit-on, les rebelles, poursuivis par l'armée de Rennes, voulaient se porter sur Avranches où était l'armée de Sépher, qui les a pris en tête.

« A la journée du 30 brumaire, l'armée diabolique a perdu seize pièces de canon; on lui a tué deux mille cinq cents hommes, blessé le double; elle a paru être dans une entière déroute.

[1] Il fut depuis général et préfet de la Sarthe.

« Les Brigands ont vendu aux habitants de Ducé, pour le prix de 70 livres, des voitures qui en valaient plus de 300, parce qu'ils ne savaient qu'en faire.

« La peste et la mort les poursuivent.

« Tous les déserteurs ennemis s'accordent à dire que si leur armée parvient à se faire une trouée, son dessein est maintenant de regagner la Vendée.

« Le fameux Putot de Fougères, l'un des chefs de la sainte armée, a été guillotiné à Rennes, le 30 brumaire.

Deuxième dépêche des mêmes aux mêmes.

« L'avant-garde de notre armée a trouvé les Brigands entre Dol et Pontorson.

« Là, les Brigands, forts en nombre, ont cerné nos braves républicains, se sont emparés de seize pièces de canon, qu'ils ont enfoncées dans la boue après en avoir brûlé les affûts. Mais nos braves frères d'armes, nos patriotes, n'ont pas tardé à tirer vengeance de cet attentat, car, dans un instant, ils ont chargé les soi-disant soldats de Jésus avec tant de vigueur, qu'ils leur ont repris dix-sept pièces de canon, et tué un nombre infini d'hommes et de femmes.

« Le nombre des femmes est de 3,000. Pour se soustraire à la vengeance nationale, ces malheureuses jetaient leurs enfants dans la rivière. Beaucoup de prisonniers ont été faits.

« Le 3 frimaire, l'armée de Mayence et celle de

Sépher étaient à Avranches avec une nombreuse artillerie.

« Tous les jours on ramasse des Brigands égarés ; mais nos chasseurs, justement économes, se promènent dans les campagnes pour expédier aux rebelles qu'ils rencontrent des passeports pour l'autre monde. C'est là, sans doute, la bonne manière.

« Avranches a été pillé, dévasté par les Brigands.

« Les aristocrates du pays ne croient plus aux petits bons dieux des émigrés.

« Telle est l'analyse des nouvelles de cette nuit.

« Salut et fraternité,

« BÉDARD, CLAIRBORME BÉLIN. »

CCCXCI

On atténuait les défaites, on dissimulait les fautes, on exagérait les ressources, et c'était ainsi qu'on soutenait l'esprit public dans ces calamiteuses semaines.

LETTRE du Procureur général syndic du département de la Sarthe, aux Membres du district de Château-du-Loir.

Le Mans, 5 *frimaire*.

« Citoyens,

« Les Brigands, chassés du département de la « Manche, ne sachant plus où donner de la tête, « se replient en désordre sur l'Ille-et-Vilaine et la « Mayenne. Ils se rapprochent de nos contrées, et, « repoussés par nos armées victorieuses, ils pour- « raient se jeter sur notre territoire et le rendre le

« théâtre de leurs horreurs, si nous ne prenions tous « les moyens de leur opposer une vigoureuse résis- « tance. N'épargnons donc ni peines ni soins pour « nous préserver de ce fléau, et pour concourir avec « nos frères à l'entière destruction de cette horde « barbare et fanatique.

« Secondons les vues énergiques du représentant « Garnier (de Saintes) en faisant exécuter prompte- « ment et ponctuellement ses arrêtés et ses procla- « mations.

« Formez des corps de cavalerie, mettez en réqui- « sition les équipements nécessaires.

« Hâtez-vous aussi de seconder le commissaire « délégué, pour la confection des habits d'uniformes, « des harnachements et de tous les effets de guerre « indispensables.

« Instruisez-moi des succès de vos efforts. Faites « que les objets demandés arrivent sans délai dans « les magasins.

« Le lieu de rassemblement des cavaliers était « fixé d'abord à Avranches; mais, vu les circonstan- « ces actuelles, la réunion doit avoir lieu au Mans.

« Que les cavaliers requis viennent vite. Dites- « moi le nombre que votre district en a fourni. « N'oubliez pas que je vous charge spécialement de « l'exécution des mesures du représentant du peuple « sur ce point capital.

« Portez aussi la plus grande diligence dans l'exé- « cution des proclamations relatives aux subsis- « tances.

« Travaillons de concert, mes amis, n'épargnons « ni soins, ni veilles; nous sommes chargés de fonc- « tions bien importantes et d'une responsabilité terri- « ble. Courage, activité, surveillance, travail, con- « cert unanime, correspondance active, c'est par « ces moyens, qu'efficacement nous concourrons à « terrasser les ennemis de l'égalité et à sauver la « patrie. Unissons-nous, serrons-nous, et ça ira, et « nous serons tous satisfaits.

« Salut et fraternité,

« ROUSTEL.

« P. S. Ne négligez pas la réquisition des chevaux « et armes. »

LETTRE de Mutius Scevola SALLET, commissaire départemental au Comité défensif du Mans.

Sillé-la-Montagne[1], 6 *frimaire.*

« Citoyens,

« Arrivé à Sillé, je me suis occupé d'établir des « vedettes, et j'ai pris toutes les informations sur la « marche des Brigands.

« Le Comité de la commune avait déjà envoyé des « commissaires vers Mayenne. Ils sont revenus ce « soir à six heures. Les nouvelles qu'ils apportent ne « sont pas bonnes. Ils ont quitté Bais au moment « (vers midi) où les autorités de Mayenne s'y réfu- « giaient avec leurs femmes.

[1] Sillé-le-Guillaume.

« Les Brigands, battus à Granville, vainqueurs à
« Antrain, mais fatigués, malades, sont à Mayenne
« en masse.

« La garde nationale et l'artillerie de cette ville se
« replient sur Bais comme l'administration [1].

« On espère que les Brigands ne se porteront pas
« sur Sillé, vu les mauvais chemins qui existent de ce
« côté. Ils ne resteront cependant pas à Mayenne, at-
« tendu qu'on n'y a pas laissé de provisions de
« bouche.

« Demain je ferai toutes les diligences pour avoir
« des renseignements sûrs et vous en donner.

« Salut et fraternité,

« SALLET [2]. »

Rapport de SIMIER au représentant du peuple Garnier (de Saintes) [3].

Sillé, 7 frimaire.

« Je suis allé à Mayenne. Je n'ai trouvé d'auberges
« et de maisons que dépourvues de tout. C'est la mi-
« sère. Des cris lamentables. Des familles sans pain.
« Tout est dévasté et ruiné.

« Quatre à cinq cents Brigands étaient encore dans
« la ville. S'ils m'eussent découvert, ils m'auraient
« fusillé.

[1] Sous le commandement du général Lacroix

[2] Sallet, Simier, Boyer, trois hommes d'esprit, publiaient en 93 *le Courrier Patriote de la Sarthe*. Philippeaux publiait dans la même ville, *le Défenseur de la Vérité* ou *l'Ami du Genre humain*. Plus tard, en l'an V, Rigomer Bazin fit la *Chronique Mancelle*. Ces journaux font bien connaître les idées dominantes de l'époque et révèlent une foule d'anecdotes curieuses.

[3] Ce Simier était le père du relieur fameux de ce nom.

« Le gros des bandes est à Laval ou sur la route. « Pas la moitié n'est armé. Le reste est couvert de « plaies et de blessures.

« Les plus malades sont dans cinquante charrettes « que traînent des bœufs.

« Plusieurs chefs sont demeurés sur les champs de « bataille.

« Plus de trois mille femmes et enfants pleurent « sur les chemins, avec beaucoup de prêtres.

« Les braves, ceux qui résistent, disent, en bran- « dissant leurs sabres : *Regagnons le Poitou pour y « déposer tout ce qui nous gêne, et nous porter ensuite « sur Paris.* »

ARRÊTÉ du Représentant.

« Nous, Représentant du peuple dans le départe- « ment de la Sarthe,

« Instruit officiellement que les Brigands, après « avoir évacué Laval, se sont portés sur Sablé et La « Flèche; qu'ils menacent la ville du Mans; que « leurs avant-postes sont venus jusqu'auprès de Foul- « tourte et ont attaqué les nôtres;

« Nous déclarons la ville du Mans en état de « guerre: toute la garde nationale capable de ser- « vice sera sous les armes et en activité; toutes les « mesures défensives seront prises ou continuées, « pour faire résistance ou assurer une retraite qui « coûte cher aux ennemis.

« *Au Mans, ce 7 frimaire, an II de la République.*

« Le Représentant du peuple,

« GARNIER (de Saintes). »

Le 8 frimaire, la ville du Mans et tous les bourgs environnants furent sur pied. On ne s'occupa plus de labour et de commerce, et on ne songea qu'à la guerre. Les bataillons de fantassins furent réorganisés; les compagnies de canonniers furent mises au complet. On voulut aussi avoir de la cavalerie. Les officiers furent réélus.

Le 9, une revue générale fut passée sur les places des Halles, de l'Éperon, des Jacobins.

Les enfants de quinze ans se mettaient dans les rangs auprès de leurs pères.

Les femmes s'exaltaient. Tous les faubourgs chantaient, criaient, s'élançaient sur la route de Pont-Lieue.

Et pourtant il y avait dans la ville bien des prêtres cachés chez des dévotes et dans les maisons canoniales qui entouraient la cathédrale.

Si le peuple exécrait les Brigands, un petit groupe d'aristocrates incorrigibles les appelait.

ARRÊTÉ — 10 frimaire.

« Le conseil général du département de la Sarthe,
« le conseil du district et les autorités constituées de
« la commune du Mans, considérant que l'approche
« des Brigands qui menacent d'envahir le territoire
« ne peut qu'exciter le civisme et l'énergie des fonc-
« tionnaires et des administrés;

« Considérant que les braves défenseurs de la pa-
« trie, stationnés dans l'étendue du département, ont

« besoin de toute la sollicitude des conseillers et of-
« ficiers publics pour les aider à maintenir, rappeler
« l'obéissance à la loi et assurer la tranquillité ;

« Considérant que les ennemis de la chose pu-
« blique, les malveillants, calomnient les autorités
« constituées et leur imputent le projet d'abandonner
« leur poste,

« Ouï le rapport du procureur-général syndic,

« Les conseils-généraux du département et du
« district, et autres autorités de la ville du Mans, ont
« arrêté et juré unanimement :

« Art. 1er. Qu'ils continueront, plus que jamais,
« de demeurer en permanence;

« Art. 2. Que si l'armée brigantine ose tenter
« d'envahir la Sarthe, et que l'armée républicaine
« soit contrainte, par une force majeure, de se re-
« plier, les membres des différentes autorités con-
« stituées formeront l'arrière-garde;

« Art. 3. Que toutes les mesures de sûreté seront
« concertées avec Garnier, représentant du peuple.

« Fait en Assemblée générale, présidée par Legoué Faverio,
« président du département;
« HAMARD, secrétaire-général. »

Lettre de FRÉNAY aux Administrateurs du département de la Sarthe.

« Citoyens,

« Nous savons vos dangers, mais nous sommes
« vos frères et vous devez compter sur nous.

« Plus la crise est forte, plus notre dévouement vous
« sera prouvé.

« Nous vous offrons, au nom du district de Frénay, « tous les secours en provisions et en hommes.

« HILIARD et LEMARCHAND GIRARDIÈRE.

« 11 *frimaire.* »

LETTRE du Comité central aux membres du district de Saint-Calais.

« *Le Mans, 11 frimaire.*

« Citoyens,

« L'administration a chargé le Comité défensif de « répondre à votre lettre d'aujourd'hui. Vous deman- « dez des nouvelles. En voici :

« Les rebelles sont à La Flèche, au nombre d'en- « viron douze cents ; ils paraissent diriger leur mar- « che sur Foultourte. Ils ont évacué Mayenne, et « tout assure que Laval est libre aussi. Nous avons « des piquets sur toutes les routes et des retranche- « ments. Il nous arrive des forces de Tours et d'A- « lençon. Hier soir, le 4ᵉ bataillon de la Sarthe, « commandé par le citoyen Haudiard, arriva ici « avec vingt dragons. Haudiard a été nommé com- « mandant de la place par le général divisionnaire La « Ronde.

« Nos archives, trésors et effets précieux, sont « partis par mesure de sûreté. Nous vous invitons à « faire de même partir les vôtres.

« Nous avons, conjointement avec le représentant « Garnier, de Saintes, arrêté que nous ferions une « vigoureuse résistance, et, si nous étions forcés « de faire retraite, que nous fermerions la marche.

« Le citoyen Sorin a assisté à la séance que le re-
« présentant a présidée. Il peut vous instruire des
« détails de ce qui s'y est passé. Notre commissaire
« arrive de Foultourte. Il s'est sauvé, ayant laissé son
« cheval. Tous les habitants criaient : *Sauvons-nous,*
« *voilà les Brigands!* Il était à dîner. Il a emporté sa
« serviette. Les embarras où nous sommes nous em-
« pêchent de vous en dire davantage.

« Salut et fraternité,

« Les Membres du Comité défensif,

« CORNILLEAU, LAUSSAN.

« *P. S* Le citoyen Sorin part tout de suite. Il y a
« urgence. »

Lettre de GOYET, membre du Comité défensif du Mans, au citoyen Barré, administrateur de la Sarthe, et commissaire pour la conduite des archives à Bonnétable.

« *Le Mans*, 11 *frimaire an II.*

« Citoyen,

« On nous assure que l'ennemi est à une lieue de
« Vallon, et cela paraît probable. Il est bien sûre-
« ment à La Flèche.

« Nous tremblons. Quittez Savigné, avancez vers
« Bonnétable. Retirez-vous grand train. Faites réunir
« des *vivres* tant que vous pourrez, car notre retraite
« paraît sûre, et nous ne tarderons pas à vous suivre.
« Prévenez les municipalités.

« Salut et fraternité,

« Tell GOYET.

« *P. S.* Surtout des vedettes! »

LETTRE du Procureur général syndic de la Sarthe, au citoyen Barré, administrateur.

« *Le Mans, 11 frimaire.*

« Citoyen collègue,

« Ce que tu nous marques de la garde nationale « de Savigné ne nous surprend pas. Non-seulement « elle n'a pas protégé ta marche, mais elle l'a en- « travée !

« Nous sommes indignés contre cette garde et « contre les municipaux. Je leur ai expédié ce matin « à quatre heures un réquisitoire très-serré relative- « ment à la protection qu'ils doivent accorder au « passage des voitures et des personnes. Je viens de « leur écrire encore au nom du conseil-général du « département, en leur annonçant qu'on les traiterait « comme des traîtres et des brigands s'ils ne faisaient « pas leur devoir.

« Nous prendrons des mesures sévères contre les « faux frères en temps convenable.

« Dans ce moment le danger commence à dispa- « raître. Les Brigands vont sur Angers, et le Mans, « peut-on espérer, ne les verra pas.

« S'ils venaient, nous les recevrions bien.

« Je crois que tu peux rester à Bonnétable jusqu'à « nouvel ordre.

« Dis à ma femme de m'écrire. Je te la recom- « mande toujours. Qu'elle n'oublie pas de me parler « de mon petit Théodore.

« Nous sommes pleins de courage et très-calmes, « excepté quelques agitations de malveillants qui s'é- « vanouissent aussitôt qu'elles éclosent.

« Que ma femme soit tranquille sur mon compte.
« On fait venir des munitions. Il nous arrive un « général avec son état-major et cinquante hussards. « Le 4e bataillon de la Sarthe est dans nos murs. « Nous attendons de l'artillerie d'Alençon. Tours « étant dégarni de troupes et rempli d'armes, de « munitions, de subsistances, de magasins de toute « espèce, il pourra bien faire envie aux Brigands.

« Fais part de ces détails à la municipalité.

« A l'instant j'apprends qu'on va couper les arches « de Pont-Lieue [1].

« Salut et fraternité,

« ROUSTEL. »

Lettre des Membres du Comité défensif de la Sarthe, aux Administrateurs du district de Saint-Calais.

« *Le Mans, 12 frimaire, an II.*

« Citoyens,

« Les malveillants font tous leurs efforts pour se- « mer de tous côtés la terreur et l'alarme, et décou- « rager les républicains.

« Dites à vos concitoyens de ne rien croire de tous « les bruits que répandent les passants et les person- « nes qui ne peuvent produire aucune nouvelle offi- « cielle.

« Voulez-vous en avoir de certaines, entretenez « avec notre comité une correspondance suivie cha- « que jour. Il s'empressera de vous faire part de tout « ce qui sera parvenu à sa connaissance.

1 Pont-Lève, que par corruption on nomme Pont-Lieue, sur l'Huisne, à un kilomètre du Mans, au sud-ouest.

« Voici notre position présente : selon les dépêches « qui nous sont arrivées, il paraît certain que toute « l'armée des Brigands occupe Sablé et La Flèche. « Cette armée n'est point en si grand nombre que « les malveillants se plaisent à le répandre. Elle n'est « forte tout au plus que de vingt à vingt-cinq mille « hommes, dont plus de la moitié est malade de la « dyssenterie, qui en fait mourir beaucoup chaque « jour. L'autre partie est très-fatiguée, manquant de « tout ce qui est nécessaire. Nous ne pensons pas « que cette armée se porte sur le Mans. Nous croyons « plutôt qu'elle dirigera sa marche vers Tours, « Saumur ou Angers, pour retourner dans la « Vendée.

« Au reste, nous prenons ici tous les moyens pour « nous défendre. Nous avons des forces et il nous en « arrive incessamment.

« Tout est calme. Les républicains qui sont dans « nos murs se montrent disposés à faire une vigou- « reuse défense; s'ils étaient repoussés par les forces « supérieures de l'ennemi, ils ne se retireraient qu'en « bon ordre et d'une manière honorable.

« Ceux qui disent que les administrateurs ont pris « la fuite sont des imposteurs.

« Les administrateurs sont à leur poste. Un seul a « été envoyé, avec approbation du représentant du « peuple, pour surveiller les archives, que nous avons « fait passer à Bonnétable par précaution, pour l'in- « térêt général et particulier de nos concitoyens.

« Le citoyen Barré, commissaire envoyé, est à son

« poste, puisque de fait il n'agit que par ordre de « l'administration.

« Ceux qui fuient et qui prennent l'épouvante sont « des lâches, indignes du nom de républicains.

« Prenez courage, soyez fermes, disposez-vous à « nous seconder au besoin et à prendre des mesures « efficaces et selon les circonstances.

« Si le danger devenait pressant, nous vous en « donnerions avis par vos correspondants. Ainsi ne « donnez point dans les terreurs chimériques, criez « avec nous : *Vive la République*, en vous préparant « à la défendre.

« Salut et fraternité,

« PERREMELLE, LAUNAY, LEBRUN,

« CHAIÉ FONTAINE.

« *P. S.* Dans le moment nous recevons la nou- « velle officielle que l'ennemi a évacué Sablé, et « qu'il est poursuivi par l'armée de la République « aux ordres du citoyen Danican. Cette armée a tué « à l'ennemi plusieurs traîneurs.

« Faites part de ces nouvelles à toutes les com- « munes de votre ressort. »

PROCLAMATION.

Le Conseil général de la commune de Sablé à ses concitoyens.

« Nous connaissons vos cœurs et votre civisme, nous ne vous dissimulerons pas le danger. Les Brigands ont quitté Laval, ils marchent sur nous, ils sont à Meslay. Aux armes, citoyens !

« L'ennemi va-t-il au Mans, à Angers, à Tours? Nous ignorons sa pensée; mais il vient par Sablé, et nous devons lui en défendre le passage.

« Aux armes, citoyens!

« Les communes environnantes sont prévenues. De toutes parts on vient à notre secours; mais le temps presse, aux armes! Que les postes et les retranchements soient occupés, et que les Brigands, quelle que soit leur masse, trouvent à Sablé des patriotes disposés à vendre chèrement leurs vies.

« Vive la République! »

Lettre du commissaire Hamon au Comité central du Mans.

« *Sablé, le 12 frimaire.*

« Citoyens, je suis à Sablé, qui, un moment occupé « par les Brigands, est enfin libre. J'ai sous les yeux « la preuve de la misère de ces scélérats. Plus de « deux cents sont tombés morts de fatigue. Les che- « mins sont pleins de chiffons avec lesquels ils enve- « loppent leurs pieds, de sabots cassés et de mauvais « souliers.

« Les chefs ont logé dans le château, et ils ont, « pour se chauffer, fait usage des boiseries et des « portes. Les arbres ont été abattus par les soldats, « et le feu mis partout faisait craindre à un général « incendie.

« Des bandes sont allées à Solesme et se sont « agenouillées devant les saints, mais sans en obte- « nir le remède à leurs maux infâmes.

« Les rebelles ont commis toutes sortes de bri-
« gandages. De Laval à Sablé, le chemin est couvert
« de plumes d'oie : ils dévastent tout et n'ont nulles
« provisions ; quelques bœufs et moutons seulement
« les suivent. Ils ne vivent que de sarrasin, et leurs
« déjections affreuses disent assez le long des fossés
« l'état sanitaire de leur armée.

« Des citoyens vont de droite et de gauche pour
« s'assurer qu'il ne reste nulle part aucun de ces
« bandits. De ceux qu'on trouve, le compte est bon.
« Déjà la commune de Ballée en a fusillé six. Cinq
« ont été conduits de Meslay à Laval. Les habitants
« de Bazouges en ont amené un que j'ai questionné,
« et qui m'a dit qu'il ne restait pas, dans l'armée
« rebelle, quinze mille hommes en état de porter
« les armes. Cet homme est exténué, décharné et
« sec comme un balai.

« Salut et fraternité,

« HAMON. »

GARNIER (de Saintes), représentant du peuple, au Comité défensif.

« *Le Mans*, 12 *frimaire*.

Les mouvements de l'ennemi, citoyens, déterminent le général Chabot, arrivé cette nuit dans nos murs, à concerter des mesures militaires qui tendent à nous porter vers l'ennemi. En conséquence, il va se tenir chez moi une conférence à laquelle vous êtes priés de faire trouver deux de vos membres sitôt la réception de la présente convocation.

« Salut et fraternité,

« GARNIER, (de Saintes). »

Conférence des Autorités constituées en présence du peuple[1].

Le citoyen Garnier, représentant du peuple, a appelé les autorités et les citoyens du Mans sous les halles, et là, dans un discours véhément, il a montré le péril des circonstances, l'ennemi accourant du nord, et des conspirateurs se cachant dans l'ombre pour renverser les lois nouvelles.

« Armons-nous, s'est-il écrié, pour étouffer ces infâmes complots, pour terrasser les Brigands qui nous menacent, et consolider dans notre pays des institutions fondées, par la force nationale, sur les principes de la raison sublime et de la justice éternelle. »

Le citoyen Potier, maire, a développé avec chaleur les motifs de confiance qui l'animaient. Il a énuméré toutes les preuves de civisme données par la commune qui l'a mis à sa tête pour maintenir non-seulement l'ordre, mais assurer aux bons citoyens la jouissance de toutes les libertés, pour garantir l'égalité et faire fleurir les sentiments de fraternité qui sont le gage du vrai bonheur des nations.

Le citoyen Roustel a fait entendre des paroles sévères contre les agents de l'étranger, de l'émigration, du fanatisme papal, qui circulent de nuit et même de jour sous divers déguisements dans les villes et campagnes, et tendent à rompre cette union républicaine qui est l'espoir et le salut de tous. « J'ai pris des me-
« sures, a-t-il dit, pour saisir les coupables et les
« livrer au tribunal justement inexorable qui veut

[1] Cette réunion qui devait avoir lieu chez le représentant se transforma en une assemblée générale où toute la ville voulut assister.

« purger notre sol de ces fauteurs de troubles liber-
« ticides et incendiaires. »

Le citoyen Boyer [1] a lu un projet sur l'organisation des écoles publiques, projet plein d'art et de philosophie, et qui sera la source d'une instruction saine, dégagée de toute superstition, franchement naturelle, large, profonde et facilement applicable à toutes les positions, afin que la lumière pénétrant tous les cœurs,

[1] Michel Boyer, né à Tours, le 5 février 1768, fils de l'organiste des Bénédictins de Marmoutier. Fixé au Mans, comme maître de chapelle à l'abbaye de la Couture, il prend parti dans la révolution, et s'y distingue par son zèle.

Fort habile dans les langues, marié, ayant une jolie femme qui fait la déesse de la Raison et donne l'exemple de toutes les vertus, il est mis à la tête du collége après le départ des oratoriens.

Il a fait une pastorale en deux actes sur la victoire remportée à Nantes, au mois de juin 93, par les armes de la République.

Il s'occupe vivement des enseignements moraux à donner au peuple et chante des couplets patriotiques à toutes les fêtes.

Voici une des strophes mises par lui dans la bouche d'un paysan proscrit avant la révolution par son seigneur et maître, et qui est rentré dans sa famille :

J'ai payé cher ma résistance :
Par la plus horrible vengeance,
J'ai longtemps gémi dans les fers ;
Mais des tourments que j'ai soufferts
Mon âme n'est plus déchirée.
La Liberté si désirée
A renversé l'orgueil des grands
Et leurs priviléges barbares ;
Elle a détruit ces lois cruelles et bizarres
Qui leur asservissaient et nos bras et nos champs ;
La Liberté me rend au lieu de ma naissance:
Je lui dois plus que l'existence
Puisque je lui dois le retour
Dans cet heureux et beau séjour.

il ne se révèle plus en France que de nobles, grandes et libérales idées.

Une musique retentissante s'est fait entendre entre ces discours. La foule battait des mains. La concorde régnait dans cette immense assemblée qui a été comme un pacte solennel où toutes les âmes se sont confondues pour affermir la République et prédire ses triomphes à venir !

La ville, le soir, a été illuminée.

Les Membres des corps administratifs et commissaires de la Société populaire des Sans-Culottes de la Ferté-Bernard réunis au Comité de Sûreté, aux divers Membres du Comité défensif de la Sarthe.

Nous vous adressons, citoyens, le commissaire Lemarié, de la commune de Cherré, et un des membres de notre Société populaire, que nous avons nommé commissaire pour être en permanence au Mans, afin de recevoir de vous les renseignements officiels que vous pourrez lui donner relativement au mouvement de la horde armée des Brigands, et pour que nous puissions facilement, par cette voie, concerter les moyens de défense qu'il conviendra d'employer contre les rebelles. Nous attendons de votre patriotisme que vous ne négligerez rien de ce qui pourra concourir au salut public.

« Nous sommes vos frères et amis,

« HERPIN-MARTIN, président du tribunal ;
« VÉRITÉ, maire ; CHRÉTIEN ; L. PASQUINOT ;
« PÉAN ; ODILLARD ; ACHARD ; DELUDE ;
« PHILIPPE, secrétaire du Comité. »

PROCLAMATION.

Le Comité défensif du Mans aux communes de la Sarthe.

« Les Brigands ont passé à La Flèche ; ils n'y sont « plus. Leur arrière-garde en sortait quand arrivait « l'avant-garde de l'armée de Mayence. Les der- « niers pelotons ont été sabrés.

« Les Brigands se portent sur Angers par Durtal. « Le curé d'Oisé et un municipal de Mayet nous a « confirmés dans ces nouvelles.

« Angers résistera, et s'il en est ainsi, il est pos- « sible que La Flèche et le Mans soient plus que ja- « mais menacés.

« Nous vous invitons, citoyens, à prendre, quoique « sans précipitation, mais pourtant sans retard, des « mesures propres à seconder notre défense. Nous « comptons, en cas de besoin, sur les ressources de « nos braves de la Sarthe, que nous savons animés « des sentiments de la plus intime fraternité. »

BILLET de COUPPEL et CHAUVIN.

« *La Flèche*, 12 *frimaire*.

« Nos chasseurs poursuivent les Brigands sur la « route de Durtal avec une telle vivacité, que les « chefs ne peuvent les rallier pour former une arrière- « garde. Un grande nombre a été taillé en pièces. On « avait dit que c'était Danican qui pourchassait les « rebelles ; mais ce général s'est de Laval rendu à « Angers par Château-Gontier, et c'est Bouin de Ma- « rigny, qui, ayant pris par Sablé à La Flèche, a fait

« des scélérats de Brigands un si grand carnage.

PROCLAMATION.

Le général BOUIN MARIGNY aux citoyens de La Flèche.

« 12 *frimaire.*

« Citoyens de la commune de La Flèche, je vous « invite à rentrer dans vos foyers ; les Brigands n'en « sont plus les maîtres : vos frères les en ont chassés.

« Le général de brigade,

« BOUIN. »

LETTRE de BLAVETTE, commissaire.

« *Château-du-Loir,* 13 *frimaire,* 4 *heures du soir.*

« Républicains, j'arrive au Château-du-Loir, et « je me trouve trop heureux d'avoir été chargé de « la commission que vous m'avez confiée, puisque « j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. L'en- « nemi a été battu à La Flèche ; les Fléchois rentrent « dans leurs foyers. Les Brigands se portent sur An- « gers, qui se prépare à faire une vigoureuse rési- « stance. Le canon s'est fait entendre aujourd'hui ; « on ne sait si c'est le canon d'Angers ou le canon « de l'armée de Mayence qui fait danser la *Carma-* « *gnole* à l'armée catholique royale. »

LETTRE de SAVARDAN fils, de La Flèche, au District de Château-du-Loir.

« 13 *frimaire, an II.*

« J'arrive à l'instant à La Flèche, où j'ai trouvé

« l'avant-garde des chasseurs de Mayence [1], qui ont « dépêché en arrivant trois ou quatre cents Brigands, « qui, plus tardifs que leur armée, se sont laissé « surprendre.

« Ils se portent sur Angers, qu'ils espèrent pren- « dre, et il est sûr qu'ils y recevront le prix de leurs « forfaits. »

LETTRE de GOSSART.

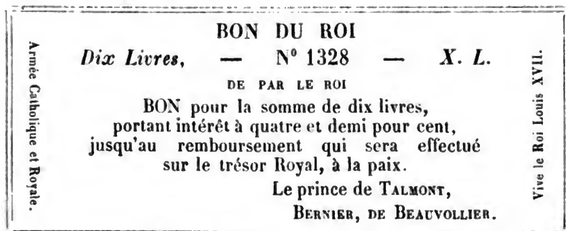
« *Au Lude*, 13 *frimaire, an II.*

« Victoire, mes camarades! Savardan, que je « trouve ici, nous annonce que Bouin Marigny, com- « mandant l'armée de Mayence, a conquis La Flèche, « où il a égorgé quatre cents Brigands.

« Savardan dit avoir soupé avec sa femme dans « La Flèche même.

« Il nous remet un bon sur *Louis-Roi*, que je vous « fais passer.

« Je pars pour La Flèche. Je vas vérifier les faits: « je vous en rendrai compte. Il n'y a pas de temps à « perdre: je monte à cheval. »


BON DU ROI

Dix Livres, — N° 1328 — *X. L.*

DE PAR LE ROI

BON pour la somme de dix livres,
portant intérêt à quatre et demi pour cent,
jusqu'au remboursement qui sera effectué
sur le trésor Royal, à la paix.

Le prince de TALMONT,
BERNIER, DE BEAUVOLLIER.

Armée Catholique et Royale.

Vive le Roi Louis XVII.

[1] L'armée de Mayence est dissoute, mais son nom reste. On l'applique partout. Il est l'effroi des Brigands et l'espoir des Patriotes.

LETTRE de CHAUVIN aux Citoyens composant le Comité défensif du département de la Sarthe.

« Frères et amis,

« Je me suis rendu au château-Sénéchal, où il n'y « avait aucun poste. J'arrive ce matin à La Flèche, « où j'ai vu le général de l'armée de Mayence. Il a « tombé hier sur l'arrière-garde des Brigands au mo- « ment où les scélérats se retiraient. Il en a tué au « moins cinq cents. Je vous ai promis que je verrais « l'ennemi de près. Je crois avantageux de me por- « ter sur Durtal. Les ennemis doivent attaquer An- « gers aujourd'hui ; je vous en donnerai sans doute « des nouvelles cette nuit ou demain au matin. Il n'y « a pas de cruautés, pas de pillages qui aient été « épargnés par ces monstres. Nous avons vu avec « douleur, en arrivant, une charrette chargée de ca- « davres mutilés, le long des rues, çà et là épars.

« Six chasseurs, qui s'avancèrent hier imprudem- « ment, ont été immolés par les Brigands.

« Suivant le bruit public, ils étaient à La Flèche « sept à huit mille, la plupart éclopés et prêts à cre- « ver. On les poursuit vigoureusement [1].

« Je crois que si vous aviez de la cavalerie, vous « feriez bien d'en faire filer sur La Flèche. J'ai pris « avec moi tout ce que j'ai trouvé de gendarmerie et « de hussards.

[1] Marchant de Burbure, dans son histoire de La Flèche, parle de 80,000 Vendéens, tant hommes que femmes.

Voilà Chauvin qui réduit le nombre à 7 ou 8,000 ; c'est un corps d'armée, et seulement l'arrière-garde.

« Notre détachement est composé à peu-près de
« trente hommes.

« Le général Lacroix a mis en réquisition tout ce
« qui avait un cheval et un sabre.

« Du courage, citoyens et amis, les Brigands se-
« ront pulvérisés.

« Le général Bouin Marigny a l'air d'un brave
« homme.

« Le citoyen Fauchon, votre commissaire, que
« j'ai trouvé à Foultourte, a dû vous écrire, à vous
« ou au représentant Garnier, au moins vingt lettres.
« Mais les commissaires et porteurs de dépêches
« m'ont paru infidèles. Les cavaliers qu'on envoie en
« ordonnance mangent la consigne. A Guécélard,
« un hussard avait dans sa poche une de ces lettres
« adressée au représentant, et qu'il m'avouait tout
« simplement n'avoir pas remise.

« Fauchon est venu avec moi à La Flèche ; il se
« comporte en brave républicain.

« Salut et fraternité,

« CHAUVIN.

« *P.* S. J'approuve tout ce que dit mon collègue.
« Courage, union et victoire !

« COUPPEL »

« *La Flèche, le 14 frimaire an II.* »

Aux Citoyens du Comité défensif au Mans.

« *La Flèche*, 14 *frimaire*, 6 *heures du soir*.

« Citoyens,

« Sur l'invitation d'un de vos correspondants qui

« a passé hier ici en revenant de Laval, je me
« suis chargé de vous communiquer les renseigne-
« ments qui pourraient me parvenir sur la marche
« des rebelles.

« Les vedettes que notre municipalité a envoyées
« ce matin sur la route d'Angers, et qui arrivent à
« l'instant de leur mission, déclarent qu'elles ont
« entendu sur les deux heures de l'après-midi une
« très-forte canonnade du côté d'Angers, et qu'elles
« ont appris par les hussards du 7e, qui depuis Laval
« sont à la poursuite des traîneurs, que l'armée de
« Rennes, à laquelle ils sont attachés, s'était avancée
« vers Angers, où elle avait dû arriver hier au soir.

« Suivant leur rapport, cinq cents de nos hussards
« ou chasseurs serrent de très-près les derrières de
« l'armée des Brigands, et en ont déjà fait un grand
« carnage, tandis que les maladies de tout genre que
« cette armée a apportées de la ci-devant Bretagne en
« moissonnent un grand nombre.

« En un mot, on n'aperçoit que des cadavres sur
« la route, et d'après la quantité de malades ou bles-
« sés que chaque citoyen a logés chez lui, on peut
« dire que cette armée est aux abois.

« Malgré une situation aussi critique, bien capable
« de refroidir ses partisans, elle a encore fait ici quel-
« ques recrues parmi les gens suspects et qui avaient
« été mis en arrestation, entre autres les Giroust et
« femme, Lonlay et femme, Ladurandière et sa fille,
« la femme Dumont.

« Le brigandage a été porté ici à son comble et

« dans les environs. Il n'y a plus nulle part de pro-
« visions d'aucune espèce.

« Salut et fraternité,

« J.-B. HAMON. »

LETTRE datée de Loué, aux Citoyens membres du Comité défensif de la Sarthe.

« *Le 14 frimaire, an II.*

« Citoyens,

« Votre lettre du 13 nous affirme que les Brigands
« ont décidément pris la route d'Angers. Sans doute
« ils vont y être accueillis avec le boulet, les balles
« et la mitraille, car on nous a assuré qu'Angers a
« de bons retranchements, beaucoup de munitions
« de guerre et des forces militaires en état de faire
« résistance. Une lettre que nous venons de recevoir
« de Sablé nous fait, ainsi que la vôtre, présager que
« dans le cas où la horde des rebelles éprouverait,
« comme on a tout lieu de l'espérer, une défaite à
« Angers, elle n'a d'autre refuge que nos cantons,
« où elle viendrait faire de nouvelles victimes par le
« fer et le pillage. Il ne peut y avoir qu'une déroute
« complète qui réduise les Brigands à se replier sur
« nous; mais nous sommes décidés à ne pas leur laisser
« impunément souiller notre territoire. Il faut que
« chaque républicain devienne soldat pour achever
« d'exterminer les restes impurs des monstres qui
« ne cessent de nous menacer. Nous avons du cou-
« rage, mais nous sommes sans munitions. Nous ré-
« clamons vos secours, et nous vous demandons prin-

« cipalement de la poudre. Dussions-nous rompre « nos croisées[1], nous nous fournirons de balles. Nous « vous prions de prendre notre demande en considé- « ration, et de vouloir bien continuer avec nous la « correspondance déjà établie : elle nous devient « plus utile et plus intéressante que jamais. C'est un « service de frères, et nous sommes persuadés d'a- « vance que vous nous le rendrez. »

« Salut et fraternité,

« Les Membres du Comité de surveillance de Loué,

« R. HÉRISSON ; FOURNIER ; GATÉ ;
« NOEL COUSTARD ; PRICHON ;
« FOUQUIER fils. »

Lettre du Château-du-Loir aux Citoyens du Comité défensif de Saint-Calais.

« 14 *frimaire, 9 heures du matin.*

« Citoyens,

« Hier soir je me suis trouvé avec Richard, maître « de poste de La Flèche, frère du député, et réfugié « ici. Nous parlions, comme de raison, des Brigands, « lorsque le citoyen Lamotte, porteur d'une lettre de « la citoyenne Richard, est arrivé et nous a donné les « détails suivants :

« J'étais, a-t-il dit, à La Flèche lorsque l'ennemi y « est entré; tout le monde criait : *Sauvons-nous!* Je « me cachai dans une petite rue et je vis passer leur « cavalerie ainsi que l'infanterie. Tout est dans un « état déplorable. Je ne conçois pas comment on fuit

[1] Châssis de plomb.

« devant une pareille armée. Elle est de vingt à vingt-
« cinq mille hommes, encore y a-t-il plus de la moitié
« de femmes et d'enfants, et de malades. Ils ont
« abandonné dans un pré un enfant de trois à quatre
« ans, presque mort de froid, que j'ai ramassé ce
« matin. Ils ont brisé tout chez les patriotes, et n'ont
« enlevé de chez les aristocrates que les grains,
« fruits et provisions de bouche, et changé de che-
« mise. Nos jardins et les rues sont couverts de four-
« rage qu'ils n'ont pu emporter et qu'ils ont ainsi
« perdu pour en faire manquer notre cavalerie.

« Après le départ des Brigands, qui ont été pour-
« suivis jusqu'à Durtal par l'armée de Mayence, je
« suis rentré un des premiers à La Flèche. J'ai trouvé
« trois catholiques que la fatigue avait retenus dans
« une écurie. Je les ai fait saisir, et ils ont été taillés en
« pièces sans qu'on ait jamais pu leur arracher le cri
« de : *Vive la République*. Ils criaient toujours : *Vive*
« *le roi, vivent nos prêtres!*

« On a dit plus de deux cents messes par jour à La
« Flèche pendant leur séjour.

« Cette armée porte l'infection avec elle. On a été
« obligé de brûler du vinaigre dans les appartements où
« ces Brigands étaient entrés. On en a trouvé plusieurs
« dans les rues et dans les écuries morts d'inanition
« outre soixante à quatre-vingts qui ont été tués.

« Il n'est resté que les murs chez Beaufils.

« Tel est le récit fait par le citoyen Lamotte, auquel
« vous pouvez ajouter foi. Il a encore assuré qu'un
« grand nombre murmurait contre les prêtres et les

« chefs, qu'ils n'ont tué personne parce qu'ils n'ont « trouvé que des femmes et des enfants.

« On continue à garder le Lude. Ce district lève « une force armée de cinq cents hommes, mais ils « manquent d'armes.

« Rien à craindre de ce côté-là. Pour le moment « restez tranquilles.

« J'apprends que d'Autichamp a un bras emporté[1], « et qu'on a trouvé deux mille morts sur la route de « La Flèche à Durtal.

« Je n'ai pu voir le citoyen Lefèvre, commissaire « de Vendôme. Personne ne l'a vu au Comité de « urveillance.

« La Liberté vous garde et vous accompagne,

« BLAVETTE. »

LETTRE du Château-du-Loir.

« 14 *frimaire.*

« Citoyens,

« Il est cinq heures du soir et nous n'avons point « encore reçu de dépêches. Le Comité de surveil- « lance vient d'envoyer des stationnaires sur la route « de Baugé. Il se rassemble des forces à La Flèche « pour s'opposer au retour des Brigands dans le cas « où ils seraient battus, comme on l'espère, sous les « murs d'Angers. Cependant on n'est pas sans crainte, « car il n'y a pas de doute que les Brigands poursui- « vis ne se sauvent du côté le plus faible.

[1] Il était blessé au bras seulement.

« A six heures, une lettre de la municipalité de
« Montoire nous annonce que le bataillon de Vendôme, deux cents hommes de Châteaudun, trois
« cent cinquante hommes de Blois, sont en route pour
« le Château-du-Loir. Le premier détachement couche ce soir à La Châtre avec quatre pièces de
« canon et des subsistances.

« Un exprès arrive de La Flèche, confirme les
« rapports que je vous inscris dans mes précédentes
« dépêches, et assure que l'ennemi est retourné dans
« la Vendée par les Ponts-de-Cé, et a évité de passer
« à Angers.

« Il ajoute aux détails que nous avons déjà, que
« les Brigands ont rencontré le fils du citoyen Lefort,
« âgé de seize ans; qu'ils lui ont dit : Crie Vive la nation! et qu'il l'a crié; qu'ils lui ont dit ensuite :
« Crie Vive le roi! il l'a crié aussi, et là-dessus ils
« l'ont massacré;

« Qu'un paysan qui était présent s'étant sauvé,
« ils l'ont atteint et haché par morceaux.

« Le même courrier rapporte avoir vu des cadavres
« le long de la route, et que l'armée des Brigands est
« dans l'état le plus déplorable.

« Je ne me permettrai aucune réflexion sur le
« passage des Brigands par les Ponts-de-Cé, pour se
« rendre dans la Vendée, car je n'y conçois rien.

« Quoi qu'il en soit, tenons-nous sur nos gardes.

« Salut et fraternité,

« BLAVETTE. »

LETTRE de COUTELLE au District de Saint-Calais.

« *Le Mans, 14 frimaire.*

« Citoyens,

« Tout ici est sur le qui vive. Les archives du dé-
« partement sont à Bonnétable. Celles de la ville du
« Mans ont été mises dans des tonneaux, sur la place
« des Jacobins, prêtes à être montées sur des char-
« rettes. Toutes les avenues sont barricadées, les
« portes des maisons sont garnies de planches et de
« barriques vides. On obstrue tant qu'on peut les
« passages. On bat la générale : il s'agit d'assembler
« quelques bataillons pour se porter sur La Flèche.

« Salut et fraternité,

« COUTELLE, commissaire de Saint-Calais. »

LETTRE de COUTELLE.

« *Le Mans, 14 frimaire.*

« Je vous écrivais ce matin et je vous écris ce soir.
« Les Brigands sont aux prises avec les Angevins.
« S'il n'y a pas de trahison, nos frères d'Angers ex-
« termineront ces scélérats qui sont en grande partie
« gangrenés. Beaucoup d'honnêtes femmes qu'ils
« emmènent avec eux leur communiquent cette ma-
« ladie que la *calomnie* dit avoir été apportée en
« France par un moine. Quantité de vestales, chez
« lesquelles brûlait autrefois le feu de l'amour divin,
« se trouvent maintenant atteintes et consommées
« d'un feu d'une autre espèce et plus brûlant encore,
« que leur ardente charité les engage à communiquer
« à tous ceux de leurs camarades qui veulent.

« Ce matin un canonnier m'a dit avoir vu fusiller,
« il y a huit jours, à Alençon, une vingtaine de ces
« hommes catholiques royaux. A peine pouvaient-
« ils se soutenir. Un de ces hommes est mort un in-
« stant avant la fusillade.

« Ce canonnier ajoutait qu'étant à Mayenne il a
« logé dans une maison dont les propriétaires lui ont
« rapporté tenir de deux de ces Brigands qu'une très-
« grande partie d'entre eux était disposée à quitter
« cette sainte armée, mais qu'un de leurs prêtres
« étant survenu, les avait pérorés et les avait fait
« rentrer dans le sacré bercail.

« Le résultat du rassemblement de la force armée
« qui s'est fait ce matin sur la place des Halles est
« que mille à douze cents braves et de bonne volonté
« vont partir bien équipés pour aller rejoindre nos
« troupes à La Flèche, et de là se rendre à Angers,
« sous le commandement du général Chabot, qui a
« fait la revue, accompagné de Garnier, le représen-
« tant du peuple. Garnier et Chabot ont remarqué,
« ainsi que moi et tous les spectateurs, que tous ces
« citoyens ont le plus grand désir d'aller combattre
« l'ennemi partout où il pourra se rencontrer.

« Chabot a la taille et, dit-on, le courage d'A-
« lexandre. Il emmène deux pièces de canon qui
« seront bien servies. Les armes sont en bon état.

« La liberté vous guide !

« COUTELLE. »

« Laissez passer les citoyens Leguet et Ravaisé,

« commissaires porteurs de dépêches pour le district « de Saint-Calais.

« *Au Mans, 14 frimaire.*

« CORNILLEAU, LEBRUN. »

LETTRE du Mans.

14 frimaire.

« Citoyen collègue,

« En peu nous aurons le plaisir de te revoir ici.

« Par la correspondance qu'a reçue hier le repré- « sentant Garnier, nous apprenons que de La Flèche « on entend le canon qui se dirige sur l'armée scélé- « rate sous les murs d'Angers.

« Ces Brigands vont enfin y trouver leur tombeau, « qu'ils attendent depuis longtemps. Ils sont exténués « de fatigue et de faiblesse. La famine et la dyssen- « terie les poursuit. Le général Chabot et le repré- « sentant Garnier vont partir avec mille hommes et « les citoyens composant la commission militaire : « les premiers, pour aider à arrêter le passage de « l'armée brigantine dans le cas où, repoussée « par Angers, elle se replierait sur La Flèche ; « les seconds pour purger les conspirateurs de La « Flèche, et faire tomber le glaive de la loi sur leur « tête.

« Busson est renvoyé, par arrêté du conseil- « général du département, à l'accusateur public. « Il s'en est peu fallu qu'il n'ait été d'emblée « traduit devant la commission révolutionnaire. La

« mort eût alors nécessairement été sa punition.

« Amitié, union et fraternité.

« CHAIÉ FONTAINE, TORCHÉ, LAUNAY,

« Au citoyen Barré, vice-président du département de « la Sarthe en commission à Bonnétable. »

LETTRE de FONTAINE à sa femme.

« Je n'ai, ma bonne amie, que deux minutes pour « te donner de mes nouvelles. Nous sommes à la « poursuite de l'ennemi, qui commence à se dissou- « dre. Je suis attaché à l'armée de Chabot, dans le « grade que je t'ai marqué.

« Arrivés à La Flèche cette nuit, nous partons de- « main matin pour Durtal. Je t'écrirai cette semaine « encore. Les Fléchois en grand nombre avaient « quitté leur ville, mais ils rentrent à flots.

« Le collége est plein de prisonniers, de mourants « et de gens atteints d'un mal que je n'ai pas besoin « de dire.

« Le pain est plus rare que le vin. Les femmes se « lamentent, les hommes chantent la *Carmagnole*. « Adieu, porte-toi bien. Je suis pour la vie ton mari.

« FONTAINE, adjudant-général.

« *A la Flèche, 11 frimaire an II.*

« *P. S.* Je t'envoie cinquante francs par un gen- « darme.

« Le canon n'a pas cessé de ronfler tout le jour « dans l'Ouest.

« Je crois que nous ne tarderons pas à entrer en « danse. »

GARNIER (de Saintes), représentant du peuple, aux autorités constituées du Mans.

« *Foultourte*, 15 *frimaire*.

« Je suis arrivé à Foultourte, citoyens, sur les « quatre heures; je vais en partir dans le moment « pour me rendre à La Flèche. Soyez tous fermes « à votre poste, soutenez l'esprit des habitants, « puisque vos efforts et les miens ont pu parvenir à « rehausser leur courage. Malgré tout ce que j'ai « éprouvé de désagréable de la part de ceux de vos « concitoyens qui avaient marché avec tant de dé- « vouement à Saint-Denis-d'Arques. Je n'en prends « pas moins le plus grand intérêt à sauver votre « pays.

« Que tous les postes de votre ville soient donc « surveillés par des hommes sûrs. Qu'on continue à « travailler aux différents retranchements avec zèle « et activité. Que des commissaires soient nommés « pour tout inspecter, et que le Mans puisse dire au « moins qu'en cas d'attaque il a su résister et se « battre.

« Vous avez dans votre rivière plusieurs passages « qui sont guéables. Requérez toutes les herses des « environs pour les placer dans les différents endroits « que la cavalerie pourrait traverser. Surtout donnez « ordre au commandant de la place (Haudiard) d'as- « sembler toutes les forces qui sont sous sa main, et « de les distribuer dans les postes qui, au cas d'atta- « que, doivent être défendus, afin que chaque soldat « sache au premier signal où il devra se porter.

« Que les officiers qui seront chargés du comman-
« dement de ces divers postes sachent qu'ils dépen-
« dent du service qui y sera fait. Je dois vous recom-
« mander comme une mesure de salut public d'en-
« tretenir entre tous les fonctionnaires publics cette
« confiance et cette harmonie qui amènent le succès
« de toutes les mesures.

« Les mouvements de la jalousie sont le partage
« des âmes intrigantes et médiocres.

« J'espère qu'ils n'atteindront aucun de vous.

« Les républicains entre eux ne sont point faits
« pour se faire la guerre.

« Tournons tous nos moyens, toutes nos armes
« contre nos seuls ennemis, et qu'il ne s'élève entre
« nous aucune guerre que celle de l'émulation pa-
« triotique et généreuse.

« Ces observations sont celles de l'amitié, et si je
« vous les fais, c'est que j'ai par-devers moi des mo-
« tifs particuliers pour me les permettre.

« Soyons unis et la patrie est sauvée.

« Sitôt que j'aurai quelques nouvelles positives, je
« vous les ferai parvenir.

« Salut et fraternité.

« GARNIER, (de Saintes).

« *P. S.* Chabot commande en chef toutes nos trou-
« pes sorties du Mans. Il est de sa personne à La
« Flèche. Lacroix et Chaplain, sous ses ordres, sont,
« le premier à Durtal, et le second à Clermont.

« Veillez, courage! »

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

CCCXCII

Ce que j'ambitionne, ce n'est pas le stérile honneur de mettre des faits les uns au bout des autres ; ce n'est pas de copier stoïquement les proclamations et les gazettes sans pencher ni à droite ni à gauche, sans me soucier ni des vainqueurs ni des vaincus, publiant un livre pour y mettre mon nom, grossir mon bagage et ne m'occupant guère de ce que sont devenus les auteurs de ces drames héroïques, qui au fond du cœur me toucheraient peu.

Ils me touchent fort vivement et j'entre fort avant dans la terre que je remue.

Je suis frappé du jeu des événements; je les vois qui descendent comme un fleuve : j'en suis le cours, j'en sonde les abîmes. Dans les deux armées, patriote et vendéenne, je reconnais les fractions inégales de la société entière, et, en offrant le tableau resserré de

quelques mois de la guerre civile, je mets le penseur à même de comparer ce qui se passe là avec ce qui se voit ailleurs, de généraliser ses observations et de se rendre bien compte de la situation, non-seulement française, mais européenne.

Tout se tient, s'enchaîne et se croise l'un dans l'autre. Pas une question soulevée en un coin, qui au loin ne retentisse. Par les détails dans lesquels j'entre on connaît les deux masses qui luttent dans nos pays couverts et jetés à l'ouest entre l'Océan et la Manche. On suit les chefs, les troupes, les populations les individus, les idées. On a vu l'enthousiasme et le désespoir se succéder rapidement chez les Brigands et chez les Bleus, et par une suite incroyable de vicissitudes, on a été amené à ce *siége d'Angers* qui est le sommet de la guerre et le pivot de la campagne.

Les choses en sont là venues que la ville et que sa résistance ou sa perte vont décider du sort de nos provinces occidentales, du sort de l'une et l'autre armée, du sort peut-être enfin de la République.

CCCXCIII

Angers avait été occupé au mois de juin par les Brigands.

Saumur pris, Angers ouvrit ses portes.

Mais de juin à décembre, il y avait six mois, c'est-à-dire un siècle.

Plus rien, nulle part, n'était pareil.

Écoutez les bruits qui courent : en juin, les Brigands qui fondaient sur Angers étaient dans l'ivresse de

deux victoires. La ville n'avait que de mauvais généraux, des troupes faibles, tandis que les Brigands étaient dans toute la vigueur du zèle, du feu de l'inspiration.

Nos bataillons se replièrent sur Laval et les Brigands parurent à Angers comme des héros et des saints, comme les envoyés du Dieu vivant qui combattaient pour la sublime cause; leur phalange bénie était invulnérable et pure.

En décembre, quelle différence, quelle chute !

On ne traite plus les Brigands que comme une horde confuse et flétrie. Elle a eu des revers qui ont retenti, elle a eu des succès, mais qui l'ont décimée, dont elle a abusé, qui l'ont souillée.

C'est une eau, disent les uns, bouillonnante mais bourbeuse.

C'est, disent les autres, un sanglier blessé, qui sur son passage n'atteint plus que les maladroits.

Il y a encore de braves et de valeureux chefs, mais le prestige est rompu. Les plus courageux sont désenchantés, les plus lâches jettent leurs armes, tous sont inquiets, beaucoup de blessés, un plus grand nombre exténué, malade, hâve.

Les femmes dans un état mal aisé à décrire, malheureuses comme les pierres, maudissant le sort; ne sachant où se jeter, traquées partout, mourant de faim, de froid, plus encore que de peur, sous la crèche ou l'auge des étables.

Oh ! mes larmes, coulez en face de ces images ! ces infortunés sont tous Français !

La voilà donc cette légion catholique qui plie sous la croix !

La voilà cette armée royale que les princes de Coblentz n'ont pas secourue; qu'ils ont jouée; qu'ils n'ont payée de ses batailles que par le persiflage et le mépris.

CCCXCIV

L'exaltation est passée des Brigands aux Bleus.

Voyez ce qui se passe. Il faut que je retrace en peu de lignes les faits principaux de la politique générale.

Le roi est guillotiné, la reine est guillotinée, son ennemi *Égalité* est tombé sous le couteau; la Gironde est guillotinée; madame Rolland n'est plus, elle est montée sur l'échafaud, sans morgue, sans faiblesse, éprise d'un noble amour pour la patrie et saisie d'espérance pour la liberté du monde.

Le même jour qu'elle et à sa suite ont été guillotinés six pauvres gens des Ponts-de-Cé, officiers municipaux, accusés et partant convaincus de conspiration royaliste.

Convaincus ! royalistes ! Ils l'étaient peut-être ! mais à tuer tout et trop, on ne guérissait rien. Hélas! avait on le temps d'y réfléchir ?

Si renaissent des crises pareilles vous saurez comment alors, dans les événements et les jugements, tout se précipite.

Voici les noms de ces pauvres têtes :

Florent Ollivier, huissier;
René Rideau, maçon;
Thomas Héry, fermier;

Jean Tesnier, sabotier;
Julien Cailleau, tonnelier;
Jean Clain, meunier.

Boutton père était comme eux prévenu de royalisme; il arrivait à Angers, venant des Ponts-de-Cé, et se rendant à l'Évêché, où siégeait le tribunal depuis qu'il avait quitté les Jacobins. Gaudais, un de ses amis, le rencontre et lui dit : « Sauve-toi, ou tu es « mort, tes complices partent pour Paris. — J'irai, je « n'ai peur de rien. Si les honnêtes gens reculent, « la France est perdue. Je veux répondre à l'inter- « rogatoire. »

Il va en effet, il est mis au Château et, par compassion, on l'y oublie.

CCCXCV

Continuons la revue des morts: Custine, Houchard, Quétineau, trois généraux ont été soupçonnés, jugés, exécutés.

Ceux qui tuent sont aussi à plaindre que ceux qui sont tués. La mort est partout : à l'Assemblée, dans les salons, au camp. Elle vient de Coblentz, de Rome et de Londres sous mille formes. Nos ennemis nous la jettent et nous la recevons; nous buvons la haine, la ciguë, les complots; nous levons la hache et le fer qui abattent nos adversaires, nous menacent nous-mêmes et ne tarderont pas à nous atteindre.

On veut des exemples : qui n'est pas vainqueur est coupable. *La Montagne ne boude pas*. Le gouvernement révolutionnaire est dans sa force. Ses tribunaux fonc-

tionnent, ses feux s'allument, la France est une fournaise, on fait et l'on refait des piques, des balles, des bombes. Tout est prêt pour une guerre incessante, fût-elle d'un siècle, aux rois, aux prêtres, aux aristocrates, aux tièdes, aux lâches.

Le culte est aboli; le clergé, caché, est une lèpre. Santerre qui a vu l'Ouest et qui est consulté par le Comité de Salut Public, l'avertit que les sacristies clandestines font un mal immense. « A Saumur, dans « l'auberge où j'étais logé, un réfractaire disait la « messe!

Santerre dit à Barrère et Rossignol lui écrit : « En« voie-nous Fourcroy le montagnard. » Pour l'extinction de la race rebelle, ils veulent employer des chimistes.

« Un jour, a dit Théodore Fix, on n'ensanglantera « plus la terre, on l'infectera! »

Proust d'Angers, pharmacien, invente une boule qui, à l'en croire, contient un levain propre à rendre mortel l'air de toute une contrée; on en fait l'essai dans la *prée de la Beaumette*, mais le résultat ne répond pas aux promesses.

Suivez le mouvement de ces esprits : on veut empoisonner les puits, les rivières, les étangs, les viviers.

On veut brûler partout les bois, les maisons, les pailles, les granges.

C'est la rigueur de l'hiver qui, plus encore que les décrets, pousse à se livrer à ces ravages.

A Brest, on brûle le grand pavillon royal et tout ce qui dans les apparaux peut avoir quelque rapport

avec l'ancien régime. On brise l'effigie de Capet et le portrait de Marie-Antoinette.

Les chrétiens brisaient tout ce qui tenait au culte antique; saint Martin et saint Maurille brisèrent toutes les idoles dans la vallée de la Loire: ils n'établirent leur croyance qu'à ce prix.

A Angers, on brûle les lettres de prêtrise remises au département par Peltier, évêque ;

Vallée, curé de Montglône;

Moulins, ex-vicaire-général, qui veut se marier;

Besnard, curé de Nonant;

Loir, curé de Juigné ;

Loir jeune, curé de Saugé-L'Hôpital;

Loir-Mongazon, vice-général;

Horatius-Coclès-Coquille, ancien capucin, curé de Beaupréau, et qui s'était marié dans sa paroisse[1].

C'est le représentant du peuple Francastel qui va, de sa main, mettre le feu à ces lettres sur l'autel de la Raison, dans le temple de l'Être-Suprême (l'église Saint-Maurice).

A cette occasion il prononce un discours *frappé au coin de la fraternité la plus pure et empreint du bon sens montagnard*, suivant le compte-rendu de l'imprimeur Mame, excellent citoyen, père d'une famille charmante; des hymnes patriotiques sont chantés, et

[1] Il fit un journal et des chansons que j'ai donnés à la Bibliothèque d'Angers.

l'on célèbre cette victoire remportée sur la superstition, par des salves d'artillerie tirées sur la promenade du *Bout-du-Monde.*

CCCXCVI

A Paris, Chaumette inaugure la statue de la Raison à Notre-Dame. Une procession a lieu en pompe. L'image de la déesse est apportée à la Convention ; le président lui donne l'accolade, et l'Assemblée en corps la reconduit religieusement au temple. Robespierre marche dévotement en tête, entouré, précédé, suivi des sections. On remplaçait un excès par un autre. Les cendres de Mirabeau sont jetées à la porte du Panthéon. Le buste de Marat est placé sur la tribune aux harangues; celui de Jean-Jacques Rousseau est au-dessous[1].

L'ancien procureur de la Commune, Manuel, avait été guillotiné. Son successeur, Chaumette, fait inscrire sur le portail de Notre-Dame ces vers de Fabre d'Églantine :

Français, la Raison vous éclaire,
Venez l'adorer dans ces lieux
Où sous le voile du mystère
Les prêtres trompaient vos aïeux.
Enfin l'infaillible Nature,
Conduite par la Liberté,
Fait de l'antre de l'Imposture
Le temple de la Vérité.

[1] Des bustes de Marat furent envoyés par toute la France. J'écris dans un village où il en fut apporté un qu'on plaça sur l'autel. J'ai pour voisins des vignerons qui l'ont vu. Le plus grand nombre suivait le mouvement. Deux ou trois haussaient les épaules; un autre, l'ancien

Cette inscription fut effacée sous le Consulat; puis une nuit elle se trouva reproduite, effacée encore, et cinq fois de suite, à différents endroits des murs de l'église, gravée sur la pierre. On avait mis un factionnaire; mais pendant qu'il tournait les talons, on collait un papier qui contrevenait insolemment à la consigne. A la fin on retira la sentinelle, on laissa le champ libre aux amateurs de rimes, et la farce cessa.

CCCXCVII

Je transcris deux déclarations fameuses, dont le rapprochement sera un sujet d'étude :

Discours de l'abbé SIEYÈS à la Convention.

« Citoyens, mes vœux appelaient depuis long-
« temps le triomphe de la raison et de la vérité sur
« les préjugés et le fanatisme. Ce jour est arrivé. Je
« m'en réjouis comme d'un des plus grands bienfaits
« de la Révolution française. Depuis longtemps j'ai fait
« ma profession de foi; mais qu'il me soit permis de
« déclarer encore et de répéter cent fois que je ne
« reconnais d'autre culte que celui de la raison et de
« l'égalité. J'ai vécu victime de la superstition, sans
« en avoir jamais été l'apôtre. J'ai souffert des erreurs
« des autres, sans que jamais personne ait souffert

notaire du seigneur du lieu, voulait entrer dans l'église et briser le buste. Son fils le retint : « Qu'allez-vous faire? Êtes-vous plus fort « que tout le monde? Laissez marcher les événements, et puisque « vous êtes vieux, pliez. »

« des miennes. Si je fus retenu dans la chaîne sacer-
« dotale, c'est par la même raison que les âmes libres
« étaient retenues dans les chaînes royales, et que,
« sous le despotisme, les zélateurs de la liberté gé-
« missaient dans les bastilles. Je n'ai point de titres
« à déposer; ils sont brûlés depuis longtemps. Je ne
« donne point ma démission de ministre du culte
« catholique, puisque je n'exerçais aucunes fonctions
« ecclésiastiques; mais je dépose sur le bureau une
« pension de cent pistoles que je recevais comme
« prêtre, et je demande acte de ma déposi-
« tion. »

Les applaudissements couvrent la voix de l'orateur; il descend de la tribune au bruit d'un tonnerre de félicitations.

PROFESSION DE FOI du citoyen Hugues PELTIER, ci-devant évêque du département de Maine-et-Loire

« Citoyens, je m'honore de faire aujourd'hui à
« la Raison, sur l'autel de la Patrie, le sacrifice de
« tous mes titres de chanoine régulier, de prêtre, de
« curé et d'évêque, pour m'en tenir à celui de ci-
« toyen pur et simple, dans la ferme croyance où,
« depuis plus de trente ans, j'ai le bonheur d'être,
« que, comme le père du genre humain, grand et
« sublime dans ses moyens, n'a fait qu'un soleil pour
« éclairer les yeux du corps, il a cru aussi dans sa
« sagesse ne devoir donner pour éclairer les yeux de
« l'âme et pour règle de nos devoirs que la seule loi,
« la seule religion naturelle; que la diversité des

« cultes suivis dans les quatre parties du Monde
« prouve avec évidence que les hommes y ont mis la
« main et donnent à chaque nation, pour venir
« du ciel, ce qui, au vrai, ne vient que de la terre.

« Vive la République une et indivisible! vive la
« Convention! vive la Montagne qui a le courage
« d'en poser les fondements durables et d'en ôter les
« pièces propres à compliquer et à gêner les mou-
« vements.

« HUGUES PELTIER,
« Né à Angers, le 28 janvier 1729. »

Quels hommes! quels actes! et en quelles circonstances!

Sieyès était l'homme tout nerf, métaphysique, abstrait, qui avait fait deux ou trois constitutions après et d'après sa brochure de *Qu'est-ce que le Tiers?* Il divisa les pouvoirs et puis les concentra. Il traitait trop de l'idée en dehors de l'événement. Il croyait au moteur sans songer aux frottements, sans en tenir compte; affirmait et tâtonnait tout ensemble; esprit plus profond qu'étendu. Royer-Collard fut de cette nature; tous deux, se heurtant sur certaines formes, s'accordaient sur un point, le principal, et disaient : « La Révolution française sera politique, « religieuse, sociale, et tant qu'une de ces parties « restera en arrière, il y aura crise pour arriver à « l'équilibre. »

Sieyès appela Bonaparte et crut le conduire; mais il vit bientôt la vanité de ses systèmes. Il fut chassé par l'Empereur et ne reparut en France que

pour y mourir, vingt ans après la chute de son élève ingrat[1].

Quant à l'évêque Peltier, c'était un homme instruit et vertueux, plein de charité, plein de grâce et d'un esprit aimable et conciliant; je l'ai peint il y a dix ans comme affaibli et trop concessionnaire. Mieux renseigné, je reviens de ce jugement. Peltier était constant et calme tout à la fois. Il sut ce qu'il faisait en écrivant sa déclaration de remise de titres. Il sépara dans sa pensée le passé de l'avenir et crut à un monde sans fanatisme et sans hypocrisie; son élection, comme chef du diocèse, avait été faite à l'unanimité, et sa mort fut pleurée de tous les gens de bien.

CCCXCVIII

Il n'était pas commode d'être noble, riche, candide et prêtre. Jugez-en par la lettre de Carrier à la Convention, datée de Nantes le 8 frimaire an II.

« Les autorités constituées et les sociétés popu-
« laires sont renouvelées. Les royalistes, les fédéra-
« listes, les feuillants, les modérés, les accapareurs
« sont sous la surveillance de la justice, plusieurs ont
« subi la peine due à leurs forfaits. Une société anti-
« populaire a été dissoute et remplacée par un club
« de vrais et fermes républicains. Le peuple, devenu
« raisonnable, abjure le catholicisme. Plusieurs prê-
« tres éclairés par le flambeau de la philosophie ont

[1] J'étais à Paris lors de la mort de Sieyès, et je mis dans *la Renommée* (journal) un article qui fut approuvé et critiqué avec passion par toutes les autres feuilles, selon la couleur.

« renoncé à leurs absurdes systèmes. Toute la ville
« et une grande partie de la garnison ont assisté à
« la fête de *la Raison*, qui a été célébrée avec pompe
« et gaîté ; enfin quatre-vingt-dix prêtres réfrac-
« taires qui étaient renfermés dans un bateau, sur
« la Loire, se sont noyés. Quelle affligeante cata-
« strophe ! »

Ironie infâme! *Philosophie* et *bateau* qui se touchent et qui hurlent. Carrier en mission! Une ville en de telles mains! Et trente villes confiées à de pareils monstres!

C'est là le malheur des temps! mais où était le crime? où était la vertu? la vertu sans tache, le crime sans cause?

Tout un monde soulevé. La vérité qui apparaît, un besoin nouveau qui se fait sentir impérieux à des millions d'âmes, un pas de l'humanité en avant, et cependant des digues, des pieux, des résistances?

Tout sera franchi; mais que d'efforts, d'aveuglement et de larmes!

CHAPITRE DEUXIÈME

CCCXCIX

Un matin, les portes de la Convention s'ouvrent. Les représentants du peuple sont à leur banc; la salle est envahie par deux sections en masse : celle des Tuileries et celle des Petits-Champs.

« Rome ne compte qu'un Brutus; la France, s'écrie « Billaud-Varennes, s'honore d'en compter autant « que de citoyens. Les enfants des sections que vous « avez devant vous avaient reçu l'ordre de marcher « contre les rebelles de la Vendée, et, durant leur « marche, qui le pourra croire? ils ont osé faire en- « tendre ce cri de ralliement de l'aristocrate : *ô « Richard, ô mon roi!* La nouvelle affreuse en est par- « venue à leur famille, et à l'instant, pères, mères, « sœurs, tous, étouffant la voix de la nature pour « n'écouter que celle de la patrie outragée, ont juré « de demander vengeance du crime de leurs frères « et de leurs fils. »

Une voix s'élève du sein des sections réunies : « Nos cœurs sont affligés, notre courage n'est pas « abattu, nous sommes citoyens avant d'être pères. « Envoyés à la défense de la patrie, nos fils « dénaturés ont osé substituer aux refrains chéris « de la liberté les chants abhorrés du royalisme ! « Montagne, qu'un feu vengeur sorte de ton sein « pour dévorer les rebelles! Que le plomb destiné « aux Autrichiens soit tourné contre ces coupables et « que leur juste punition serve d'épouvante à ceux « qui tenteraient de les imiter! Pour nous, loin de « les regretter, nous sommes prêts à réparer l'outrage « qu'ils ont fait à la République, et nous irons, oui, « nous irons tous remplacer les traîtres, que nous « rougissons encore d'appeler nos enfants ! »

CD

La Convention s'agite à ces paroles; la plus vive émotion pénètre tous les cœurs.

Dans ces jours d'exception, pas une famille qui n'eût la fièvre.

Un attroupement de femmes à pantalons et à bonnets rouges parcourt les rues, les quais, les places. Les femmes ont leur société patriotique, leur club. Après une séance orageuse, elles sortent dans Paris, et toutes les citoyennes qu'elles trouvent en jupon elles les interpellent et les insultent : « Un « bonnet et une culotte ! » c'est le cri de ralliment, c'est le mot d'ordre.

Ainsi des sans-culottes parmi les jacobins et des

pantalons pour les jacobines; c'est le monde renversé, c'est la rénovation, prise bêtement, faite bassement par des taupes et des tigres.

Mais il y a des femmes qui ne cèdent pas et qui se révoltent contre la révolte. On se bat à la halle, on se bat sur le port au blé. La présidente des *culottées* a reçu le fouet, et la force publique a dissipé ces furibondes.

Les femmes non pas fouetteuses mais les fouettées sont à la Convention, et par l'une d'elles, la plus huppée, une pétition est lue à la barre : « Nous sommes « des mères de famille, d'honnêtes femmes ; nous « venons réclamer au nom de notre liberté compro- « mise. Nous voulons nous habiller à notre conve- « nance ; nous ne voulons pas que des exagérées, des « folles, nous arrachent nos corsets et nos coiffures. « Il y a plus : c'est à une femme que sont dus les « malheurs de la France, et nous demandons que « tous les clubs du sexe soient interdits et fermés. »

Bazire prend la parole : « Prenez garde, Repré- « sentants, les clubs sont nécessaires chez un peuple « libre ; une abolition en amènerait un autre...

Mille voix : « Non! non! »

Fabre d'Eglantine : « Eh! ne voyez-vous pas que ces « énergumènes qu'on vous dénonce ne sont ni des « mères, ni des épouses, ni des filles dévouées. Ce « sont *des chevalières errantes*, des filles émancipées, « des grenadiers femelles ; si elles obtiennent que « toutes les femmes portent la culotte et le bonnet « rouge, elles demanderont bien vite la ceinture et

« les pistolets, elles iront au pain comme à la tran-
« chée !

« Je vote pour qu'on regarde comme perturbateur « du repos public tout individu, *de quelque sexe qu'il* « *puisse être*, qui tendra à forcer les citoyens ou les « citoyennes à s'habiller ou à se coiffer d'une façon « contraire à son goût et à sa fantaisie. »

Approuvé! approuvé! sans préjudice de la cocarde qui reste à jamais obligatoire.

Sans préjudice de la loi rendue pour proscrire l'habit prêtre et jeter le froc aux orties !

Bravo ! bravo !

Le Comité de sûreté générale fait adopter un décret portant que nul rassemblement de femmes ne pourra se former et délibérer. Seulement les citoyennes zélées pourront, dans l'habit de leur sexe, assister aux sociétés d'hommes, *sauf à s'y tenir décemment et sans parler!*

Ce n'est pas là, je vous jure, une petite affaire. Les mœurs se lient aux costumes, l'habit et la robe font la civilisation. Changez le vêtement des sexes et vous bouleversez le genre humain.

CDI

Par cet aperçu on sait où en est la France. Partout l'effroi, le délire, la folie ; partout aussi l'énergie, la volonté, la colère.

C'est sous ces auspices que s'ouvre le siége d'Angers.

Trois mesures capitales ont été prises par le directoire du département : par la première, le soin des

malades dans les hôpitaux et l'éducation des enfants dans les écoles a passé des mains des religieuses dans les mains de femmes charitables, mais libres; par la seconde, les *détenus comme suspects* paieront eux-mêmes leurs frais de garde et de subsistance. On verra ce qu'ils ont et ce qu'ils coûtent; les riches paieront pour les pauvres, et ni l'état, ni le département, ni la ville ne pourvoiront plus d'aucune manière à ces dépenses; par la troisième, une force révolutionnaire est créée pour aller chercher des vivres dont la ville est à chaque instant menacée de manquer.

Arrêté du département de Maine-et-Loire.

« Le directoire du département, considérant que
« la disette des subsistances se fait sentir d'une ma-
« nière effrayante dans la ville d'Angers; que les
« malintentionnés alimentent cette pénurie et sem-
« blent avoir pour but de faire tomber la loi salutaire
« du maximum;

« Considérant que les hommes de la campagne se
« refusent à apporter à la ville leurs denrées, telles
« que beurre, œufs, légumes;

« Considérant que les fabriques depuis la taxe des
« marchandises perdent leur activité; que les bou-
« tiques se dégarnissent insensiblement; que tout
« nous fait craindre, pour la saison rigoureuse, de
« manquer des choses de première nécessité;

« Considérant que ce système de tout entraver,
« de tout paralyser, s'étend sur toutes les classes de

« citoyens et que si cet état de choses se perpétuait, « le peuple fatigué de privations de tout genre « pourrait se porter à des mouvements convulsifs;

« Considérant enfin que pour arrêter les manœu-« vres des accapareurs, des égoïstes et des malin-« tentionnés il est urgent de prendre des mesures « révolutionnaires capables d'effrayer quiconque « porterait atteinte à la circulation des subsistances « et des objets de première nécessité ;

« Après avoir entendu le substitut du procureur-« général syndic,

« Arrête : 1° il sera formé dans la ville d'Angers « une force révolutionnaire de deux cent cinquante « hommes, dont deux cents fantassins et cinquante « cavaliers. 2° Cette force se portera dans les cam-« pagnes pour y faire la recherche des blés excé-« dant les besoins de chaque commune. 3° Elle sera « dirigée par des commissaires chargés de vérifier « l'exactitude des renseignements. 4° Elle accompa-« gnera les officiers municipaux dans les visites domi-« ciliaires qui seront nécessaires pour l'exécution de « la loi du maximum et des accaparements. 5° Les « sociétés populaires seront invitées à désigner des « patriotes dont les mœurs répondront aux principes « pour composer cette force armée. 6° La solde de « chaque homme sera celle de tous les soldats de la « République. 7° Les cavaliers se fourniront eux-« mêmes leur cheval et l'équipement, mais ils seront « remboursés de leur avance. 8° Cet arrêté sera sou-« mis aux représentants du peuple. »

L'approbation fut donnée à Saumur, par le représentant du peuple Richard.

J'ai pris sur les registres officiels un tableau des citoyens qui furent chargés de la première expédition :

MUNICIPALITÉ D'ANGERS.

SUBSISTANCES.

Réquisition de charrettes, chevaux, bœufs, hommes, sacs.

Commissaires.	*Lieux à explorer.*
Mame, imprimeur [1]; Chéguillaume, marchand.	Doué.
Gaignard, vinaigrier: Delaunay, architecte.	Mozé, Erigné, Murs.
Duboys [2]; Leduc, notaire.	Soulaines.
Charrier, marchand; Gaignard Le Rai, marchand.	Juigné-sur-Loire, Vauchrétien.
Turlure, dentiste; Rivault, raffineur.	Blaison.
Alègre, Cerisier.	Couture.
Godard; Tesnier.	Saint-Jean-des-Mauvrets.
Fouqueteau et Joubert Thibault, marchands.	Saint-Sulpice.
Guilbault, Dalivou [3].	Saint-Saturnin.
Touchalaume; Bougère, amidonnier.	Charée.
Moulin, Despujols.	Brissac.
Jacquiau; Bougère, meunier.	Saint-Melaine.
Papiauverrie [4]; Brouard-Maugars [5].	Quincé.
Monsallier, Fresneau.	Alençon.
Foucault, Terrien.	Chavagnes.
Réfleau; Genest, cirier.	Martigné-Briand.
Desnoyers, Duret.	Tigné.
Moreau jeune, Hubert de Bressigny.	Aubigné.

[1] Ses deux fils aînés servaient dans les hussards. Ils ont été depuis fameux dans la typographie parisienne.

[2] Commandant en second du 3e bataillon de Maine-et-Loire; il était à l'affaire de Pontorson, et se trouvait en congé pour peu de jours à Angers.

[3] Il sortait du 1er bataillon des volontaires et avait été à Verdun.

[4] Il a été plus tard maire d'Angers et député.

[5] Il a commandé la garde nationale d'Angers.

Commissaires.	*Lieux à explorer.*
Maynard, horloger; Gandais, épicier en gros [1].	Saint-Lambert.
Houdebert, cirier; Davy.	Beaulieu.
Cormeray, François Pelet.	Faveraye.
Boban Duverger; Louvrier, hôte de l'Ours.	Faye.
Védie, épicier; Gallais, hôte des Trois-Marchands.	Thouarré.
Moulard; Bribard, fabricant de bas.	Rablay.
Charbonnier, Rousselin.	Chanzeaux.
Boulay, Silor.	Saint-Aubin de Luigné
Didier, orfèvre; Guillot [2], coutelier.	Chemillé.
Chassebœuf [3], quincaillier; Besnard, marchand de bois.	Les Alleuds.
Fouquet, Fouquereau.	Saulgé-l'Hopital.
Rifflet, couvreur; Cormeray, épicier.	Grézillé.
Pierre Couchot, Ferrault.	Louerre.
Loir Mongazon; Commeau, épicier.	Ambillon.
Mazurier fils, Charnacé [4] fils.	Larisse et Noyant.
Cesbron jeune, Cigogne.	Meigné.

C'est là une première campagne; mais il y en a trois ou quatre qui se succèdent. La faim est sans pitié. On va dans les vallées du Loir, de la Mayenne, de la Sarthe. On ramasse ce qu'on peut de farine et de fèves; on apporte tout à Angers, mais non pas sans de vives réclamations de la part des meuniers, des fermiers, des propriétaires et des municipalités rurales. On paie en bons, on promet des assignats; mais on enlève toujours, on réquisitionne, on met

[1] Il était à Saint-Domingue lors des premiers troubles. Il se sauva du massacre déguisé en charpentier sur un navire anglais. Il a été capitaine de la garde nationale d'Angers.

[2] Deux de ses frères ont été, l'un général de brigade, et l'autre inspecteur aux revues.

[3] Cousin germain de Chassebœuf de Volney, l'auteur des *Ruines*.

[4] Mari d'une chanoinesse amie de Joséphine de Beauharnais. Il a été directeur du haras d'Angers.

presque à sec les communes. On *bourre* à coups de crosse les récalcitrants, on saisit et l'on emmène pour les mettre au cachot les plus entêtés. Il y a force majeure, et trente mille âmes n'attendent leur pain et leur sort que du succès de cet emprunt forcé et du retour de leurs commissaires.

CDII

Le 28 novembre 1 93, deux grands placards furent affichés sur les murs de la ville d'Angers.

L'un sortait des bureaux de l'hôtel de Maquillé, rue du Canal, où logeaient les représentants du peuple; l'autre émanait du conseil général du département de Maine-et-Loire, qui en ce moment-là était aux Jacobins, ayant pris la place des tribunaux exceptionnels.

Arrêté des Représentants près l'armée de l'Ouest.

« L'esclave des nobles et des prêtres menace nos
« murailles; déjà les hordes fanatiques s'avancent et
« semblent vouloir encore une fois insulter au patrio-
« tisme des citoyens d'Angers. Ils croient peut-être
« trouver ici des âmes glacées par une terreur panique:
« se flatteraient-ils d'y rencontrer des partisans?
« Mais non, l'exemple de Granville est là, il a élec-
« trisé votre courage, il sera imité par vous : de l'é-
« nergie, et les projets de nos ennemis échoueront.
« Ils trouveront ici, sous ces murs, une digue insur-
« montable; de braves frères d'armes viennent de
« Rennes vous seconder. Tous ensemble nous parta-

« gerons la fatigue et la gloire d'une belle résistance « et d'un triomphe certain. S'il en était autrement, « si de vils égoïstes, si des lâches fuyaient ou refusaient « de combattre, un décret de la Convention a or- « donné que toutes les villes qui ouvriraient leurs « portes aux scélérats de la Vendée seraient traitées « comme rebelles, rasées et incendiées. Les repré- « sentants du peuple qui ne cesseront d'animer par « leur présence et leur dévouement absolu à la cause « de la liberté les bons citoyens, les braves répu- « blicains, sauront faire exécuter toutes les mesures « dictées par le salut public.

« Ils arrêtent ce qui suit :

« 1° La ville d'Angers est mise en état de siége;

« 2° Tout citoyen qui aurait quitté ses foyers de- « puis vingt-quatre heures, ou qui les quitterait sans « mission, sera traité comme émigré ; ses biens se- « ront confisqués ;

« 3° Tout citoyen qui ne se rendra pas au poste « qui lui aura été assigné sera réputé suspect et « traité comme tel ;

« 4° Toutes les femmes seront libres de sortir de « la ville.

« *Fait à Angers, le 8 frimaire an II de la République française,*
« *une et indivisible et impérissable.*

« ESNUE-LAVALLÉE, FRANCASTEL »

PROCLAMATION du Conseil général à ses Concitoyens.

« Frères et amis, les Brigands repoussés à Gran- « ville, poursuivis par l'armée républicaine, n'ont

« d'autre espoir que de regagner leurs anciens re-
« paires. Dans leur marche rétrograde ils menacent
« notre ville : ils se rappellent qu'ils y sont entrés
« au mois de juin ; mais sans doute ils ignorent que
« nous n'avons plus dans nos murs ces généraux aussi
« lâches que malveillants, ces bataillons désorgani-
« sateurs et cette foule de faux patriotes qui nous
« contraignirent alors à la retraite.

« Frères et amis, prouvons à ces scélérats, par
« notre courage et notre résolution, que nous sen-
« tons le prix de la liberté. Réunissons nos efforts,
« qu'un même esprit nous anime, et bientôt notre
« cité deviendra leur tombeau ; bientôt nous aurons
« la gloire d'avoir délivré la patrie de cette horde
« exécrable qui, depuis dix mois, désole et dévaste
« notre malheureuse contrée. Qu'au premier batte-
« ment de la générale, tous les citoyens armés ou
« non armés se trouvent aux lieux qu'indiqueront les
« tambours mêmes, en vertu des ordres de l'état-
« major ; que tous les cabarets, cafés et autres lieux
« publics soient immédiatement et exactement fer-
« més, que toutes les boutiques soient closes ; que
« toutes les femmes qui ont eu le courage de rester
« dans la ville se montrent dignes de la belle cause
« que nous défendons ; qu'elles portent des cartou-
« ches à nos soldats, qu'elles préparent dans leurs
« maisons les moyens de résistance dont elles sont
« capables ; qu'elles montent dans les greniers des
« pierres pour écraser les Brigands dans les rues
« s'ils venaient à y pénétrer ; que les enfants suivent

« et imitent leurs mères; en un mot, que tous les « individus qui sont dans la ville agissent en vrais « républicains et répondent à l'appel de leurs ma- « gistrats.

« Tous ceux qui ne se conformeront pas à ces « dispositions et à ces ordres seront déclarés sus- « pects et punis comme tels, ainsi que tous ceux ou « celles qui garderont dans leurs maisons des mili- « taires lorsque la générale aura battu, sans les « déclarer à la municipalité.

« C'est par ces mesures pressantes et vigoureuses « que nous déjouerons les projets de nos ennemis « et que nous sauverons notre cité de tous les mal- « heurs dont elle est menacée.

« Vive à jamais la République une et indivisible!

« *Fait à Angers, le* 8 *frimaire, an II.* »

Prières, conseils, ordres, rien n'était épargné; mais la population n'avait pas besoin de ces stimulants. Elle était déterminée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; et dans le feu le plus vif même, pas un Angevin ne manquera à cette résolution magnanime.

CDIII

Autre affiche qui vaut bien les honneurs de l'histoire; elle est toute personnelle et ce n'est là qu'un fait particulier, mais qui, esssentiellement, se rattache à l'état général des esprits, et qu'à ce titre il n'était pas permis de passer sous silence.

AVIS PLACARDÉ SUR LES MURS D'ANGERS.

Le 9 frimaire, an II.

« Le citoyen Érasme Du Hardaz prévient ses com-
« patriotes qu'il abdique le surnom d'*Hauteville* pour
« prendre celui d'*Unité*. »

Un prince avait pris le nom d'*Égalité*. Sa tête pourtant était tombée sur l'échafaud le 6 novembre ; mais sa famille restait, ses fils restaient, ses partisans restaient. Ils persistaient dans leur plan et leur marche ; les nobles du parti, en province, se mêlant au peuple, espéraient de se mettre et de rester à sa tête en parlant sa langue, adoptant ses symboles et signant sur les murs, en toutes lettres, une ambitieuse abdication.

On remania le calendrier. On se fit égyptien par mascarade. Au lieu de saints pour patrons, on eut des fruits et des légumes. La Thérèse fut *sariette* et le François *potiron ;* mais cette dérision eut peu de vogue. Les noms grecs et romains qu'on prit aussi auraient eu plus d'éclat s'ils avaient été pris par d'autres hommes. C'était honte et pitié que nos Scipions et nos Lycurgues. Je vois encore d'ici le chapelier et le papetier qui se baptisèrent du nom de Brutus et de Scévola. Les femmes du Port-Ligny leur faisaient les cornes et le *quivola* surtout fut longtemps en butte à leurs railleries.

Dans les révolutions, à côté des traits sublimes, il y a toujours bien des sottises. Signaler les excès et en faire ressortir le ridicule, est-ce barrer le chemin à leur retour ? Je ne sais !

CHAPITRE TROISIÈME.

CDIV

La municipalité d'Angers est fort inquiète. Il y a eu jusque-là une différence entre le pain du riche et le pain du pauvre. Dans l'un le froment, dans l'autre le seigle; dans l'un la fleur, et dans l'autre les recoupes et souvent le son.

Cette inégalité est humiliante.

Arrêté qui porte que les boulangers ne feront qu'une seule espèce de pain : d'abord des trois quarts de seigle et un quart de froment; mais on change, et, pour établir en tout la balance, il y aura moitié froment et moitié seigle [1].

[1] L'agriculture n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. L'Anjou avait infiniment moins de froment que de seigle. Par les perfectionnements apportés à la culture des terres, à leur engrais, à leur assolement, elles produisent plus et mieux. Le froment est partout, le seigle n'occupe pas le cinquième des sillons. Le chanvre et le lin ont décuplé et ainsi des trèfles, des prés artificiels.

On a beau arrêter et décider de belles choses, on a beau tirer du principe les conséquences les plus strictement exactes, la rigueur des temps a trompé toutes les prévisions. Le four chôme, le blé manque, on s'ameute, on crie. L'autorité appelle à son secours la pomme de terre, on l'arrache à l'auge des cochons, on la cuit, on la réduit en pâte, on la mêle aux céréales, on y joint des pois, des *févettes*, et tout cela donne un pain lourd, malfaisant, odieux, qui au lieu de nourrir le peuple l'empoisonne.

J'avais deux amis particuliers, les *Brévet*, fils du notaire, neveux de *Beaujour* [1]; cette illustre victime d'une fatale inadvertance et de sa vertu mâle, qui ne daigna pas s'expliquer devant des juges prévenus; ces voisins chéris n'avaient que du pain de fève qu'ils jetaient contre les murs et qui s'y tenait collé comme de la gomme. Ils me demandaient par grâce de mon pain de froment, et je leur en donnais en cachette tous les jours. Si on l'avait su, si l'on nous avait vus, ma mère aurait été guillotinée.

Mon père était très-bon citoyen, très-patriote, très-occupé des intérêts publics, ou plutôt il leur donnait en ce temps-là toutes ses heures. Ma mère avait ses opinions, l'aidait dans ses devoirs; mais elle était dévote et mangeait du pain blanc : deux crimes pour la jalousie et la brutalité des sots.

Ma mère était de Morannes. Son père, Fillon du

[1] Brévet de Beaujour, avocat, plein de talent, poëte, patriote, compromis, arrêté, fut guillotiné à Paris, et pleuré de tout Angers.

Pin, qui, de 89 à 92, avait été élu et trois fois réélu du conseil-général et du directoire du département, s'en était, en 93, retourné à sa maison des Loges, si délicieusement située, entourée de bois, de vignes, de prairies. Il y vivait inquiet sur notre sort, et, par des bateliers fidèles, il glissait, dans des fagots, un sac, deux sacs de farine choisie, qui, à la brune, arrivant à Angers au port Ayrault, pouvaient être, la nuit, rentrés dans nos caves.

Là nous avions aussi des pommes de terre qui germaient, par parenthèse, et avec tout cela nous boulangions en secret. On avait beau nous recommander, à mes frères et sœurs, et à moi, de ne manger jamais que loin des regards du dehors; nous sortions, nous nous échappions, nos petits camarades nous voyaient, ils enviaient notre sort : du pain! ils nous priaient à mains jointes de partager avec eux, et, en riant, nous disions : Prends!

S'il y avait une femme qui accouchât dans le quartier, ma mère envoyait vite un demi-pain, un quart : on en était avare!

Mais voici l'heure : aux armes! On bat la générale. Est-ce l'ennemi? Non, c'est une fausse alerte. On se couche, on se lève, on dort, on écoute, on sait que les Brigands viennent, mais par où? ils ont passé la Mayenne à Laval, la Sarthe à Sablé, le Loir à Durtal. Ils sont à Pellouailles, à deux lieues, et l'on ignore encore si leur dessein n'est pas de prendre par Saumur, pour rentrer par Doué dans la Vendée.

CDV

Le commandement des troupes républicaines avait été réparti de la manière suivante :

A Coutances, Sépher;
A Granville, Peyre;
A Dinan, Triboust;
A Rennes, Rouyer;
A Laval, Danican;
A Nantes, Vimeux;
Au Mans, Chabot;
A Saumur, Commaire;
A Angers, Fabrefonds.

Ce dernier était frère de Fabre d'Eglantine; mais au lieu de faire des comédies comme lui, c'était tout au plus s'il savait écrire. Il parlait mal sa langue, il n'avait que le jargon du révolutionnaire, sans avoir ni inspiration ni esprit. On le huait quand il passait dans les rangs, et il ne put rester que quelques semaines dans notre ville. On disait que sa tête était vide comme son nom, et dans les corps-de-garde on ne l'appelait que *Fabre-Creux*. Il courut sur lui plus d'un vaudeville, car on lançait alors force couplets, et certaine dame, coiffeuse en renom [1], qui faisait les déesses aux décadis, fut coupée à jour avec lui par plus d'une sanglante épigramme.

Au moment du siége, des changements s'opérèrent; trois généraux se trouvaient à Angers : Beaupuy, blessé à Entrames, et encore très-souffrant; Boucret,

[1] C'étaient les modistes qu'on nommait à Angers coiffeuses.

que Rossignol y avait envoyé après l'affaire d'Antrain; Danican (Auguste), qui avait évacué Laval à l'approche de l'armée Vendéenne [1].

Beaupuy servait comme volontaire. Sa blessure l'avait fait pour quelques mois sortir des cadres. Mais loin de rester enfermé dans sa chambre, il prit à l'action une part fort vive, et nous le verrons partout donner un noble exemple et de salutaires conseils.

Danican, plus ancien de grade que Boucret, prit le pas sur lui et se trouva chargé de diriger la garnison lors de l'attaque des royalistes.

Mais indépendamment des commandants généraux des troupes, il y avait les commandants de place. Ménard, à Angers, tenait ce poste, et ce fut lui véritablement qui fut l'âme de la défense. C'était un simple capitaine du 78e régiment de ligne, ci-devant *Monsieur*. Il avait trente ans, de l'esprit, de l'instruction, une bravoure calme, un amour raisonné de la constitution nouvelle du pays. Il avait bonne façon dans le monde, et sous les armes il montrait un goût très-prononcé pour nos Angevines, qui, à vrai dire, le lui rendaient bien. Plus d'une, des plus jolies, ne furent pas pour lui cruelles, et j'ai vu encore, il n'y a pas longtemps, accroché à une cheminée, son portrait (que j'ai fort bien reconnu), chez une jeune

1 Danican avait fait sortir de Laval le gros de la troupe par la route de Château-Gontier pour gagner Angers; mais lui, de sa personne, il avait exploré la campagne, et par Meslay il était allé à Sablé, ne rentrant à Angers qu'après son arrière-garde.

dame qui me disait naïvement : « C'est un parent de « ma mère !... »

CDVI

Boucret et Danican n'étaient entrés en ville que le 1er décembre. Ils avaient avec eux à peu près cinq mille hommes, mais mal armés, mal vêtus, sans discipline, sans cœur, ce qui leur fit dire, en arrivant à Angers : « Il est impossible de tenir avec de telles gens, « dans une pareille bicoque, contre soixante à quatre-« vingt mille Vendéens, qui sont suivis d'une artil-« lerie formidable. »

Danican exagérait les forces de l'ennemi. Il trahissait déjà. C'était assurément un homme fort singulier et d'une flexibilité merveilleuse. Il servait sous l'ancien régime, et s'était, semblait-il, rallié au nouveau. Parvenu au grade d'officier général, il sabrait les Brigands à côté de Westermann, et puis, en secret, il les favorisait. Dix fois accusé, dix fois se disculpant, près de périr sur l'échafaud, et se tirant lestement d'affaire, commandant les républicains dans l'Ouest et les sections royalistes à Paris, il finit par aller à Londres mourir tranquille avec une bonne pension que lui faisaient les Bourbons de la branche aînée.

C'était là l'homme qui réglait à Angers, lors du siége, les manœuvres des régiments de ligne.

Ménard l'épiait et faisait en sorte de déjouer tous ses projets liberticides. La ville avait en eux son bon et son mauvais génie.

Quant à la garde nationale, elle se composa dès le

principe de trois bataillons : le premier et le second, pour la *cité* et la *ville* proprement dite, sur la rive gauche de la Maine; le troisième, pour la *doutro*, sur la rive droite. Mais par suite des détachements et des fatigues, on avait fini par n'avoir que deux bataillons habillés et organisés. Le premier était commandé par Fardeau, et le second par Bérault.

En 89, il y avait un colonel, et depuis 1800, il y en eut un aussi pour cette milice citoyenne ; mais en 93, le mot de colonel était proscrit, il n'y avait que des chefs de bataillon, indépendants l'un de l'autre et n'obéissant, pendant l'état de siége. qu'aux supérieurs militaires.

Je ne parle pas des *volontaires*, qui, au nombre de quatre cents, formaient, en 1790, un bataillon d'élite que Choudieu commandait. Le bataillon fut dissous naturellement dès 1791, quand les jeunes gens qui le composaient s'engagèrent à l'envi dans les bataillons de guerre et partirent pour la frontière, où la coalition les provoquait par ses manifestes.

Mais je n'omettrai pas les *vétérans* qui, aux jours du siége, formaient des compagnies de police et montaient la garde avec des piques. Je dois aussi une mention aux pelotons d'enfants qui existaient d'après le texte d'un règlement général de la force publique angevine, et qui, selon le vœu exprimé par les magistrats, portaient des munitions sur les remparts et se montrèrent comme les dignes émules de leurs pères.

Toute cette garde civique donnait une masse d'environ douze à quinze cents hommes.

Les troupes de ligne ne présentaient pas, tout bien épuré et bien armé, plus de deux mille hommes en état de faire le coup de feu. Tout le reste était blessé, malade, invalide. Si bien que pour défendre la ville et garnir les murailles sur un développement de plus de deux mille toises, c'était sur un effectif de quatre mille hommes au plus qu'il fallait compter. Le surplus mangeait, criait, dépensait, embarrassait, et si Ménard eût suivi sa pensée, il aurait fait évacuer sur Saumur tous ces bras inutiles et ces bouches ruineuses. Il ne put obtenir un ordre en ce sens. Son crédit n'alla pas jusque-là ; mais sa vigilance fut telle qu'il remédia à tout et fit face à tous les mauvais vouloirs, à tous les inconvénients, à toutes les trames.

Les remparts furent, du mieux qu'on put, restaurés. On refit des tours entières et des ouvrages avancés avec leurs fossés et leurs chevaux de frise. L'ingénieur en chef était Desmarie; il fut secondé par son fils et Goury aîné, ingénieurs ordinaires. L'enceinte était flanquée de cinquante-sept tours, tant pour la ville que pour le château et les bastions. Elle était percée de sept portes et de deux passages. On nomma des commissaires pour suivre et hâter les travaux. Leur distribution fut réglée comme il suit :

Portes.	Commissaires.
Porte Lionnaise,	Guillory.
Porte Saint-Nicolas,	Sinval.
Porte Cupif,	Farran aîné.
Porte Saint-Michel,	Giraud.

Porte Saint-Aubin,	Lebreton.
Porte Toussaint,	Goupil et Coutouly.
Porte Neuve,	Coustard.
Porte Mirabeau (S[t]-Julien),	Bardoul.
Passage de la H[te]-Chaîne,	Pierre Coullion.
Passage de la Liberté (Basse-Chaîne) [1].	Trottouin.

Mais plusieurs de ces citoyens ayant été appelés à d'autres fonctions, et d'un autre côté la marche précipitée des Brigands, l'urgence des travaux, leur importance, engagèrent à augmenter le nombre des commissaires. Leur composition et leur mission furent définitivement réglées comme il suit :

Porte Toussaint,	Goupil et Coutouly.
Porte Saint-Aubin,	Bardoul et Lebreton.
Porte Mirabeau,	François Grille.
Porte Neuve,	Coustard.
Porte Saint-Michel,	Audio et Leterme.
Porte Cupif,	Farran et Aynès,
Porte Lionnaise,	Sinval et Bellesme.
Porte Saint-Nicolas,	Mohau, Hébert, Chéreau, Tixier.
Passage de la H[te]-Chaîne,	Foucault et Dubreuil,
Passage de la Basse-Chaîne,	Trottouin et Boullet.

Toute la ville se portait aux travaux. Les commissaires mettaient eux-mêmes la main à l'œuvre. Je nomme beaucoup de citoyens. Je voudrais nommer

[1] C'est là que depuis fut bâti le pont devenu si cruellement célèbre par le désastre du 11[e] léger.

tous ceux qui se signalèrent par un dévouement qui était là réel et plein de péril.

On mura à chaux et à sable la porte Saint-Julien, et ce ne fut que plus de dix ans après qu'on y rétablit la circulation.

Toutes les issues furent murées à froid, dès le premier jour du siége, excepté la porte Saint-Aubin, où l'on avait fait faire deux énormes battants en bois, et tellement épais qu'au haut de l'un d'eux un boulet, lancé par les Brigands, demeura jusqu'à l'entière démolition, comme un trophée.

Mais là aussi, à cette porte Saint-Aubin, le second jour du siége, le feu devint si vif qu'on apporta des tuffeaux et de l'ardoise, pour établir comme partout un contrefort et mettre cette entrée à l'abri d'un coup de main.

CHAPITRE QUATRIÈME

CDVII

Des canons furent placés sur toutes les tours; chaque pièce fut confiée à une escouade d'artilleurs: ces hommes chargés du service des batteries étaient des canonniers de la garde nationale pris généralement parmi les pompiers, poêliers, serruriers, hommes accoutumés au fer, au plomb, au feu, et parmi les couvreurs, comme intrépides et fermes. Il y avait en outre à Angers un détachement du 8e régiment d'artillerie de ligne; chaque soldat devint chef de pièce, pointeur et donna des leçons aux gardes nationaux. On s'exerçait matin et soir, on s'accoutumait à la manœuvre dans un espace étroit, et l'on allait jusqu'à prendre la précaution de comparer les boulets avec le calibre, afin de ne pas manquer son coup à l'occasion, qui ne pouvait plus tarder à venir.

Nous avions deux pièces de *trente-six*, l'une à la

Haute-Chaîne, l'autre au Château. La première protégeait non-seulement la turcie des Capucins et le faubourg de *Reculée*, mais le port Ayrault, la porte Cupif, balayant la levée de la Besnardière aussi bien que la rue des Pommiers, jusqu'à la porte Saint-Michel; la seconde était placée sur la *Tour du Diable*, tour méridionale de la *porte des Champs*, vis-à-vis l'Académie[1] et faisant l'angle du Château[2], au-dessus des Lices[3].

Des pièces de *huit* étaient sur les tours qui flanquaient les portes de la ville. Des pièces de *quatre* étaient sur toutes les autres tours.

Une batterie de six pièces, dont deux de huit et les autres de quatre, était à l'est de la ville, établie dans le chantier de bois de M. Delaunay-Maussion, au port Ayrault. Deux pièces de quatre étaient à l'ouest sur un rempart improvisé, qui, avec un fossé fermait, aux *Petits-Murs*, le large passage qui va maintenant de l'esplanade du Château à la place de l'Académie.

Tous ces feux étaient croisés et combinés de manière à empêcher l'approche des murailles, lors même que la mousqueterie des nôtres viendrait à se ralentir ou à cesser.

[1] L'Académie d'équitation. M. de Pignerol en fut le fondateur. Beaucoup d'Anglais y venaient avant la révolution faire leurs exercices. Chatam et Pitt y achevèrent leur éducation.

[2] Ancienne demeure des comtes d'Anjou. Plusieurs fois assiégé dans les vieilles guerres. Agrandi sous Philippe-Auguste et sous Saint-Louis. — Il existe encore avec ses dix-sept grosses tours.

[3] Les *Lices* étaient le lieu où sous le roi René avaient lieu les tournois. La statue de ce roi, faite par David, est sur un terrain qui dépen dait du *Champ-Clos*.

CDVIII

Le 2 décembre, on demanda des hommes de bonne volonté pour aller sur la route de Paris, aux *Mortiers*, entre deux marais, faire une tranchée[1] : de bons citoyens en grand nombre s'y rendirent; je les suivis ainsi que d'autres enfants; on nous donna des pelles, des pioches, des brouettes, on nous distribua du pain de munition, et arrivés là vers midi, nous n'en revînmes qu'à la nuit, quand la redoute fut faite.

A dix ans nous étions citoyens!

La terre rejetée en arrière formait un rempart à l'abri duquel on braqua deux pièces de quatre.

En avant et jusqu'au chemin de l'Épervière[2], on abattit les arbres; on en fit de même dans tous les chemins de traverse, et l'on intercepta autant qu'on le put tous les passages, afin d'arrêter l'artillerie et la cavalerie ennemies.

Les Brigands étaient à *Suette* et à *Pellouailles*, bien las. Ils y passèrent la nuit[3]; nul de nous ne les y alla chercher et pas un éclaireur ne s'éloigna seulement jusqu'aux *Gruyères*[4].

A la veille des grandes scènes de carnage il n'est pas rare de voir régner dans les deux camps un silence

[1] Les Mortiers : maison de campagne à une demi-lieue de la ville. Les marais ont été en partie desséchés, en partie transformés en une belle pièce d'eau.

[2] *L'Eperviere*, fontaine d'eau minérale en ce temps-là très-fréquentée et pleine de vertu à ce qu'on disait Il s'y faisait, à l'époque des Eaux, des parties charmantes.

[3] Suette, à cinq lieues d'Angers, à l'embranchement de la route de Durtal et de Baugé. Pellouailles à deux lieues,

[4] Maison de plaisance à deux kilomètres des Mortiers.

profond et solennel. On se recueille, on s'apprête, on rassemble ses forces. L'âme sonde l'abîme où bientôt peut-être elle va tomber. Si d'un côté la victoire apparaît, la perte est de l'autre; et dans cet affreux doute, dans ce mystère impénétrable, il y a peu d'éléments pour des éclats de voix et de légères causeries.

CDIX

Deux grandes préoccupations excitaient l'autorité: nourrir la ville, affamer l'ennemi. Deux idées résumaient la vie du peuple : manger et se battre. On publia à son de caisse l'arrêté suivant :

Le Conseil général à ses Concitoyens. — 10 frimaire, an II.

« Le conseil-général du département de Maine-« et-Loire, considérant que, dans les circonstances « critiques où nous nous trouvons, il est de la pru-« dence de prendre, sans délai, les grandes mesures « de sûreté générale;

« Après avoir entendu le procureur-général;

« Arrête ce qui suit :

« 1. Tous les habitants des faubourgs feront trans-« porter en ville soit dans les maisons des citoyens « de leur connaissance, soit dans les endroits indi-« qués par la municipalité, tous les blés, farines, « foins et fourrages qu'ils peuvent avoir chez eux; « toutes les échelles, tous les cordages, tous les « moyens quelconques d'escalade.

« 2. Les habitants qui conduiront leur blé ou « leurs farines au magasin des subsistances rece-

« vront un bon des quantités qu'ils auront fournies.
« Ces objets leur seront payés; ou dans les cas où ils
« boulangeraient eux-mêmes, il leur sera remis à
« compte, toutes les semaines, la quantité de farine
« qui sera jugée nécessaire pour la consommation
« de leur ménage. Il sera également donné un bon
« pour les fourrages déposés au magasin militaire,
« afin d'assurer leur payement.

« 3. Le présent arrêté sera exécuté immédiate-
« ment, et ceux des habitants qui y contreviendraient
« seront tout de suite traités comme suspects.

« 4. Il sera envoyé une copie du présent arrêté à
« la municipalité d'Angers, afin qu'elle le fasse exé-
« cuter, la rendant responsable des événements qui
« pourraient résulter de son inexécution ; et afin
« qu'aucun des habitants n'en puisse prétendre cause
« d'ignorance, il sera imprimé, affiché et publié
« dans tous les faubourgs de la ville.

« **VILLIER**, président;
« **VIAL**, procureur général;
« **LETOURNEAU**, secrétaire;

« Vu et approuvé par nous, représentants du peuple,
« près de l'armée de l'Ouest;
« **ESNUE-LAVALLÉE, FRANCASTEL.** »

Imprimé, affiché, publié, il le fut aussitôt et exécuté de même. Je n'aime pas cette forme de menace qui se retrouve dans tous les ordres donnés. On semble douter du zèle, on veut couvrir sa responsabilité, deux choses qui sont d'un méchant système et d'une mauvaise inspiration.

Quoi qu'il en soit, l'exécution de l'arrêté est confiée à des commissaires qui pressent les citoyens et fouillent les maisons d'émigrés et les couvents[1].

Les meubles des moines et des nobles absents sont enlevés et transportés au district. On ne laisse pas une glace, un lit, un fauteuil. On prend les ferrailles et tout ce qui pourrait servir aux Brigands de quelque manière. On rentre le vin, la paille, les sacs de farine et de blé. Voyez-vous toutes les familles éplorées qui emportent sur leurs épaules du linge, des malles d'effets, des marchandises de toute espèce; qui traînent à leur suite mères, enfants, malades! C'est la désolation et la ruine. La nuit se passe à ces déménagements. Au point du jour et quand on juge que tout doit être vide, des soldats armés de torches se répandent au dehors et mettent le feu aux maisons qui avoisinent le plus les remparts. Des propriétaires s'opposent à l'incendie. Des querelles s'engagent, des rixes ont lieu sur tous les points, et un bruit affreux, des cris étranges, des lamentations retentissent depuis la *cour Saint-Laud* et la *Croix Montailler* jusqu'à la *Grosse Pierre* et la *Chaloire*.

Cependant huit heures sonnent à Saint-Maurice et la générale qui bat depuis une heure a rassemblé la

[1] La ville avait à l'intérieur 18 paroisses et bien des églises, bien des couvents; mais beaucoup de maisons religieuses étaient aussi dans les faubourgs. Je citerai de l'est à l'ouest, *Saint-Serge, les Minimes, la Fidélité, la Visitation, les Récollets, Sainte-Catherine, l'Evière.* Moines et nonnes avaient déguerpi. Les frocs et les guimpes avaient disparu, mais les bâtiments étaient debout. Ils n'ont été que depuis transformés en habitations particulières et en casernes.

garde nationale. Tout le monde est à son poste. Remarquez ceci : Pour les cérémonies et pour les revues on avait peine à prendre les armes; on s'exemptait quand on pouvait de ces vains services, et l'on cherchait de bonnes raisons pour rester chez soi à ses affaires ou à ses plaisirs; mais aujourd'hui, tout le monde se lève, s'habille, s'arme, accourt et montre un dévouement qui ne trouve point de bornes. Pas un citoyen ne manque à l'appel et cet exemple impose à la troupe de ligne.

Les régiments sont placés le long des chemins de ronde, au pied des remparts, et prêts à monter dessus au premier signal.

Les deux bataillons de la garde nationale sont en réserve sur le parvis Saint-Maurice et dans la rue de l'Évêché, au pied du clocher; sur le clocher même, l'opticien Pédralio est en observation; il braque ses lunettes sur la route de Paris, sur les fourneaux à chaux, sur la tour de Rosso et les *Justices ;* il a l'ordre d'avertir de tous les mouvements qu'il verra faire à l'ennemi. A neuf heures juste, il lance en bas une pierre avec un petit billet sur lequel on lit au crayon : « Voilà les Brigands, ils sont aux *Mortiers ;* nos deux « pièces de 4 sont en retraite et rentrent à toute « bride par le Champ-de-Mars. » Aussitôt un roulement de tambour se fait entendre. Les bataillons s'apprêtent, on lève les faisceaux. chacun prend son fusil et son rang. Fardeau et Bérault précipitent le commandement : *« Garde à vous! portez armes ! »* Ménard accourt à cheval : « Angevins, s'écrie-t-il,

« voulez-vous défendre votre ville et soustraire vos
« femmes, vos biens, vos drapeaux à la rage des
« Brigands?

« — Oui, nous le voulons!

« — Eh! bien, chers camarades, le moment est
« venu de se montrer. Canonniers, à vos pièces!
« gardes, à vos postes! Les troupes de ligne ont déjà
« pris pied derrière les parapets. Que le second ba-
« taillon aille les rejoindre, qu'il les soutienne, les
« guide, les échauffe par sa présence. Que le pre-
« mier bataillon reste encore ici un moment afin de
« se porter là où, l'action commencée, le pressant
« besoin s'en ferait sentir. Quant à moi, vous me
« trouverez partout où sera le danger; et si en moi
« vous aperceviez de l'hésitation, si de la trahison
« je vous montrais l'ombre, tirez sur moi le premier,
« et périssent ainsi tous les lâches! Vive la Répu-
« blique! vivent les Angevins! »

« — Vive Ménard! vive la Nation! vive la Li-
« berté! »

Une ardeur inexprimable se manifeste dans toutes les compagnies. Un roulement général confirme ces saintes paroles et le mouvement des pelotons a lieu sans retard. Bérault mène le second bataillon sur les remparts et il occupe depuis la porte Saint-Aubin jusqu'à la porte Neuve. Une heure après, un nouveau billet de Pédralio ayant prévenu que les Brigands se portaient en force sur La Chaloire et sur Saint-Serge, le premier bataillon s'élance au pas de charge, et, par la rue Saint-Laud,

gagne la porte de Fer[1], où il trouve en bataille le 38e régiment de ligne.

CDX

Le *bataillon soldé*[2] avait eu le matin une mission. Les prisonniers royalistes enfermés au séminaire, au calvaire et en d'autres maisons, lui avaient été confiés pour être conduits aux Ponts-de-Cé.

Ces prisonniers, au nombre de plus de deux cents, furent remis à Moulin : le général avait là trois mille hommes de bonnes troupes, et il barrait ainsi le passage de la Loire.

J'ai demandé à Lesourd, soldat de ce bataillon, et qui en 1840 était concierge du Musée, je lui ai demandé ce qu'étaient devenus, en 93, les prisonniers : « Je n'en sais rien du tout, me répondit-il, je crois « qu'ils périrent; je crois qu'on s'en défit et qu'on « les jeta dans le courant, par-dessus le pont, mais « je n'en suis pas bien sûr. Dans ces moments-là, « chacun ne pense qu'à soi. »

Le bataillon revint à Angers, après une courte halte, et on le chargea de la défense de la porte Toussaint et de la porte Saint-Aubin.

CDXI

Les représentants du peuple, Francastel, Esnue, Lavallée, et un troisième qui venait d'arriver,

[1] Porte Cupif au port Ayrault.

[2] Les *soldés* avaient l'habit et l'organisation des gardes nationales; ils avaient le prêt et la ration des troupes de ligne.

Levasseur [1], accompagnés de généraux et de plusieurs membres des autorités constituées, du comité révolutionnaire, tous à cheval, firent le tour de la ville, en dehors et au trot.

Ils s'assurèrent de l'état des postes avancés, s'efforcèrent d'inspirer de la confiance et voulurent savoir si les maisons qui auraient pu garantir les Brigands étaient en flammes. Le pétillement de l'incendie faisait cabrer les chevaux, déjà les balles sifflaient, et le peuple qui suivait en foule criait : « Rentrez, rentrez « dans les murs ; sauvez la représentation nationale. »

CDXII

Girault, capitaine des charrois, et Gérard, l'un des meilleurs patriotes de la ville, quittèrent le groupe des représentants et se lancèrent dans le faubourg Saint-Michel. Ils rencontrèrent, au bas de la rue *Pierre-Lise*, deux Brigands en habit de dragons, qu'ils prirent pour des soldats de la République. Passant outre, ils aperçurent bientôt soixante autres Vendéens vêtus en dragons, en hussards et en toutes sortes de nos costumes militaires ; ils se crurent au milieu de soldats républicains : « Comment, sacré « nom de mille bombes! leur cria Gérard, tout près « d'eux, nous laisserons-nous attaquer comme des « *pleutres* par ces scélérats, ces gueux, instruments « des tyrans, que le fanatisme a corrompus? courons « les exterminer!

[1] J'ai acheté des notes de lui sur la guerre de la Vendée; elles sont au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque d'Angers.

« — Courons les exterminer, répète Girault. »

A l'instant les faux républicains entourent nos braves. Gérard se fait jour à coups de sabre, il pique des deux, blessant les Brigands qui s'opposent à sa retraite, et accourt à la municipalité donner l'alarme.

Girault, moins heureux, tombe percé de coups, et à cette nouvelle, Fillon, procureur de la Commune [1] dit à ceux qui l'entourent : « Pleurez un compatriote, « mais vengez-le et ne craignez rien pour sa famille : « la Convention n'a jamais oublié la veuve et les en- « fants des patriotes victimes de leur amour pour la « liberté et de leurs efforts pour le soutien de la « République. »

CDXIII

A neuf heures et demie, les colonnes vendéennes se déploient dans les trois faubourgs Saint-Samson, Saint-Michel et Bressigny, perçant les murs des maisons et des jardins pour établir des communications entre leurs bandes. Les bâtiments principaux dans lesquels elles s'établissent sont l'abbaye de Saint-Serge, la manufacture Joubert [2], les *Minimes* près du Mail, et l'hôtel de Gohin, le couvent de la *Fidélité* [3] à l'entrée de la rue Hanneloup. Elles ont ainsi des

[1] Fils aîné de Fillon Belnoë, notaire à Châteauneuf-sur-Sarthe. Il fut professeur de philosophie au lycée de Bruges, inspecteur des monuments à Paris, et mourut en retraite à Nanterre.

[2] Fabrique de toiles de Joubert, Bonnaire, Giraud et compagnie. Les chefs de cette maison ont été maires, députés, représentants du peuple.

[3] Bâti sur un ancien amphithéâtre romain, et transformé d'abord en salle de bal et en *Comédie bourgeoise*, puis en hôtels élégants avec jardins et terrasses.

positions fortes en face des portes Cupif, Saint-Michel, Neuve, Mirabeau et Saint-Aubin.

A peine ont-elles paru qu'une décharge d'artillerie et de mousqueterie a lieu comme par une commotion electrique, sur tout le front de nos remparts.

Ce feu subit et nourri dont resplendissent les murs, cette solitude au dehors, ces ruines fumantes, cette absence d'habitants et de vivres, cet immense cri de *vive la liberté!* qui s'élève dans les airs, tout apprend aux Brigands que les intelligences qu'ils ont dans la place sont vaines et qu'il s'agit ici d'une de ces résistances qu'on ne saurait espérer de vaincre sans déployer contre elle et vivement toutes ses ressources.

Ils font leurs dispositions en conséquence. Ils ont des batteries dans la rue des Bouilloux, au-delà du jardin de botanique [1]. Ils ont une pièce de canon près du moulin, au-dessus de la carrière du *pigeon;* ils en ont à tous les angles des faubourgs, et leurs *braves* s'avancent et se placent en tirailleurs dans toutes les maisons qui s'approchent des remparts et que le feu n'a pas entièrement consumées; ils sont dans les décombres et se glissent à travers les poutres enflammées, tirant de là sur nos hommes avec une dextérité meurtrière. Les cendres pour eux sont des redoutes. Leurs efforts se portent de préférence sur la porte Saint-Michel, la porte Cupif et les murailles ou les tours qui les avoisinent et qui les flanquent.

Ces murailles avaient jadis des parapets de six pieds

[1] Sur des buttes au pied desquelles a été ouverte une salle d'asile.

de haut, couronnés de larges pierres d'ardoise, et bien crénelés. Mais le général Duhoux qui commandait du temps de *la masse*, voyant qu'ils étaient en mauvais état et qu'il manquait d'argent pour les réparer, les fit raser en partie et mettre à deux ou trois pieds de haut seulement. Ils étaient ainsi réduits et abaissés très-malheureusement au moment du siége, et ne couvraient qu'à demi nos soldats. Ceux-ci pour tirer se tenaient à genoux. Dès qu'ils levaient la tête ils étaient frappés. Les Brigands les ajustaient si bien, et de face et à dos, que, vers le soir du 13 frimaire [1], on ne pouvait plus tenir, en beaucoup d'endroits, sur le rempart.

CDXIV

L'ennemi s'embusque, s'approche, gagne du terrain. Il occupe les maisons de la rue des *Pommiers*, qui ne sont pas à un quart de portée de fusil du rempart, et notamment de la *Maison commune*, où l'on a récemment placé la Cour d'appel.

On avait muré et crénelé les fenêtres de cette grosse maison, qui était devenue une forteresse, et de leur salle même ou de leurs bureaux les officiers municipaux et les notables faisaient le coup de feu contre les Brigands, ainsi que tous les autres citoyens.

Un chef vendéen, arrivant par la rue des Bouilloux, traversait la rue Saint-Samson pour prendre un petit chemin qu'on a fermé depuis, et qui conduisait à Saint-Serge. Il brandissait son sabre, faisai

[1] 2 décembre 93.

caracoler son cheval et bravait les balles, qui, parties de l'hôtel-de-ville, pleuvaient sur lui, ou plutôt autour de lui, car pas une ne l'atteignait.

Il fit ce jeu-là plus de dix minutes. Chacun voulait l'abattre. Mon père, lui même, qui était de la municipalité, prit un fusil, tira et ne tua rien. Il s'en félicitait bien quelques jours après, en nous racontant cette aventure; mais, dans le moment, il fallait combattre, vaincre, délivrer la ville, et les plus généreux esprits, les plus hautes raisons, entraînés dans le mouvement de la défense et par le devoir sacré du bien public, ne songeaient qu'au danger, et n'avaient qu'une pensée, qu'une ardeur, qu'un but : la défaite des Brigands, leur ruine, leur mort.

A la fin, ce Brigand disparut. On sut après le siége que c'était Forestier.

CDXV

La poudrière était au Château. Les femmes, les enfants, les vieillards, chargés d'aller prendre les munitions et de les porter aux combattants sur les remparts, s'acquittaient de leur mission avec un zèle infatigable et une admirable fidélité. Il n'y avait là ni ordre ni défiance. Il suffisait de se présenter pour qu'on vous délivrât des paquets de cartouches. Nous allions, mes camarades et moi, nous en prenions plein nos poches, plein nos chapeaux, les femmes plein leurs tabliers, et nous courions chacun de son côté fournir les compagnies de notre quartier et les soldats de notre connaissance.

Sur le milieu de la place du ralliement était la guillotine, toute montée. Mais on n'y faisait pas attention. Elle était délaissée, veuve, sans factionnaire.

Sur cette place, où est aujourd'hui la pompe, près le *café d'Anjou,* était un puits, et devant ce puits était un caisson plein de gargousses où chacun puisait à volonté. Il n'y avait ni canonniers ni gardes. Cependant rien ne fut perdu, rien ne sauta, tout fut porté au rempart, lancé aux Brigands, et cette union de tous les habitants fut un des phénomènes les plus extraordinaires.

Tous les esprits étaient absorbés dans le même sentiment : *Sauver la ville.* Il n'y avait point ce jour-là d'aristocrates; tout le monde était patriote. On craignait l'assaut et ses suites; on craignait de se laisser prendre par les Brigands pour être ensuite repris par l'armée républicaine; deux malheurs horribles, deux occasions de viol et de pillage, deux causes puissantes d'accord dans tous les cœurs. Sans se rien dire on s'entendait. Plus de délation, plus de murmures. Le canon tirait, on ripostait; toute querelle de nuances était suspendue, et il y avait un instinct qui disait : « Angevins, ne comptez que sur vous seuls; c'est en « vos mains qu'est le salut ou la perte! »

CDXVI

Les remparts et tout ce qui les avoisinait étaient fort animés. Mais l'intérieur de la ville était silencieux, non pas triste. Quand on se rencontrait, on se prenait

la main et l'on se disait : « Courage ! » Chacun allait, venait librement, rapidement. Il y eut bientôt des blessés, mais les chirurgiens étaient agiles. Les femmes les secondaient. On fit partout de la charpie.

Dans la rue Saint-Blaise et dans le chemin de ronde, devant le *collége* (qui est devenu la mairie), étaient deux régiments : celui d'Aunis et celui d'Armagnac. Ils avaient encore leurs habits blancs à revers de couleur. Ils gardaient l'hôtel Lantivi, où logeait le commandant de place.

Je montai dans le grenier avec les soldats. On planait de là sur la campagne. On voyait l'ennemi. Quelques-uns des hommes qui étaient avec moi chargeaient les fusils, les autres tiraient. Ceux-ci, pour ajuster, s'avançaient un peu par les lucarnes de la rue des *Volontaires* [1] et mettaient un genou sur la gouttière. Malgré les précautions qu'ils prenaient, il y en eut un d'atteint devant moi à la cuisse par une balle partie de la maison de Gobin. J'aidai à le descendre dans le salon, et quand on lui eut mis le premier appareil : « Ce n'est rien, dit-il, les gredins me « le paieront : Vive la République ! »

CDXVII

Je ne vis pas de tout le jour les généraux, et pourtant je puis dire que je ne rentrai pas une minute à

[1] Rue de L'Hôpital, ancien nom donné à cause du chancelier, qui eut de sa famille en Anjou, Le général Lauberdière avait épousé une de ses arrière-petites-filles.

la maison; avec mes amis Esnault, Evain, Brévet, je fus toujours dans les rues à épier ce qui se passait, allant d'un poste à l'autre, d'un quartier à un autre quartier, ne laissant rien échapper. Il semblait que je pressentais qu'un jour l'envie me prendrait de tout raconter et de tout écrire.

Si nulle part, à l'exception de Beaupuy, je ne voyais ni généraux ni représentants, de tous les côtés, au contraire, je trouvais des officiers municipaux et des notables. Ils étaient en écharpe et payaient de leur personne à tous les endroits périlleux. Je traversai vingt fois la place des Halles. Les balles, les biscaïens, les boulets sifflaient et ronflaient au-dessus de nos têtes. Je n'oublierai cette musique de ma vie. Quand le canon de 36 tirait à la Haute-Chaîne, le bruit de son boulet en passant faisait dans l'air un bruit pareil à celui d'une pièce de forte toile qu'on déchire dans toute sa longuenr. Il y en avait qui, à ce vacarme, courbaient instinctivement le dos et, grinçant des dents, faisaient d'effroyables grimaces.

Je peins toutes ces scènes que notre génération actuelle a été peu à même de voir, et dont je ne lui souhaite pas d'être témoin, mais qui avaient pourtant bien leur intérêt. L'homme n'est pas dans ces périls ce qu'il est aux jours de bien-être et de quiétude. Toutes ses facultés sont en jeu, toutes ses passions se mêlent, toutes ses faiblesses se montrent, et on ne le juge bien que quand on l'a vu soumis à ces épreuves.

Dans une de mes courses, je rencontrai mon père. Il me prit, m'embrassa et continua sa route sans s'arrêter. Il était avec Coustard et Guillory. Ils allaient à Toussaint [1] dire à Jouve, le munitionnaire, que la municipalité consentait à lui prêter des farines pour le pain des troupes, mais à la condition qu'il les rendrait dans un délai très-court qu'on lui assignait.

On battit la caisse au coin des rues : défense fut faite aux cabaretiers de donner à boire pendant que durait le siége. Plusieurs fois cette injonction fut réitérée. Le vin d'Anjou est capiteux; un peu soutient, mais trop tue. Pour se donner du cœur les soldats en prenaient, mais ils abusaient vite et n'étaient bientôt plus propres qu'à nuire.

Les charpentiers et les menuisiers furent mis en réquisition pour aller au château faire des affûts et des fascines. Les troupes ne devant pas quitter leur poste, et les casernes aussi bien que les auberges étant fermées, les femmes de la ville furent invitées à leur porter des vivres comme elles le faisaient déjà pour la garde nationale. Elles s'y prêtèrent de bonne grâce, et alors ce ne fut plus qu'un repas civique sur toute la ligne. Partout on mangeait, on buvait. puis on se battait avec un cœur qui s'excitait encore par la présence de ces vivandières d'espèce nouvelle.

[1] Ancienne abbaye de chanoines réguliers, transformée en boulangerie militaire; le Musée d'antiquités a été placé dans les débris de l'église, qui était, par la hardiesse de la voûte, une des plus curieuses de France.

Les mères faisaient la soupe, et c'étaient les filles qui la portaient, non-seulement les ouvrières, les servantes, mais les jeunes dames et les demoiselles les mieux élevées, les plus riches, les plus jolies. C'était un enthousiasme qui ravissait : point de distinctions, point de sot orgueil, point de ménagements puérils et de fausse pudeur : toutes rivalisèrent de patriotisme.

Citerai-je les noms?

Les dames Delaunay [1],
Les dames Joubert,
Toutes nos dames Grille,
Les dames Toutain, Monsallier, Brouard, Lecomte, Verdier,
Les dames Mame,
Les dames Chéguillaume et Fouqueteau,
Mlle Barbot,
Mlle Dalivou,
Mme Lemazurier, si grande et si forte;
Mme Soland, si petite et si mignonne;
Les dames Bordillon [2] et David [3],
Les dames Gaultier et Garnier,
Les demoiselles Viger et Robinet,
Mme Allory et ses filles Agathe et Virginie, toutes bonnes, charmantes et dévouées;

[1] Leurs maris et frères étaient représentants.

[2] Elles étaient aussi pieuses que patriotes. Leur neveu a été commissaire de la République en 1848 et préfet de Maine-et-Loire et de l'Isère.

[3] Son mari, David père, sculpteur, était sur le rempart à faire son métier de franc républicain.

Les dames Gaignard-Leray, Vilvouet, Bart, Moron, Lechalas, Jubin, Cherbonnier, Négrier, Mirault;

Les dames Évain [1], Révellière [2], Chassebœuf.

Après cet état-major, venaient les femmes du Port-Ligny, si vives, si ingambes, si ardentes : la *grande Madeleine*, la Lochard, la mère Chassereau, la Gilet, et Marton, et Sillette, et Simone, toutes ces filles si bien faites, si belles et, malgré leur babil, si sages! il y en eut cent, il y en eut mille; nulle ne manqua au devoir et à l'appel. Plusieurs furent tuées, d'autres blessées. Je dirai plus loin quels faits j'ai recueillis, comme une preuve nouvelle, après tant d'autres, de la noble exaltation où les femmes peuvent s'élever quand il s'agit pour elles du sol, du foyer, de la famille, de l'indépendance de la patrie, et de tout ce qu'enfin au monde il y a de plus sacré, de plus vibrant et de plus cher.

[1] Madame Evain était directrice de la poste aux lettres. Ses fils ont été colonels et généraux. L'aîné, le seul qui vive, a été ministre de la guerre en Belgique (*voir une note plus développée au 1er volume*).

[2] Nièces de Révellière-Lépaux.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CDXVIII

Dans le cours de la Révolution la municipalité d'Angers fit preuve d'un courage et d'une ardeur que rien ne put effrayer et ne put éteindre.

Elle se surpassa durant le siége.

COMPOSITION DU CORPS MUNICIPAL.

Berger, Maire.

OFFICIERS MUNICIPAUX.

Cherreau.	Bardoul[1].
Bareiller.	Chesneau.
Turpin.	Mohau.
Heurteloup.	Constantin.
Lebreton.	Guillory[2].
Hébert.	Samoyau.

[1] Son fils aîné, jeune homme plein d'espérance, fut tué dans un combat contre les Chouans, à Châteauneuf.

[2] Son fils est le fondateur et président de la Société industrielle d'Angers.

NOTABLES.

Coullion.	F. Grille.
Aynès.	Trottouin[3].
Bazile.	Follenfant
Miyonnet.	Coutouly.
Chevreul[1].	Morteau.
Giraud[2].	J. Farrau[4].
Delrue.	Lefèvre.
Chaves.	Coustard.
Chotard.	Sinval.
Bury.	Dubled.

Fillon Belnoë, procureur de la commune.

Chesneau jeune, substitut.

Tous ces hommes montrèrent un dévouement et une résolution qui soutinrent la population, animèrent les troupes et méritèrent à leurs noms une place glorieuse dans nos annales.

CDXIX

Dans la soirée du 3 décembre, tous les flambeaux furent mis en réquisition chez les ciriers. On en garnit les corps-de garde, et l'injonction fut faite à tous les citoyens de mettre des lampions à leurs fenêtres ; pas un ne fit le récalcitrant; les plus pauvres eurent leurs chandelles et leurs lanternes: toute la nuit la

[1] Son fils est le célèbre chimiste, membre de l'Institut.

[2] Un de ses fils (Augustin), a été maire et représentant.

[3] Il fut le principal agent de la pacification, au temps du général Hoche.

[4] Il fut maire ensuite. Son neveu a été maire aussi, puis député et représentant.

ville fut illuminée. Ce fut Chotard, notable, qui fut chargé de faire exécuter ces mesures et qui s'en acquitta fort bien.

Malgré ses défenses, quelques militaires avaient quitté les remparts, et pour entrer dans les cabarets ils enfoncèrent tout simplement les portes. Sur la demande de l'adjudant-général, chef d'état-major. trois membres du conseil de la commune, Aynès, Chevreul et Bazile, se rendirent sur les lieux et firent cesser l'orgie.

Dans la nuit on évacua le trésor et tous les fonds publics sur Saint-Georges. Les registres, les titres et tout ce qu'il y avait de précieux suivit dans un grand caisson. Un corps très-petit de gardes nationaux escorta le convoi : Sinval et Miyonnet furent du voyage et le surveillèrent. Ils étaient de retour à Angers avant le jour.

Grille et Coustard eurent un autre emploi : ce fut de faire faire des moulins pour moudre le grain qui par la Mayenne et la Sarthe était arrivé de Montreuil et de Cheffes[1].

Heurteloup et Morteau se rendirent au pont de Brionneau munis de l'autorisation de l'administration

[1] Un de ces moulins, qu'on avait fait venir de Fontevrault, fut monté dans la *Cour-Aubin* (maintenant cour de la Préfecture), et fonctionna de manière à donner, avec trois chevaux, 220 livres de farine par heure. On en fit plusieurs sur ce modèle. Il y avait aussi des moulins à bras économiques et perfectionnés par les soins de M. Cassinerie et Puységur. Ces petits moulins pouvaient moudre chacun 25 livres de farine en cinquante minutes. Cela ne ressemble guère aux vastes minoteries de nos financiers d'aujourd'hui qui se font meuniers et qui englobent tout dans leurs gigantesques entreprises.

départementale pour traiter avec *Bellanger-Bellanger*, qui s'engageait à changer, en peu de jours, son moulin à tan en moulin à farine.

Dubled soigna le service du bois de chauffage et il s'arrangea pour qu'il n'en manquât ni aux postes des remparts, ni aux hôpitaux, ni aux fours.

Tous ces détails s'ennoblissent par l'objet. Il n'y a rien de mesquin dans la guerre, dans la faim, dans la mort, dans ces luttes armées où l'homme se montre dans toute sa vertu, sa laideur, son avidité et son génie.

CDXX

Les Brigands étaient fatigués, harassés, abattus. A la chute du jour, le 3 décembre (13 frimaire), ils s'endormirent presque tous. Il n'y eut que les chefs et les *braves* qui, comme à Dol, restèrent debout. Les masses, hommes et femmes, tombaient de lassitude. Si la garnison eût fait une sortie, c'en était fait de ces bandes désolées, et dès ce jour-là tout cédait, fléchissait et périssait : c'est là ce que depuis on a dit. Mais à l'époque du siége on était convaincu que le salut de la ville était dans la résolution qu'on avait prise de ne pas quitter les murs et de ne rien abandonner au hasard.

Une sortie était difficile avec si peu d'hommes de garnison, et, lors même qu'elle aurait été possible, elle eût nécessairement amené du trouble ; quelques chances de succès que l'ont eût, l'attente pouvait être trompée. Parmi les Brigands il y en avait de déterminés. S'ils avaient quelques avantages, aussi-

tôt ils étaient suivis de milliers des leurs qui, se précipitant comme un torrent dans la ville, y jetaient l'épouvante et emportaient de vive force la place, qu'avec de la modération et de la constance on avait désormais tout espoir d'arracher aux périls.

Ces réflexions furent faites tout haut devant Fillon par le commandant Ménard. Il en fit le mobile de sa conduite, et rien ne put, quoi qu'il arrivât, le faire changer les dispositions que tout d'abord il avait ordonnées.

CDXXI

A huit heures du soir, le 3 décembre, Ménard prit Berthe à part à la porte Cupif. Berthe était relieur; c'était un homme tout rond et tout modeste, mais chaud patriote, plein de bon sens et de valeur. Il était adjudant-major de la garde nationale[1]. Ménard lui dit : « J'ai de bonnes intentions, tu le peux voir; « mais je suis entravé de plus d'une manière; je « voudrais être partout et je ne le puis. Je te charge « de faire pour moi la ronde supérieure sur tous les « remparts, pour t'assurer des postes et voir si tous « sont bien garnis de leurs gens et en bon ordre. Tu « partiras d'ici à deux heures du matin. Piquelin,

[1] Il a vécu jusqu'à ces derniers temps avec sa femme, faisant des collections de pièces curieuses sur les faits politiques et civils de l'histoire Angevine.

Un moment attaché au Musée, il y éprouva des désagréments et se retira à Bouchemaine, où il est mort.

Berthe méritait la croix pour sa belle conduite en plus d'une rencontre. Il n'a pas même obtenu la plus légère pension. De gros parvenus dont il avait sauvé la fortune ne le regardaient pas, et son âme en était pleine d'amertume.

« capitaine, fera la ronde de dix heures. Je m'a-
« dresse à vous qui êtes de la garde nationale, car
« c'est sur elle que je compte, c'est elle qui a le
« plus d'intérêt à la conservation de la place, et sans
« elle, ami, tout serait perdu »

Berthe répondit : « Je ne suis qu'adjudant, et
« comment inspecterai-je les chefs de bataillon? »

Ménard répliqua : « Je connais ton civisme et il
« faut me laisser faire. Attends-moi, je te quitte un
« moment, tu me reverras bientôt. »

En effet, il disparaît, court à l'hôtel Maquillé et revient quelques minutes après, muni d'un ordre signé Francastel. Ce papier aplanissait tout. A deux heures, donc, Berthe monte sur le rempart et commence sa ronde par les lieux où sont à présent les vastes magasins de chanvre des frères Leclerc. Il y avait là des murs de vingt pieds, un terre-plein épais, un fossé profond, une porte de fer garnie de tuffeaux, et des fusiliers, grenadiers, canonniers qui ne bougeaient pas de devant l'ennemi : ils se seraient fait hacher sur leurs pièces plutôt que de rompre d'une semelle.

Ce qu'avait prévu Berthe arriva. Les chefs de bataillon qu'il rencontre lui ferment le passage; mais il exhibe son ordre spécial, émané du représentant, et aussitôt sans bruit on obéit. Berthe était précédé de Tarin le tambour, qui portait un falot, suivant l'usage. Cette lumière courante attirait l'attention, les assiégeants en faisaient leur point de mire, et pendant toute sa ronde, l'adjudant-major entendit

les balles siffler à ses oreilles. Dans l'horreur de la nuit, par-dessus le parapet, il jetait les yeux au loin et voyait de toutes parts les maisons embrasées; les vents soufflaient et les étincelles volaient jusqu'aux cieux; son âme se serrait à la vue de ces désastres.

A la porte Saint-Michel, Berthe n'entendit rien; à la porte Neuve, il trouva Ménard qui lui dit de faire hâte. Il vit la porte Saint-Aubin où commandait Ruffieux qui avait dit, à la tête de sa compagnie, au premier coup de canon de l'ennemi : « Voilà les « gueux de Brigands, marchons contre eux, il ne « faut pas qu'il en échappe. Vous m'avez nommé « votre capitaine, et le premier de vous qui bronche, « vous voyez cette épée-là, eh bien, je la lui enfonce « dans le cœur jusqu'à la garde. »

Je tiens ces mots de mon oncle, Toussaint Grille, qui était dans la compagnie de Ruffieux, et qui les entendit sortir de sa bouche. La même énergie régnait partout. Berthe gagna le rempart des Lices, la porte Toussaint, le Château et revint par la *Cité*, la Poissonnerie et Boisnet, à son point de départ, sans imaginer qu'il y eût à ce moment-là quelque nouveau et pressant danger pour la ville.

CDXXII

Cependant la nuit, qui de plus en plus devenait sombre, favorisait deux tentatives qu'avaient résolu de faire les principaux d'entre les Vendéens. Ils s'étaient assemblés à Saint-Serge, ils avaient interrogé

une pauvre femme nommée Charton dont le mari était menuisier, et ils avaient manifesté leur surprise d'apprendre que c'était Ménard qui commandait la défense, plutôt qu'*un autre chef,* qui d'avance leur était vendu, et qui avait promis de leur ouvrir les portes d'Angers sans coup férir.

Au lieu de se rendre, on les recevait à coups de canon. La différence était grande, et ils en furent un moment décontenancés; mais ils se remirent, et ne voyant point venir de traîtres, ils comprirent qu'il fallait recourir à d'autres moyens. Les voilà donc qui se distribuent en deux sections, dont l'une doit s'emparer de la porte Saint-Michel; l'autre, de la porte Saint-Aubin et de la porte Neuve. Ils marchent, ils marchent; ceux qui s'attaquent à la porte Saint-Aubin ont passé par les derrières du Mail et arrivent par le faubourg Bressigny. Déjà dans le jour, deux pièces de 4 que les Brigands avaient braquées contre la porte avaient été aussitôt démontées. Nos artilleurs étaient là commandés par le lieutenant Flammand, qui y périt avec huit ou dix de ses hommes.

Le soir, les ennemis au nombre d'une centaine, armés de carabines et de haches, feignaient d'abord de vouloir se jeter sur la porte Neuve, puis subitement, tournant à l'ouest, ils s'élancèrent intrépidement contre la palissade et les chevaux de frise qui étaient en avant de la porte Saint-Aubin, et se mirent en devoir de les briser et de les enfoncer; mais on les reçut avec tant de vigueur, que force leur fut de s'en retourner plus vite qu'ils n'étaient venus, et non

sans laisser plus de quinze à vingt des leurs sur le talus[1].

A la porte Saint-Michel, les Vendéens mettent dans leur entreprise plus d'à-plomb, de mystère et d'adresse. Ils allaient à pas de loup et se glissaient dans les maisons à demi brûlées et démolies qui couvraient le bastion Michel, entre le faubourg et la porte, à la *Butte*, aujourd'hui place du Pélican.

La porte et le bastion étaient séparés par une douve que les Brigands comblèrent avec de vieux meubles qu'on avait abandonnés. Cela fait, ils descendirent dans le fossé et se mirent, en arrachant les pierres une à une avec les mains, à agrandir une brèche ou cavité qui, par la négligence de Desmaries, existait au bas de la muraille. C'était un tuyau de latrines (je nomme tout par son nom) qui se trouvait au pied de la tour, sous le lierre et les ronces. Ils voulaient en profiter pour faire sauter la porte avec de la poudre, et s'introduire dans la ville au milieu du désordre qu'une semblable détonation occasionnerait.

Jusque-là leurs mesures étaient bien prises. Ni l'infection ni le péril ne les arrêtaient; ils travaillaient

[1] Au moment de cette attaque et dans la rumeur qu'elle causait, Mme David, petite femme, mais énergique, qui habitait la rue St-Aubin, se rappelant l'arrêté du conseil départemental, proposa à ses voisines de dépaver toutes le devant de leurs portes et de monter les pavés dans leurs chambres pour les jeter sur les Brigands s'ils se faisaient jour dans la ville. Cette proposition fut acceptée et tout fut préparé par ces braves Angevines pour le jeu d'une artillerie alors nouvelle, mais dont Paris a plus tard vu les effets décisifs dans ses révolutions successives.

avec courage, et l'espérance déjà pénétrait dans leur âme. On dormait au dedans comme au dehors, je veux dire la majeure partie des assiégeants et des troupes. Il y a une heure de la nuit où les yeux invinciblement se ferment, et où fatalement l'âme n'a plus ni force ni vertu. C'était cette heure-là qui venait de sonner. Il faisait un brouillard humide. Amis et ennemis s'assoupissaient, se taisaient et faisaient trêve à leur agitation et à leur colère.

Une pièce de 8 avait éclaté sur le tertre Saint-Michel, à la tour qui faisait l'angle. Des canonniers avaient eu les membres fracassés, on venait de les emporter à l'hôpital, et un crêpe noir flottait sur toute cette portion du rempart, entamée par les boulets et sapée secrètement par la base.

Les mineurs étaient Larochejaquelein, Forestier, Boispréau, Rinches, Desessarts, puis quelques paysans dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous. Les chefs ont la gloire et les paysans la peine sans récompense. Comme ils fouillaient, creusaient et s'apprêtaient à placer le baril de poudre, un marchand, *Bienvenu*, qui était en faction, entendit un bruit sourd et qui semblait venir de dessous terre. Il éveille son officier. Celui-ci va chercher Farcy, le capitaine des canonniers du bataillon soldé, qui commandait nos batteries depuis la maison de ville jusqu'à la porte Neuve; Farcy monte, écoute, regarde; il croit voir dans l'ombre quelque chose qui remue au fond de la douve; il fait venir à son tour Ménard, et bientôt on s'accorde à reconnaître des hommes qui ne peuvent

être que des ennemis : l'imminence du danger n'est pas douteuse. On crie aux armes, on se lève, le feu qui avait cessé on le recommence, on tire, on tire, mais sans trop savoir où et sur qui. L'alerte se propage. Les balles et les boulets se remettent à gronder; mais les Brigands sont loin de lâcher prise, et tout le corps municipal, qu'on avertit, est, comme on peut le penser, en de vives alarmes.

« Calmez-vous, citoyens ! s'écrie Ménard, j'ai un « remède sûr contre le fléau qui nous menace. » En parlant ainsi il donne l'ordre qu'on apporte des matières combustibles; des chaudières sont mises sur un brasier ardent ; on y trempe des fagots de genêt et de bruyère qu'on prend chez tous les boulangers et qu'on jette enflammés sur les mineurs téméraires. Ces audacieux, qui résistaient au fer et à la mitraille, se sentant noyés dans des flots de goudron bouillant, dans un torrent de poix et de résine, s'éloignent du mur les vêtements tout en feu et se retirent *à quatre pattes*, comme des lions, non sans pousser des rugissements affreux. Rinches et Boispréau sont tués et consumés dans la douve, Desessarts est blessé, Forestier et Larochejaquelein s'échappent, mais les paysans qui veulent les imiter sont atteints par le plomb du rempart; ils se débattent et meurent ; l'un d'eux, qui grimpait au revers du fossé, reste (Drouard [1] l'a vu) accroché par le cou aux broussailles.

[1] Membre actuel du Conseil municipal.

CDXXIII

Le jour ne tarda pas à poindre, et, malgré la perte de leurs mineurs, les Brigands ne renoncèrent pas à la partie. Placés dans les maisons du faubourg, ils firent un feu si bien dirigé et si bien nourri, que nos soldats ne tinrent plus qu'à grand'peine sur la muraille et sur la porte.

Des maisons de la rue des Pommiers qui restaient encore, malgré l'ordre qu'on avait donné de les abattre, les Vendéens (leurs plus habiles tireurs), prenant en flanc et à revers tous nos hommes, les déconcertaient en les décimant, sans qu'on pût les chasser eux-mêmes de ce labyrinthe de masures où ils s'étaient embusqués.

Beaupuy vint, en ces circonstances, donner un avis excellent : « Vos remparts sans créneaux laissent vos « soldats à découvert et les exposent à une mort qu'il « n'est que trop facile de leur donner ; faites vite des « sacs que vous remplirez de terre et que vous ran- « gerez ensuite l'un près de l'autre, en laissant entre « eux des meurtrières ; de cette manière, en préser- « vant vos amis, vous les mettrez à même de tirer à « coup sûr à leur tour sur vos ennemis. »

Des sacs ! des sacs ! ce fut le mot qui courut par toute la ville. On en apporta en une heure par centaines. On y mit de la terre, on les plaça sur les remparts, ainsi que Beaupuy l'avait conseillé, et l'on en retira de grands avantages. Mais le feu des assiégeants était si vif qu'on commençait à trembler pour la ville. Il y eut huit à dix heures d'anxiété et d'angoisse.

A ce moment les représentants parurent, toutes les autorités se réunirent, on dépava le haut de la rue Saint-Michel, et l'on braqua des pièces de canon au pied de la maison de ville et du palais, la bouche tournée, bien entendu, contre la porte, afin de mitrailler les Brigands s'ils parvenaient à se faire jour de ce côté. On se fût battu dans les rues plutôt que de se rendre.

Ce fut dans ce transport qui agitait tous les esprits que Lebreton, municipal, quittant la salle des délibérations, alla pour examiner l'état des choses et animer par sa présence jusque sur la brèche nos braves et généreux défenseurs. Il était dans l'escalier d'une des tours qui flanquaient la porte Saint-Michel (la tour de l'Ouest), et il montait en causant avec Guillory-Goubault, qui l'avait immédiatement suivi, quand une balle, passant par une barbacane, le vint frapper au front et l'étendit raide mort. On l'emporte et les médecins accourent, mais ils ne peuvent se rendre aux vœux de ses amis. Son sang couvre les marches, et sa perte si prompte et le bruit qui en circule sont accueillis par les cris des gardes nationaux, les larmes de tous les citoyens.

CDXXIV

On lit ce qui suit sur le registre de la municipalité :

« 14 *frimaire, an II.*

« Un membre du conseil général de la commune « dit qu'à l'instant même le citoyen Lebreton, que le

« zèle et l'amour du bien public faisaient se porter « avec empressement partout où sa présence semblait « utile, vient d'être atteint sur les remparts par un « coup de feu de l'ennemi, et qu'il est mort sur le-« champ victime de ses devoirs et de son dévouement « sans bornes.

« L'assemblée, pénétrée de la plus vive douleur à « cette triste nouvelle, garde pendant quelques mi-« nutes un morne silence, expression de ses senti-« ments, expression des regrets qu'elle éprouve et « de sa peine profonde; hommage d'estime et de res-« pect qu'elle ne peut s'empêcher de consacrer à la « mémoire d'un de ses plus dignes membres, d'un « homme qui ne cessa jamais de bien mériter de ses « concitoyens par son ardent amour pour tout ce qui « était bon et généreux, pour tout ce qui servait à la « ville et devait être glorieux à sa patrie.

« Le conseil, sans désemparer, a repris ses délibé-« rations. »

Cette attitude est sublime. Voyez-vous nos pères qui, en face de la mort et menacés tous d'un coup pareil à celui qui vient de frapper un de leurs frères, sont à leur poste inébranlables et continuent à délibérer sans hésitation, sans trêve, sans faiblesse, sur les intérêts généraux qui sont confiés à leur amour.

C'est une des plus belles pages de l'histoire angevine.

CDXXV

Revenons aux scènes de la nuit. Les soldats du *régiment dauphin* (38e), qui étaient à la porte Cupif,

reçurent un ordre assurément fort singulier, c'était celui d'abandonner ce poste et de se rendre à la porte Saint-Nicolas, de l'autre côté de l'eau, à l'extrémité de la Doutre, et dans un lieu où leur présence ne semblait utile à aucun homme de bon sens. L'ordre cependant était précis, Danican l'avait écrit de sa main: on le mit sans retard à exécution. De tout le bataillon, qui était de cinq à six cents hommes, il n'en resta que quatre et un caporal, comme si c'eût été par dérision; c'était là tout ce qui aurait été commis à la garde de la porte Cupif, si la milice citoyenne ne se fût trouvée prête à réparer cette faute, ou mieux, à tromper ce calcul et à déjouer l'affreux complot qui, évidemment, à cette heure-là, était tramé contre nous par l'infâme chef de l'autorité militaire.

Un détachement du premier de nos bataillons de gardes nationales stationnait dans la rue de la Roë : Torcy, Cator, Ollivier l'apothicaire, Leroux le traiteur, Charrier le négociant et une foule d'autres en faisaient partie. Il fut appelé tout de suite par Berthe et placé de telle façon qu'il pût défendre le port Ayrault et ses levées. Ménard qui survint applaudit à ces dispositions, et se mit en mesure de confondre partout les lâches et les traîtres.

Le 38e régiment, qui, du reste, s'était bien conduit durant toute la journée du 13, fit sa retraite par la ruelle des Zéphyrs, gagna les grands ponts, et à peine les avait-ils passés, qu'on vit descendre par la rue Baudrière, Danican lui-même et ses aides-de-camp qui, avec un piquet de hussards, voulaient prendre

aussi le chemin de la Doutre, sans qu'on pût attribuer de motif honorable à un tel mouvement, et à une pareille heure. Ils descendaient au trot; mais une patrouille d'Angevins, qui se trouvait là fort heureusement, les arrêta à la porte Chapelière.

Je veux dire les noms des douze citoyens qui composaient cette patrouille : Évain, Letourneau, Viger, Chasseboeuf, Lachèze-Lollivrel, Guillot, Maslin, Godard, Morteau, Camus, Claveau, Lefèvre. Ils couchèrent en joue le général, en lui criant d'une voix ferme : On ne passe pas.

Les aides-de-camp s'élancent au-devant des baïonnettes et cherchent à entrer en pourparlers : « Nous « voulons, disent-ils, prendre des mesures pour « ménager un abri aux habitants si la ville succombe.» Mais nos braves répondent unanimement : « Que « parles-tu d'abri? Il n'y en a pas, nous n'en voulons « pas. La ville d'Angers ne sera prise que quand il « ne restera plus un seul Angevin pour la disputer « aux Brigands. »

A ces mots, Danican tourne bride, remonte la rue au galop et rentre inquiet et furieux à son hôtel.

Plusieurs des hussards étaient armés de torches. Ces feux, en passant sur les ponts, auraient averti les Brigands (qui étaient sur la tour Saint-Serge) du départ de l'état-major. C'était le signal convenu (on l'a su depuis) d'un assaut général qui, livré à propos, devait, grâce à l'obscurité, avoir pour nous les conséquences les plus funestes. Mais les choses prirent une autre face. Danican fut gardé à vue. L'hôtel qu'il

occupait avait été mis sous le sequestre comme bien d'émigré ; il en brisa les scellés, fit main basse sur la cave et s'enivra comme le dernier des misérables, avec des filles qu'il avait amenées de Laval. On mit à sa porte un piquet de cinquante hommes ; des postes furent placés aux carrefours, des bivouacs établis sur les remparts, et Gaudin, tonnelier, du faubourg Saint-Michel, qui avait ses cercles au port Ayrault en abandonna les piles de grand cœur à ses camarades, en leur disant : « J'aime mieux que ce soit vous « qui vous en chauffiez que les scélérats de royalis- « tes. » Il attisait lui-même le feu et chantait gaîment la Carmagnole pendant qu'au dehors les assiégés entonnaient les psaumes.

Tout le monde chantait alors : pour boire, pour aimer, pour se battre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. On ne chante plus à présent, le couplet et la pointe sont de mauvais ton ; nos jeunes gens sont comme des chartreux, nos soldats comme des automates.

CDXXVI

J'ai dit que le 14 frimaire, à la pointe du jour, la haine et la rage des assiégeants avaient redoublé. La rage et la haine des assiégés redoubla aussi. Les Brigands essayèrent de hisser une pièce de 4 sur la tour Saint-Serge, mais nos canonniers la démontèrent, et pour détruire ce point d'observation de l'ennemi, on eut un fourneau, rue Boisnet, dans la cour de l'ancien grenier à sel, d'où l'on tira bientôt avec deux pièces de 8, à boulets rouges, sur le clocher et sur l'église.

Le pointeur de ces pièces n'avait pas 19 ans, il se nommait Jean Sciault; c'était un canonnier de ligne, et il pointait avec tant de justesse que jamais il ne manqua de toucher l'endroit qu'il avait désigné d'avance.

Les flammes s'élevèrent et tourbillonnèrent. Les charpentes, les lattes, tout brûlait et pétillait, les pierres se fendaient et éclataient : la croix tomba avec fracas, la tour et les murs s'écroulèrent; la flèche, qui était haute et ancienne, n'a pas trouvé de dévots qui l'aient relevée.

Après avoir été témoin de cet embrasement, j'allai au château, où l'on tirait aussi à boulets rouges. Je voyais le boulet froid qu'on mettait sur la grille, je le voyais rougi et pris avec une pince, on le plaçait à l'embouchure du canon, il roulait et enflammait la poudre, puis il ressortait avec un bruissement effroyable pour aller incendier les Récollets, Sainte-Catherine, l'hôtel Giseux et tous les couvents et édifices du faubourg Saint-Laud. On n'épargna que l'Académie.

Une des tours du rempart des Lices était en partie écroulée dès avant le siége; elle s'était, dans un tremblement de terre, affaissée sur elle-même. Le conseil fut donné par un homme de Montrelais (Jacquineau) qui commandait une compagnie de Brigands tirés des mines, le conseil, dis-je, fut donné par lui de tenter une escalade par l'espèce de brèche qu'il avait reconnue et de prendre la ville par le séminaire et la rue Courte, où sont maintenant la bibliothèque et le musée.

La proposition fut acceptée, une bande arriva par le chemin de terre, et, pendant une heure, par les maisons, par les jardins, par les fossés, elle s'efforça d'approcher de la muraille; mais, du château et de l'abbaye de Toussaint et des petits murs on fit un feu de mousqueterie et de mitraille si bien nourri que l'avis de Jacquineau fut inutile : il resta mort et trente des siens, au bas de la brèche.

CDXXVII

Stofflet était cantonné dans la manufacture des toiles à voiles. Il avait son quartier-général dans la chambre de Joubert-Bonnaire (l'un des chefs de l'établissement), et ses tirailleurs occupaient les magasins dont on voit encore un reste auprès de la maison Répussard.

Cette bande, composée en grande partie de braconniers, de faux-saulniers, de gardes-chasse, visait juste, ne manquait jamais son homme et nous enlevait beaucoup de grenadiers.

Deux ans plus tard, ce même Stofflet, saisi au collet dans la Vendée, amené à Angers et condamné à mort, subissait sa peine, la face tournée vers les murs de cette fabrique même qui lui avait servi de redoute. Ses deux aides-de-camp, deux Allemands. étaient fusillés avec lui.

On a gardé le crâne de Stofflet, disséqué, dans un bocal. Il est à l'hospice.

Mais je ne dois pas m'écarter de mon récit : à midi, le 14, les Brigands firent un nouvel effort et se préci-

pitèrent tumultueusement sur les deux portes Cupif et Saint-Michel.

Sur la porte Saint-Michel se dirigeaient l'infanterie et les canons ; sur la porte Cupif, marchait la cavalerie en bon ordre. Elle devait mettre pied à terre au pied de la grille et escalader le mur, pendant que d'autres bandes, partant du faubourg Saint-Samson et de la Chaloire, soutiendraient cette double attaque, combinée avec audace et dont l'exécution fut commencée avec une grande résolution.

Point de tranchée, point de gabions, rien qui parât les coupes et favorisât les approches. Les Brigands marchaient à découvert, en criant de toutes parts : « Mon bon Dieu, aidez nous ! »

La porte Cupif semblait le point le plus vulnérable. On avait coupé la levée La Besnardière ; mais le mouvement était si vigoureusement exécuté qu'il allait peut être se voir couronné du succès, quand la pièce de 36, placée sur la tour Guilloux, se mit à jouer avec un si rare bonheur que ses boulets coupèrent les jambes des chevaux, en grand nombre, des Brigands qui descendaient la rue des Pommiers.

Ces chevaux qui tombaient embarrassèrent le passage. Les cavaliers s'enfuirent ; tout à l'heure intrépides, les voilà qui sont saisis d'une terreur que rien ne peut maîtriser. Ils se rejettent les uns sur les autres ; de nouveaux boulets lancés à toute volée les renversent et achèvent de les démoraliser. La cavalerie déroute, l'infanterie déroute, l'artillerie déroute ; Forestier, Stofflet, Larochejaquelein, essaient infruc-

tueusement de rallier leur monde, tout a lâché pied. tout se débande, et c'est dans cette mêlée épouvantable que M. de Donissan, qui était au bas de la rue Pierre-Lise, fit tourner bride à sa fille (veuve de Lescure), que son cheval emportait vers la ville, c'est-à-dire à la mort. La pauvre dame avait perdu la tête, elle allait et galopait sans savoir où et ne se souciant plus ni de mourir ni de vivre, tant elle avait dans le cœur de désespoir et de fiel.

La pièce de 36 était servie par des canonniers de ligne et de la garde nationale : Aubry, Méhay, Foucaux-Cesbron et d'autres C'était Foucaux qui pointait et qui causait chez l'ennemi tant de ravages.

CDXXVIII

A partir de cet échec, il fut impossible de ramener les Brigands à la charge. Le *sauve qui peut* se répandit dans tous les rangs. Les charrettes, les voitures, les bagages reprirent la route de Pellouailles; les prêtres se frappaient la poitrine, les vieillards pleuraient, les femmes étaient dans une langueur et une souffrance qu'on ne peut décrire : il y en avait douze mille!

Quatre heures sonnaient à Saint-Maurice, quand le siége fut levé, quand le feu de l'ennemi s'éteignit peu à peu et qu'on put croire à la délivrance de la ville.

Quels cris de joie à cette nouvelle : Vive la nation, vive la troupe, vive la garde nationale, vivent les municipaux et les notables, vivent les Angevins, vive la République! On sautait, on dansait, on s'embrassait,

et puis tout à coup on s'arrêtait en frissonnant : Si c'était un piége, une feinte! si les Brigands s'en allaient pour revenir! Aux armes! ne bougez pas, ne quittez pas les remparts et les portes! Personne encore n'osait mettre le pied hors des murs.

A cinq heures du soir le jour était clos, la nuit était venue; quelques-uns des nôtres se risquèrent à franchir le mur de la porte Toussaint, sous la protection du Château; Beaumanoir était à leur tête. Il était dragon, officier dans le 19e, dont la formation avait eu lieu à Angers, et dont le dépôt était à Saint-Aubin, dans l'église.

Ce dépôt, mal organisé, ne servit à rien pendant le siége; mais Beaumanoir, que l'inaction ennuyait, prit un fusil et se battit sur les remparts avec courage. Il épousa depuis Mlle Goupil.

Je le montre au moment où il jette son fusil dans le fossé, il y descend lui-même, il remonte sur le glacis, et, se voyant suivi d'une vingtaine d'hommes du bataillon soldé, il gagne par les Lices et s'en va rôder et tirailler dans Saint-Laud, Bressigny et La Madeleine.

Des soldats descendirent, vers sept heures, à la porte Saint-Michel, avec des cordes, et ils trouvèrent des gens du faubourg, qui déjà dépouillaient les Vendéens que le fer et le goudron avaient étouffés et tués dans la douve. Mais l'arrière-garde ennemie n'était pas bien loin. Elle avait ses derniers hommes à la *carrière du pigeon;* et nos pillards, sur lesquels elle revint et qu'elle chargea rudement, furent trop heu-

reux de pouvoir remonter vite aux échelles qui leur avaient servi à descendre.

Le décret qui déclarait le gouvernement de la *Terreur* en permanence fut proclamé.

La circulaire suivante fut affichée.

Le Ministre de la guerre, aux Soldats de la République.

« Frères et amis,

« Le Comité de Salut Public m'a chargé de donner « des ordres pour qu'il fût distribué à chacun de « vous une paire de sabots, que vous seriez invités à « porter hors des moments de service.

« Cette disposition est une nouvelle preuve de la « sollicitude du Comité pour tout ce qui peut éloi- « gner des défenseurs de la patrie les incommodités « et les besoins. Les sabots vous offrent la chaussure « la plus saine dans cette saison. Elle vous garantira « de l'humidité et du froid dans les moments de repos; « elle vous en garantira encore dans les moments de « service et de marche, parce que vous aurez pu faire « sécher vos souliers. Elle diminuera enfin la con- « sommation des souliers que vos fatigues et la mau- « vaise foi des fournisseurs ont rendue excessive et « qu'il convient de modérer, tant pour assurer une « bonne préparation des matières que pour avoir le « temps d'en surveiller la confection.

« Vous vous empresserez sans doute, frères et « amis, de seconder les vues du Comité de Salut « Public, en vous munissant vite d'une bonne paire

« de sabots. Les commissaires des guerres sont char-
« gés de vous les faire délivrer sur votre demande. Il
« ne vous sera fait aucune retenue pour cette four-
« niture; cependant le Comité veut que, lorsqu'ils
« se trouveront perdus par votre faute, vous en sup-
« portiez la dépense.

« La patrie préviendra toujours vos besoins avec
« l'attention et la libéralité d'une mère tendre et re-
« connaissante des sacrifices que vous faites pour elle;
« mais vous devez aussi, en enfants soigneux et éco-
« nomes, ne négliger aucun moyen de lui épargner
« des efforts et des frais.

J. BOUCHOTTE.

CHAPITRE SIXIÈME

CDXXIX

Depuis trois jours, on annonçait qu'une armée formidable arrivait de Bretagne et venait à notre secours. La municipalité avait eu ordre de lui préparer des logements. Les Vendéens étaient comme nous, et mieux que nous, instruits des mouvements de cette armée. Son approche entra, nécessairement, pour beaucoup, dans les motifs qui leur firent lever le siége ; elle les engagea à hâter leur marche.

Cette armée si ardemment désirée se traînait avec une incroyable lenteur, et toutes sortes de suppositions furent faites.

On accusait les représentants, on accusait les généraux ; les généraux s'accusaient entre eux. On disait qu'Angers était mal noté à la Convention nationale et

qu'on voulait se venger des adresses lancées en un temps contre la Montagne. On laissera, disait-on. prendre la ville par les Brigands, et puis on la reprendra tout de suite pour la piller.

Ces bruits couraient, je les recueillais comme les autres, et je les avais adoptés sans plus d'examen. A présent que je réfléchis sur les événements, que j'ai eu le temps de comparer les hommes, que j'ai discuté les suffrages, je distingue et fais deux parts; on l'a vu déjà : je mets Rossignol et ses pareils d'un côté ; Kléber et les siens, de l'autre.

Rossignol pouvait bien avoir de fort méchants desseins sur la ville ; mais Kléber et Marceau n'avaient assurément pas des idées comme les siennes. On l'en accusa pourtant, et Rouyer, le chef d'état-major, dit des paroles qui faillirent amener de terribles scènes.

Kléber se fâcha.

Le lion secoua sa crinière !

Les représentants étaient de deux partis, de deux caractères. Carrier, certes, n'était pas bon, c'était un monstre ; mais Choudieu, tout animé qu'il était contre les royalistes, contre les fédéralistes, contre les faux modérés, aimait trop Angers pour entrer dans les odieux complots qui étaient tramés.

Entre Rossignol et Kléber étaient Prieur de la Marne, Bourbotte et Turreau. Ils eurent de la peine à calmer non pas le premier, mais le second.

Kléber, insulté par Rouyer, l'homme de Rossignol, et par Rossignol lui-même, les traita tous deux de lâches faquins. Ils lui reprochaient des retards dont

ils étaient les seuls coupables : « Si vous ne sortez « d'ici, je vous jette par la fenêtre ! »

L'auberge de Châteaubriant, où ils étaient, en trembla jusque dans ses fondements.

Rossignol se retira.

Les représentants ne parlaient de rien moins que de former un tribunal pour juger Kléber et le guillotiner.

« Guillotinez-moi plutôt que de me laisser avec « des poltrons qui ne marchent pas où la canonnade « nous appelle ! »

La nuit se passa dans ces fureurs. Kléber, au lieu de se laisser tuer, aurait, avec Marceau, s'il eût voulu, fait massacrer représentants, Rossignol et toute sa clique.

Et c'était pendant ces querelles que nos courriers expédiés coup sur coup arrivaient à Châteaubriant pour hâter, quoique inutilement, la marche des troupes.

Nous étions entre deux feux. Les Brigands d'un côté et Rossignol de l'autre, qui promettaient le pillage. C'était là les pensées, les craintes, les agitations sans secondes ; et nous ne fûmes préservés de ces fléaux que par Ménard, le commandant de la place, et par la garde nationale, qui s'immortalisa dans ces journées.

CDXXX

L'armée de l'Ouest, après la déroute d'Antrain, s'était refaite à Rennes, et s'était augmentée des corps arrivés de Cherbourg, de Caen, de Vire.

Elle avait mis trois jours pour venir de Rennes à Châteaubriant. Là, elle resta trois jours encore. Quand les disputes se furent calmées, on ordonna le départ. Delaage s'élança à la tête de sa colonne et tout le long des routes on alluma des feux pour soutenir le soldat qui n'avait que de l'eau-de-vie, et qui, gelant de froid, mourant de faim, n'en volait pas moins avec confiance à la victoire.

On marchait par deux routes : celle de Candé, celle de Ségré.

Delaage était par la première. Quand, avec l'avant-garde légère, il fut au chêne Lapalud, à une lieue d'Angers, il vit en feu l'église de l'abbaye Saint-Nicolas ; il ne s'en porta que plus rapidement vers la ville. Il y entra, suivi des premières troupes de secours, vers dix heures du soir.

Les Brigands n'avaient point passé la Maine, et sur les remparts de la Doutre il n'avait pas été tiré un coup de fusil. La tour Guilloux seule avait fait des siennes, et l'on a vu le succès de ses boulets et de sa mitraille.

Tous les bataillons qui étaient de ce côté se désolaient de ne pas contribuer mieux à la défense. Ils disaient : « Qu'on nous mène au feu, chacun son tour, « nous avons droit aussi au péril et à la gloire. »

Ce fut au milieu de ces braves gens que Delaage passa d'abord ; il fut porté dans leurs bras et fut près d'une heure à gagner la place des Halles. Il donnait des poignées de main à tout le monde ; il avait partout des parents, des amis, et il reçut l'accolade de Ber-

ger, maire, qui se porta au-devant de lui avec tout le conseil de la commune.

Les hommes, les femmes le couvraient de bénédictions : « Les voilà, à la fin ! Mais vous venez trop tard ! « la besogne est faite ! les Brigands sont en fuite, « nous les avons, en vous attendant, saboulés de la « belle manière ! »

Puis on l'entourait, on le questionnait : « Combien « êtes vous? quand allez-vous repartir? ils ne sont « pas loin, vous les rattraperez, nous serons vos « guides. Allons, camarades, réchauffez-vous bien, « et puis, en avant ! sans quartier, en avant ! »

« Ce cher Delaage, disait un autre, le ciel nous « devait de l'avoir pour libérateur ! »

Rabouin, Aynès, Tavernier-Boulogne, Abraham, Lemonnier, les Angevins, les réfugiés et tous les patriotes des environs de la ville, qui s'étaient venus mettre à l'abri des remparts, tous se pressaient autour de lui et de sa troupe; ils ne savaient quelles chères lui faire et quelle récompense lui donner.

« Parbleu, dit Rabouin à Lemonnier, donne-lui ta « fille, donne-la-lui en mariage : il l'a, ma foi, bien « mérité. »

On fit chorus : « Donne-lui ta fille ! » Cette inspiration ne fut pas perdue, et, à trois ans de là, Delaage, qui avait du bien, mais peu, allait à l'état civil avec la *citoyenne Lemonnier*, qui lui apportait en dot une figure charmante et une fortune considérable.

CDXXXI

Les corps d'armée vinrent après l'avant-garde : l'un dès le 4 décembre, l'autre le 5. Le premier était celui de Candé, le second était celui de Ségré.

L'armée qui vint le 4 défilait encore à plus de minuit; celle du 5 entrait à midi par un soleil oblique qui n'empêchait pas le froid d'être excessif.

Il y eut repos et séjour à Angers pour les deux colonnes. On ne permit pas aux soldats de se montrer hors des murs. La conduite de Rossignol continuait d'être inexplicable. Ce fut la garde nationale qui, passant par le guichet de la porte Saint-Aubin, s'en alla faire une ronde dans les faubourgs, la rue Château-Gontier, la Madeleine, et jusqu'aux justices.

D'autres gardes, passant à pied sur la glace, au port Ayrault, allèrent à Saint-Serge, où était le dépôt des livres et tableaux enlevés dans les couvents et chez les émigrés. Tous ceux de ces objets précieux qui avaient échappé aux Brigands et aux flammes étaient là en tas à la merci des maraudeurs. Il s'en perdit beaucoup, et c'est de leurs débris qu'on forma depuis nos établissements scientifiques et littéraires.

J'en ai fait une histoire à part.

CDXXXII

Dans les maisons, les boutiques, les granges, on trouva des milliers de cadavres d'hommes et de femmes, les uns morts de blessures, les autres de maladies. Chez Grille-Copardière, dans sa cave, au faubourg Saint-Michel, il y avait des Brigands noyés dans

le vin. Les tonneaux étaient défoncés, les bouteilles vides.

A Saint-Denis (une auberge de la butte du Pélican) on enfonça la chambre du premier étage, qui était fermée, et l'on trouva toute une famille en rond morte autour d'une table : père, mère, enfants, le chapelet à la main, tombés là de peur et de misère.

L'armée royale et catholique n'avait presque pour vivre que des noix. On vit à la grosse-pierre des amas de coquilles. Dans les cours et les écuries, sous la paille, sous le foin, on découvrait à chaque instant des religieuses et des pauvres femmes toutes tremblantes, qui se jetaient aux pieds du vainqueur les mains jointes. Il y en eut de sauvées, il y en eut de perdues. Il se vit là des traits admirables de compassion, et aussi (que ne le puis-je taire!) il se commit des actes d'une brutalité hideuse et de la plus atroce barbarie.

Le Comité révolutionnaire intervint. Il réclama ses victimes et sa proie. Mission terrible! on faisait de la liberté par la terreur. Mais n'oublions jamais les circonstances.

Le comité d'Angers se composait d'hommes élevés doucement, et qui, tous gens de magasin ou de métier, faisaient avec probité leur commerce : un chapelier, un confiseur, un marchand de papier, et ainsi des autres. Le chapelier avait pour fils un joli enfant qui, aux jours de fête, montait sur le char de la Liberté et en faisait le génie sur les genoux de sa mère. Dix ans après, il jouait un rôle brillant dans nos armes spéciales.

Mais ne perdons pas le fil des événements. Les moutons devinrent des loups. Ne jugez pas de ce temps par le vôtre, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est que deux ans de *terreur* et de guerre civile!

Nous étions tous des loups : Brigands et Bleus. Ceux qui, échappés et vivants, disent le contraire sont des hypocrites.

La guillotine, qu'on avait mise en vacances pendant le siége, reprit son cours, et fonctionna de nouveau et de plus belle!

Pour aller plus vite, on fusilla au *port de l'Ancre*, qui faisait face à la rue du Canal, en vue de tout le monde, au dedans de la ville.

Tout ce qu'on prit dans la journée du 5 décembre, petit ou grand, jeune ou vieux, homme ou femme, tout sans rémission y passa.

Dix nonnes furent tuées d'une seule décharge. Des femmes aussitôt les dépouillèrent, et leurs corps restèrent livrés aux sales insultes des passants.

Voici comment on procédait : Si l'on fusillait des hommes, les femmes n'y venaient qu'en spectatrices, c'était aux maris qu'appartenait la dépouille. Si l'on fusillait des femmes, les hommes regardaient, les femmes *travaillaient*.

Comment appelait-on cela tout bas? Le partage des tigres.

Je connais un perruquier dont le beau-père, qui était revendeur à la laiterie, avait fait fortune en achetant sur place, au moment de l'exécution, les

vêtements des Brigands qu'on tuait. Il ne donnait qu'un petit prix pour ces défroques sanglantes; mais, quand il les avait fait bien lessiver, il les vendait fort cher et fort bien. Ce n'est pas tout : les Brigands avaient pour habitude de coudre leurs louis d'or dans la doublure de leurs habits. Le marchand savait cela, mais il ne le disait pas, et, sans qu'on s'en doûtat, il fit plus d'une fois de bonnes trouvailles.

Il a gagné à ce commerce deux ou trois maisons sur le pavé d'Angers.

CDXXXIII

On amena, dans la soirée du 5 décembre, le bossu Marcombe, à cheval sur un caisson. On le traîna, de la porte Saint-Aubin par la rue Saint-Laud, jusqu'à l'hôtel Maquillé, chez les représentants. Son arrêt fut bientôt rendu : *A l'ambulance!* Je le vis entrer, je le vis sortir, et à quelques minutes de là j'entendis le feu de peloton qui achevait son martyre.

On prit aussi Morna, un jeune homme de vingt ans. Il voulut se défendre, on le larda de coups de baïonnettes et on le conduisit tout déchiré au port de l'Ancre. Là on lui dit : « A genoux! » Mais il court, il s'enfuit, se jette dans le marais à la nage, et il est tué comme un canard dans les Luisettes.

Mme d'Aubeterre, l'ex-abbesse de Fontevrault, qui suivait l'armée royale, avait disparu durant le siége. On la chercha partout sans la trouver. A la fin, on se flatta qu'elle avait pris les devants et qu'on la reverrait dans la dérout mais on ne la revit point. Elle

s'était égarée dans la bagarre; les Bleus l'avaient prise, et, traduite au tribunal de fer, elle fut jugée. condamnée, guillotinée à quatre-vingts ans qu'elle avait, infirme, aveugle, bonne et charitable.

Quand je vois de tels maux je suis presque du parti de ceux qui les éprouvent.

Allons, ferme, je suis républicain, il faut que les Bleus triomphent !

Ah! viennent donc les jours de miséricorde!

Nous n'y sommes pas! nous n'y sommes pas!

Triple exécution qui ne tarda guère : Marie Civrac, abbesse d'Angoulême; Juliette Thomasson, sa femme de chambre; Edling, prêtre insermenté, son aumônier.

Leurs jugements furent prononcés par la commission militaire, qui expédia dans moins de trois jours plus de cent Brigands.

Nous avions à la fois trois ou quatre justices qui ne restaient pas les bras croisés.

CDXXXIV

Le lendemain du siége, toute l'enceinte de la ville fut couronnée de lauriers.

Mais la gloire a les pieds dans le sang!

Jusqu'où peut aller l'esprit de vertige! Le 16 frimaire au matin les représentants du peuple prirent un arrêté portant que les têtes des Brigands tués pendant le combat de deux jours seraient coupées, disséquées, exposées sur les remparts au bout des piques.

La municipalité reçut cet arrêté en frémissant. Elle

se crut à Constantinople. Des médecins et chirurgiens furent mandés. On fit mine d'obéir, on n'obéit point. Les heures se passèrent, la fièvre se calma, on ne donna pas suite à ces ordres, et la civilisation, la France, la République, n'eurent pas à pleurer sur un pareil spectacle.

L'arrêté resta mort-né sur les registres.

CDXXXV

Le 17 frimaire, au lieu de couper la tête aux morts, on les enterra dans de larges fosses, creusées de distance en distance au pied des remparts, dans les douves. Ils sont maintenant à dix mètres sous terre, sous la ligne des boulevards qui ont remplacé les murailles abattues, et qui sont, depuis trente ans, si agréablement plantés de quatre rangs d'arbres.

Dans les fosses, par les soins de Delrue, on jeta de la chaux vive afin de consumer les os, les chairs, et d'arrêter la peste qui déjà de toutes parts se faisait appréhender.

Nous eûmes trois à quatre cents hommes de tués ou de blessés. Les Brigands laissèrent deux mille des leurs sous les murs de la ville; mais les pertes qu'ils firent ensuite furent incalculables. Les bandes mouraient de froid sur les chemins. Des paroisses entières tombaient et restaient dans les fossés. Nos paysans les *plumaient* tous, comme ils disaient, et ensuite il fallait les battre pour les contraindre à les enterrer dans leurs sillons.

Pendant que ces scènes se passaient dans la cam-

pagne, on célébrait à la ville la victoire par des hymnes et des libations. Bardou, en signe de réjouissance, prenant un buste de Mirabeau, qui était sur un cippe dans la grande salle de la maison commune, le fit sauter par une des fenêtres et en fit voler les éclats jusqu'à la rue des Pommiers.

On continua, le 18 frimaire, d'abattre les maisons qui, au dehors, avoisinaient de trop près les remparts. On se précautionnait contre un danger qui n'existait plus, qui ne devait plus revenir. Il y eut pour plus de cinq millions de propriétés jetées par terre dans la semaine et rasées.

Extrait des registres du département de Maine-et-Loire.

« Un membre ayant représenté que les habitants « des faubourgs sont dans des inquiétudes extrêmes; « que des malveillants se plaisent à répandre le bruit « que l'on va mettre le feu à toutes les maisons; que « l'embarras des voitures des citoyens qui transpor- « tent leurs effets est arrivé à un tel point qu'il y a « beaucoup d'accidents à craindre; qu'il est urgent « de faire connaître les maisons qui sont dans le cas « d'être abattues, et dont la démolition a été regardée « comme indispensable par les représentants du « peuple,

« Le directoire du département de Maine-et-Loire, « après avoir entendu le procureur général syndic. « arrête que le dénombrement des maisons qui doi- « vent être abattues d'après les observations des in-

« génieurs et l'ordre des représentants du peuple, sera
« tout de suite rendu public par la voie de l'impres-
« sion, afin de calmer les inquiétudes des habitants
« dont les maisons ne seront pas comprises dans
« l'état.

« *Dénombrement des maisons à démolir.*

« 1° Toutes les maisons sur le bord des fossés, de-
« puis la sortie de la porte Cupif jusques et compris
« le Manége ;

« 2° Les maisons de la rue des Pommiers, qui font
« face à l'enceinte, jusqu'à la rue dite de la Vallée-
« de-Saint-Samson ;

« 3° Toutes les maisons dans le fossé en avant de
« la porte Saint-Michel ;

« 4° Le Jeu de Paume, maisons voisines et les murs
« de la manufacture Jourbert, Bonnaire, au Pé-
« lican;

« 5° Depuis la maison Saulnier jusqu'aux Incura-
« bles ;

« 6° Les murs de clôture le long de la Lice jusqu'à
« la porte Toussaint et le pavillon de l'Aubrière, ainsi
« que la maison Choudieu-Duplessis ;

« 7° Les maisons depuis le mail Giseux jusqu'à la
« rivière, en face des tours du Château ;

« 8° La maison qui est sur le fossé près le retran-
« chement et en avant de la porte Saint-Nicolas,
« ainsi que les murs de clôture qui l'avoisinent ;

« 9° Tous les propriétaires et locataires des mai-
« sons comprises dans le présent état sont requis de
« retirer sans délai tous leurs meubles et effets. S'ils

« n'agissent promptement, tous ces effets et meubles
« seront pour eux perdus;

« 10° Défenses expresses sont faites à tout militaire
« et à tout citoyen de mettre le feu à quelque maison
« et sous quelque prétexte que ce soit, sans y être
« autorisé par un ordre écrit, sous peine d'être puni
« suivant la rigueur des lois [1]. »

[1] Un avis affiché le 26 frimaire portait : « Le Directoire du département, informé que les citoyens qui ont entrepris la démolition des « maisons incendiées ou condamnées à être rasées comme étant trop « près des remparts ne remettent pas exactement les gros fers et les « plombs provenant des travaux qu'ils se sont engagés à faire à cette « condition, prévient qu'il dénoncera comme suspects, au tribunal « révolutionnaire, ceux qui manqueront à leur promesse et qui ne « rempliront pas leur devoir avec la scrupuleuse exactitude qui convient à de bons républicains. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

CDXXXVI

Deux colonnes s'étaient réunies pour venir à notre secours, celle de Rennes et celle de Cherbourg. La colonne de Cherbourg, qui avait, dans sa marche, ramassé les bataillons de Caen, de Saint-Lô, de Vire, d'Avranches, était commandée par le général Tilly; la colonne de Rennes, qui, aux troupes battues à Antrain, joignait des renforts de Vannes, de Quimper, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Dinan était commandée par Rossignol.

A Châteaubriant, et par le bon plaisir des représentants du peuple, Rossignol prit le commandement des deux colonnes : vous le savez, je l'ai déjà dit.

Sous Rossignol, c'est Marceau qui dirige les mouvements militaires; près de Marceau est Kléber, qui est le grand inspirateur.

Ces troupes, entrées à Angers le 4 et le 5 décem-

bre, furent, après un repos de deux jours, dispersées en grande partie, pour aller à la piste des Brigands.

Quelle route suivaient les royalistes ? Un de leurs chefs, Piron, aurait voulu les entraîner vers Saumur, où les républicains n'étaient pas en force et où, passant la Loire, ils seraient promptement rentrés dans leur chère Vendée. Mais le général Moulin, qui était aux Ponts-de-Cé, fit couper le pont de Sorges ; et comme l'Authion débordé couvrait la vallée, qui est là, souvent, large d'une lieue, on renonça à ce plan ; on prit par Suette et l'on y coucha dans les nuits des 4 et 5, à l'embranchement des routes de Durtal et de Baugé.

Prendre par Durtal était dangereux. Là, il y avait Bouin-Marigny avec une colonne de cavalerie qui avait déjà tué beaucoup de monde ; il y avait un pont qu'avait coupé le général Chabot, venu d'Alençon et du Mans, et dont il gardait la tête, sous le château des anciens ducs de Liancourt. Chabot avait avec lui peu de monde, mais les Vendéens l'ignoraient ; ils le croyaient accompagné de sa demi-brigade avec de la cavalerie et de l'artillerie : ils évitèrent donc ce passage et s'engagèrent, le 6 au matin, par la route de Jarzé, incertains qu'ils étaient encore de savoir si par Baugé ils gagneraient La Flèche, ou bien s'ils s'en iraient par Tours. Point d'idée arrêtée, point de carte. presque plus de munitions ; ils avaient mis des cailloux dans leurs canons au lieu de boulets, et pour avoir de la poudre ils ramassaient celle qui tombait de la giberne et de la poche des morts.

Le courage surtout avait fini par leur manquer. Ils avaient les yeux creux, le front pâle; ils ne se disaient plus une parole; ils marchaient sans plus tenir ni de direction, ni d'ordre Ce n'étaient plus là les Vendéens de Torfou, de Chollet, d'Antrain, de Dol; ils étaient ruinés, exténués, hors d'haleine. Ils jetaient leurs fusils, dans la pensée qu'on n'en voulait qu'aux chefs et que si eux, paysans déguenillés, on les trouvait sans armes, on leur laisserait la vie, on les renverrait dans leurs foyers, on leur ferait grâce.

Hélas! quand on en trouvait, on les fusillait.

Les chefs dirent : « Qu'on ne distribue de pain qu'à « ceux qui auront leurs fusils. » Mais la désertion n'en fut que peu ralentie; il y eut même des capitaines qui renoncèrent à suivre : de ce nombre fut un des Beauvollier; l'aîné des frères, coupé de sa bande par nos hussards, se jeta à l'écart et quitta l'armée catholique. Sa femme et sa fille étaient à Angers, prisonnières; peut-être que le désir de les sauver le fit penser à se soumettre. Le deuil et l'amour le poussèrent à ce qui fut nommé une trahison.

CDXXXVII

Bouin-Marigny avait été détaché de l'armée de Rennes à la sortie de Châteaubriant. Il passa comme Tilly par Ségré et le Lion; mais au lieu d'arriver à Angers, comme Tilly aussi, par la route directe de la Membrolle, il continua par Champigny, Châteauneuf, Sablé, La Flèche, afin d'éclairer ce pays, de gagner

Durtal et Bourgneuf, et de prendre à dos les Brigands sur la route de Paris.

Il marcha jour et nuit, fit des prodiges de résolution et de vitesse, et se trouva déboucher par Pellouailles, le 5 décembre, au moment où l'armée royale, ayant levé le siége, se rejetait en arrière vers ce point-là même où elle était bien surprise de rencontrer déjà un si rude ennemi.

Marigny n'avait avec lui que trois escadrons de chasseurs, et cependant, au premier moment, il eut quelque avantage; il prit un Vendéen, Richard, un des chefs; mais, ayant vu qu'il s'était battu valeureusement, il ordonna aux chasseurs de l'épargner, et lui cria d'une voix émue : « Va-t'en libre à « Larochejaquelein, et dis-lui que c'est là comment les républicains traitent ceux qui, au champ « d'honneur, se conduisent aussi bravement que « toi. »

Larochejaquelein, ne voulant pas se laisser gagner en courtoisie, lui renvoya, de son côté, deux chevaux qui venaient de lui être enlevés et qui avaient encore ses pistolets à l'arçon de la selle. C'était là une singularité chevaleresque qui ne faisait pas loi à cette époque, et un exemple qui trouvait peu d'imitateurs. Tuer et piller étaient plus de mode.

Tout en se faisant des politesses, Larochejaquelein et Marigny n'en chargèrent pas moins, quelques heures après, l'un sur l'autre, à bride abattue. Le Vendéen était soutenu par deux pièces de 4. Un boulet frappe et renverse Marigny; il roule dans le sang et la neige,

et crie à ses gens : « Achevez-moi ! » et ils l'achèvent.

Privés de leur chef, les chasseurs s'enfuient à la traverse par Saint-Sylvain, le Perray, Ville-l'Évêque; ils passent le Loir, et, par Soucelles, Huillé, Daumeray ; les uns, par la campagne, les autres, le long de la rivière, ils atteignent Durtal, où ils se réunissent aux sept ou huit cents hommes du général Chabot.

Ce fut pendant ce temps-là que les bandes royalistes se développèrent sur la grande route, marchant vers Suette.

Larochejaquelein est en tête, dispersant les gardes nationales qui, de toutes parts, s'étaient levées pour barrer le passage aux Brigands : il les dissipe comme des nuages. Stofflet, qui venait après lui, commandait le centre, et Piron, qui, une fois ce mouvement imprimé, s'empara du commandement de l'arrière-garde, eut fort à faire avec nos partisans qui, déjà, se précipitaient sur ses talons; il parvint, non sans peine, à les contenir et à les repousser pendant quelques heures.

CDXXXVIII

Le 6 décembre, après de longues discussions qui eurent lieu à Angers, chez les représentants, à l'hôtel Maquillé, où avaient été appelés les généraux, les chefs de nos gardes nationales, et même aussi des membres du Conseil général du département, du Comité révolutionnaire et de la municipalité ; après une enquête longue sur l'état des bataillons, des armes, des approvisionnements et des esprits, trois

parts furent faites des troupes : une colonne, commandée par Rossignol, dut retourner en Bretagne ; l'autre, sous le commandement de Kléber, prit par le faubourg Bressigny et filant par la levée, rétablissant le pont de Sorges, et, en partie, prenant aussi par Beaufort, fut destinée à préserver Saumur et à harceler les Brigands par la droite ; la troisième, ayant Tilly pour chef, marcha sur Pellouailles et sur Suette. Muller, Vial, Delaage étaient de cette colonne. Westermann, qui en formait la tête, avait pris les devants dès le soir de la veille et pressait Piron l'épée dans les reins.

Marceau avait le commandement général des deux colonnes de Tilly et de Kléber ; il était le plus jeune et ne prenait, du rang suprême, que le titre. Pour toute décision, il s'en remettait à ses aînés, surtout à Kléber, qui était son ami, comme on l'a vu, et pour lequel il faisait profession d'une estime si profonde.

Kléber, Marceau, Marigny étaient toujours suspects aux représentants. Haxo, de même. La destitution et la guillotine ne cessaient pas d'être suspendues sur leur tête. Mais rien n'y faisait, rien ne les ébranlait, rien n'altérait leur républicanisme ; ils étaient patients, *quand même ;* au milieu des délations et des obstacles, ils allaient toujours, se fortifiant les uns les autres et servant le pays avec un dévouement sans bornes, en dépit des espions qui les entouraient et qui n'attendaient qu'un signe pour devenir leurs bourreaux.

O vertu sacrée ! ô noble amour de la patrie, qu'êtes-vous devenus? Où est chez nous maintenant cette abnégation dans le courage? Qui serait prêt aujonr-

d'hui à de pareils et si grands et si entiers sacrifices !

Marigny venait d'échapper à la disgrâce par une mort glorieuse. Les représentants, frappés de cette fin prématurée, et revenus, par elle, de leur prévention ou de leur envie, arrêtèrent que ses chevaux, ses armes, ses équipages de guerre seraient, au nom de la Nation, délivrés, en pur don, à son fils.

Kléber, suspendu un soir de son commandement, fut, le lendemain, réintégré. Haxo ne fut aussi qu'un moment hors de grade ; il apprit en même temps, à l'armée de la Basse-Vendée où il était, qu'il avait été destitué et rétabli par le Conseil exécutif.

Marceau répétait sans cesse à Kléber : « Je prends « sur moi seul la responsabilité, à toi la gloire. » Mais ils luttaient de générosité : « Si tu meurs, répli- « quait l'autre, je ne veux pas te survivre. »

Jamais une heure de repos ni de sûreté, tel était le sort des plus braves généraux de la République.

Ne les plaignez pas trop; faites comme eux. Ils ne voyaient que les dangers de la patrie et ils pardonnaient aux représentants leur erreur par le sentiment qu'ils avaient des difficultés de la situation, et des craintes, en effet, que pouvaient donner bien des lâchetés ou des trahisons des chefs d'armée.

A l'égard de Rossignol, il était sans excuse, car il était sans capacité, ni vrai républicanisme. Les grandes fonctions qui lui avaient été imprudemment confiées ne faisaient qu'élargir le champ de ses machinations. Il était entouré de sots, de lâches et de coquins, Rouyer en tête. Il écrivit lettres sur lettres à la Convention, au

Comité de Salut Public, au ministre, sur les Mayençais et tous les braves que la fatalité mettait sous ses ordres. Il ne traitait Marceau que de *petit intrigant.* Il disait : « Les soldats sont bons, mais les chefs ne « valent rien. » C'était leur opinion qu'il voulait dire, qu'il trouvait mauvaise, au-dessous de la sienne. Mais le fait est, et j'insiste, en disant et répétant, que tous ces admirables chefs, comme militaires, étaient aussi de chauds amis de la liberté, fidèles au drapeau national, et poussant la valeur et le dévouement jusqu'à l'héroïsme. Il n'y avait de mauvais et de *morveux* que Rossignol lui-même, et surtout Danican, qui étaient les principaux artisans de tous les troubles des armées de l'Ouest et de toutes les calomnies.

CDXXXIX

Danican fut destitué, il n'eut pas d'autre punition. J'ai dit plus haut qu'après mille aventures, il s'en était allé bassement mourir à Londres, après avoir jeté sa bave de loup enragé dans des brochures qui infectent encore les rayons de nos bouquinistes.

Quant à Ménard, le lendemain du siége, il fut repoussé dédaigneusement par Rossignol, quand il se présenta au déjeuner du général en chef, pour rendre compte de la défense. On le traita plus que froidement à l'état-major, on l'abreuva de dégoûts et on le renvoya vite à son corps, à Metz, d'où il fut tiré, mais à long temps de là, pour être, sur l'indication de Révellière-Lépeaux, chargé du commandement de Paris sous le Directoire.

Ne l'oublions jamais, Ménard sauva la ville : j'ai demandé pour lui une statue ; qui en a mieux mérité une? Cette proposition, je dois le dire, a été fort bien accueillie dans la nombreuse assemblée où je l'ai faite ; mais quelle suite a-t-elle eue? aucune. A Angers, on a de beaux élans, on a quelquefois de belles paroles, mais c'est tout, on ne va pas plus loin, c'est un feu de paille.

On fait des quais, des ponts, un abattoir, des routes, et tout cela est bon; mais pourquoi pas aussi des monuments? Vivent les intérêts matériels, je n'y suis certes pas étranger, j'y vois le bonheur du peuple et j'y pousse; mais le complément c'est l'art, l'idée, la gloire!

Ne tombons pas dans l'abrutissement, l'avilissement par l'oubli des services rendus, par l'ingratitude.

Ne nous enfouissons pas dans d'ignobles appétits, et relevons notre âme par de nobles desseins, par des actes qui donnent un but auguste et de l'éclat à la vie.

Il ne manque pas d'hommes : Volney, Desjardins, Ménard, Beaurepaire, sont en tête de nos illustrations, et jusqu'à ce qu'on leur ait donné une marque signalée de respect et d'amour, je ne cesserai de réclamer et de me plaindre.

Ah! vous ne faites rien pour les généreux pères de la liberté angevine!

Dites-moi donc la raison d'une si lâche apathie.

Est-il vrai qu'il n'y ait au fond des cœurs que jalousie odieuse et qu'indifférence?

A Rouen, à Lyon, à Bordeaux, à Lille, aux Andelys, partout on érige à l'envi des statues à l'héroïsme et au génie. J'en ai vu ériger à Strasbourg, à Laval, à Nantes, à Saint-Malo, à Rennes. Eh quoi! malgré tant d'exemples, à Angers, rien?

A Angers tout est sec et morne quand il s'agit de récompense pour les patriotes et les braves!

O ma ville natale et bien-aimée, entends ma voix, sors du sommeil, secoue tes routines et tes langes, honore ceux de tes enfants qui se sont fait un nom dans les arts, l'éloquence, les armes! aie de l'encens pour tes bienfaiteurs, paie-les de ton affection franche et dévouée, fais que leurs nobles traits revivent dans tes murs par le bronze et le marbre!

Ton artiste est là, toujours prêt, David est là, te dis-je, appelle-le, il ne se fera pas attendre. Tu t'acquitteras de ta dette par lui, tu grandiras par eux, tu ne vivras que par eux, car serait-ce vivre, ô ciel! que de rester courbée dans la torpeur, le billon, l'usure, et de végéter dans l'avidité, l'égoïsme ou l'incurie?

CDXL

Tout le monde voulait avoir été au siége d'Angers. Rouyer, qui commandait la place de Rennes, et qui, à Châteaubriant, avait failli être, par ses lâches propos, la cause de la plus terrible catastrophe, écrivit au Comité de Salut Public comme s'il avait été pour quelque chose dans la défaite des Brigands. Sa lettre n'était qu'un tissu d'audacieux mensonges. Il disait comme Rossignol : « Qu'on épure les officiers et ça

« ira! » Le système des sans-culottes était de tout réduire dans l'armée à des *chenapans*, afin de se vautrer à leur aise dans cette lie.

La grâce, l'élégance, l'éducation, l'intelligence, formée et développée, la science, le vrai courage, compagnon de la philosophie et de l'humanité, étaient autant de crimes. De sots scélérats, des hommes pervers, ne voulaient asseoir la sécurité que sur des formes grossières, que sur la haine. Il y a des insensés et d'abominables gens qui rêvent encore des mesures pareilles, qui pensent à l'établissement d'un régime qui serait la honte de la France et sa ruine.

Je les voue à l'infamie.

Mais ils ne règneront pas.

Les esprits ont pris un essor qui nous garantit de ces horreurs.

Nous aurons la République, non le sans-culottisme; nous aurons un ordre social régénéré, mais non le communisme.

Le mal qu'on redoute est impossible.

L'avénement du bien est proche!

La liberté toujours, la terreur jamais!

CDXLI

Les officiers de l'armée de l'Ouest envoyèrent l'adresse suivante à la Convention, le lendemain même du siége :

« Citoyens représentants,

« Depuis que nous remplissons la triste fonction

« de combattre et de détruire nécessairement des « Français dans la Vendée, voici la seconde fois enfin « que nous avons la consolation de nous trouver avec « des citoyens qui soient véritablement dignes d'être « appelés nos frères et d'être décorés du glorieux « nom de *républicains.*

« Nous sommes maintenant si accoutumés à ne « trouver partout que de l'artifice et de dangereux « *dessous de cartes*, qu'en vérité nous pouvons bien « regarder comme un vrai phénomène tout ce qui « vient de se passer de beau sous nos yeux pendant « les deux jours derniers qu'a duré le téméraire siége « d'Angers par les audacieux Brigands qui, non con- « tents d'avoir été vigoureusement mis en déroute à « Granville il y a trois semaines, ont encore voulu « l'être aujourd'hui à Angers.

« Le 12 de ce mois de frimaire ils bivouaquèrent « à une lieue de cette ville du côté de La Flèche. Sur « cette nouvelle on battit la générale à Angers, et « tout fut bientôt sur pied, citoyens comme soldats. « On se prépare à faire une vigoureuse résistance, « et l'on détache un corps armé de cinq à six cents « hommes pour aller conduire une pièce de canon « aux Ponts-de-Cé, qui étaient défendus par trois « mille hommes.

« Le 15, à dix heures du matin, les Brigands at- « taquent. Nos canons les reçoivent pendant que « l'armée et tous les citoyens de la ville se rassemblent « et se rendent respectivement aux différents postes « assignés par les généraux. Le feu tout aussitôt

« éclata dans plusieurs maisons des faubourgs que « les Brigands auraient pu prendre pour leurs retran- « chements.

« C'était une précaution dont on s'était habilement « avisé avant leur arrivée, pour leur ôter le plus « d'asiles possibles dans le voisinage de la ville. Ils « n'en trouvèrent pas moins un ci-devant couvent et « plusieurs grandes maisons en état de les recevoir, « tout vis-à-vis l'hôtel de la commune, qui donne « précisément sur le rempart, non loin de la porte « Saint-Michel, qui aboutit à la route de Paris, que les « Brigands avaient en leur pouvoir. Déjà ces malheu- « reux fusillaient et canonnaient la ville, et la muni- « cipalité surtout, avec une ardeur indescriptible. « Nous leur répondîmes sur le même ton, et cela dura « toute la journée, une partie de la nuit et les trois « quarts et demi du lendemain, ce qui les lassa et « finit par les mettre en déroute.

« Voilà en deux mots le résumé de la nouvelle « tentative de la horde exécrable que depuis sept à « huit mois, sans trop savoir pourquoi, nous avons « tant de mal à exterminer. Mais voici maintenant de « quelle belle manière nos magnanimes frères d'armes « d'Angers se sont illustrés dans cette épineuse af- « faire, et nous ont aidé à les délivrer du fléau d'un « assaut que, d'après toutes les funestes expériences « réitérées du trop triste passé, nous avions tout « lieu de craindre et pour la République et pour eux « et pour nous.

« D'abord les officiers municipaux, dans la cour

« desquels il y avait une assez forte partie de notre « armée qui combattait par bataillons tour à tour sur « les remparts, se trouvèrent tous en écharpe sur « leurs portes quand nous entrâmes chez eux pour « les défendre. Ils nous reçurent très-fraternellement « et ne nous laissèrent manquer de rien de ce qui « était en leur pouvoir, tant pour la défense générale « de la place que pour les desseins les plus minutieux « de tous les individus de notre troupe. On leur doit « les plus grands éloges et en même temps la plus « grande reconnaissance pour le zèle et l'ardent pa- « triotisme qu'ils ont tous montré dans cette occasion « décisive. Ils ne s'écartèrent pas un instant de leurs « postes ni jour, ni nuit, disant et répétant bravement « à qui voulait l'entendre, qu'ils avaient juré d'y « mourir, et qu'eux, ainsi que tous les habitants « d'Angers, étaient disposés à s'ensevelir sous ses « murs plutôt que d'ouvrir leurs portes aux criminels « assiégeants.

« On jugea à propos de hérisser de petits sacs de « terre les rebords des murailles qui sont trop basses « pour favoriser le soldat assiégé pendant qu'il observe « l'ennemi ou qu'il charge son arme. Tout aussitôt, « les bons magistrats se répandent dans les différents « quartiers de la ville, pour en solliciter des femmes, « et, en moins d'une heure, on en vit arriver de toutes « parts.

« On leur fit entrevoir que, pendant que le soldat « se battait, il ne pouvait pourvoir à sa subsistance; « ils firent aussitôt proclamer, au son de la caisse,

« dans toute la ville, qu'on eût à leur faire des soupes « pour les substanter ; mais leurs ordres étaient déjà « prévenus par l'humaine sollicitude du patriotisme « rare des respectables femmes d'Angers. Déjà, les « rues étaient pleines de ces dignes femmes qui s'en- « trechoquaient et couraient vitement aux remparts, « des terrines pleines de soupe à la main, pain et vin « sous le bras, pour restaurer un peu, disaient-elles, « *leurs braves défenseurs*.

« Grâce à l'empressement, à la tendre humanité, « à la grande affluence de toutes ces citoyennes, si « bien méritantes de la patrie, toute notre armée fut « en très-peu de temps pourvue de subsistances, et, « ainsi encouragé au combat, chacun de nos soldats « devint à l'instant, pour les Brigands, un lion terri- « ble qui aurait voulu sortir, s'élancer et foncer sur « eux pour les exterminer tout entiers de sa propre « main, sous les yeux attendris de ces magnanimes « bienfaitrices, que ni les balles ni les boulets, qui « passaient par milliers sur leurs têtes, n'intimidaient « aucunement, ne voyant que le salut public et celui « de leurs chers volontaires dans leur entreprise « courageuse.

« Ce sublime trait de la part de cette portion déli- « cate et chérissable de la République mérite bien « assurément qu'il en soit fait mention très-hono- « rable dans les fastes illustres de notre bonne patrie. « C'est pourquoi nous nous sommes chargés nous- « mêmes de vous en faire la description. La solli- « citer de vous, cette mention, est notre but. La

« reconnaissance nous y oblige. Il nous semble trop « en cette circonstance que les Angevins et les Ange- « vines sont à distinguer du commun de bien des « républicains, qui n'en ont que le nom, pour ne pas « nous empresser de vous attester les beaux traits de « patriotisme dont nous venons d'être et les témoins « et les objets, dans l'enceinte de leurs murailles, « espérant bien qu'ensuite vous vous empresserez à « votre tour de leur rendre justice et de les traiter « tout aussi honorablement qu'ils le méritent.

« Comme votre temps est précieux, nous n'en « dirons pas davantage. Ce n'est point des discours « prolixes qu'il faut ici, c'est de la concision, ce sont « des faits et voilà la relation de tout ce qui s'est « passé de plus remarquable au siége d'Angers ; nous « n'avons plus qu'à garder le silence, vous en savez « assez pour faire votre devoir.

« N'oubliez pas, surtout, qu'un des bons officiers « municipaux qui se sont si bien montrés pendant « le siége d'Angers a été tué d'un coup de biscaïen, « pendant qu'il était en fonctions, et que cette mort « glorieuse est encore plus digne de vos éloges et de « vos apothéoses que celle de l'équivoque *Simoneau.* »

« GOSSEC, quartier-maître du détachement et lieutenant « de la première compagnie du 7e bataillon de Paris, « au nom de tous ses camarades, étant trop pressés de « partir à la poursuite des Brigands pour réunir « leurs signatures. »

Gossec était le frère du célèbre compositeur de ce nom. Il fit deux *cantiques*, l'un à l'honneur des Angevins, l'autre à l'honneur des Angevines, et ces vers

furent chantés partout en chœur, les uns, sur l'air de la Marseillaise, les autres sur l'air des Visitandines.

CDXLII

Choudieu, l'un de nos conventionnels d'Anjou, écrivit de Paris, le 17 frimaire, à Aubry, membre du district :

« La liberté ou la mort !

« Je vous remercie bien, mon cher camarade, de « m'avoir annoncé les excellentes nouvelles que « contient votre lettre du 14. Vivent les Angevins « et ces braves gens qui ont frotté l'armée ca- « tholique! Exterminez donc bien vite cette horde « de Brigands, que nous n'en entendions plus « parler.

« Réparation d'honneur à tous nos concitoyens; « j'ai dit bien des fois qu'il y avait peu de patriotes « à Angers; cette fois-ci je dirai qu'il y a dans cette « ville beaucoup d'âmes valeureuses; et vive la Répu- « blique !

« Nous adressons aujourd'hui à l'administration « du département le décret qui prononce que vous « tous, les citoyens, la garnison, vous avez bien « mérité de la patrie : c'est la récompense la plus « glorieuse de tous vos travaux.

« Continuez à surveiller les malveillants et ça ira « bien.

« Salut et fraternité. Tout à vous et à la patrie. »

Le décret de la Convention (du 5 décembre) fut proclamé et affiché dans toutes les rues. La défiance

et, disons-le, la haine qu'on nous avait portée se changeait en amour.

La Montagne était ombrageuse, elle voyait des ennemis dans tout ce qui raisonnait devant elle et semblait hésiter à partir au premier signe.

Angers n'entendait rien à l'obéissance passive : pas plus au Comité de Salut Public qu'à la Gironde ou au roi.

La république c'était la liberté pour nous.

Dans des heures difficiles les interprétations furent des crimes.

Mais le siége fit voir qui nous étions tous!

Par le courage et la victoire nous conquîmes l'approbation de ceux qui allaient défendre l'indépendance de la patrie contre toute l'Europe. Cette grande réconciliation fut célébrée par des banquets, des joies, des chants et des cris mille fois répétés de vive la Nation, vive la Convention, vive à jamais la République!

CDXLIII

Toute la France s'émut à la nouvelle du siége et de sa fin mémorable.

Plusieurs villes et un grand nombre de sociétés patriotiques écrivirent à nos magistrats pour les féliciter de leur *magnanime conduite et des palmes remportées par les immortels Angevins*. Je choisis entre vingt de ces pièces un document d'après lequel on jugera du ton de tous les autres.

Adresse de la Société Jacobine et Montagnarde de Mézières et de Libre-Ville (Charleville) aux Citoyens et Citoyennes d'Angers.

« Mézières, le 26 frimaire, an II.

« Vous avez montré un sublime courage et la « République vous décerne une grande récompense, « car elle vous applaudit de toutes parts.

« Les Brigands ont brûlé quelques-uns de vos « asiles. Eh bien ! voulez-vous conserver un beau « monument de votre gloire, laissez épars sur la « place même où ils sont accumulés les débris de vos « paisibles toits. Ils attesteront votre valeur ; ils élec- « triseront celle du voyageur qui traversera votre « contrée ; leurs cendres éteintes allumeront dans « tous les cœurs la soif d'une nouvelle vengeance. « Ainsi dans les siècles antiques de la liberté, les « Grecs laissèrent répandus sur la terre les décom- « bres de leurs temples incendiés par les Perses, « jusqu'à ce qu'ils eussent anéanti l'immense armée « du plus puissant des despotes.

« Dignes soldats de la liberté, vieillards, femmes, « enfants d'une cité immortelle, nous vous louons « tous avec enthousiasme, vous guerriers magna- « nimes, d'avoir foudroyé ces hordes d'esclaves ; « vous, vieillards, d'avoir recouvré vos forces passées ; « vous, femmes, de vous être élevées au-dessus de « votre force, et vous, enfants d'avoir devancé l'âge « des combats !

« Mais quel prodige n'opère pas le génie de la « liberté ? A son souffle tout devient également intré- « pide. Il marche, et les satellites des tyrans dispa- « raissent.

« Honneurs éternels vous soient rendus, braves « frères et amis, et puissent tous ceux qui vous admi- « rent avoir le bonheur de vous imiter.

« Recevez le baiser fraternel!

« DESGARCEAUX, président; BÉNISSEIN, ROBERT,
« BOURQUIN et CHEVALLIER, secrétaires.»

L'Adresse de Mézières fut reçue avec des transports de reconnaissance et d'allégresse. Mais un membre du conseil municipal, Coutouly, qui avait les yeux et la bouche de travers mais le cœur droit et l'âme élevée, Coutouly, à la lecture de ces mots : « Les Brigands « ont brûlé vos asiles », fit et écrivit au crayon sur un papier qui courut dans l'Assemblée des observations que je ne veux pas perdre : « La vérité, voilà « l'âme du républicain; aussi les habitants d'Angers, « pénétrés de ce principe, doivent avoir à cœur de « détruire le faux et l'erreur qui se mêlent à ces flat- « teurs éloges. Les rédacteurs de l'Adresse ont droit « à notre gratitude, mais pourtant il est juste de dire « que c'est nous, nous-mêmes qui, ne voulant pas « que nos maisons servissent d'asile et de retranche- « ments à l'ennemi, en avons fait le sacrifice à la « liberté, et que c'est par nous qu'elles sont deve- « nues la proie des flammes. »

Ces remarques, fort goûtées de tous les officiers municipaux, furent insérées dans la réponse, qui, faite par Coutouly même, F. Grille, Farran, et signée de tous leurs collègues, fut sur-le-champ expédiée à la Société de Mézières.

CDXLIV

Les administrateurs du département de Maine-et-Loire firent une invitation pressante aux citoyens :

« Frères et Amis,

« Les traits sublimes de bravoure et d'héroïsme « qui ont caractérisé nos braves défenseurs et grand « nombre de nos concitoyennes pendant le combat « de trente-six heures soutenu contre les scélérats « de la Vendée méritent de passer à la postérité. « Nous désirerions les recueillir avec soin et les « transmettre à la Convention ; mais pour remplir « cet acte de justice, si précieux pour nous, il faut « des renseignements, et nous venons, frères et amis, « vous inviter, vous qui avez été témoins de ces ac- « tions inouïes, à nous faire part de tous les détails « venus à votre connaissance, et sur lesquels doit « naturellement se baser le travail que nous proje- « tons. Dites-nous les noms, l'âge, le nombre des « enfants et la fortune de ceux ou celles qui sont « devenus les vrais martyrs de la liberté ; désignez, « nommez les citoyens qui pourront attester et garan- « tir ces faits de toute espèce, malheureux et glo- « rieux, qui nous occupent, et comptez sur la grati- « tude et de nous et de tous vos compatriotes. Vive « la République une et indivisible !...

« VILLIER, président,
« JEAN VIAL, procureur-général syndic,
« LETOURNEAU, secrétaire. »

Les notes demandées ne vinrent ni aussi vite ni aussi abondantes qu'on l'aurait voulu. Les événe-

ments marchaient, les faits succédaient à d'autres. Du siége on passait à la poursuite. On jetait les yeux non pas en arrière, mais en avant. Personne ne croyait avoir fait mieux que son devoir, et l'on n'apprit les traits particuliers que par des tiers, par hasard et très-incomplétement.

Vial en fit pourtant le rapport à la Convention nationale, et il y joignit une lettre courageuse dans laquelle il dénonçait des trahisons qui étaient à ses yeux manifestes. On le trouvait alors bien hardi et bien imprudent; ceux qu'il attaquait l'accusaient de calomnie; mais le temps a donné raison à ses préventions et justifié la rudesse de ses paroles.

Je transcris sur la minute de son rapport les faits avérés qu'il signale. J'en ai découvert d'autres que je fais suivre à l'honneur des Angevins et des Angevines; qu'ils regardent bien dans ce miroir, et qu'ils sachent ce qu'ils auraient à faire si, ce qu'à Dieu ne plaise, les mêmes circonstances ramenaient pour eux les mêmes devoirs.

LES HOMMES.

« Louesdon (Louis), canonnier du 8ᵉ régiment, eut « le bras fracassé par un boulet ennemi sur le rem- « part, et ses camarades qui le virent chanceler volè- « rent à son secours; mais lui, se redressant: « Ce « n'est rien mes amis, s'écria-t-il, vive la Répu- « blique !... » On l'emporte à l'hôpital, et l'on « reconnaît que sa blessure exige l'amputation du

« poignet : « Coupez, dit-il, en présentant son bras,
« coupez ; vive la Nation ! » Il subit sans jeter un cri
« l'opération . et quand elle est faite, un infirmier
« veut s'en aller avec la main qui vient d'être séparée
« du bras : « Où vas-tu , dit Louesdon ? porte la main
« à mon canon et recommande à mes camarades de
« l'envoyer à ces bougres de Brigands. »

« Le lieutenant Perrin, du même régiment d'artil-
« lerie, était au port Ayrault, à la batterie du chan-
« tier Delaunay, et pendant qu'il pointait, un biscaïen
« siffle et lui enlève l'oreille : « Bravo, c'est excellent
« pour un homme de mon métier que d'être sourd. »
« Le sang coulait avec violence ; il fallut cependant
« le prier pour qu'il se décidât à se faire panser.

« Pâtureau (dit Leblois), fusilier de la 4e compa-
« gnie du premier bataillon de la garde nationale,
« ne quitta pas un instant, pendant tout le siége, le
« mur à froid qui masquait en dedans la porte Cupif ;
« il ne cessa de faire feu sur les Brigands, et pendant
« la seconde alerte du second jour, il fut plus de
« quatre heures, un genou appuyé sur les tuffeaux,
« tirant sur l'ennemi, jusqu'à ce que la nuit fût close
« et que la délivrance fût assurée. Trois soldats du 38e
« de ligne furent tués le 13 frimaire à ses côtés ; deux
« gardes de sa compagnie, Gasnereau et Pilet, furent
« blessés le 14 , en chargeant son arme et la leur,
« qu'ils lui passaient tour à tour pour tirer.

« Tasseau, le tambour, chantait toujours en mon-
« tant ou en descendant la garde, en battant la géné-
« rale ou le rappel. C'était un fredonneur et un mu-

« sicien déterminé ; il savait par cœur et entonnait à « plein gosier *la Marseillaise, la Carmagnole* et tous « les airs patriotiques. Une balle lui frise la poitrine, « et, coupant sa bandoulière, lui fait rouler sa caisse « dans la boue ; il la ramasse d'un grand sang-froid, « l'élève en l'air d'une main, et de l'autre il bat la « charge, en chantant à tue-tête à la face des Bri- « gands :

« Ah ! ça ira, ça ira, ça ira,
« Les aristocrates à la lanterne !

« Huet et Maillocheau étaient amis ; ils avaient été « au même collége, dans les mêmes classes ; ils « étaient dans leurs amours les confidents l'un de « l'autre, et au jour du danger ils ne se quittèrent « pas d'une minute ; on les félicitait de leur bravoure « et de leur bonheur. Le siége allait finir quand Huet « fut atteint dans le corps d'une balle qui le ren- « versa. Maillocheau court à lui et l'emporte avec « trois hommes sur un brancard, le mène chez lui, « le confie à sa femme et remonte sur le rempart « pour n'en descendre qu'après avoir fait sauter le « crâne à trois Brigands qu'il a voulu *sacrifier à son* « *frère d'armes*.

« Mauchien le *bretteur* fut blessé à la porte Saint- « Aubin en tirant sur ceux des Brigands qui vou- « laient à coups de hache forcer les chevaux de frise. « On le panse, on lui met le bras en écharpe, et le « voilà qui d'une seule main se met à recommencer « la fusillade comme de plus belle.

« Un biscaïen tombe dans la gamelle d'une es-
« couade, à la porte Neuve; que fait le caporal (Guil-
« loteau)? il prend et la soupe et le plat, et les jette
« par dessus le mur au nez des Brigands, en leur
« criant : Mangez.

« Poulet (de Précigné), qui était jeune, auda-
« cieux, étourdi, se mit à courir sur le parapet de
« Saint-Julien. Il portait aux Brigands qui étaient à
« la *Fidélité*[1], il leur portait le défi de l'atteindre, et
« il dansait en dépit de leurs balles qui brisèrent les
« contrevents et les vitres de la maison de Vaugi-
« raud, rue Saint-Blaise.

« Prudhomme, grenadier du second bataillon de
« la garde nationale, s'élança sur la glace du port
« Ayrault avec trois de ses amis : Prévost, Grivet et
« Leblond, et il entreprit avec eux d'enlever une
« pièce de 4 que les Brigands, mitraillés par la pièce
« de 36, venaient d'abandonner sur la levée Besnar-
« dière. Ils la traînèrent cent pas, mais une charge
« de l'ennemi leur fit lâcher prise, et ils furent heu-
« reux de rentrer tous quatre sains et saufs dans la
« place à la faveur d'une planche qu'on leur jeta sur
« la Douve. La glace à demi cassée s'enfonçait sous
« leurs pas.

« Beraud et Fardeau, les chefs de bataillon, eurent
« leur chapeau et leur habit criblés de balles sur les
« tours, et ne manquèrent pas à une des exigences

[1] Couvent de filles, alors désertépar elles et qui plus tard fut transformé en salle de comédie bourgeoise, puis en une salle de danse qu'o. nommait *le bal de Terpsichore*.

« de leur périlleux service et de leur grade.

« Les porte-drapeaux avaient juré de périr plutôt « que de se rendre.

« Tout le monde fit son devoir ; mais on citait « comme s'étant particulièrement distingués, après « ceux que je viens de nommer, les frères Leblanc, « gendarmes; Granry, qui tenait le four banal rue « Tulibale; les deux frères Cady, boulangers; Ma- « bile, du port Ligny; Dogucreau le ferblantier; « Constantin le marchand; Fresneau, de la rue Bo- « din (du Petit-Prêtre); Baudron, de la rue Bau- « drière; Coëssin l'entrepreneur; Restaut, Jahyer, « Chasteau; Renou le marchand de chevaux; le « gros Georget; Péraudière; Gohin l'aîné; Boullet; « Goujon l'épicier; Bocage; Bourgeois; Brichet; « Bardet, et le père Goubault de la rue Poissonnière, « qui, dans les vétérans, n'avait pas quitté sa pique « pendant quarante-huit heures. »

CDXLV

Parmi les officiers du régiment d'Aunis, il y en avait un nommé Brillac. Il était de la Réole. Logé chez une dame noble d'Angers, il passait avec elle presque toutes ses soirées. Mais que dis-je avec elle? c'était avec sa nièce qui n'avait pas vingt ans, mais qui était grande, belle, tendre, et par-dessus tout cela extrêmement spirituelle.

La nièce et l'officier s'entendirent. On mangeait ensemble, on causait, et quand on ne se voyait pas on s'écrivait. O doux âge des erreurs, des folies, des

passions, des espérances! Que de confidences on a toujours à se faire! En se quittant on ne manque point d'avoir oublié quelque chose, et ce qu'on a gardé dans son âme est mille fois plus doux que ce qu'on en a laissé échapper. On prend donc la plume avant de se coucher et l'on passe la nuit à griffonner des aveux, des reproches, des prières qui sont l'histoire de toutes ces liaisons.

Ainsi faisait Brillac. Il trompait la tante en adorant la nièce. Que fera-t-il de cette imprudente? l'épousera-t-il, l'enlèvera-t-il? elle a *de la naissance*, mais qu'importe, on n'y pense guère et l'on sera trop heureux à ce moment-là de la lui donner. Ce qu'elle a aussi c'est de la fortune, mais compromise et des parties sous le séquestre à cause des parents émigrés. Bon, c'est bien. Le jeune officier a un oncle à la Convention et par ce canal il compte qu'il fera arranger les affaires. Il épousera donc, il ne trahira point la foi jurée. Il est ravi et fier de la résolution qu'il a prise, il fixe le jour, il compte les heures, les amants sont dans l'ivresse, tout est prêt, on va signer l'acte; c'est le *quatre* que le mariage doit avoir lieu devant le maire, c'est le *cinq* qu'un prêtre caché doit célébrer la messe et couronneres feux des deux enfants.

Enfants, vous dis-je! ils sont trahis du sort! Le 2, Brillac sort de son lit au premier coup de baguette; on bat la générale, il court se mettre à la tête de sa compagnie et l'une des premières balles des Brigands le jette du haut du rempart dans la rue.

Il est blessé au cou, on l'emporte, on croit que ce

ne sera rien. A sa vue la tante s'évanouit, mais la nièce le prend dans ses bras, elle résiste à sa douleur et à ses larmes, elle le soigne, le panse, le réchauffe de tous les noms d'amour; et il ne répond point, il penche la tête sur son épaule, ses yeux sont fermés, il ne les rouvre que pour mourir et les refermer à jamais.

CDXLVI

J'ai promis des notes sur les Angevines. Vous venez de voir les premières, lisez les suivantes :

LES FEMMES.

Une bonne et fraîche paysanne, Renée Texier, veuve Pinard, née et mariée en Saint-Laud, où est encore toute sa famille, était rentrée en ville avec Nail, Tigeou, Bougère, Planchenault, Deniau, Morier et bien d'autres gardes nationaux ainsi que leurs femmes et filles qui *craignaient d'être violées*. Les maris étaient à sa défense; les femmes portaient de la soupe aux combattants. La veuve Pinard fut tuée à la porte Toussaint.

Julienne Macé, couturière dans la rue de la Serine, fut tuée au port Ayrault.

Françoise Courbalay, rentière, rue du Cornet, fut tuée d'une balle par ricochet. Son corps fut jeté dans l'égout.

A la place Saint-Martin, deux femmes, la maîtresse et la servante, furent tuées pendant qu'elles faisaient des sacs à terre dans la chambre haute d'une des

maisons sur lesquelles on a fait le *Concert* (atelier du *Précurseur*).

Cinq femmes portaient, dans un fauteuil, un soldat blessé et traversaient la place des Halles. Elles passaient par la prison lorsque l'une d'elles fut couchée à terre par un biscaïen et ne se releva plus. Les quatre autres continuèrent leur chemin et allèrent jusqu'au palais des Marchands où l'on avait organisé une *permanence*. C'était un hôpital provisoire pour les blessés qui ne pouvaient supporter le voyage jusqu'à l'Hôtel-Dieu et au Ronceray [1].

Madame Evain, la femme de l'horloger qui avait (je l'ai dit) la direction des postes, Mme Queneau, Mme veuve Plas, Mme Frémont, la bonne femme Verger et les demoiselles Duvigneau étaient là jour et nuit avec beaucoup de leurs amies, parentes et voisines. On avait du linge, du bouillon, des attentions infinies pour ces braves défenseurs, qui jamais n'avaient été de leur vie l'objet assidu de tant de caresses.

Justine Vauvert eut la cuisse percée d'une balle sur la porte Neuve. « Ah ! bah ! ce n'est rien » et elle ne bougea pas [2].

[1] L'ancienne abbaye du Ronceray (L'Ecole des Arts) était transformée en hôpital militaire.

[2] Justine était femme de chambre de Mme de Gohin, qui avec son mari, sa femme et ses enfants avait abandonné sa maison du Champ-de-Mars, et s'était réfugiée dans une maison de la rue des Volontaires.

La *maison Gohin*, vis-à-vis la Porte-Neuve, a des appartements doubles, les uns qui regardent les boulevards, les autres qui regardent le jardin. Dans le grand salon du rez-de chaussée, sur le jardin, et dans un fauteuil de soie damassée, devant la cheminée qui était de

Louise Vanjeul, qui, sur la même porte, distribuait des cartouches, eut l'œil droit et la joue effleurés d'un coup de feu : « Oh ! oh ! dit-elle, ce n'est que ça ! » et elle ne voulut quitter la place que pour voler au secours d'un malheureux sous-officier qui, frappé d'une balle à la tempe, tomba, fut un moment relevé par elle et, en cinq minutes, expira dans ses bras.

Passons à la porte Saint-Michel. Jeanne Pioger, de la rue Valdemaine et Mme Garnier de la rue des Poêliers, servaient de la soupe aux artilleurs. Des balles viennent et les blessent, l'une au haut du bras, l'autre au poignet. Le sang jaillit et Mme Garnier, dont la blessure est grave, est enlevée et reconduite chez elle. Mais quand on vient pour secourir Jeanne Pioger : « La soupe est au diable, dit-elle, mais moi « je n'ai rien, presque rien, mon fichu noué en fera « l'affaire, et le seul regret que j'éprouve, savez-vous, « c'est de voir qu'en ce tracas le dîner est perdu. »

De la soupe, des cartouches, des balles, du sang-froid, du courage dans les deux sexes : c'est partout la même répétition.

Les femmes qui sont sur le rempart ont peut-être

marbre blanc avec des perles sculptées en cordon, un chef vendéen était assis bien tranquillement. Une balle partie du rempart, perce une des fenêtres du milieu du bâtiment, du côté du Champ-de-Mars, elle traverse la porte intérieure qui sépare le vestibule du salon, vient frapper sur les perles de la cheminée de marbre, ricoche, atteint le chef vendéen et le tue sur son fauteuil qu'elle brise au dossier.

Je vis, comme beaucoup d'autres, le fauteuil, la cheminée, les trous de la fenêtre et de la porte, le sang sur le parquet. Jamais homme ne fut tué plus singulièrement. La maison est encore toute criblée de boulets et de balles.

moins d'inquiétudes que celles qui sont dans leurs maisons à faire la cuisine et des sacs.

Ma mère, dans la nuit du 3 au 4 décembre, nous força à nous coucher, les domestiques et moi. Nous dormîmes, quoique de moments en moments les boulets nous réveillassent. Nous nous rendormions tout de suite.

Nous dormions, nous, mais ma mère ne dormait pas. Mon père ne rentra point, les hommes restèrent à leur poste. Dès la pointe du jour je m'esquivai et j'allai déjeuner à la porte Saint-Michel.

Ah ! tous ceux dont je parle, où sont-ils?

Morts ! et je vais bientôt les suivre.

J'écris vite ce qui revient à mon souvenir, je le crois utile; assez de gens oublient !

Voici encore quelques faits.

Jeanne Duchesne et Renote Rabouin avaient apporté du pain et du bœuf à des gardes nationaux. Deux de ces gardes sont tués devant elles, mais elles n'en demeurent pas moins là impassibles et ne descendent du rempart qu'à la nuit.

Je termine par une scène plus sombre.

Deux autres femmes, car elles marchaient ainsi souvent par deux, afin de s'entr'aider; deux femmes donc, deux cousines, Perrette et Anne Martin, filles des deux sœurs, étaient l'une auprès de son père, l'autre auprès de son frère, sur le rempart, et leur servant à boire du vin blanc, vieux et fort, pour les exciter à combattre. Un boulet passe et frappe les deux hommes à l'épaule, au front. Ils sont moulus et

broyés sur le coup : « Ah ! les brigands, les gueux ! « ah! braves soldats, exterminez-les ! vengez-nous ! « vengez-nous ! » Tel fut le cri de ces femmes. Elles descendent du rempart, elles emportent les restes de ceux qui leur sont chers ; c'est elles-mêmes qui de leurs mains les ensevelissent, et puis elles reviennent échevelées, palpitantes ; elles reviennent armées de fusils, toutes deux, et pendant trois heures, au milieu du plus grand feu, elles sont sur la porte, animant de la voix, de l'exemple et du geste les officiers et soldats qui ne se lassent pas de les admirer.

Et que sont nos remparts? abattus! Que sont les femmes! mortes, vous dis-je! Où sont ces maisons ruinées et en flammes? On les a relevées, alignées, recouvertes ; elles sont blanches, neuves, meublées avec luxe et peuplées de familles qui n'ont rien vu du siége, rien su, ou que peu de chose, et qui s'imaginent que je leur parle chinois.

Ce qui me touche encore si profondément ne les intéresse guère.

O Dieu ! que de sang versé pour obtenir ce calme

Conservez-le donc sans turpitude, sans honte.

Nous avons acheté pour vous la liberté ; bénissez-l donc et ne vous la laissez pas reprendre !

Et la vérité si chèrement payée, ne la jouez pas au dés et à la Bourse !

Agioteurs que vous êtes, cupides que vous êtes, vous n'avez pas une larme pour les maux de vos pères, pas un marbre pour graver leur nom, pas un regard pour leur histoire, pas une palme pour

leur martyre et pas une couronne pour leur gloire.

Gloire, sans vous et malgré vous immortelle !

Nation froide, accroupie, indolente ! qu'est devenue ta grandeur passée ? tu plies à tout, tu consens à tout, et l'intrigue impunément te traînera sur la claie et dans la fange. Ah ! comme l'étranger t'a traitée ! et encore, aujourd'hui, comme il te foule aux pieds dans sa pensée et te méprise !

Sans cœur, sans foi patriotique, sans morale pure, sans pudeur, votant, ne votant pas, se vendant, se donnant, ignare ici, corrompue là, ô France ! plongée dans l'or, dans le vice, dans l'incertitude, l'anarchie et l'abîme !

Mais je m'égare !

Et je vous demande pardon : il reste un peuple, une âme, une espérance !

La France ne périra pas.

La République vivra !

Tous les germes du bien sont en elle.

Je reprends mon travail et je vais l'achever.

Vous venez de voir dans les pages qui précèdent les traits héroïques de la défense ; lisez maintenant les actes capitaux de la politique, afin de vous rendre bien compte du bouillonnement des esprits à cette époque de guerre, de vertu, de rapine, de triomphe et de deuil.

CDXLVII

On veut par des confiscations payer les frais de la guerre. On veut aussi hâter l'exécution des rebelles pris, jugés, condamnés. Il y a déjà une commission

militaire à Angers, il y en a une seconde qui suit l'armée; on en crée une troisième qui marchera également avec les troupes et satisfera, si elle peut, à ce besoin de vengeance et de destruction qui se mêle partout et dans les deux armées à tant de valeur.

La haine se surpasse dans ses inventions et la furie devient fabuleuse.

C'est cet excès qui a fait l'horreur qu'on ressent aujourd'hui pour la peine de mort.

Si l'on eût tué un peu moins alors, on serait un peu plus disposé à tuer encore.

La guillotine a été imprudente; elle a eu des triomphes qui ont causé sa ruine.

Notez que les juges l'aiment, et que dès qu'on l'attaque ils la défendent avec un soin plein de tendresse; il semble, quand on en demande la suppression, qu'on leur arrache le cœur : c'est leur patrimoine; ils comptent sur elle, ils ont pour le bourreau une idolâtrie pareille à celle que professent les prêtres, et que Joseph de Maistre a très-bien exprimée.

Juges et prêtres voient le maintien de la société dans la conservation des lois de mort.

Et ces idées de sang sont la base des croyances de tous les graves chefs de l'humanité, du gouvernement, de la justice, de l'enseignement, de la morale et de l'Église!

Arrêté de l'Administration de Maine-et-Loire.

« Le Directoire du département,

« Considérant qu'il est urgent de connaître tous

« ceux qui ont commencé et soutenu l'affreuse guerre « civile qui a ravagé notre malheureux pays, qu'il « est de la justice et de l'intérêt de la République de « chercher et de trouver dans les propriétés des scé- « lérats, amis de la tyrannie, une indemnité des dé- « penses énormes que leur répression a causées à la « patrie,

« Le procureur-général syndic entendu,

« Arrête :

« 1. Les administrateurs des districts enjoindront « à chaque municipalité de leur ressort de dresser « une liste nominative de tous ceux qui ont pris part « à la rébellion et des propriétés qu'elles leur con- « naissent.

« 2. Tous ceux qui sont absents de leur domicile « habituel, par le fait seul de leur absence, seront « compris sur cette liste, à moins qu'il ne soit bien « notoire qu'ils sont chargés de quelque fonction qui « les en éloigne et que leur patriotisme ne s'est jamais « démenti.

« 3. Lorsque tous les membres d'une municipa- « lité devront être eux-mêmes compris sur la liste, « ou plutôt lorsque de fait il n'existera plus de mu- « nicipalité dans une commune, les administrateurs « de district feront choix de commissaires intègres « qui recevront une rétribution prise sur les revenus « de ceux dont ils rempliront les fonctions.

« 4. Faute par les municipalités d'exécuter les « dispositions du présent arrêté dans le délai de hui- « taine après sa réception, de vrais patriotes nommés

« par les administrateurs de districts se transporte-
« ront dans les communes aux frais des municipali-
« tés pour la confection de ces listes.

« 5. Les administrations de district feront passer
« ces listes à l'administration du département au fur
« et à mesure qu'elles les recevront, et seront res-
« ponsables de l'exécution du présent.

« *Angers*, 18 *frimaire, an II.*

« VILLIER, VIAL, LETOURNEAU.»

Arrêté des Représentants du Peuple.

« Les Représentants du peuple,

« Considérant que l'indiscipline qui existe dans les
« armées destinées à combattre les Brigands exige
« des mesures de répression aussi promptes que
« sévères ;

« Qu'il est instant de livrer au glaive de la justice tous
« les scélérats qui ont pris les armes contre la liberté
« et qui cherchent par tous les moyens à la détruire ;

« Qu'il importe que tous les ennemis du peuple, en
« un mot, disparaissent promptement de la société
« des hommes ;

« Arrêtent ce qui suit :

« 1. Il sera établi à la suite de l'armée destinée à
« combattre les Brigands une seconde commission
« militaire et révolutionnaire.

« 2. Elle sera composée de trois juges, d'un prési-
« dent, d'un accusateur public, et d'un greffier, les-

« quels pourront être pris parmi tous les citoyens
« indistinctement.

« 3. Cette commission connaîtra de tous les délits « militaires et de tous ceux attentatoires à la liberté « et à la sûreté générale.

« 4. Les coupables seront jugés d'après les lois « révolutionnaires et celles contenues dans le Code « pénal militaire.

« 5. La commission sera tenue de suivre l'armée « partout où elle ira et de s'établir près du quartier-« général dans les lieux où elle fera la station, à l'ef-« fet de quoi il sera remis à chacun de ses membres « un cheval pris parmi ceux du dépôt des remontes « établi à Angers.

« 6. Les citoyens Mory, attaché au bureau de « l'état-major, Morin et Vacheron, employés près « l'armée, sont nommés juges de la dite commission, « qui sera présidée par le citoyen Proust, membre « du Comité révolutionnaire établi à Angers. Le « citoyen Allain, capitaine de la section révolution-« naire d'Angers, fera les fonctions d'accusateur pu-« blic, et Parquet, attaché à l'état-major, celles de « secrétaire-greffier.

« 7. Il sera alloué à chacun des membres une « indemnité de 10 livres par jour.

« 8. Il sera mis à la disposition de la commission « militaire et révolutionnaire une somme de 3,000 « livres pour ses frais de bureau, impression, trans-« port et toutes dépenses relatives à l'*exécution de ses* « *jugements*. Cette somme sera délivrée par le payeur

« général de l'armée, sur les fonds de la guerre, à « l'effet de quoi, copie collationnée du président lui « sera expédiée.

« 9. La commission militaire pourra décerner des « mandats d'arrêt et d'amener, et requérir la force « publique pour leur exécution, autant que pour la « sûreté et la tranquillité de la France.

« 10. Elle entrera sur-le-champ en fonctions, et « le président est chargé de son installation. »

« *Angers, 19 frimaire, an II.*

« ESNUE-LAVALLÉE, LEVASSEUR,

La commission, aussitôt sa mise en œuvre, requit un attelage d'artillerie légère pour la *sanctam guillotinam.*

L'exécuteur et ses deux aides burent en jouant dans des crânes chevelus, et l'on vit des peaux d'hommes qu'on avait fait tanner pour qu'un tailleur des hussards, un méchant borgne, en pût faire des culottes.

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

CDXLVIII

LETTRE du Commissaire du Mans stationné à Foultourte au Comité défensif.

Foultourte, le 15 frimaire an II.

« Les commissaires Beaufils et Drouault notables « de La Flèche, Chaudemanche et Périnet, habitants « de la même ville et membres de l'administration « du département, arrivent à Foultourte, lesquels nous « assurent que la nouvelle officielle est arrivée de « Durtal, qu'hier 14, il y a eu un combat entre les « Brigands et l'armée stationnée à Angers ; que les « premiers ont été complétement battus et qu'ils se « replient sur La Flèche ; que déjà plusieurs com- « munes se portent en armes sur Durtal pour s'op- « poser au passage de ces scélérats, les disperser et « les exterminer.

« Si les 1,600 hommes que vous envoyez du Mans « n'ont point de vous l'ordre formel de coucher ici, « je prendrai sur moi de les faire marcher tout de

« suite pour arriver à temps à Durtal et contribuer à « arrêter les Brigands au pont qui est rompu, dit-on.

« En tout état, je vois encore du danger au poste « où je suis. Je vous prie de permettre que j'y reste « ou du moins de me porter sur l'ennemi comme « simple garde national.

« Le général Marigny a péri malheureusement « d'un coup de canon; la mort de ce brave homme « doit affliger toute la République.

« Salut et fraternité,

« FAUCHON. »

La Municipalité de Durtal au citoyen Garnier, de Saintes.

« *Durtal, le* 15 *frimaire, an II*, 6 *heures du soir.*

« Citoyen représentant, nous venons de recevoir à l'instant même par un gendarme de La Flèche votre lettre de ce jour, par laquelle vous nous annoncez que vous venez à notre secours contre les Brigands qui se trouvant vivement repoussés d'Angers voudraient refluer sur nous.

« Nous avons eu des secours de La Flèche dès ce matin. Des compagnies de braves sont arrivées avec trois pièces de canon; mais à notre grande douleur ce détachement est retourné vers midi à La Flèche. Nous avons supposé que c'était par l'ordre du commandant des deux cents chasseurs à cheval qui sont ici et qui paraît avoir la nouvelle que la horde des pouillards se porte sur la route de Baugé.

« Nous vous donnons avis qu'il a été fait par l'ingénieur Goury une tranchée en avant du pont et que

de plus une arche a été coupée ; on y travaille encore. On pense ainsi arrêter la marche de l'ennemi s'il s'avise de venir de nos côtés. Mais vous savez, citoyen représentant, que sans de l'artillerie et des troupes en nombre suffisant, nous ne pourrions, quoi que nous fissions, résister longtemps.

« Nous comptons sur votre exactitude à nous aider. Le cas est pressant.

« Salut et fraternité,

« Les Officiers municipaux de Durtal,

« LIVACHE, HORTION, HERVÉ.

« *P. S.* On rapporte à l'instant que les Brigands se jettent sur les Ponts-de-Cé.

« *Deuxième P. S.* Non, ce n'est pas sur les Ponts-de-Cé, mais sur Suette que décidément les pillards marchent. »

La Municipalité de Durtal, aux autorités constituées de la Flèche.

« *Durtal*, 15 *frimaire.*

« Citoyens,

« L'armée ennemie après avoir été battue le 13 et le 14 s'est jetée sur la route de Durtal pour y revenir ainsi qu'à La Flèche. Mais comme les Brigands ont sans doute appris que la tranchée se faisait à Durtal, ils se sont portés par Baugé où ils sont entrés à 11 heures.

« L'armée des Mayençais les poursuit.

« Il y a eu un combat dont on ignore le résultat.

« Il paraît qu'il y a déroute chez ces Brigands et il y a certitude que plusieurs d'entre eux sont attaqués de maladie dissentérique, ce qui les contraint de

se jeter de droite et de gauche en assez grand nombre pour faire du mal.

« La grande route de Durtal à Angers est libre. Il a passé aujourd'hui une ordonnance militaire qui venait d'Angers.

« Vous avez 1,500 hommes à La Flèche pour marcher contre les Brigands. L'armée de Saumur va sans doute en faire autant ; mais il faudrait les cerner, car autrement ils feront des ravages comme ils ont fait ici en passant la première fois.

« Au surplus les Brigands sont à moitié battus et le seront bientôt entièrement.

« Salut et fraternité,

« Les Maire et Officiers municipaux de Durtal.

« TIRAN, maire: LIVACHE, HORTION. »

LETTRE du Mans à la Municipalité de Savigné.

« *Le* 16 *frimaire,* 9 *heures du matin.*

« L'ennemi est entré à Baugé hier à la nuit. L'armée de Mayence l'y a joint et attaqué. On ignore la perte des Brigands, mais ils fuient à toutes jambes et font beaucoup de mal où ils passent. Il paraît qu'ils se replient sur Château-Lavallière.

« Salut et fraternité,

« LEBRUN. »

Les Administrateurs d'Indre-et-Loire à ceux de la Sarthe.

« *Tours, le* 16 *frimaire.*

« Les Brigands ont attaqué Angers le 13 à 10 heures « du matin ; la canonnade a été très-vive. Le fau-

« bourg Bressigny a été incendié : nous avons perdu « le général Marigny, tué d'un coup de canon. Enfin la « troupe scélérate s'est retirée en désordre poursuivie « jusqu'au Lion d'Angers, et a perdu 3,000 hommes [1].

« La fatigue, la misère, la maladie, le froid, les « armes républicaines pressent ces monstres de toutes « parts. Ils viennent de se porter à Baugé le 15 au « soir.

« Voici le moment de se réunir, de ne pas donner « aux tigres expirants le temps de reprendre haleine. « Marchons contre eux de tous les points, attaquons-« les de tous les côtés, nous garantirons à jamais « notre sûreté commune et le salut de la Répu-« blique.

« Salut et fraternité,

« Clément DE RIS, L. Ath. VEAU, L. Texier OLLIVIER. »

Le Comité défensif de Sillé au Comité du Mans.

« *Sillé-la-Montagne* (*Le Guillaume*), 16 *frimaire*.

« On nous assure que l'armée Brigantine est à « Durtal, que l'armée de Rennes a coupé les ponts « et que les Brigands vont être bloqués dans cette « commune. Cela est-il vrai, citoyens? instruisez-« nous des mouvements de ces monstres qui désolent « nos côtés.

« Salut et fraternité.

« TOUSCHARD, LATOUCHE, TROUILLARD,
« LESOURD, CHOUPPE. »

[1] Erreur. Les Brigands n'ont attaqué Angers que par la rive gauche de la Maine, et n'ont point, de cette fois, paru sur la route du Lion.

CDXLIX

Les Brigands n'ont occupé Baugé que vingt-quatre heures; ils sont entre cette ville et La Flèche, après avoir fait, mais inutilement, une pointe sur la route de Saumur.

Une lettre de Bénaben va nous fournir d'amples détails.

J'ai dit, dans mes autres volumes, ce que c'était que Bénaben. Son compagnon Duverger étant mort, il continue à chevaucher avec les généraux, armé d'un gros bâton tordu et à nœuds qui lui sert de massue; mais il frappe rarement, sinon sa bête. Il était à Dol, à Antrain, où il pensa être pris et où il eut une belle peur.

Il revint à Angers avec l'armée de Rennes et il n'y resta que deux jours. Il en sortit avec Marceau, qu'il faisait rire. La lettre que je donne de lui est sur le ton familier et badin. Il n'en avait pas d'autre et ce style lui allait. Il mêlait le sérieux au bouffon; je l'ai vu sublime, je l'ai vu trivial, grotesque, obscène. Il n'épargnait pas le papier et il s'était fait, au milieu du tapage, une espèce de position de mouche du coche et de Triboulet, qui fit oublier sa vieille robe et sauva sa tête.

J'ai donné de lui à la Bibliothèque d'Angers, en vers, prose, comptes-rendus, motions et discours de tout calibre, de quoi faire un volume où se trouveraient beaucoup de faits originaux, inconnus, importants.

Voyons sa lettre; elle est datée de Baugé, le 17

frimaire an II de la République et de la mort du tyran, à neuf heures du soir.

LETTRE de BÉNABEN, aux Administrateurs de Maine-et-Loire.

« Citoyens,

« Quoique je ne sois parti d'Angers qu'à neuf « heures du matin, j'ai été assez heureux, grâce aux « jambes de mon cheval, pour assister à la bataille « que notre cavalerie et une partie de notre infante- « rie, sous les ordres de Westermann, ont livrée aux « rebelles de la Vendée. Je me suis avancé d'assez « près, avec mes deux ordonnances, pour entendre « siffler les boulets autour de mes oreilles.

« Les ennemis étaient alors à une lieue environ de « Baugé, sur la route de cette ville à La Flèche. J'ai suivi « les combattants jusqu'à une lieue au delà, laissant « derrière moi les divisions Muller et Amey. Je les « aurais suivis plus loin, si, ayant parlé à trois ordon- « nances que Westermann avait successivement « envoyées pour faire avancer les deux divisions, je « n'eusse voulu m'instruire par moi-même de la cause « de leur immobilité. Il était presque nuit lorsque « j'ai atteint le corps d'armée qui se disposait à éta- « blir son bivouac dans le lieu où je l'ai trouvé, c'est- « à-dire à trois quarts de lieue de Baugé. Tout ce que « je puis vous dire du succès de cette journée, c'est « que les ennemis ont été battus à plate couture, et « qu'ils ont dû laisser un grand nombre de morts sur « le champ de bataille. Si l'armée républicaine de

« Saumur prend la route de Baugé, et si celle de Klé-
« ber prend celle de La Flèche, je ne doute pas que
« le jour de demain ne soit le dernier pour les Bri-
« gands.

« Lorsque j'ai vu que le corps d'armée dont j'ai
« parlé se disposait à bivouaquer, j'ai été droit à
« Baugé, où j'espérais trouver un abri plus commode
« qu'à la belle étoile. Je suis le premier patriote (avec
« mes deux ordonnances) qui sois entré dans cette
« ville depuis que les Brigands l'ont évacuée : aussi
« n'y ai-je reçu d'abord que les félicitations de deux
« enfants qui m'ont demandé comment je me por-
« tais. Les hommes et les femmes, ne sachant en-
« core si j'étais un patriote ou un Brigand, se tenaient
« tapis dans leurs maisons; j'en ai pourtant trouvé à
« la fin deux à qui j'ai demandé où la municipalité
« tenait ordinairement ses séances. Ils m'ont répondu
« que c'était au château. Je m'y suis transporté tout
« de suite et je n'y ai trouvé qu'une concierge que
« ma présence a glacée de frayeur. J'ai tâché de la
« rassurer en la qualifiant de *citoyenne*. Je lui ai de-
« mandé ensuite à qui appartenait une superbe voi-
« ture que j'avais trouvée à l'entrée du château; elle
« m'a répondu qu'elle appartenait aux Brigands, qui
« n'avaient pu l'emmener avec eux, ayant été obligés
« d'en prendre les chevaux pour les atteler à une
« pièce d'artillerie : dans ce cas, lui ai-je répondu,
« je m'en empare au nom de la nation, car je suis
« un commissaire du département de Maine-et-Loire.

« Je me suis informé aussitôt où pouvaient être les

« harnais et je les ai trouvés. Vous devez bien penser « que je n'ai rien eu de plus pressé que de faire « transporter dans l'auberge où je logeais ladite voi- « ture pour la soustraire à la rapacité des généraux « ou des hussards, qui n'auraient pas manqué de la « vendre sur-le-champ pour faire la *ribotte*[1],

« Si j'avais pu me procurer des chevaux ou des « bœufs, je l'aurais fait conduire pendant la nuit à « Angers; mais je ferai en sorte qu'elle vous par- « vienne en toute sûreté. Cette voiture peut valoir « environ 6,000 livres, quoique les Brigands en aient « enlevé les coussins, que leurs canonniers, m'a-t-on « dit, ont mis sur leurs caissons.

« J'ai trouvé beaucoup de cadavres depuis Angers « jusqu'à Suette, depuis Suette jusqu'à Baugé, de- « puis Baugé jusqu'au champ de bataille.

« Par les renseignements que j'ai pris ici, il paraît « qu'avant l'arrivée des Brigands on avait fait filer « vers Saumur tous les vivres et tous les fourrages. « C'est la seule manière de vaincre des gens de cette » espèce, lorsque les soldats chargés de leur faire la « guerre ne veulent point les combattre ou fuient « lâchement devant eux[2].

« Vous ne serez peut-être pas fâchés de savoir quel-

[1] Il ne fait point de distinction, il accuse tout le monde pour se faire valoir seul.

[2] Oui, il y a des corps qui fuient, il y a eu des déroutes dans les troupes républicaines, mais, en somme, les Brigands sont ruinés et, encore un peu, tout ce qui a passé la Loire sera détruit.

Bénaben écrit comme un gascon qu'il est, il ne faut pas s'en fier à ses jugements, mais voir les faits.

« que chose de l'affaire qui a eu lieu hier, à trois « lieues de Baugé, sur la route de cette ville à Sau- « mur. Cette affaire qu'on avait voulu faire passer « pour un échec a été toute à notre avantage. Wes- « termann, après avoir plusieurs fois chargé les en- « nemis avec sa cavalerie, a fait mettre pied à terre « et s'est battu avec la carabine comme l'auraient pu « faire des fantassins avec des fusils; mais n'ayant que « quatre cents hommes avec lui, il a été obligé de « battre en retraite jusqu'au delà de Jarzé, dont les « Brigands ont brûlé le château. Mais cette retraite « était honorable, c'était une jolie retraite, une re- « traite, comme le disait plaisamment un hussard, « *faite pour l'amour*.

« Je me suis informé ici quelle pouvait être la force « de l'ennemi. On m'a dit qu'il avait trente pièces « de canon et douze caissons seulement dont la plu- « part étaient vides. On m'a dit aussi qu'il manquait « totalement de cartouches, et que le jour qu'il avait « évacué Baugé, on ne distribuait que de la poudre, « des balles et du papier pour charger les fusils à la « façon des chasseurs. Les Brigands ne savent plus « où donner de la tête; ils sont excédés de fatigue et « de faim, et sont privés de presque tous les moyens « de défense. Ainsi, rassurez bien nos concitoyens; « bientôt les Brigands de la Vendée n'existeront plus; « il y a longtemps que leur règne serait fini si l'on « n'eût mis à la tête des armées destinées à les com- « battre des généraux ou traîtres ou inertes. »

CDL

Kléber a quitté la *levée*; il revient par Beaufort et les chemins de traverse pour retrouver Durtal et marcher sur La Flèche par Bazouges et la rive droite du Loir, pendant que Marceau et Tilly s'y portent par la rive gauche.

Westermann est à l'avant-garde de cette colonne de gauche; et pensant qu'il est soutenu par les divisions Muller et Amey, il s'engage sans réserve, selon son habitude, à la poursuite de l'ennemi.—Mais Stofflet et Piron se retournent et le ramènent battant pour la seconde fois. Les leçons ne lui manquent pas et ne lui servent à rien.

Amey et Muller ont fait halte; ils sont mous et ivrognes, et donnent à leurs soldats l'exemple du désordre. Le vin de Baugé est maigre, il leur porte au ventre plus qu'à la tête; tout ce corps d'armée est dans une dégoûtante saleté.

CDLI

Larochejaquelein est en face de La Flèche. On a coupé le pont; il envoie Forestier par Bazouges, pour passer le Loir, en aval, avec des tirailleurs habiles, et, quant à lui, il va par Créans, en amont, avec trois cents cavaliers ayant des fantassins en croupe, et franchit la rivière par le moulin des *Belles-Ouvrières*, sur la chaussée, bien qu'il y ait dix-huit pouces d'eau dessus.

Son projet est de prendre La Flèche entre deux

feux ; mais il faut marcher vite, et par le courage suppléer le nombre.

Forestier trouve Chabot avec des chasseurs qu'il culbute et chasse[1].

Larochejaquelein fond, de son côté, sur La Flèche, pénètre dans la ville, s'empare du collége, et met en fuite la garnison républicaine.

Sans perdre une minute, il fait jeter des poutres, des planches sur les piles du pont, rétablit le passage, et ouvre une retraite à ses bandes effarées.

Tout le temps que défilent les Vendéens, Larochejaquelein les encourage et les protége, allant au galop de la tête à la queue, comme un fidèle chien de berger, mais qui ne parviendra pas à sauver le troupeau marqué du sceau fatal de la boucherie.

CDLII

Avançons. La Flèche est au pouvoir des Brigands. Ils sont à Mareil, ils attaquent Clermont-Gallerande.

C'est le pays de cocagne, c'est là qu'on engraisse les poulardes, dites du Mans, qu'on vend à Paris pour les jours gras. Nous allons entrer en carnaval, mais il n'y aura pour nous ni violons, ni gavottes. Les basses-cours sont dévastées et muettes ; on ne trouve plus de paille pour les chevaux, plus de seigle ou d'orge pour les hommes.

[1] Forestier en passant au château de Bazouges y trouve une famille d'émigrés, trois dames ravissantes de beauté et vendéennes dans l'âme, qui le reçoivent et guident sa marche.

Les Brigands, quoique affaiblis, résistaient partout, dans les bourgs, dans les fermes. Nous n'avancions que lentement. On leur tuait moins de monde par le plomb et le fer qu'on n'en trouvait de morts par la faim, le froid et la misère.

L'air était empesté à une lieue à la ronde.

Allez dans les campagnes, au printemps, vous les trouverez couvertes de fleurs qui les enchantent et les embaument; mais en ces jours maudits, il s'exhalait de leur sein une odeur de cadavre et de pourriture qui faisait vomir.

On voyait çà et là des femmes coupées en deux, des enfants tués dans les bras de leurs mères, et des soldats bleus écharpés, mutilés, un pêle-mêle de morts, des membres épars sur la neige : un spectacle d'horreur.

CDLIII

Lettre du Commissaire à la suite de l'armée de la Sarthe au Comité défensif du Mans.

« *Foultourte*, 16 *frimaire, onze heures du soir*.

« Citoyens,

« Les scélérats de la Vendée se sont jetés sur La « Flèche en revenant d'Angers. Huit cents braves « leur ont fait payer cher le stérile plaisir de s'être « emparés d'une ville déjà présentant le triste tableau « de leur premier passage.

« Que nos concitoyens se rassurent d'après ce « grand exemple de courage et d'héroïsme; qu'ils « apprennent que ce n'est point du grand nombre

« qu'on doit attendre le succès, mais de la bonne
« harmonie, de la fermeté et de la volonté de battre
« des rebelles, qui n'ont remporté quelques avanta-
« ges que par la malveillance de certains aristocrates
« et de la terreur qu'ils ont inspirée à des âmes fai-
« bles ou pusillanimes.

« Vous demandez comment il se peut faire que le
« bataillon du Mans manque de munitions de guerre?
« je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il en était
« dénué au point d'en emprunter du bataillon de
« Bellesme, qui, avec cette grandeur d'âme qui
« caractérise les vrais sans-culottes, lui en a offert
« et donné quinze cents paquets.

« Rien de plus urgent que d'envoyer à notre
« bataillon des cartouches, des gargousses et des
« pierres à fusil.

« Je ne vous dirai, à la louange de nos canonniers,
« autre chose que ceci : leurs caissons sont bientôt
« vides.

« En dépit des circonstances, je vais vous annon-
« cer encore de bonnes nouvelles : En ce moment,
« entre chez le général (chez qui je fais ma corres-
« pondance) un chasseur du détachement stationné
« à Clermont, qui, au nom de son officier, annonce
« que l'armée bat à plate couture les Brigands, et
« que si l'on porte les forces qui sont ici sur La
« Flèche, il sera possible de reprendre cette ville ce
« soir.

« Salut et fraternité,

« FAUCHON. »

L'espérance de Fauchon a été vaine. Les Brigands ont passé sur le corps des troupes républicaines du poste de Clermont-Gallerande, et les voilà qui franchissent les hauteurs du château Sénéchal, menacent Foultourte et se précipitent sur nos colonnes en redoublant de fureur.

LETTRE de GARNIER (de Saintes) aux Administrateurs de la Sarthe.

« *Foultourte, 17 frimaire, an II.*

« La journée de Clermont, citoyens, a été chaude. « Nous nous sommes battus comme des enragés, et « nous avons fait payer cher à l'ennemi le plaisir « de nous faire replier.

« Je n'entrerai dans aucun détail. J'écris à la « Convention nationale. Prenez connaissance de ma « dépêche et expédiez-la aussitôt.

« Regardez cette journée comme une victoire. « L'ennemi ne peut avoir à La Flèche ni cavalerie ni « artillerie, et s'il est pressé par nos armées venant « d'Angers, comme je n'en doute pas, les mesures « que j'ai prises de faire couper tous les ponts lui « deviendront funestes.

« Faites toutes les dispositions nécessaires pour « que le peuple soit éclairé sur cet événement, et « que la malveillance ne répande point au milieu de « lui de ridicules terreurs.

« Continuez toujours de travailler à vos retranche- « ments. Si nous étions attaqués au Mans, nous « donnerions, j'espère, à ces coquins, une frottade

« égale à celle qu'ils viennent d'essuyer à Angers.

« Que tout le monde reste donc calme à son poste.
« C'est la fermeté et le sang-froid qui assurent le
« succès.

« L'armée réunie à Foultourte y demeurera
« demain; et tant qu'elle se maintiendra dans son
« attitude actuelle, on doit être sans inquiétude.

« Je me rendrai demain matin dans vos murs pour
« tranquilliser vos concitoyens et assurer l'exécution
« de toutes les mesures dont votre ville est sus-
« ceptible.

« Salut et fraternité.

« Le Représentant du Peuple,
« GARNIER (de Saintes). »

Lettre de CHABOT à Garnier (de Saintes).

« *Chateau-Sénéchal, le* 18 *frimaire.*

« Citoyen représentant, j'ai tenu tant que j'ai pu
« à La Flèche. Lacroix a fait de même à Durtal, Cha-
« pelain de même aussi à Clermont. Mais la masse
« des Brigands est telle qu'elle écrase à elle seule des
« forces aussi faibles que les nôtres. Le courage n'y
« fait rien, chacun a fait son devoir. Je vais me re-
« plier sur Foultourte avec Chapelain. Quant à Lacroix
« il a pris par Vion, et depuis vingt-quatre heures je
« n'ai pas eu de ses nouvelles.

« Je marche en ordre; je m'arrête à toutes les
« hauteurs. Les fossés et leurs talus sont nos retran-
« chements. Je bats en retraite de manière à main-
« tenir l'esprit des troupes et à montrer encore aux

« Brigands à quelles gens de valeur ils ont affaire.

« Mais enfin, je vous en avertis, l'ennemi nous « suit de près et vous n'avez qu'à vous bien tenir sur « vos gardes.

« Salut et fraternité,

« Le Général CHABOT. »

ARRÊTÉ du Représentant du Peuple.

« Considérant que les citoyens du Mans sont plus que jamais disposés, malgré la faiblesse de leurs moyens, à résister aux attaques des Brigands et que le civisme donne la vigueur.

« Arrête : que dans toutes les rues par où les Brigands pourraient se porter, il sera placé des fûts de barriques, des bois, fagots et autres objets propres à embarrasser les communications ;

« Autorise les commissaires nommés à cet effet à requérir les personnes qu'ils jugeront capables de ces opérations et, en cas de refus, à les mettre en arrestation comme suspects; et pour donner plus de latitude au plan de résistance à opposer, il est enjoint, sous peine d'arrestation, à tous citoyens indistinctement, du moment que le signal d'alerte sera donné, de barricader les portes de sa maison et de se joindre à la force armée, laissant aux femmes patriotes le soin de lancer des croisées les pierres, les meubles, l'eau bouillante, pour exterminer l'ennemi.

« Dans le cas où il se trouverait un individu assez scélérat pour tourner ce moyen de défense contre

les patriotes, il sera fusillé aussitôt et sa maison rasée.

« *Fait au Mans, le 18 frimaire, an II.*

« **Le Représentant du Peuple,**

« **GARNIER (de Saintes).**

Le Citoyen Maire du Mans aux Citoyens détenus dans les prisons de cette ville.

« Vous, qui avez eu le malheur d'encourir la dis-
« grâce du peuple, vous, qu'il a cru, dans sa pré-
« voyance, devoir priver de votre liberté, qu'atten-
« dez-vous pour regagner sa confiance? Que vous pro-
« posez-vous de faire pour suspendre le jugement qu'il
« va, dans sa justice, prononcer sur votre sort? seront-
« ce des pétitions que vous allez lui adresser ou à
« ses représentants, tandis que vous avez tant de bien
« à faire? Méritez-vous le nom de bons citoyens,
« tandis que tant de malheureux, tant de familles
« pauvres et honteuses, gémissent perpétuellement
« sous le poids accablant de la misère la plus af-
« freuse? toutes les victimes de l'indigence ne dé-
« posent-elles pas évidemment contre votre inhuma-
« nité, contre votre incivisme?

« Sous un gouvernement juste, bienfaisant, la
« subsistance du pauvre n'a-t elle pas un droit na-
« turel et forcé au superflu du riche?

« Et dans un pays régi par des lois vraiment répu-
« blicaines, les citoyens manqueraient de pain dans
« notre commune! et des riches regorgeraient de
« biens!

« Qu'avez-vous donc fait, hommes riches et aisés, « pour justifier votre civisme ?

« Les malheureux, les patriotes, sont journellement « en butte aux horreurs de la faim ; tous les jours « ils versent leur sang pour faire triompher la cause « de la liberté. Ici, une citoyenne expose ce qu'elle « a de plus cher, la vie de son mari, pour la défense « de la patrie. Là, ce sont de respectables vieillards « qui sacrifient leur unique soutien, leurs propres « enfants, pour le triomphe de la cause chérie... Et « vous, riches, heureux et tranquilles dans vos foyers ; « vous que l'aisance met au-dessus du besoin, qui « n'avez que des désirs à former, vous tiendrez à de « vils sacrifices pécuniaires ! vous oserez calculer et « mettre froidement dans la balance la jouissance « factice d'un mets plus ou moins délicat, peut-être « même d'une partie immorale, avec la vraie et « solide jouissance d'un bienfait, avec la satisfaction « délicieuse de rassasier la faim de votre frère ? « Quelle âme honnête qui ne s'indigne à l'idée seule « d'une comparaison si choquante ?

« Une mesure de sévérité nécessaire, indispen- « sable pour le salut de la République, ne doit pas « anéantir le germe du sentiment d'humanité et de « bienfaisance inhérent au cœur des Français. Si vous « êtes dignes de ce nom, vous en remplirez les de- « voirs. C'est quand la loi vous frappe que vous de- « vez vous efforcer de mériter son indulgence.

« C'est quand nos difficultés sont les plus grandes « que vous devez venir à notre aide et reconquérir

« par là quelques droits à l'indulgence du peuple.
« Je vous ouvre cette voie, ne la fermez pas.

« Ah! citoyens, n'en doutez pas, le jour des lumières est arrivé, les principes éternels de justice et de raison, base immuable de notre constitution, sont fortement sentis, enfin ils triomphent de tous les obstacles, et malheur à ceux qui les auront méconnus : les vengeances nationales vont en faire une justice prompte et éclatante.

« POTIER, Maire. »

LA MUNICIPALITÉ DU MANS

ARRÊTE que les noms des rues de la ville seront changés ainsi qu'il suit :

ANCIENS NOMS.	NOUVEAUX NOMS.
Rue St-Flaceau,	Rue Jean-Jacques.
Rue St-Honoré,	Rue Marat.
Rue St-Julien-le-Pauvre,	Rue Brutus.
Rue St-Vincent,	Rue de La Montagne.
Rue St-Pavin-de la Cité,	Rue de la Joie civique.
Rue St-Giles,	Rue Ça Va.
Ruelle St-Benoist,	Ruelle de la Fraternité.
Rue St-Benoist,	Rue de la Révolution.
Rue Dorée,	Rue de l'Unité.
Grande rue,	Rue de la Sarthe.
Rue Gourdaine,	Rue Ça Ira.
Rue St-Charles.	Rue Voltaire.
Rue Danse Renard,	Rue de la Carmagnole.
Grande rue du Greffier,	Rue de l'Union.
Petite rue du Greffier,	Rue des Mayençais.

ANCIENS NOMS.	NOUVEAUX NOMS.
Place St-Michel,	Place Frugalité.
Rue St-Jacques,	Rue Beaurepaire.
Rue St-Nicolas,	Rue Dampierre.
Rue St-Germain.	Rue Desjardins.
Rue des Chanoines,	Rue Lepelletier de St-Fargeau.
Rue du Doyenné,	Rue de la Réforme.
Rue Bourgeoise,	Rue Thionville.
Place St-Pierre,	Place de la Liberté.
Emplacem. des Jacobins,	Place de la Réunion.

CHAPITRE DEUXIÈME

CDLIV

Bézard écrit de Versailles : « Les corps adminis-
« tratifs de la ville ont découvert dans un cabinet du
« ci-devant roi trois nouveaux livres rouges, où sont
« consignées des largesses clandestines et honteuses
« qui se distribuaient à la bassesse et au crime pour
« appesantir les chaînes et la misère de ce bon
« peuple qu'on pressurait de toutes parts.

« C'est un ensemble curieux de turpitudes et d'in-
« famies. »

Philippeaux a fait un catéchisme moral et religieux qu'il imprime à grand nombre et distribue dans toutes les communes de la Sarthe.

L'évêque constitutionnel du département de l'Aisne

a fait prêtre un père de famille, le citoyen Vincent, à Trées-Saint-Denis.

Le citoyen Meynault écrivait d'Alençon : « Les re-
« présentants du peuple auront bien de la peine à
« organiser le gouvernement révolutionnaire, car
« l'Orne, la Sarthe, la Mayenne, sont pleins de fédé-
« ralistes, de fanatiques, d'aristocrates. »

Le citoyen Ledru (ancien génovéfain et curé constitutionnel de la paroisse du Pré, au Mans) contredit Meynault ; et pour preuve du bon esprit qui règne, sinon dans toutes les communes du ci-devant Maine, au moins dans une grande partie, il lit à la Société populaire du Mans des extraits de sa correspondance avec les districts du département de la Sarthe, et termine ses communications par la note suivante :

« Le culte de la raison et de la philosophie natu-
« relles n'est pas seulement l'apanage des cités. Le
« fanatisme est également près d'expirer dans les
« campagnes. La commune de *Sévola* (ci-devant
« Saint-Agnan-sous-Ballon) a célébré décadi, 10 fri-
« maire, une fête en l'honneur de la Vérité, de la
« Liberté, de l'Égalité, et le temple dédié jusqu'à ce
« jour à la Superstition l'a été à la Raison.

« Un groupe de vieillards portant une flamme tri-

« colore avec cette devise : *La Vieillesse honorée;* un « groupe d'enfants des deux sexes, mêlés, en signe « de leur innocence, avec cette enseigne : *L'Espérance « de la Patrie;* un troisième groupe de mères de « famille avec cette enseigne : *Les Compagnes de « l'Homme,* se rendirent aux portes du temple dans « un silence et un ordre majestueux, et un vieillard « vénérable dit : « Auguste Vérité, permets-nous « d'entrer dans ce temple proportionné à notre fai- « blesse, mais indigne de toi, car ton temple est « l'univers; il a pour voûte le firmament, pour co- « lonnes les mondes répandus dans l'espace et pour « flambeaux les soleils qui les éclairent. »

« O Vérité sainte, tes enfants sont dignes de toi, « toi seule vas régner dans nos cœurs. »

« A ces mots, les portes se sont ouvertes, tout le « cortége est entré aux cris redoublés de vive la Ré- « publique! vive la Montagne! Après la cérémonie, « le conseil-général de la commune a arrêté que « l'argenterie de la ci-devant église, consistant en « un calice, un ciboire, un soleil et une petite cus- « tode, serait envoyée par une députation de sans- « culottes pour être déposée sur l'autel de la Patrie.

« Tous les décadis il sera fait une annonce des « citoyens morts ; on en fera un objet d'éloge pour le « patriotisme et de bienfaisance pour l'indigence. « Bientôt, la plus grande peine pour la famille des « morts sera quand on n'aura pas quelque trait de « civisme et de vertu à citer à leur honneur. »

LETTRE du Citoyen OLIVIER au Représentant du Peuple Philippeaux.

« *Montfort-le-Brutus, le 19 frimaire, an II de la République.*

« Citoyen,

« Nous venons de fonder ici une Société popu-
« laire. Jamais institution ne fut plus utile pour avan-
« cer l'esprit du peuple et former la raison pu-
« blique.

« Les journaux ne suffisent pas, tout le monde ne
« peut et ne sait pas les lire. Tout le monde, au con-
« traire, peut assister à une séance patriotique, y en-
« tendre les motions faites, parler même, exprimer
« sa pensée et s'éclairer sur la marche des idées et
« des affaires.

« La morale que nous prêchons vaut mieux que
« celle du cagotisme. La salle de nos réunions est tou-
« jours pleine, tandis qu'on se morfondait à l'église
« pour entendre un mauvais sermon des Cotins du
« siècle. »

« Déjà les préjugés disparaissent. Les professeurs
« d'absurdités et de mensonges, en les bannissant eux-
« mêmes de leurs discours, en abandonnant leurs
« routines, apprennent, par leur exemple, au peuple
« qu'ils ont si longtemps trompé, à ne plus respecter
« que la vérité. Cette réparation est bien juste.

« Notre curé, nommé Jean, nous a notifié, il y a
« deux jours, la résolution qu'il avait prise de se ma-
« rier. Déjà la publication est faite à la municipalité,
« et demain il aura une compagne.

« Le curé et un vicaire de la paroisse de Toiry se
« sont fait afficher à la maison commune pour les

« mêmes motifs, et nous ont promis de nous amener
« leurs femmes après la cérémonie de la célébration.
« Ils ont solennisé la fête patronale de Saint-Martin
« pour la dernière fois, et fermant la boutique du
« saint et de tous les saints du calendrier, ils se veu-
« lent consacrer tout entiers aux soins de leur ménage,
« ajoutant qu'ils tâcheront de donner de leur mieux
« des citoyens à la patrie. Ils laisseront à la disposition
« de la commune et de leurs successeurs, s'il y en a,
« s'il s'en présente, les ornements désormais deve-
« nus inutiles pour eux.

« Ces événements si naturels, si conformes à la
« raison et au but de toute société, ne mériteraient
« pas d'être cités si le flambeau de la philosophie
« n'avait encore sur son disque une croûte de préju-
« gés à dévorer qui en altère la pureté. C'est donc
« pour en augmenter l'activité et concourir à son épu-
« rement que je vous prie de donner toute la publicité
« qu'ils méritent à ces deux actes de véritable civisme.

« Je me propose de faire la motion de porter à la
« Monnaie toutes les croix, bénitiers, calices et orne-
« ments d'or et d'argent que l'église de Montfort
« possède, et de substituer à tous ces objets du luxe
« sacerdotal des meubles plus modestes et plus sim-
« ples dont se contenteront très-sûrement ceux qui,
« se rappelant la situation de Jésus lors de la Cène,
« ne doivent pas supporter que l'on change en une
« cérémonie pompeuse la commémoration d'un acte
« de sa vie qui fut le plus beau, parce qu'il s'y mon-
« tra le plus humble et l'égal des vrais sans-culottes

« qui l'appelaient leur maître et dont il était le
« chef.

« Adieu, mon cher concitoyen.

« Salut et fraternité,

« OLIVIER. »

En même temps que je suis pas à pas les faits politiques et militaires, je m'applique à donner les discours et les actes qui marquent le progrès de l'enseignement et des mœurs.

Discours prononcé à la barre de la Convention nationale par le citoyen BOYER, l'un des fondateurs et directeur du collége régénéré de la Sarthe.

« Citoyens représentants,

« Le collége du Mans ne souffre point, il prospère.
« Les professeurs, sourds aux clameurs du fanatisme et
« de l'aristocratie, ont interprété le vœu national pour
« opérer les réformes nécessaires dans l'établissement
« confié à leurs soins. La philosophie et la rhétori-
« que enseignées en français ; un cours de saine
« morale substitué à l'enseignement des opinions
« religieuses ; la suppression de deux classes de lati-
« nité, utilement remplacées par deux écoles civi-
« ques, où les enfants qui ne sont pas destinés à
« un long cours d'instruction reçoivent les notions
« indispensables pour exercer les droits de citoyen :
« tous ces changements, faits de concert avec l'admi-
« nistration du département, avec les corps consti-
« tués du district et de la commune, ont été reçus
« par les populations avec reconnaissance, et ont

« produit des résultats dont les avantages déjà posi-
« tifs ne sauraient évidemment que se perpétuer et
« s'accroître.

« Les élèves ont voulu s'associer aux sacrifices de
« la Nation, et nous déposons entre vos mains le
« montant de leurs dons spontanés pour le service de
« l'armée et le salut de la patrie. »

Ce discours, d'un savant et généreux partisan de la révolution et de toutes les institutions démocratiques, a eu la faveur d'une mention honorable au procès-verbal de la séance conventionnelle [1].

CDLV

GARNIER (de Saintes), aux administrateurs du département de la Sarthe.

« *Le Mans,* 19 *frimaire, an II.*

« Malgré ma bonne volonté pour rester plus long-
« temps parmi vous, citoyens, des ordres réitérés du
« Comité de Salut Public m'imposent l'obligation im-
« périeuse de me rendre dans l'Orne; et quelque

[1] Les doctrines de Boyer et de ses collègues ne sont plus celles de nos représentants, des amis de l'ordre, de ces mandataires du peuple qui voudraient que le peuple fût replongé à cinq cents pieds dans les ténèbres.

Le peuple ! qu'est-ce que cela ? qu'en a-t-on que faire?
Le peuple! n'oubliez jamais ce qu'en a dit Thiers !

Un élu de la Sarthe disait à un marchand qui me l'a redit : « Je ne
« serai content qu'au jour où toutes les écoles de village seront fer-
« mées, où le meilleur ouvrier n'aura plus quotidiennement que trente
« sous de salaire. Que faut-il au paysan ? sa charrue ; que faut-il au
« journalier? du pain !

« Ce même député criait à tue-tête en 1848 : Je suis républicain ! je
« suis républicain ! »

« importante que soit ma présence ici, obéir est mon
« devoir.

« Avant de partir, je vais parler à vos concitoyens.
« Ils ont déjà entendu ma voix. Mes principes et ma
« morale leur ont parlé, je leur parlerai encore avec
« la même franchise et la même énergie.

« D'Alençon je veillerai sur le Mans. Tout ce qu'il
« sera intéressant de faire pour la sûreté de votre
« ville, je le ferai. Je laisse bien des mesures incom-
« plètes, surtout celles que je projetais pour les
« malheureux. Mais j'ai demandé pour vous, au
« Comité de Salut public, un autre représentant du
« peuple. Je le regarde comme nécessaire.

« En attendant, entretenez avec moi une corres-
« pondance suivie, et soyez sûrs qu'en doublant mes
« efforts, je suffirai à ce double travail.

« Faites annoncer à vos concitoyens que je tiendrai,
« à trois heures précises, une séance publique. Indi-
« quez-leur le local où vous croirez plus convenable
« de nous assembler. Appelez-y toutes les autorités
« constituées ; que le résultat de cette conférence soit
« de nous resserrer plus étroitement, de doubler notre
« courage et notre énergie, d'imposer par la force
« de cette union aux malveillants qui trament encore
« dans l'ombre, et aux intrigants qui, se plaçant
« entre les patriotes qu'ils dénigrent et le peuple
« qu'ils n'ont jamais aimé, font sonner très-haut des
« vertus exclusives qui ne sont autres que l'amour
« d'eux-mêmes et l'ambition de dominer, fardés du
» masque du bien public.

« Mais nous déjouerons tout. La même massue
« qui va écraser les Brigands anéantira aussi bientôt
« l'intrigant et l'égoïste.

« Salut et fraternité,

« GARNIER (de Saintes).

« P. S. Je rendrai compte au peuple du motif de
« mon départ, car je ne dois pas souffrir que la mal-
« veillance le trompe et empoisonne ses idées.

« Je ne partirai demain qu'après dîner, car je veux
« savoir le résultat de la démarche de Chabot ; je
« m'en vais lui dépêcher un courrier. J'apprends que
« l'armée d'Angers poursuit les Brigands sur quatre
« colonnes, qu'ils sont serrés de manière à être taillés
« en pièces. Il importe que Chabot soit instruit de ces
« faits, ainsi que du retour du détachement qui était
« à Durtal et qui, par la prudence de Lacroix, a fait
« sa retraite sans être surpris par l'ennemi. »

Conseil défensif de la Sarthe.

Séance du 19 frimaire. — Trois heures après midi.

« Le représentant du peuple Garnier (de Saintes),
« arrivé dans la nuit de Foultourte, est entré et a
« occupé le fauteuil.

« Il a fait part des motifs puissants qui l'appelaient
« dans le département de l'Orne, et a cependant
« assuré l'assemblée qu'il ne partirait pas encore
« demain, qu'il voulait attendre si, comme la lettre
« du général Chabot le portait, les Brigands prenaient
« la route de Foultourte, et auraient l'audace de venir
« attaquer notre commune.

« Il a fait ensuite un discours plein d'âme et
« d'énergie républicaine. Il a tellement électrisé
« l'assemblée que, par un mouvement spontané,
« tous les citoyens ont crié : « Oui, nous combattrons !
« Vivre libres ou mourir sera notre seule devise, et
« notre mot de ralliement. »

« Une ordonnance est entrée et a annoncé que
« l'armée de Chabot s'était battue avec courage à
« Foultourte et se repliait sur le Mans dans un ordre
« respectable.

« Le citoyen Garnier, profitant de cette preuve de
« courage donnée par une partie des citoyens du
« Mans qui se trouvent dans l'armée de Chabot, a
« recommandé à tous les bons républicains de suivre
« l'exemple de leurs frères ; d'attendre avec calme et
« sécurité ces vils Brigands. Il a invité les braves
« sans-culottes à poignarder le premier traître ou le
« premier lâche qui oserait parler de se rendre et
« qui ne voudrait pas se battre. Il a fait envisager
« cet acte comme le plus juste et celui que commande
« le plus impérieusement le salut de la République.

« L'assemblée a arrêté que tous les fonctionnaires
« publics de cette commune se porteraient sur les
« différents points de défense afin d'encourager les
« citoyens combattants ; il a été convenu qu'on allait
« se retirer sur-le-champ par-devers l'état-major où
« se trouvera le comité défensif, pour prendre les
« mesures définitives.

« Mais le local de l'état-major est trop peu vaste ;
« au lieu d'aller, on l'appellera au conseil. »

Lettre du Comité défensif au citoyen Barré, vice-président du département de la Sarthe.

« *Le Mans*, 19 *frimaire*, 3 *heures de relevée*.

« Citoyens, nous recevons à l'instant deux lettres « de Foultourte ; elles ne sont pas satisfaisantes.

« Nous avons arrêté que vous deviez préparer vos « voitures, tenir vos chevaux prêts et harnachés, et « disposer votre monde pour marcher de Bonnétable « sur Bellême aussitôt que vous en recevrez l'ordre « de nous.

« S'il faut que vous restiez tranquilles, nous vous « l'écrirons, et quoi qu'il arrive, vous aurez une lettre « de nous. »

« Salut et fraternité,

« GARGANT, GOYET, LABBÉ, CHAIÉ-FONTAINE. »

Billet de Pont-Lieue.

« 20 *frimaire*.

« On se bat partout, à Pont-Lieue, à la Mission, au « puits des Quatre-Roues. Le feu gagne. Nos troupes « plient, et je n'ai que le temps de te dire de partir « en hâte pour Ballon, car le Mans va être pris.

« Adieu, ma chère. Pars. »

Rapport de deux citoyens de la commune de L'Homme à la Municipalité du Grand-Lucé.

« L'ennemi a fait son entrée au Mans par trois côtés : 1° par Pont-Lieue ; 2° par le gué de Mauny ; 3° par Saint-Giles.

« Le combat a duré deux heures.

« Les citoyens du Mans au nombre de 1,500, les canonniers, le bataillon de Saint-Denis-d'Orques, se sont distingués par leur courage. Le feu a été bien nourri. Peu de républicains ont été tués. Les Brigands ont perdu beaucoup de monde.

« Nous eussions résisté plus longtemps et fait un plus grand ravage dans les colonnes rebelles sans une évasion ou plutôt une déroute d'une partie de nos jeunes soldats de la première réquisition, qui ont fui et traversé l'Huisne, en abandonnant fusils et sacs.

« Les ennemis étaient environ 20,000 à leur entrée première au Mans.

« A présent le nombre se porte à 60,000, mais en y comprenant les femmes et les hommes hors d'état de combattre, étant exténués par la fatigue.

« Les soldats de la République étaient environ cinq à six mille.

« L'ennemi manque absolument de vivres.

« On pense que sa masse pourra se diriger par Tours. Des détachements doivent courir la campagne pour avoir des vivres.

« Une partie viendra par Lucé pour avoir des subsistances.

« Rien n'est certain.

« Je ne quitterai pas Lucé et je vous donnerai ce soir peut-être des nouvelles plus positives.

« Salut et fraternité,

« ROCHELLE.

« 20 *frimaire*. »

RAPPORT de HOUSSARD, védette envoyée sur la route du Mans, à la Municipalité de Lucé.

« Houssard a rencontré au gué-Trouvé le commissaire Bongard, hôte à Pont-Lieue, qui a dit que ceux qui ne criaient pas *vive le Roi* et n'ôtaient pas leur cocarde étaient coupés par morceaux.

« Bongard allait recommander aux habitants des campagnes de ne pas cacher leurs subsistances pour ne pas s'exposer à être pillés et massacrés.

« L'ennemi veut se jeter dans les communes pour se procurer des vivres.

« Il va abattre les maisons construites sur les églises supprimées.

« Le pont d *Ivré-l'Evêque* qui avait été coupé est rétabli.

« L'ennemi ne prend pas la route de Lucé.

« Salut et fraternité,

« ROCHELLE. »

RAPPORT des védettes envoyées par la commune de Lucé aux environs du Mans.

« 21 *frimaire*, à 3 *heures après midi*.

« Les rebelles sont entrés au Mans. Leur nombre
« est considérable. Notre armée se replie sur Bonné-
« table et sur Connerré. Tous les hommes ont quitté
« le Mans. La majeure partie des femmes y est
« restée.

« L'armée Républicaine, d'environ cinq à six mille
« hommes, s'est battue pendant deux heures; peu
« ont été tués.

« Les Brigands détruisent l'édifice du dépar-
« tement.

« On annonce une armée de dix mille hommes de
« l'armée du Nord, venant d'Alençon.

« Mais ce qui est plus sûr, c'est que les Mayençais
« arrivent par la route de La Flèche, à Pont-Lieue.

« Une vive canonnade se fait entendre depuis deux
« heures. On en ignore le résultat.

« GRAFFIN, maire.

« *P. S.* Deux védettes arrivent en ce moment de
« Parigné. Elles ont vu des Mayençais qui leur ont dit
« que sous peu il serait formé un camp de quarante
« mille hommes à Pont-Lieue.

« Ce n'est qu'un détachement qui est à Parigné,
« mais les troupes Républicaines affluent. »

Billet de Westermann au représentant Philippeaux.

« Tu est Westermaniste, on t'en fait un crime et
« c'est ta gloire. Je te suis lié à la vie, à la mort et te
« fais honneur. Un homme de ma légion en vaut dix
« des autres. J'éprouve des échecs, mais si j'étais
« soutenu je n'aurais que des victoires.

« A La Flèche Larochejaquelein avait rompu le pont
« après l'avoir rétabli pour faire passer ses hordes.
« Quand j'atteignis le Loir je n'eus de ressources que
« de le passer à la nage. Tous mes braves me sui-
« virent et je galopai et je sabrai jusqu'à Cler-
« mont.

« J'ai sabré à Fourtoulte, à Guécélard, à Arnage

« et je serais au Mans si cet ivrogne de Muller n'a-
« vait pas dérouté comme un coquin qu'il est.

« Il est affreux de laisser de pareilles gens à la tête
« des troupes.

« J'ai sabré à Pont-Lieue, puis il a fallu reculer
« devant des bandes massées quitombaient sur nous
« de toutes parts en hurlant.

« Mais à demain la revanche.

« J'espère que par mon sabre je dînerai au Mans
« avant deux fois le coucher du soleil.

« Salut, WESTERMANN. »

NOTE du commandant AUVRAY [1].

« Il n'y avait qu'une manière de défendre le Mans, c'était d'y concentrer les troupes, et non pas de les échelonner comme on l'a fait à Durtal, à La Flèche, à Foultourte.

« Les petites batailles perdues ont amené la perte de la grande.

« Il fallait se retrancher derrière l'Huisne, fortifier Pont-Lieue et les gués de Mauny, de Bernisson, de l'Epeau, et là, de pied ferme, attendre l'ennemi.

« Peu de canons, mais bien placés, bien servis,

[1] Louis-Marie Auvray, fils du secrétaire de l'intendance de Paris, entre, à la révolution, dans les bataillons de volontaires, se fait remarquer par sa valeur, et devient chef de la quarantième demi-brigade d'infanterie de ligne, qui longtemps fit la guerre dans la Sarthe, la Mayenne, Maine-et-Loire.

Il commandait au Mans quand cette ville fut, en 1799, surprise et pillée par Bourmont.

Auvray fut nommé préfet de la Sarthe le 16 floréal an VIII, et conserva cette position jusqu'au 18 mai 1813.

une fusillade bien nourrie eussent tenu en échec les masses vendéennes,

« Si l'armée royale forçait ces postes on se serait replié sur la Mission et La Couture [1], sur les hauteurs du Greffier, de Saint-Julien-le-Pauvre et de la route de Paris, on se serait barricadé dans les *Minimes* [2] et à supposer que là encore, on perdît l'avantage, n'avait-on pas la ressource d'occuper la haute ville, de se cantonner dans les grosses maisons de la vieille cité, derrière les murs romains, les créneaux du moyen-âge, dans le Château, la Cathédrale, l'église Saint-Pierre, le palais des comtes du Maine [3], de faire, dans cette position, pleuvoir le feu et la mitraille sur les bandes fanatiques, en protégeant le pont Perrin, le pont Isoard, la chaussée des Moulins de Coulaine; tenant libres les routes de Beaumont, de Ballon, de Bonnétable, arrêtant l'ennemi quarante-huit heures et donnant ainsi le temps aux gardes nationales d'arriver d'Alençon, de Chartres, de Tours et aux troupes républicaines de venir d'Angers, de Cherbourg et de Rennes.

« C'était là ce qu'il fallait faire et ce qu'on ne fit pas. Je le dis à Chabot, qui m'envoya promener.

[1] Deux anciennes maisons religieuses qui valaient des citadelles.

La *Couture* était une abbaye de bénédictins où l'on a placé la préfecture, la Bibliothèque, le Musée, le Comptoir national.

La *Mission* des lazaristes était l'ancien hôtel-Dieu, bâti par Henri II (Plantagenet), quand il était comte du Maine. On y a mis le quartier de cavalerie. L'église sert de magasin.

[2] L'église a depuis été abattue et l'on y a percé une rue qui débouche à la place des Halles.

[3] La mairie.

D'autres dispositions furent ordonnées. Les Brigands furent vainqueurs, puis vaincus. Ils ont pillé, saccagé et ils ont été à leur tour mis en pièces. Mais la moitié de la besogne eût été épargnée et moins de sang eût été répandu si ma voix eût été écoutée.

LETTRE des Représentants PRIEUR de la Marne, TURREAU et BOURBOTTE, à leur collègue Francastel.

« Victoire! ami, victoire complète! Depuis la « guerre de la Vendée, on ne vit jamais boucherie « pareille.

« Les Brigands morts couvrent toutes les rues. « On ne sait où mettre le pied; on ne fait pas un « pas sans marcher sur leurs cadavres.

« Ils ont abandonné la plupart de leurs femmes, « de leurs berlines, charrettes, caissons, canons et « équipages de toute espèce.

« Westermann, qui les poursuit, nous écrit un « billet, et nous assure qu'il va leur prendre les « deux dernières pièces et le seul caisson qui leur « restent.

« Les soldats de la République qui composent la « division Tilly, nos braves hussards et chasseurs « ont seuls fait les frais de cette mémorable affaire. « Leur courage est digne des plus grands éloges. « Nous les avons vus nu-pieds poursuivre les Bri- « gands, et refuser jusqu'à de l'eau-de-vie pour ne « pas perdre une seconde [1].

[1] Comparez ce récit à celui que de Baugé faisait Bénaben.

« Nous avons à regretter tout au plus quarante « braves. On compte à peu près cent blessés qui ne « cessent de crier : *Vive la République!*

« Les Brigands ont pris la route de Laval ; nous « marchons sur leurs pas, et nous ne les quitterons « point.

« Carpentier, Delaage, Decaen ont fait et font « merveille.

« *Au Mans, le* 23 *frimaire, an II.* »

Les représentants ne nomment point Marceau ; il était pourtant à l'avant-garde, se comportant comme toujours, en héros.

Kléber commandait la réserve ; il fit son entrée au Mans le 25 frimaire, quand déjà nos premières colonnes arrivaient à Laval.

LETTRE du commissaire BÉNABEN aux Administrateurs de Maine-et-Loire.

« Citoyens,

« C'est dans le cabinet du général Marceau, de « ce brave général, auquel nous devons la victoire « la plus complète sur les rebelles, c'est dans son « cabinet, dis-je, que je me hâte de vous écrire [1].

« Je l'avais rencontré hier avec la division Tilly « dans le moment où celle de Muller était en déroute, « et je ne doutai pas d'un retour de succès pour nos « armes.

[1] Chacun a ses héros. Prieur vante Tilly, Bénaben vante Marceau. Le fait est que Marceau commandait en chef et qu'il était et combattait partout. Tilly fit aussi des prodiges.

« Nous attaquons le Mans à huit heures du soir.
« Le feu dure dix-sept heures, parce qu'il faut nous
« battre dans les rues à coups de canon et de fusil,
« et prendre les maisons l'une après l'autre.

« Tout est sang, débris, cadavres. Nos braves dé-
« fenseurs, à la tête desquels je dois mettre Wester-
« mann, Marceau, Tilly, Delaage et Carpentier, sont
« à la poursuite de l'ennemi, qui se porte sur Laval.
« Toute cette route déjà est jonchée de morts à la
« distance de trois à quatre lieues. Imaginez qu'on se
« bat à portée de pistolet et à coups de sabre. La
« guerre sera terminée vraisemblablement dans trois
« jours : tel est du moins le sentiment de Wester-
« mann, qui, dans une lettre qu'il écrit à Marceau,
« général en chef de nos armées, ne demande que
« des vivres et quatre cents bons cavaliers pour ache-
« ver d'exterminer la horde.

« La brigade de Carpentier, qui est la troisième de
« la division Muller, s'était enfoncée dans un bois, à
« droite d'une butte où l'ennemi avait ses batteries.
« Je tournai ce bois moi-même, avec mes ordon-
« nances, pour voir un peu s'il n'était pas possible
« que nous fussions cernés de ce côté-là. Mais quelle
« fut ma surprise, en revenant, d'assister à la déroute
« de toute cette division Muller. Carpentier seul, en
« cette triste circonstance, abandonné par sa bri-
« gade, à l'exception de cent hommes au plus peut-
« être, ne perd pas courage, au contraire, tient ferme,
« et avec ce peloton valeureux rejoint Westermann
« et enlève six pièces de canon à l'ennemi.

« Muller et sa division, rassurés et ralliés, mais à « grand'peine, ne sont entrés au Mans que longtemps « après que le reste de l'armée avait passé outre pour « atteindre au dehors les fuyards.

« Tilly et ses troupes ont pris position à Chassigny, « et c'est là qu'ils ont passé les dernières heures de « la nuit.

« Carpentier, avec ses cent hommes, campait six « lieues au delà.

« Je suis d'autant plus charmé de vous faire con-« naître ce fait d'armes, que je m'étais lié fort étroi-« tement avec ce brave et son adjudant-général. Ce « Carpentier, comme vous savez, est de Saumur, et, « qui plus est, prêtre. Cette dernière qualité le « rend d'autant plus estimable à mes yeux, car il est « rare de trouver parmi les gens d'église d'aussi bons « patriotes et surtout d'aussi bons généraux.

« Je vous enverrai par la prochaine occasion le « chapeau de Larochejaquelein, qui a été tué par un « de mes amis, officier du 19e régiment de dragons. « Ce chapeau est surmonté de six panaches blancs. « J'aime mieux vous envoyer ce trophée que des ca-« lices, des soleils, des croix, des reliquaires et des re-« liques qu'il m'aurait été facile de me procurer, car « je suis arrivé assez à temps pour profiter du pillage. « Il y a des hussads et des dragons qui ont fait les « prises les plus riches. Quant à moi, si j'en eusse « fait quelqu'une, ce n'aurait été qu'au profit de la « nation.

« Salut et fraternité. »

Bénaben se trompait sur le chapeau ; ce n'était pas celui de Larochejaquelein. Henri ne fut tué qu'à Nuaillé, à trente lieues et à six mois de là.

CDLVI

Récit du citoyen Potier, maire du Mans.
PREMIÈRE PARTIE.

« La Sarthe était menacée et même envahie par les Brigands. Nos représentants Thirion et Garnier, ainsi que les administrateurs, s'adressaient à la Convention, demandant des secours : aucun n'était envoyé. On s'en remettait à nos propres ressources.

« Le 20 frimaire, nous n'avions dans nos murs pas plus de trois à quatre mille hommes, dont les deux tiers au moins étaient de la garde nationale du Mans ou de Saint-Denis, et des jeunes gens de première réquisition. Le reste consistait en une centaine de hussards et chasseurs, un détachement de trois cents hommes de la garnison de Valenciennes[1], un autre du 4e bataillon de la Sarthe, une cinquantaine de gendarmes de Paris et deux compagnies de canonniers de l'armée révolutionnaire.

« Nous n'avions en tout que treize à quatorze pièces de canon de quatre, et peu de munitions. Quelques jours avant le combat, on avait élevé des retranchements à Pont-Lieue et à tous les passages par où l'on croyait que l'ennemi voudrait pénétrer. C'est avec ces dispositions et ce peu de forces qu'on

[1] La capitulation de Valenciennes portait que la garnison ne servirai pas contre la coalition, et on l'avait envoyée dans l'Ouest.

se présenta pour repousser une masse de quarante mille hommes ou femmes sur laquelle on comptait vingt mille combattants avec plus de trente-cinq pièces de canon de tout calibre, jusqu'à celui de vingt-quatre.

« Nos forces étaient encore affaiblies parce qu'il fallait les disséminer sur une grande étendue pour garder les différents postes.

« Les premiers coups de canon se firent entendre sur la route de La Flèche, vers onze heures du matin. A une heure, les armées rapprochées se canonnèrent vivement : l'affaire fut chaude. On en vint à la fusillade. Enfin, au bout de trois heures et demie d'un combat violent, nous commençâmes à manquer de munitions. Des jeunes gens de la première réquisition donnèrent le signal de la déroute en jetant leurs armes et abandonnant leur rang. Le représentant Garnier (de Saintes), qui avait tout animé par son énergie et sa présence, le général de brigade Chabot, qui donna partout l'exemple en se portant avec intrépidité au milieu du feu dans les endroits les plus périlleux, plusieurs autres braves essayèrent en vain d'arrêter les fuyards : prières, menaces, coups de sabre, tout fut inutile ; le désordre ne fit qu'augmenter. Alors le général, pour ne pas exposer nos canons à être pris et nos troupes à être taillées en pièces, ordonna la retraite, et parvint à remettre un peu d'ordre. On battait donc en retraite, mais avec précipitation. Les Brigands entraient déjà de toutes parts dans nos murs, et ils nous poursuivirent plus d'une lieue sur la route

de Bonnétable, qui était la direction d'avance prévue.

« Malgré cette déroute, notre perte n'a pas été considérable.

« Les canonniers du Mans, la garde nationale, et surtout le bataillon de Saint-Denis-d'Orques, commandé par Fontaine, lieutenant de la gendarmerie parisienne, et faisant fonctions d'adjudant-général, se sont bien montrés. Le citoyen Desmares, capitaine des canonniers, bravant tous les dangers, a eu un cheval tué sous lui.

« L'adjudant-général Lacroix et son détachement, placés au poste de la Croix Georgette [1], se sont comportés avec bravoure et intelligence ; ils ont résisté quelque temps à une troupe nombreuse de Brigands, et ont fait une retraite honorable sur la route d'Alençon.

« Des canonniers de l'armée révolutionnaire, des gendarmes de Paris, des soldats de Valenciennes et du 4e bataillon de la Sarthe, quelques chasseurs et hussards, un bataillon de première réquisition de Frénay ont montré cette valeur qui doit caractériser des hommes libres. »

DEUXIÈME PARTIE.

« La horde fanatique entrée au Mans à cinq heures du soir, a commencé, dès le lendemain matin, à exercer ses brigandages ordinaires : elle a fusillé plusieurs bons citoyens ; tout a été cassé, brisé, dévasté dans

[1] Sur la rive droite de la Sarthe.

les édifices publics. Républicains et aristocrates ont été indistinctement dévalisés.

« Les aristocrates ne sauraient plus révoquer en doute la scélératesse des soldats de l'armée chrétienne; ils en sont maintenant convaincus par leur propre expérience.

« Cependant les armées de la République s'avançaient par la route de La Flèche.

« Le 22, elles atteignirent les Brigands sous les murs de notre ville, et leur cavalerie, qui depuis quelques jours ne cessait de les talonner, les serra de très-près.

« Une affaire très-vive s'engagea. D'abord, nos troupes eurent le *dessous*. Les Brigands nous repoussèrent tant par la supériorité de leur nombre que par celle de leur position. Nos colonnes se replièrent, et déjà l'ennemi criait victoire; mais le génie de la liberté en voulait décider autrement.

« Nos républicains, loin de s'épouvanter, redoublèrent de courage, et après une première décharge, marchant sur les rebelles la baïonnette en avant, ils les forcèrent à la retraite [1].

« L'attaque recommença avec chaleur dans la nuit, et, à sept heures du matin, l'avant-garde de l'armée de Mayence, commandée par Westermann, et le corps de notre armée, aux ordres de Rossignol [2], entrèrent

[1] A Pont-Lieue, Talmont, défié par un hussard qui s'attachait à lui à cause de son écharpe de général, lui crie : *Je t'attends*. Il l'attend en effet, et lui fend la tête d'un coup de sabre.

[2] Potier fait trop d'honneur à Rossignol; ce général n'était point là.

en ville en criant : *Vive la Nation ! vive la République !* et en canonnant vigoureusement les rebelles.

« Les soldats de la liberté se déployèrent sur la place des Halles, tandis que les meilleures troupes des rebelles voulaient encore tenir sur la place de l'Éperon.

« Là s'engagea le combat le plus sanglant à coups de fusil et à coups de baïonnette. Le désordre et la terreur se confondirent dans les rangs ennemis. Les défenseurs de la République en firent un grand carnage dans nos rues ; ils chassèrent le reste, et poursuivirent avec acharnement les bandes vaincues sur la route de Laval.

« Plus de cinq mille de ces monstres sont sur le carreau. Nos places, nos rues, nos ponts étaient encombrés de leurs cadavres infects : plus de dix mille ont mordu la poussière le long de la route du Mans à Laval.

« On leur a pris plus de quinze pièces de canon et plus de moitié de leurs caissons, de leurs bagages avec un immense butin, fruit de leurs pillages.

« On leur a fait un grand nombre de prisonniers de tout sexe. A chaque instant on en amène dans nos prisons ; souvent on en fusille. Les patriotes des communes circonvoisines les arrêtent par bandes : c'en est fait de ces scélérats. Nos armées triomphantes leur font la chasse sans relâche, et ne veulent cesser que lorsqu'ils auront exterminé jusqu'au dernier.

C'était Marceau qui avait le commandement en chef. Tilly eut avec sa division tout l'honneur de l'affaire.

« Voilà un exemple bien terrible pour les conspirateurs : qu'ils apprennent par là à connaître la force des hommes libres ; qu'ils sachent donc enfin que la puissance de la République est invincible, et que quiconque osera s'élever contre elle sera infailliblement anéanti, parce que la raison, réunie à la force d'un grand peuple, doit nécessairement renverser tous les obstacles.

« Les guerriers à qui la République doit des succès aussi éclatants, ne pouvaient rester sans récompense et par un mouvement unanime, la Convention, instruite promptement des faits, décrète que l'armée du Mans a bien mérité de la patrie ; elle appelle des troupes, extraites de l'armée du Nord, à la destruction totale des infâmes Vendéens. »

Fait à la Municipalité du Mans,
Et publié le 24 frimaire an II.

Observations adressées au citoyen Potier, maire du Mans, par **VIDAL** et **VACHOT**, l'un lieutenant-colonel du 9e de hussards, l'autre adjudant-général commandant l'avant-garde de la division Tilly.

« L'armée des côtes de Cherbourg commandée en chef par le général de division Tilly se composait ainsi qu'il suit :

« L'avant-garde,

« La première brigade,

« La deuxième brigade.

« L'avant-garde était commandée par l'adjudant-général Vachot. Elle se formait : 1° de cinquante hussards du 9e régiment, commandés par le

citoyen Vidal; 2° deux cents chasseurs à pied, dont moitié d'Evreux et l'autre moitié du 19e bataillon de troupes légères; 3° la compagnie de grenadiers du régiment d'Armagnac; 4° cent hommes du même régiment; 5° cent hommes du régiment d'Aunis [1].

« La première brigade, commandée par le général Vial, était composée d'un demi-bataillon du 6e régiment, d'un bataillon de la Dordogne, de deux cents hommes de gendarmerie à pied, du 1er bataillon de Paris.

« La deuxième brigade, commandée par l'adjudant-général d'Alancourt, était composée du bataillon d'Aunis, un bataillon de l'Aude, deux cents hommes de gendarmerie à pied et le 2e bataillon de Paris.

« Cette armée est partie de Fourtoulte le 22 frimaire à cinq heures du matin pour faire sa jonction avec le général Westermann qui était en avant.

« La colonne marchait en bon ordre.

« Nous avons joint Westermann au village d'Arnage, où il avait été forcé de se replier, après avoir tenté d'enlever Pont-Lieue.

« L'adjudant-général Vachot a détaché moitié de son avant-garde, par portion sur la droite du grand chemin, portion sur la gauche.

« L'ennemi arrivait avec rapidité.

« Pendant le feu, le général Tilly a posté la pre-

[1] Aunis et Armagnac étaient à Angers lors du siége. Ils s'y étaient bien conduits; ils n'avaient été incorporés que depuis dans la division Tilly.

mière brigade à droite de la route, la seconde brigade à gauche : chacune d'elles se déployant ou se resserrant et précipitant ou modérant sa marche selon que l'exigeait la position de l'ennemi, mais tous les commandants ayant pour instruction précise de ne pas se perdre de vue et de combiner l'attaque ou la défense, de manière à ne pas se laisser ni déborder ni enfoncer.

« Cela fait, après une fusillade d'une demi-heure, on a battu la charge et, la baïonnette en avant, on a repoussé l'ennemi jusqu'à la lune de Pont-Lieue.

« Les Brigands s'étant arrêtés à ce poste pour faire quelque résistance, nous avons fait sur eux plusieurs feux de peloton et un feu de file.

« L'adjudant-général Vachot, qui avait été démonté au commencement de l'affaire, était à pied au premier rang de l'avant-garde et à la tête de l'intrépide compagnie des grenadiers d'Armagnac.

« Il a fait cesser le feu des Brigands et emporté d'assaut tous les retranchements qui étaient au pont. Rien ne lui a résisté. Ses grenadiers sont venus se former en bataille dans l'allée de grands arbres qui mène à la ville. Un chasseur à cheval de la légion de Westermann est arrivé en ce moment et a intimé l'ordre au citoyen Vidal de faire charger ses hussards, pour soutenir l'infanterie qu'on disait être devant c'est ce qui a été exécuté sur le-champ.

« Vidal a rompu tout de suite par quatre de hauteur et a chargé avec ses hussards jusqu'à l'entrée de la ville. Arrivé là, après avoir entendu beaucoup de

cris sans pouvoir distinguer ce qu'ils pouvaient être, il a crié de son côté et ses hussards ont crié avec lui : vive *la République*. Aussitôt des imprécations furieuses ont été vomies contre eux.

« Ne pouvant douter qu'il était, avec ses hussards, livré à l'ennemi et qu'il n'y avait point autour ou devant lui l'infanterie promise, le citoyen Vidal n'a pas voulu reculer cependant ; il n'en a pas moins de nouveau chargé les Brigands; mais ceux-ci, enragés d'être assaillis de front par si peu de monde, ont fait sur Vidal et sur sa troupe un feu de peloton si terrible qu'il a fallu se replier sur la colonne, tout en essuyant jusqu'à *La Mission* un feu de file meurtrier.

« Le général Tilly approchait; il a fait battre la charge dans toute l'armée pour se jeter sur la ville.

« Le terrain a été disputé pied à pied. Le feu a été continuel jusqu'au soir et bien avant dans la nuit.

« Le citoyen Vidal ayant été blessé de deux coups de feu, dont l'un lui a traversé le bras droit, et l'autre la hanche, a été obligé de se retirer avec quatre hussards du 9e qui n'étaient pas moins blessés que lui.

« L'adjudant-général Vachot a eu le bonheur de se battre plus longtemps; mais, après avoir emporté la place des Halles de vive force, un coup de feu qui lui a percé la cuisse d'outre en outre l'a forcé à son tour de se retirer.

« L'adjudant général Vandelinck, chef d'état-major, l'ayant remplacé, a été de même grièvement blessé et s'est vu contraint de quitter la place; pour

lors le général en chef a fait avancer une partie de la colonne Muller, qui, d'abord mise en fuite, s'était ralliée, et les troupes aux ordres du général Tilly, étant entrées dans le Mans de toutes parts, n'ont pas cessé de tirailler et de poursuivre les ennemis.

« Je ne puis vous donner des détails certains que jusqu'à cette époque.

« Le général Tilly, étant parti sans débrider pour harceler et hacher les Brigands, ne nous a pas fait part de la suite de ses succès.

« Ce qu'il y a de positif, citoyen maire, c'est que Rossignol n'a pas, comme vous l'avez cru, contribué au résultat heureux de cette grande journée, attendu qu'il est destitué depuis quinze jours et que c'est le général Marceau qui le remplace [1].

« Veuillez bien observer aussi dans la rectification de votre récit, rectification que la justice et la vérité vous imposent de faire, que l'armée de Cherbourg seule a défait les Brigands, et qu'il n'appartient point à d'autres corps de s'en attribuer la gloire.

« Nous sommes avec fraternité vos dévoués concitoyens,

« Le lieutenant-colonel Théodore VIDAL,

« l'adjudant-général VACHOT. »

Le maire s'empressa de faire lire cette pièce dans tous les carrefours du Mans, le 25 frimaire.

---

[1] Rossignol n'était pas destitué, mais appelé à un autre commandement.

LETTRE du citoyen LEDRU au représentant Philippeaux.

« *Le Mans*, 25 *frimaire*.

« Les Brigands sont battus, exterminés; s'ils ont « obtenu quelques avantages, c'est lorsqu'ils sont « tombés en masse contre des poignées de nos gens. « Mais pour un combat où ils sont victorieux, il y en « a dix où ils sont vaincus.

« Les horreurs qu'ils commettent les font détes- « ter des plus simples, qui d'abord croyaient à leur « vertu.

« Les *saints* prêtres sont maintenant estimés par « tout le monde à leur juste valeur. Les yeux sont « ouverts; personne ne reconnaît plus en eux des « ministres d'un Dieu qui défend de prêcher sa doc- « trine les armes à la main; d'un Dieu qui recom- « mande la patience, la soumission et l'obéissance « aux autorités d'un État, quelque injustes qu'elles « puissent être; mais des monstres, mais des prêtres « de la méchanceté, vomis par l'enfer pour exercer « le crime sur la terre et l'ensanglanter de toutes « parts. Nous les jugerons à leurs œuvres.

« Les nobles ne lèvent leur tête orgueilleuse que « parce qu'ils sont soutenus par eux. D'une main, ces « prêtres blasphémateurs donnaient des armes aux « malheureux habitants des campagnes en leur pré- « sentant de l'autre un Christ qu'ils leur proposaient « de défendre. Ils sont la cause de tous nos mal- « heurs.

« Ceux qu'ils ont plongés dans l'abîme ne peuvent

« manquer de les accuser de leurs maux et de les
« punir de leurs forfaits.

« Nos paysans en tuent tant qu'ils en rencontrent.

« LEDRU [1]. »

TURREAU et PRIEUR, à Francastel.

Le 25 frimaire an II, à 10 heures du soir.

« Nous profitons de la victoire ; le cœur de l'ar-
« mée royale est entamé. Partout les communes
« s'arment contre les Brigands ; tout est bon pour les
« combattre : piques, faux, serpes, tout sert, tout
« tue. On nous amène à chaque instant des prison-
« niers. Les Brigands ne resteront pas à Laval ; ils se
« portent sur Candé : veille sur Angers encore et sur
« la Loire ; leurs pertes sont incalculables. Mais voilà
« notre armée qui défile sous nos yeux. La joie et le
« patriotisme remplissent toutes les âmes. Quoique
« nous n'ayons pas autant de souliers que de soldats,
« tous marchent en chantant, chaussés ou non. Nul
« ne veut rester en arrière : Aux Brigands ! aux Bri-
« gands ! au feu ! au feu ! c'est un délire ! »

1 André-Pierre Ledru était moine à la révolution ; il prêta serment et fut curé de la paroisse du Pré, au Mans; mais il remit bientôt ses lettres de prêtrise, et se livra sans réserve à l'enseignement et à la pratique des vertus républicaines.

Il avait fait un discours contre le célibat des ecclésiastiques ; plus tard, il suivit le capitaine Baudin dans sa première expédition maritime, et publia *un Voyage de Ténériffe* en 2 volumes.

Il avait de précieux documents sur la révolution, sur les Vendéens, sur les assassinats commis par les Chouans. Je suis parvenu à m'en procurer quelques-uns, et je les ai insérés dans ce volume ; mais un plus grand nombre, enlevé à sa mort, n'a plus reparu.

Francastel, en recevant cette lettre, ordonna qu'on ajoutât partout aux fortifications d'Angers et surtout à la porte Cupif : « Si les Brigands, dit-il, « veulent passer la Loire, il faut que ce soit dans la « barque à Caron. »

Les Commissaires de la salubrité publique, au district du Mans.

« Citoyens,

« Le passage des Brigands dans notre cité a laissé « après lui des traces contagieuses qui ont engendré « une épidémie dangereuse.

« Le conseil de la commune, occupé et dans une « surveillance active des besoins de ses administrés, « a créé un Comité de sûreté composé des officiers « de santé, de membres de la Société pupulaire, de « celle des Arts et du bureau de Charité.

« Ce Comité a rempli les fonctions honorables et « importantes dont il a été revêtu. Des cadavres ont « été retirés des rivières. Les ponts ont été fouillés, « les fosses où étaient renfermées ces victimes du « fanatisme rechargées.

« Les places, les rues, les maisons tant publiques « que particulières, ont été vidées de fumier et d'im- « mondices. Des moyens ont été pris pour diviser « les malades et empêcher la communication ; des « mesures ont été prises pour faire venir les remèdes « et tous les objets nécessaires.

« Mais, citoyens, si les soins que nous avons pris « pour préserver notre ville de la contagion nous

« font espérer un résultat satisfaisant, il nous reste
« des inquiétudes sur les environs. A quoi nous ser-
« vira de purger l'air de miasmes putrides qui l'em-
« poisonnent si tous les lieux circonvoisins en sont
« infectés?

« Hier au soir, il nous fut rapporté que près le bois
« de Pannetière il y avait dans un champ une femme
« qui était déterrée jusqu'à moitié du corps et qui
« exhalait les odeurs les plus cadavéreuses.

« Le long de la route de Chassilly, cet exemple est
« souvent répété. Des morts sont restés dans des
« fosses à moitié couvertes de terre; d'autres ont été
« enterrés dans des fosses peu profondes; d'autres
« enfin, exhumés par les loups et les chiens, donnent à
« l'air cette putridité que nous cherchons à écarter.

« Nous vous demandons, citoyens, de vouloir bien
« écrire une circulaire à toutes les communes du res-
« sort et notamment à celles qui sont situées d'ici à
« Chassilly [1], à Pont-Lieue, à Sainte-Croix, Saint-Pa-
« vin, pour leur ordonner : 1° de faire visiter par
« des commissaires tous les lieux où les Brigands
« pourraient être inhumés et les faire charger de
« terre au moins à 4 pieds de hauteur ; 2° de faire
« sonder les puits et les rivières sur tous les points de
« leur passage et de faire inhumer à 6 pieds de pro-
« fondeur les cadavres qu'on y trouvera; 3° de re-
« commander aux commissaires de se munir d'herbes
« fortes, d'ail, de vinaigre, pour éviter d'être frappés

[1] Chassillé.

« des exhalaisons contagieuses des corps qu'ils pour
« raient découvrir,

« *Au Mans, ce 25 frimaire, an II.*

« LEPRINCE. LEGÉ, MAULN[1]. »

BRULLON—Comité de surveillance.

Séance du 25 frimaire, an II.

« Un membre a dit :

« Une insurrection contre-révolutionnaire a éclaté
« dans ce pays le 12 septembre dernier. Le résultat
« de cette insurrection a produit des arrestations
« considérables ; de ces arrestations naissent des
« mouvements inquiétants qui doivent faire prendre
« les précautions les plus vigilantes.

« La déroute qui a eu lieu au Mans et sur la route
« de Laval, dans l'armée soi-disant catholique-royale,
« a fait jeter dans ces parages et surtout dans nos
« bois un nombre incalculable de Brigands ; il n'est
« pas possible (notre pays étant en grande majorité en
« arrestation) d'en faire la destruction. Sans cette
« mesure, cependant, quelle sûreté espérer dans le
« pays ?

« Pour quoi, en se résumant, il a demandé qu'il soit
« écrit au Comité défensif du Mans pour requérir
« une force imposante capable de maintenir l'or-
« dre et d'arrêter les Brigands dont le pays est
« infecté.

« La matière mise en délibération à la majorité des
« voix, il a été arrêté qu'il serait formé nne compa-

« gnie de cent hommes bien armés; la compagnie
« devra cantonner à Conlie, sera requise, sous l'agré-
« ment du Comité du Mans, de se rendre tout de suite
« à Brullon.

« Le présent arrêté sera porté au Mans par les
« citoyens Jean Jobard et Maurice Lavoué, membres
« députés à cet effet. »

MOREAU, JOBARD, LEGRIS, F. COUDREUSE.
TIRON, président; MAURIN, LAVOUÉ.»

LETTRE de ROUSTEL à Burré, administrateur de la Sarthe, présentement à Bonnétable.

« *Le Mans*, 25 *frimaire*.

« Les Brigands sont aux abois: nos armées les
« poursuivent sans relâche. Un commissaire-général
« ordonnateur vient de nous assurer qu'il y en avait
« au moins dix mille de tués sur la route de Laval.
« Ils sont à présent à Château-Gontier, où ils n'auront
« pas le temps de se reposer.

« Je te préviens qu'un commissaire ordonnateur à
« la suite de l'armée s'est présenté au conseil pour
« nous demander des grains, de l'avoine et des sou-
« liers. Ce conseil lui a promis de t'avertir de donner
« des ordres pour faire revenir ce qui se trouve de
« ces objets à ta disposition.

« Donne donc promptement des ordres pour faire
« revenir au Mans nos grains, nos souliers, les com-
« mis qui ne sont pas nécessaires à la garde des Ar-
« chives, le directeur des postes et le payeur général.
« Le danger est loin de nous maintenant; je ne crois

« pas que la horde scélérate revienne au Mans, à
« moins que ce ne soit par débris et en déroute. Nous
« sommes dans le chaos et dans le désordre; nous
« ne savons à qui répondre. Une autre fois, je t'en
« dirai plus long et je te le dirai mieux. »

« ROUSTEL, procureur-général syndic [1]. »

PROCLAMATION de GARNIER (de Saintes).

Alençon, 25 *frimaire* (15 *décembre* 93).

« Citoyens des villes et des campagnes,

« Si vous aimez votre patrie, hâtez-vous d'exterminer les débris de ces Brigands qui sont venus jusque dans vos foyers assassiner vos enfants et vos femmes; levez-vous, foncez sur eux avec toutes les armes dont vous pourrez vous munir; que l'indignation étant générale, le mouvement soit subit, et que pas un instant ne soit perdu pour mettre à exécution les mesures que je prescris au nom de la grande loi du salut de la République.

« 1. Il est enjoint à toutes les municipalités d'appeler aux armes les citoyens pour courir sur les Brigands dispersés qui se répandent dans les campagnes et les ravagent.

« 2. Les communes qui refuseraient de déférer à cet appel seront regardées comme en état de rébellion et traitées comme telles.

« 3. Les citoyens qui auront retiré chez eux

[1] Ancien chanoine régulier de Beaulieu.

quelques-uns des Brigands ou favorisé leur évasion, de quelque manière que ce soit, seront traduits devant la Commission révolutionnaire la plus prochaine, pour y être jugés comme complices des rebelles.

« 4. Les officiers municipaux imprimeront, de commune en commune, le mouvement général du soulèvement contre les Brigands, et dans celles où il se trouve des bois, il se fera des battues pour y poursuivre, tant de jour que de nuit, les Brigands qui s'y trouveraient réfugiés.

« 5. Les officiers municipaux veilleront également à ce que toutes les subsistances soient dérobées aux recherches des rebelles ; et si de ces scélérats se réunissent en trop grand nombre pour que la commune puisse résister, il est enjoint aux municipaux d'envoyer sur-le-champ des émissaires secrets dans les communes environnantes pour faire sonner le tocsin, et réunir les bons citoyens afin de les amener en armes au secours de la commune envahie. »

Députation de Sablé à la Convention nationale.

« Citoyens Représentants,

« La commune de Sablé, chef-lieu de district, au département de la Sarthe, nous a envoyés vers vous pour vous féliciter sur vos travaux et vous inviter à rester à votre poste jusqu'à la paix.

« Tous les habitants de cette commune, réunis aux corps constitués et à la Société populaire, ont solennellement déclaré qu'ils ne reconnaissaient de reli-

gion que celle de la raison, d'autel que celui de la patrie; qu'ils ne voulaient de culte que celui de la bienfaisance et de l'humanité, et d'évangile que la Constitution républicaine que vous venez de donner au peuple français; en conséquence, ils ont fait fermer le réceptacle de l'erreur et du mensonge; ils se proposent d'ériger un temple national, destiné à la propagation des principes de la philosophie et de la raison pure. Ils ont expulsé leurs prêtres, que déjà ils ne considéraient plus que comme les ministres de l'imposture et le fléau le plus redoutable de la société. Ils nous ont chargés de venir déposer sur l'autel de la patrie tous les hochets de la superstition de leur commune et de quelques autres communes environnantes, qui se sont empressées de suivre leur exemple.

« Cette détermination, prise au milieu des dangers dont ils étaient menacés par l'approche des Brigands de la Vendée, n'en fut pas moins spontanée, et le résultat du vœu unanime de tous les citoyens. Ils s'attendaient qu'elle exciterait la rage et provoquerait les forfaits de ces scélérats prêtres à fondre sur eux. Mais ce ne fut pas une raison opposante, ni un motif de retard. Ils auraient conservé la même énergie, exprimé le même vœu, au milieu du camp des ennemis.

« Leurs pressentiments se réalisèrent bientôt. Dès le lendemain de cette opération civique, dans une marche précipitée, la cavalerie des Brigands se rendit de Laval à Sablé, et franchit cette distance de dix

lieues en trois heures de temps, après avoir égorgé les vedettes placées sur cette route, pour éviter les surprises.

« Les habitants consternés, sans troupes, sans munitions et n'ayant que de faibles moyens de résistance, eurent cependant le courage de s'opposer en masse au passage de cette horde barbare. Ils barricadèrent l'entrée de la ville, de manière à retarder sa marche d'une demi-heure, et ils profitèrent de ce temps, quoique si court, pour faire enlever les archives des administrations et le trésor dont nous étions déjà dépositaires. Par suite, le combat s'engagea dans la ville ; cinq cents de ces scélérats y trouvèrent la mort. La rivière de la Sarthe a servi de tombeau à leurs cadavres impurs.

« Nous ne vous retracerons point ici le tableau déchirant des brigandages et des horreurs commis dans notre cité par ces scélérats qui s'en rendirent maîtres, et qui égorgèrent impitoyablement ceux des fonctionnaires publics qui n'avaient pas eu le temps de fuir à leur approche.

« Lorsque nous serons instruits des particularités de cet événement, fatal à notre pays, et des traits de bravoure qu'ont développés dans cette occasion les habitants de cette malheureuse ville, nous nous empresserons de vous les transmettre.

« Il en est un déjà, bien avéré, qui doit intéresser votre sollicitude. Le citoyen Brisard, receveur du droit d'enregistrement et régisseur des domaines nationaux, fut arrêté dans sa retraite, emportant avec

lui sa recette et ses registres, par un détachement de cavalerie de ces scélérats, qui lui offrirent de lui laisser la vie s'il voulait crier Vive le roi ! et arborer la cocarde blanche. Trois fois ils le provoquèrent à ce cri épouvantable, et trois fois l'intrépide républicain cria en sens contraire, d'une voix ferme et assurée : Vive la République !

« A cette résistance si fortement prononcée, ces lâches, frappés d'épouvante, se hâtèrent de lui donner la mort, qu'il reçut en héros de la liberté, et en articulant encore avec son dernier soupir : Vive la République !

« Citoyens représentants, nous venons déposer dans votre sein nos alarmes et nos craintes sur le sort qui nous attend dans nos malheureuses contrées. Le passage de la horde scélérate des Brigands de la Vendée a réduit tous nos concitoyens à l'état le plus déplorable. L'intérieur des maisons ne présente que l'affligeant spectacle du pillage et de la dévastation. En un mot, notre cité n'offre plus que des murailles teintes du sang de nos frères. Mais, ce qui est plus effrayant encore, c'est le dénûment absolu de toute espèce de subsistances. Déjà nos citoyens en étaient venus aux expédients, lorsque le passage de quarante mille Brigands a fini de les dépouiller entièrement de leurs dernières ressources. On leur a enlevé, sans aucune réserve, le peu qui leur restait en pain, en vin, en bestiaux, en volailles, en légumes et en fruits; dans cet instant, il ne leur reste plus que les eaux ensanglantées de la Sarthe.

« Ces considérations puissantes et malheureusement trop pressantes nous portent, en vous priant néanmoins de croire à la bonne volonté, au dévouement de nos concitoyens, nous portent, disons-nous, à vous demander de nous autoriser à commuer l'offrande que nous nous proposions de vous faire en leur nom, en un acte de bienfaisance nationale, et à échanger à la trésorerie les deux cents marcs d'argenterie provenant de la dépouille des temples de la superstition de leur commune, en une somme équivalente d'assignats, pour être provisoirement employée en achats de vivres pour le soulagement de leurs malheureux concitoyens ; en conséquence, ordonner le renvoi de notre pétition à la Commission des subsistances pour y être pourvu sans délai.

« Citoyens représentants, ne souffrez pas que ceux de nos concitoyens qui ont échappé à la fureur des Brigands soient exposés à périr par la faim. Faites qu'ils participent aussi à l'allégresse publique, et qu'ils ne soient pas les seuls de la République à pleurer sur les événements qui ont hâté la destruction totale des scélérats de la Vendée, lorsque leur département, qui a eu le triste avantage d'être le théâtre de cette guerre effroyable, a eu celui bien réel d'avoir été leur tombeau.

« Les Commissaires des corps constitués du district de Sablé,
« COSNARD et BRICHET. »

La députation de Sablé fut présentée à la Convention par François Primaudière.

A l'adresse qu'on vient de lire avaient formelle-

ment adhéré les membres de la commune dont les noms suivent :

Crosnier Marsollier,
Charles-Marie Marsollier,
Toutain,
Berthon,
Chanteloup,
Cosnard-Desportes,
.Chauvin,
Jouanne,
Faillot,
Moyre,
Breslin,
Muisant.

La Convention renvoya l'affaire à ses comités, et accorda aux délégués les honneurs de la séance.

CHAPITRE TROISIÈME.

CDLVII

RAPPORT des événements relatifs au passage des Vendéens dans le département de la Sarthe au mois de décembre 1793[1].

La formation de l'armée vendéenne, sa course rapide dans les départements de l'Ouest, sa traversée dans celui de la Sarthe, son arrivée et son séjour dans la ville du Mans sont de ces événements qui resteront gravés dans la mémoire de nos contemporains et feront époque dans les Annales de la République française et du pays que nous habitons.

Nous devons à la bravoure de nos troupes républicaines, à la position topographique de la ville du Mans, de n'avoir pas été longtemps exposés aux horreurs qu'entraîne ordinairement la guerre civile ; et

[1] Cette pièce fut écrite sous le Directoire ; je lui trouve parfois un avant-goût de réaction, mais elle est capitale, et je la donne tout entière, en l'accompagnant de remarques.

si nous n'avions à gémir sur quelques actes barbares de certains hommes exaltés dans leur opinion et exaspérés par la vue de leurs propriétés dévastées, nous pourrions dire que cette armée a été la principale victime de son entreprise, et qu'elle a trouvé la mort et presque sa défaite totale dans les lieux où, enhardie par des succès éphémères, elle s'était crue certaine de la victoire.

La commission centrale de correspondance des arts, chargée par l'administration municipale de remplir les vues du département en recueillant les faits relatifs à cet événement, n'a pas cru pouvoir mieux seconder le but que se propose le gouvernement qu'en invitant ceux de ses concitoyens qui ont pu être témoins des faits, soit par leur service dans la garde nationale, soit par la situation de leur domicile, de vouloir bien faire passer à celui des membres de la commission chargé de les recueillir les notes particulières de ce qui était parvenu à leur connaissance.

Ce sont ces notes qui, fondues les unes avec les autres, forment l'ensemble du récit au fonds duquel la commission n'a rien prétendu ajouter ni retrancher. Les collaborateurs ont été invités à se réunir pour en entendre la lecture, afin que chacun d'eux reconnaisse que les événements ont été rapportés avec la plus grande exactitude.

Les anecdotes particulières recueillies avec soin et conservées feront voir le motif de l'insurrection, signaleront le caractère des chefs, les espérances qu'ils fon-

daient sur leur révolte, les moyens dont ils usèrent pour l'exciter, la propager et parvenir à leurs fins.

Les noms seront donnés des généraux républicains qui ont le plus contribué à détruire l'armée royale et catholique par leur constance infatigable à la poursuivre.

Tous ces faits, attestés par des hommes dignes de foi, doivent passer à la postérité, revêtus du sceau de la vérité et considérés comme authentiques.

ORIGINE DU SOULÈVEMENT.

Le soulèvement de la Vendée avait commencé en mars 1793, à l'occasion du recrutement de trois cent mille hommes qui fut ordonné dans toute la France. Il y eut des mouvements dans divers lieux qui furent comprimés tout de suite ; celui de la Bretagne dura quelques mois. Les insurgés succombèrent sous de grandes forces ; l'armée de la Vendée, dénuée de munitions, d'armes et de canons, trouva le moyen de s'en procurer dans diverses rencontres et attaques.

Les royalistes, armés de bâtons triangulaires par une de leurs extrémités, s'étaient exercés à une espèce de tactique qui leur avait été enseignée pour s'emparer des canons ; elle leur réussit parfaitement : ils firent des conquêtes qui les exaltèrent. En juin, ils prirent Saumur ; la déroute des troupes reflua jusqu'au Mans et y jeta l'alarme. Les Vendéens prirent Angers et se portèrent sur Nantes ; là, ils furent repoussés et contraints de se rejeter dans le

Marais. Ce fut dans ces luttes que se passa tout l'été.

Le gouvernement avait fait faire contre les insurgés des levées en masse, qui furent repoussées avec des pertes considérables. Il se détermina à envoyer des forces militaires, l'armée de Mayence en forma le noyau et eut les plus grands avantages; mais elle finit par périr presque entière.

Les Vendéens, qui avaient battu avec facilité les levées en masse, furent forcés, en octobre, de passer la Loire à Ancenis[1]; ils allèrent à Craon, gagnèrent la célèbre bataille d'Entrames et traversèrent Laval en vainqueurs. La terreur les précédait. Ils se portèrent sur Granville après avoir pris Mayenne, Ernée, Fougères. Ils comptaient sur des secours de l'Angleterre; mais ces secours n'arrivèrent point.

Forcés de lever le siége de Granville, l'armée royale fit retraite par Avranches, Fougères, Laval, Sablé, La Flèche, et mit le siége devant Angers.

Elle ne fut pas à Angers plus heureuse qu'à Granville.

Un quart d'heure de patience de plus, la ville était prise. Le commandant organisait la déroute; il a été guillotiné quelque temps après[2].

Mais enfin le coup fut manqué, et il fallut abandonner tout espoir de rentrer de ce côté dans la Vendée.

[1] A Saint-Florent surtout.

[2] On veut parler de Danican; mais j'ai dit plus haut 1° que le général fut mis hors d'état de livrer la ville: 2° qu'il ne périt point sur l'échafaud, et qu'il mourut à Londres pensionné de l'ennemi.

La grande armée vendéenne était sous les ordres du prince de Talmont, Larochejaquelein, Stofflet ; la petite armée (qui n'avait pas passé la Loire) sous les ordres de Charette[1].

La retraite d'Angers fut l'époque d'un commencement de division qui s'éleva entre les chefs de la grande armée. Le prince de Talmont voulait marcher sur Paris, prétendant que plusieurs hommes marquants de leur parti se réuniraient à eux dans la Beauce et entraîneraient les campagnes. Larochejaquelein, au contraire, avait très à cœur de repasser la Loire, et voulait tout tenter pour suivre son plan. Il proposait de retourner par La Flèche et Sablé, de regagner Château-Gontier et de là Varades, où Charette, qui avait l'île de Noirmoutier et le pays de Retz, devait les attendre et faciliter le passage.

Pendant cette contestation, l'armée défilait et gagnait Baugé, de là à la Flèche, dont on avait coupé le pont.

Dans sa route, elle eut quelques petits combats à essuyer.

Jusque-là, le parti de Larochejaquelein l'emportait ; mais les tirailleurs ayant instruit l'armée qu'il était parti du Mans une colonne qui marchait sur elle et avait établi une batterie de canons à Clermont, village à trois quarts de lieue de La Flèche, sur la route du Mans, cet avis donna du cœur au parti Tal-

[1] Des notions plus étendues et plus exactes sont données dans mon premier volume sur la division, les forces et les commandements des armées catholiques et royales.

mont, qui se renforça par l'espérance de vaincre.

L'armée donc s'avança et mit en déroute complète quinze à seize cents hommes que commandait Chaplain Renaudin, chef alors de la garde nationale.

Cette colonne avait été envoyée du Mans par le représentant Garnier de Saintes et le général Chabot.

Le bataillon de Valenciennes, qui tenait garnison au Mans, faisait partie de cette colonne.

Le triomphe des royalistes à Clermont fortifia de plus en plus le prince de Talmont dans son dessein de se porter sur Paris, et malgré les représentations de Larochejaquelein, l'armée vendéenne se mit en marche pour le Mans le mardi matin 10 décembre 1793[1].

Marche de l'Armée Vendéenne sur le Mans.

Le 10 décembre, sur les huit heures du matin,

[1] Dans le cours de mes chapitres, on a vu que Larochejaquelein avait plusieurs fois varié dans ses idées, changé ses plans. Il suivait les circonstances. Général en chef des Vendéens, il n'écoutait pas que les chefs ; il savait tout ce qui se disait dans les bandes ; il tenait compte des plaintes, des aspirations, des souffrances, des murmures.

D'abord il ne voulait point passer la Loire ; ensuite, le fleuve franchi, il eut une fois le projet de tomber sur Angers à l'improviste et de s'en faire une place qu'il eût cherché à rendre inexpugnable.

Une autre fois il commença de marcher sur le Calvados, et ne fut suivi que d'un trop petit nombre de braves.

Après des victoires qui épuisaient et des revers qui accablaient, il ne pensait plus qu'à regagner le sol natal de la guerre pour y retremper ses forces et aviser aux mesures qu'il serait ultérieurement possible de prendre.

Le sort l'entraîna tout autrement qu'il ne voulait ; mais, au lieu de perdre le temps à se courroucer contre ses adversaires, il se battait pour l'accomplissement de leurs desseins plus vaillamment et avec plus de prévoyance et de constance qu'ils ne faisaient eux-mêmes.

le général Chabot reçut avis de la marche des Vendéens.

Il savait que les débris de l'armée de Mayence, commandés par Westermann, étaient à la poursuite des royalistes[1]; mais ceux-ci, par une marche forcée, avaient pris une avance considérable.

Cependant la nourriture malsaine à laquelle ils avaient été réduits en Bretagne, où ils ne vivaient que de racines et de blé noir, aussi bien qu'en Anjou, et pendant le siége d'Angers, où ils n'avaient eu que des noix et de méchant pain; les mauvais chemins, la rigueur de la saison leur avaient donné une maladie mortelle, dont ils laissaient le germe partout où ils passaient. C'était une espèce de dyssenterie qui avait attaqué presque toute l'armée; sans elle, la marche eût été plus rapide encore; on n'en eût point été instruit au Mans; il n'y eût point eu de poste à Clermont, et les Vendéens eussent, à La Flèche, pris la route de Sablé.

Mais, enfin, voilà les Vendéens qui marchent sur le Mans.

[1] On dit toujours : *l'armée de Mayence*, mais vous n'oubliez pas que cette armée a été dissoute à Angers et incorporée dans les différentes brigades de l'armée de l'Ouest.

Elle n'est de droit nulle part et de fait partout.

L'armée républicaine qui, réorganisée à Foultourte, après tant de marches, se porte sur le Mans, est commandée en chef par le général Marceau.

Elle se compose de quatre colonnes, savoir :

1° L'avant-garde, commandée par Westermann;

2° La première division, dite de Rennes, commandée par Muller;

3° La deuxième division, dite de Cherbourg, commandée par Tilly.

4° La réserve, commandée par Kléber.

Garnier (de Saintes) et Chabot font faire à la hâte des retranchements sur la route de Foultourte, avec une redoute et quatre pièces de canon. Ils élèvent une redoute à Pont-Lieue[1], avec des chevaux de frise; une autre en arrière du pont, sur la levée de la *Mission;* ils firent faire des fortifications, avec des abatis de bois, à *l'Épau*, et placèrent un poste au *Gué de Maulny*. Ils sentirent eux-mêmes, d'après les rapports qui se succédaient, que ces moyens de défense seraient insuffisants; mais ils les prenaient en vue du bien public et pour calmer les populations. Un décret avait ordonné que toute ville qui ne se défendrait pas serait déclarée rebelle et rasée. On fit tout ce qui était possible pour montrer au moins du patriotisme, et éviter les reproches de la Convention[2].

Les forces ne consistaient, au Mans, qu'en deux cents hussards, la garde nationale de la ville, un bataillon de jeunes gens de la réquisition, qui n'avaient jamais vu le feu, et qui n'avaient, ainsi que la milice citoyenne, que de mauvais fusils et des piques[3].

Le bataillon de Valenciennes fut placé au Gué de Maulny; l'artillerie de la ville, à Pont-Lieue. Elle était commandée par le citoyen Desmares, négociant, qui

[1] Deux arches de ce pont furent coupées.

[2] Singulière idée de présenter Garnier et Chabot organisant une défense pour la forme et faisant tuer des centaines d'hommes pour couvrir leur responsabilité!

[3] On exagère la faiblesse des moyens de défense. On a dit plus haut qu'il y avait 5 à 6,000 hommes. Il y en avait au moins 4 à 5,000, et avec de la résolution et des mesures bien prises, c'était assez pour arrêter les Brigands jusqu'à l'arrivée de Marceau.

eut un cheval tué sous lui par un boulet de canon. Ce brave citoyen eut le courage d'enlever de dessus son cheval ses pistolets d'arçon pour qu'ils ne devinssent pas la proie de l'ennemi. Il était sur le pont au poste le plus périlleux, d'où fut tiré sur les Vendéens le premier coup de canon par le citoyen Blanc, officier de la compagnie des canonniers manceaux.

Ce premier coup à mitraille tua deux Vendéens et un cheval. Bientôt l'armée rebelle riposta; son artillerie était considérable; l'ennemi arriva sur le pont au pas de charge. Le citoyen Desmares fit approcher les avant-trains des canons pour les soustraire à l'ennemi, dans l'impossibilité où étaient les républicains de tenir plus longtemps contre de si grosses masses.

Une des pièces ne put être retirée du retranchement, et elle fut prise par l'armée vendéenne.

DÉROUTE DE L'ARMÉE RÉPUBLICAINE.

Ce fut à ce moment que la déroute devint générale; chacun gagna la ville ou se dispersa dans la campagne avec précipitation.

Pendant ce temps-là, le bataillon de Valenciennes, ou ce qui en restait, fit sa retraite sur Beaumont-le-Vicomte, étant dans l'impossibilité de tenir au Gué de Maulny.

La garde de l'Épau, composée de vétérans, se rendit à la première sommation d'un faible parti de Vendéens, qui lui permit de rentrer en ville.

La seule résistance faite aux Vendéens fut à Pont-Lieue; mais elle ne fut pas longue. Il était aisé aux

moins clairvoyants de pénétrer la pensée de Garnier (de Saintes) : sauver les apparences [1].

Leur résistance était jugée par lui de toute inutilité : aussi, resta-t-il en ville, ainsi que le général Chabot [2].

Sept à huit Vendéens furent blessés à Pont-Lieue, et deux tués par le canon masqué. Ils nous tuèrent sept à huit hommes, du nombre desquels fut le nommé Cosme, canonnier, qui avait juré, quelques jours auparavant, de mourir à son poste. Le citoyen Jaillard (ivre de vin et d'eau-de-vie) fut tué dans les allées de la Mission, en ramassant les piques des fuyards. Le citoyen Richefeu fut du nombre des blessés [3].

Les jeunes gens de la réquisition, qui étaient au poste avancé sur la route de Foultourte et La Flèche, se voyant, à la première décharge des Vendéens, poursuivis l'épée dans les reins, se replièrent sur Pont-Lieue, où ils furent accueillis à coups de sabre par les hussards postés à cet endroit, et qui avaient la prétention de les faire tenir ferme.

[1] Encore ! Quand on a lu toutes les proclamations et toutes les lettres de Garnier, quand on a connu son caractère, sa ténacité, son patriotisme, on ne peut entrer aucunement dans les vues du rapporteur.

[2] Erreur, fausseté ; Chabot et Garnier furent aux avant-postes et ne les quittèrent qu'au moment où il ne fut plus permis d'espérer de vaincre.

[3] On suit le système de tout atténuer. Il n'y a point de morts, point de blessés. C'est un jeu d'enfants.

J'honore les Manceaux en affirmant qu'ils firent leur devoir en cette rencontre ; qu'ils résistèrent tant qu'ils purent et qu'ils ne cédèrent qu'au nombre, quand les munitions vinrent à leur manquer.

Les réquisitionnaires, ne pouvant alors ni reculer ni avancer, se précipitèrent dans l'Huisne, malgré le froid et le gonflement de la rivière occasionné par les pluies.

La peur du fer et du plomb était en eux plus forte que la crainte de se noyer. Heureusement il n'y en eut qu'un petit nombre qui ne put atteindre l'autre bord.

Quand les hussards virent ces pauvres jeunes gens dans l'eau, et que pour eux-mêmes il n'y avait plus, à cinquante qu'ils étaient, de salut que dans la fuite, ils coururent vers la ville au grand galop.

L'infanterie, abandonnée à elle-même, et désormais sans artillerie ni cavalerie, sans généraux, jeta armes et bagages pour être plus leste. Chacun ne songea qu'à sa sûreté, et tout fut laissé aux Vendéens[1].

Il n'y avait sur la route et dans la rivière ni planches garnies de clous ni chausse-trappes pour arrêter l'ennemi.

Il faut citer Renvoisié, canonnier du Mans, qui, avant de battre en retraite, mit le feu à un canon chargé à mitraille, jeta le désordre dans la cavalerie vendéenne qui se précipitait sur le pont, l'arrêta et donna ainsi le temps aux gardes nationales de s'échapper[2].

[1] Ce rapport est, dans ce passage, vraiment honteux. Le récit de Potier est plus sûr, plus digne de la ville et de ses généreux habitants.

[2] Le bizarre de ceci, c'est que ce Renvoisié qui se battait là comme

Dès que le pont fut forcé, l'armée royale se précipita à la poursuite des fuyards avec une ardeur incroyable, et sans que les dix lieues de marche qu'elle avait faites dans la journée la ralentît, non plus que les marches forcées des jours précédents.

Un autre fait prodigieux, c'est qu'un seul Vendéen poursuivit plus de trente fuyards dans les bois des Aunes, en tua cinq à coups de fusil, et fit sept prisonniers qu'il ramena à Pont-Lieue, où ceux-ci, avec du vin, payèrent leur rançon [1].

ENTRÉE DE L'ARMÉE VENDÉENNE AU MANS.

L'armée vendéenne fut plus de quatre heures à défiler. De la tête à la queue, il y avait plus de trois lieues de distance.

Elle était composée de deux à trois mille cavaliers, dix mille hommes d'infanterie bien intrépides.

Le reste se composait de paysans et de femmes ; le tout s'élevant de soixante à soixante-dix mille [2].

L'armée n'avait pas de costume particulier. Les plus jeunes portaient des carmagnoles. Leur cocarde était blanche, quelques-uns n'en avaient pas. L'écharpe ou la ceinture blanche était la marque distinctive des officiers supérieurs. Tous portaient le panache blanc ; plusieurs une fleur de lis en or brodée sur leur chapeau ; ils n'avaient qu'un seul drapeau blanc

républicain, fut, plus tard, tué dans une bande de chouans dont il faisait partie.

[1] Ce rapport ne serait pas en d'autres termes s'il était fait par un ami des Vendéens et par un ennemi des Manceaux ?

[2] Il n'y a point de dénombrement fixe et chacun a son chiffre.

avec des fleurs de lys. Leur cavalerie n'avait pas plus de costume. Le premier homme assez adroit pour prendre un cheval à l'ennemi montait dessus, et était cavalier. Ils ne connaissaient pas à beaucoup près tous ceux qui les avaient suivis. Ils avaient un grand nombre de traîneurs qui ne faisaient que piller et affamer l'armée sans jamais se battre. Il est faux, comme on l'avait avancé, que femmes, enfants ou prêtres se battissent[1]. Ils avaient avec eux trente pièces de bons canons de bronze, des chariots, des charrettes chargées de blé ; une cinquantaine de carrosses remplis de femmes les suivaient; plus de cinq cents épouses d'officiers étaient à cheval.

Tandis que chacun prenait la fuite sur le Mans, Chabot, Garnier de Saintes, les autorités constituées, les fonctionnaires publics, caissiers, receveurs, payeurs, étaient partis et avaient fait emmener dans des voitures les registres, papiers, assignats et numéraire du domaine public ; acte de prudence qui sauva tous les objets de l'enlèvement, lacération et pillage qui eussent été faits par l'armée vendéenne.

Les membres du comité de surveillance se transportèrent aux maisons d'arrêt, dites Visitandines et Ursulines, où étaient détenus des citoyens et citoyennes de cette commune et des environs, au nombre de plus de trois cents. Ils firent lier les hommes deux à deux,

[1] Ce qui est faux c'est ce qu'on dit en cet endroit.

Si c'était le petit nombre des prêtres qui portait le mousquet et le sabre et qui se battait enfin, c'était le grand nombre qui excitait les Vendéens à se battre, rien n'est mieux prouvé.

sur la place des Halles pour prendre la route de Chartres. Pendant cette triste cérémonie les pauvres malheureux qui en étaient l'objet entendaient faire motions sur motions pour qu'on les fusillât. Les femmes ne furent conduites que jusque sur la place des Jacobins, où on les abandonna.

Potier La Marandière, maire du Mans, et Lelée, membre du tribunal révolutionnaire, proposèrent, quelques jours auparavant, *confidentiellement* à Garnier de Saintes, comme mesure de sûreté, de faire fusiller tant les hommes que les femmes qui étaient dans les différentes maisons d'arrêt. Garnier leur objecta que c'était, par un tel moment de crise, une grande imprudence; que l'instant n'était pas favorable; et en se retournant avec horreur, il dit à deux personnes qui l'entendirent très-distinctement : « Voilà deux grands scélérats! » De pareils monstres ne méritent-ils pas l'exécration de leurs concitoyens et l'indignation de la postérité [1] !

[1] Si je cite ce trait, c'est pour le combattre; si je dis ces noms, c'est pour les défendre.

On parle d'une proposition *confidentielle*. Où donc est la confidence si tout le monde en est instruit?

Comment le représentant qui a tant à se louer du maire, le sacrifie-t-il à la haine publique, si tant est que ce que je nomme une invention soit une réalité?

Je nomme invention ce qui m'est présenté comme tel par de vieux Manceaux que j'ai consultés : Niqueux, Taranne, Brument, qui ont connu Potier et qui attestent que tout ardent qu'il était dans son patriotisme, il était incapable de pousser à la mort, si violemment, des prisonniers, des femmes, et de renouveler au Mans les scènes de Paris des 2 et 3 sepembrte.

Dans une autre note on dit : La Marandière rentrant au Mans après

SÉJOUR DE L'ARMÉE VENDÉENNE AU MANS.

L'armée vendéenne, ne trouvant plus de résistance, se répandit dans tous les quartiers de la commune du Mans. La tête des colonnes arriva sur les trois heures après midi, le 10 décembre.

Elle se logea dans les maisons des particuliers en plus ou moins grand nombre; quelquefois par soixante, quatre-vingts ou cent.

Partout les Vendéens demandèrent des vivres, des chemises, bas, souliers et vêtements, qu'on se donna bien de garde de leur refuser.

Dans la plus grande partie des maisons ils ne trouvaient que des femmes, les hommes s'étant enfuis,

la défaite des Vendéens et lorsque le danger était passé, rencontra sur la place des Jacobins une soixantaine d'hommes, femmes et enfants, que l'on conduisait à l'église de l'Oratoire (aujourd'hui le Lycée), transformée en prison : «Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? dit-il. — « Des Vendéens! — Fusillez-moi ça ! » Et l'ordre fut exécuté.

Eh bien, cela est impossible. C'était après la bataille, c'était au retour de Bonnétable, au moment de la joie; la colère, la rage, le délire étaient passés. Le maire, dans tous les cas, n'était pas le maître, le président du tribunal, le général, l'ordonnateur et l'exécuteur des sentences.

Il eût donné l'ordre qu'on ne l'eût pas exécuté.

On jure pourtant qu'on l'a vu, qu'on l'a entendu; on cite des témoins.

Et moi je les récuse. Ils n'ont pas vu, ils n'ont pas entendu.

Ils sont vieux et fous. Ils ont le cauchemar. Ils croient à des spectres, mais ils ne changent pas la nature des fonctions et des choses. Les maires ne tuent pas, ils pardonnent.

Bacot à Nantes ne tuait pas. Berger à Angers ne tuait pas. Ils adoucissaient toutes les mesures que la rigueur des temps forçait les représentants et les généraux à prendre. Soyez sûrs qu'au Mans, Potier faisait de même.

La réaction est encore accusatrice; mais je viens au nom de l'équité et de la philosophie, faire mettre à néant ses haines sanglantes et ses affirmations inexorables.

de crainte d'être forcés de marcher avec eux, ainsi qu'il était arrivé dans plusieurs villes. Il ne restait au Mans que des hommes faibles, âgés, hors d'état d'être utiles aux Vendéens.

Partout où ils rencontrèrent des maîtres de maison, ils ne commirent pas de violences, mais ils n'épargnèrent pas les légumes, meubles, effets et comestibles des officiers publics et de tous ceux enfin qui avaient évacué.

Au nombre des maisons dévastées, furent celles du citoyen Boussinières, évêque constitutionnel de la Sarthe, dont l'argenterie, les ornements épiscopaux, les provisions de bouche, le vin, les liqueurs, les meubles furent pillés et volés [1]; celle du citoyen Potier de La Marandière, celles des citoyens du Hail et Sarigny, celle de la veuve Caillon, épicière, place du marché Saint-Pierre. Tous les effets, lits, marchandises furent saccagés.

Les citoyens Ménard Lagroie ne furent pas pillés, parce que M. et Mme Trotté, ses voisins, qui avaient des Vendéens chez eux, eurent assez de crédit sur leur esprit pour les empêcher de se porter chez Ménard aux excès accoutumés.

On trouva plus tard des amas de bouteilles cassées et qui avaient été vidées pendant l'occupation par l'armée catholique.

Les maisons du département et de la municipalité, la Bibliothèque, les différents bureaux furent forcés,

[1] Après le départ des rebelles, on retrouva partie des ornements chez Lemoteux.

les meubles et bustes fracassés, les rideaux déchirés. Quelques Vendéens entrèrent dans le greffe où étaient les registres de baptêmes, mariages et sépultures, et les jetaient par les fenêtres, lorsqu'une jeune fille ou nièce du concierge du palais leur cria que ces papiers étaient des registres publics qui constataient l'état des citoyens. Ils cessèrent sur-le-champ. Mais la pluie qui alors tombait à torrents en endommagea un grand nombre. Quelques-uns furent perdus tout à fait, malgré les soins qu'on put prendre pour les retrouver.

Les Vendéens, las et harassés, ne songèrent qu'au repos, pendant la nuit du mardi 10 au mercredi 11 décembre. Ils n'établirent ni corps-de-garde, ni poste; ils se livrèrent au sommeil et la nuit fut assez tranquille ainsi que le jour qui la suivit.

Le matin du 11 décembre, les chefs, chapeau à la Henri IV, plumet, ceinture blanche autour du corps, vêtus en carmagnole et pantalons couleur chamois, parcoururent la ville, allèrent en observer toutes les issues pour établir des postes. Ils visitèrent aussi les écuries des particuliers et firent enlever tous les chevaux, même ceux de la poste et des messageries.

Le citoyen Boulay, alors commandant de la gendarmerie et demeurant rue de la Sarthe, était très-malade d'une blessure qu'il avait reçue à Sablé, en combattant, à la tête de sa troupe, un détachement de l'armée vendéenne qui se rendait à Granville [1]. Son cheval ainsi que les équipages, housses et pisto-

[1] Ou plutôt qui revenait de Granville et allait au siége d'Angers.

lets, furent trouvés dans une écurie particulière. Ceux qui s'en emparèrent voulurent savoir où il logeait et se firent conduire de force à sa chambre, dans laquelle ils le trouvèrent entouré de sa femme et de ses enfants, et quoique dans un état qui annonçait une mort prochaine, ils lui tinrent des propos très durs, qu'à peine entendait-il, mais qui glacèrent d'effroi sa famille affligée, qui crut un instant que leur projet était de lui ôter la vie. Mais ils se contentèrent de se saisir de son habit qu'ils lacérèrent en sa présence et dont ils emportèrent les boutons et épaulettes ainsi que son fusil et son sabre qu'ils aperçurent dans un coin de l'appartement et qu'on n'avait pas eu la précaution de cacher.

Le citoyen Boulay mourut quelques jours après cette cruelle catastrophe.

Le matin du même jour, 11 décembre, le conseil de l'armée vendéenne tint séance à l'hôtel de la Biche, place des Halles[1] : il était composé des différents chefs, présidés par l'évêque d'Agra[2].

Des courriers ayant été arrêtés, les dépêches furent visitées et les lettres ouvertes. Le citoyen Véron, négociant, fut mandé. Le président, après s'être assuré qu'une lettre souscrite de son nom et adressée à un de ses correspondants, à La Ferté-Bernard, était bien vraiment de lui, la lui remit entre les mains :

[1] Cette auberge, achetée par M. Trouvé-Chauvel, a été changée en deux jolies maisons dont l'une est occupée par MM. Julien et Lanier, libraires.

[2] L'évêque d'Agra fut pris dans les environs de la Suze et conduit à Angers, où il fut guillotiné.

elle contenait une lettre de change. L'évêque lui dit que ne voulant nuire à personne, on l'avait fait appeler pour lui remettre à lui-même cette valeur. Il fut prié d'avertir le citoyen Vuillé-Fontaine, négociant, qu'il eût à venir au conseil pour qu'on lui remît également une lettre avec effet de commerce à son adresse.

Le conseil qui se tint l'après-midi ne fut pas si tranquille. Les chefs, ayant rendu compte de leurs courses pour connaître les arrivées de la ville, déclarèrent l'impossibilité de tenir et la nécessité de s'occuper de l'évacuation le plus tôt possible.

Cette impossibilité et cette nécessité furent comprises de tous, mais la grande question fut celle de la route qu'on devrait prendre.

Cette question fut agitée avec chaleur. Les deux partis Talmont et Larochejaquelein soutinrent vivement leurs prétentions respectives. La tranquillité dont l'armée avait joui au Mans depuis son arrivée avait exalté l'opinion du parti Talmont. Larochejaquelein et ses adhérents tenaient toujours ferme pour repasser la Loire, en décrivant un cercle plus grand par la route de Laval.

La dispute s'augmentant fut entendue par les sentinelles, qui en instruisirent ceux du dehors. Les deux partis s'agitaient aux carrefours, sur les places publiques et dans les maisons particulières. Le peu d'ordre et l'insubordination qui étaient dans cette armée augmentaient en proportion de la chaleur que chacun mettait à soutenir son opinion. Les chefs, informés de cet état de choses, voulurent ramener le

calme, menaçant et sabrant ceux qui disputaient. Cependant la tranquillité parut renaître, et la nuit du 11 au 12 fut assez paisible.

Les Vendéens avaient fait environ deux cents prisonniers, tant de la garde nationale que des réquisitionnaires ; ils les avaient enfermés à la maison des Ursulines, après la sortie des femmes qui y étaient détenues. Le factionnaire qui était à la porte n'avait pas été relevé ; on le somma de crier *Vive le Roi*, il ne le voulut pas, et fut tué à son poste. Les prisonniers vêtus d'habits d'uniforme en furent dépouillés, et leurs vêtements lacérés et brûlés.

Le jeudi matin, les prisonniers furent élargis aux sollicitations très-pressantes de la dame du Ranchet et de ses filles, chez qui s'étaient logés quelques-uns des principaux chefs et une partie de l'état-major.

Ces dames étaient en détention lors de l'entrée de l'armée, et cet acte de bienfaisance ayant été vu très-favorablement par les corps administratifs, ils les exemptèrent de la nouvelle réclusion ordonnée à tous les détenus après le retour des autorités constituées et membres du comité de surveillance, d'après les certificats et les instances les plus pressantes de la part de ceux qui leur devaient la vie et la liberté [1].

Le conseil s'était prolongé dans la nuit du 11 au 12. Il se sépara sans prendre de détermination sur la route que l'armée devait suivre. Tous étaient d'accord sur l'impossibilité de tenir au Mans. Cette ville

[1] Le maire poussa notamment à cette exemption.

étant ouverte par sept grandes routes et beaucoup de chemins particuliers[1], il leur était impossible de la garder sans grands risques pour eux-mêmes. Ils ne se dissimulaient ni les uns ni les autres qu'il fallait au plus tôt l'évacuer. Il ne fut aucunement question de faire partir avec eux les citoyens de la ville. La proposition n'en fut faite à personne ; qui que ce soit de la ville ne les a suivis. On dit seulement qu'un jeune laboureur fut forcé par eux, avec sa charrette à chevaux ou à bœufs, de conduire leurs bagages, et que depuis on n'en n'a jamais entendu parler.

Les chefs avaient donné ordre de tenir les chevaux sellés, et que chacun fût prêt à partir au premier son de trompette ; mais sur les onze heures du matin, le jeudi 12 décembre, parurent sur les hauteurs de Pont-Lieue les hussards composant l'avant-garde de l'armée républicaine, commandée par Westermann. Alors les Vendéens crièrent aux armes. Ce cri fut à l'instant répété d'un bout de la ville à l'autre. Les chefs eurent toutes les peines du monde à mettre en mouvement une partie de leurs troupes. Quelques-uns cependant des plus hardis, marchant en avant, réveillèrent le courage des autres. Des paysans, le fusil et le chapeau sous chacun un bras, le chapelet aux mains, sabots aux pieds, se traînaient bien con-

[1] Routes et chemins de Tours et d'Angers, de Sablé, de Laval, d'Alençon, de Ballon, de Bonnétable, de Paris et de Saint-Calais.

Toutes les villes ont des avenues pareilles.

Les routes n'empêchent pas la défense quand les résolutions sont bien prises et les dispositions bien faites.

trariés de cet événement imprévu. Ils eussent préféré le repos de la ville au combat où on les conduisait bien malgré eux.

Plusieurs faisaient des reproches à leurs chefs de les avoir induits en erreur et amenés au Mans, dont la position et le grand nombre d'issues rendaient leur perte inévitable.

AVANTAGE MOMENTANÉ DES VENDÉENS.

Le combat s'engagea très-sérieusement vers une heure après midi. Les Vendéens plièrent un moment, mais firent à leur tour reculer l'armée de Mayence. Ils la mirent en déroute complète et la poursuivirent avec une ardeur incroyable pendant une lieue et demie.

Le courage se ranima dans toute l'armée royale. Quelques-uns qui étaient en sabots les quittèrent afin de poursuivre les fuyards, laissant leurs canons plus de trois quarts de lieue derrière eux, ce qui occasionna leur perte.

Les Mayençais, pourchassés à outrance, se débandèrent, s'enfuirent où ils purent ; les uns, par la route de Lucé, gagnèrent Challes, Parigné, le Château-du-Loir, le Lude ; d'autres, par celle de Saint-Calais, allèrent à Ardenay et Boulaire ; d'autres enfin, à travers les landes, gagnèrent Moncé-en-Bélin et la grande route du Lude [1].

Cette fuite précipitée répandit l'alarme, et fit croire pendant quelques heures que les Vendéens avaient remporté la victoire, d'autant mieux que la

[1] C'était la division Muller qui se débandait.

route de Saint-Calais était couverte de voitures remplies de monde et d'effets, et suivies par des bestiaux de toute espèce.

Dans ce canton, un homme de Caen, qui commandait un détachement de troupes républicaines placé à Parigné, envoya aux municipalités de Saint-Marc-la-Brière, Saint-Denis-du-Tertre et Ardennay, un ordre, signé de lui, de couper tous les ponts, et notamment celui qui venait d'être construit sur le Narrais, petite rivière de la route d'Orléans qui tombe dans l'Huisne; mais les municipaux et agents des communes réunies refusèrent d'obéir à ces ordres par différentes raisons.

1° Il n'y avait pas d'apparence ou de possibilité que les Vendéens prissent cette route.

2° Quand même ils l'auraient prise, la coupure du pont ne les aurait pas empêchés de passer la rivière du Narrais, guéable en plusieurs endroits.

3° Ils craignaient, et à bon droit, que le pont une fois coupé ne fût pas de sitôt réparé, ce qui eût intercepté les communications avec Vendôme, Blois, Orléans, au grand préjudice des communes et de l'agriculture.

DÉROUTE DE L'ARMÉE VENDÉENNE ET SON ENTIÈRE EXPULSION DU MANS.

Les Vendéens criaient victoire et s'étaient éparpillés sans garder aucune précaution. Ils furent étrangement surpris, en arrivant à Arnage, de trouver une colonne en bon ordre, commandée par Sepher[1].

[1] L'armée de Cherbourg qui avait été commandée par Sépher gar-

Cette colonne, voyant les Vendéens épars, marche sur eux au pas de charge. Ceux-ci, ne présentant plus une masse imposante, ne purent résister; ils se replièrent difficilement sur leurs canons trop éloignés. Mais les paysans vendéens, qu'ils appelaient, par forme d'injure, les *pierrots*, voyant la tête battre en retraite, prirent la fuite. Les *braves*, ne se trouvant plus soutenus, jugèrent qu'ils ne pourraient seuls résister au choc, et chacun ne pensant plus qu'à soi, la déroute devint générale.

En vain firent-ils encore la tentative de tenir ferme à Pont-Lieue. Les officiers eurent beau commander, jurer, supplier, distribuer même force coups de plat de sabre, tout fut inutile, le soldat ne voyait que la mort à ce poste, et il fuyait à toutes jambes, espérant de prolonger sa vie de quelques jours.

Le pont et la batterie qui était placée sur la levée n'arrêtèrent qu'un moment les républicains. Les chevaux de frise ne servirent pas plus qu'à la première attaque. Quand on est poursuivi vigoureusement on ne s'occupe pas de se défendre, mais de se sauver.

Les Vendéens s'enfuirent au Mans sur les quatre heures du soir. Là ils tinrent ferme et se battirent avec acharnement jusqu'à minuit. Ils parvinrent deux fois à faire reculer les républicains et s'emparèrent d'une batterie aux environs du Puits-des-Quatre-Roues. Alors les combattants, épuisés sans doute ré-

dait son nom quoiqu'elle fût désormais sous les ordres du général Tilly.

ciproquement de fatigue, suspendirent, comme de concert l'action jusqu'au jour, tirant cependant de distance en distance quelques coups de canon pour annoncer qu'ils étaient là.

Enfin, les républicains arrivés sur les sept heures du matin à la place des Halles, et affluant par toutes les rues adjacentes, achevèrent de chasser les Vendéens, dont la cavalerie, l'avant-garde et une très-grande partie du corps d'armée, avaient pris le parti, dès la veille, d'évacuer la ville.

ANECDOTES PARTICULIÈRES.

Il y eut sur les huit heures du matin un combat singulier à la place de l'Epau entre deux hommes qui paraissaient être chefs l'un et l'autre. Les uns prétendent que le chef vendéen était Stofflet, d'autres que c'était Larochejaquelein. On ignore quel était l'officier républicain. Le combat resta sans issue, parce que l'affluence des vainqueurs et des vaincus les sépara.

On ignore si les Vendéens avaient été instruits que trente mille hommes de l'armée du Nord devaient arriver au Mans le même jour que l'armée vendéenne, qui par là se serait trouvée entre deux feux, et par conséquent perdue. Si Larochejaquelein était instruit de cette marche, la connaissance qu'il en avait devait fortifier son désir de repasser la Loire, et c'était une grande témérité à Talmont de vouloir marcher sur elle. Mais cette armée fut divisée entre les villes de Dreux, Évreux, Chartres, par un représentant, d'après

les ordres du Comité de Salut Public, et pour raisons connues du seul Robespierre [1].

Quoi qu'il dût arriver, les Vendéens, n'ayant pas de places fortes, ne pouvaient qu'errer et courir çà et là, sans cesse exposés à la poursuite des armées républicaines. Ils ne pouvaient placer nulle part d'hôpitaux pour leurs malades et blessés dont le nombre croissait chaque jour. Ils étaient on ne peut plus mal gouvernés. Les blessés étaient quelquefois trois ou quatre jours sans être pansés, et même jusqu'à huit jours, n'ayant que trois chirurgiens qui aimaient mieux se battre que de faire leur métier; qui d'ailleurs manquaient de remèdes. Les hôpitaux des villes où ils passaient étaient sans ressources. Quatre cents qui restèrent au Mans lors de leur retraite y furent massacrés.

Ils manquaient aussi d'ingénieurs et de bons canonniers. La plupart des leurs étaient Allemands. Ils tiraient trop haut. Ils avaient de superbes canons. Plusieurs chefs se plaignaient d'avoir parmi eux des traîtres, des *sauve-qui-peut*, qu'ils appelaient le parti Jacobin. Il paraît constant que des meneurs avaient de l'argent pour les désorganiser et les enivrer. Ils y avaient bien réussi. Pendant la nuit du 12 au 13 décembre, des canonniers brisèrent exprès, dans la rue Dorée, des caissons et chariots pour entraver la retraite. Ils parvinrent par là à sacrifier un nombre in-

[1] Armée fictive. Il n'y avait pas six mille hommes disponibles dans l'Orne, Eure-et-Loir, l'Eure.

fini de femmes et de traîneurs. Ces mêmes meneurs avaient fait manquer la prise de Granville, en insinuant aux paysans que les chefs voulaient s'embarquer et les livrer à la merci des républicains ; qu'en ne prenant pas la ville ils les forçaient à rester parmi eux. Ils employèrent avec succès la même manœuvre à Angers [1].

La ville du Mans offrait, dans le moment du combat et de la retraite, un tableau bien déchirant dont on voulait dérober la connaissance à la postérité ; mais l'histoire veut la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Dans le premier moment on ne connaissait point de bornes, tout était dans le chaos ; à mesure qu'on trouvait, le vendredi matin, des femmes, des enfants et des hommes, on les menait à Pont-Lieue pour les fusiller, et le samedi 13, on y enterra les morts au nombre de trois à quatre cents, non compris les combattants vainqueurs ou vaincus, lesquels furent tués sur cette avenue de la commune, et qu'on ne pouvait reconnaître, car ils avaient été sur-le-champ dépouillés.

Il est à remarquer qu'au moment où l'alarme devint générale, le jeudi, sur le midi, dans l'armée vendéenne, ceux qui étaient du parti Talmont, croyant toujours qu'on allait effectuer la retraite sur la route de Paris, s'y enfilèrent. Bientôt instruits de leur erreur, et que l'armée prenait la route de Laval, ils rétrogradèrent, ce qui fut cause de leur ruine ; car, étant

1 Absurde.

tombés entre les mains de l'armée républicaine, ils furent tous, ou la plus grande partie, tués sur la place ou livrés au tribunal militaire, qui suivait l'armée, jugés et exécutés sur-le-champ. Ce spectacle cruel se passait sous les yeux des citoyens, qui criaient à l'horreur.

Deux grandes routes se joignent au nord-ouest de la ville du Mans : l'une conduit en Bretagne, par Laval ; l'autre en Normandie, par Alençon. Plusieurs traîneurs, surtout ceux qui revenaient de la route de Paris et avaient échappé à la poursuite des républicains, se trompèrent encore à ces deux routes, et se lancèrent dans celle de Normandie. Ceux-ci furent encore victimes de leur erreur ; car, instruits, à quelque distance du Mans, que le corps d'armée marchait sur Laval, ils détournèrent leur route sur la gauche, et tombèrent entre les mains de gens partis du Mans pour aller à leur poursuite sous les ordres d'un chef de la garde nationale (Lefaucheux, soldat invalide), qui les fit fusiller et massacrer de son autorité privée, avec une barbarie qui n'a pas d'exemple.

La ville avait couru, le jeudi soir sur les dix heures, le plus grand danger. Les généraux républicains, outrés de la résistance des Vendéens, arrêtèrent de mettre le feu à la ville, et n'en différèrent l'exécution au lendemain que parce que leurs obus n'étaient pas arrivés. Westermann s'y opposait, et d'ailleurs l'évacuation des Vendéens, le lendemain, épargna cette cruelle catastrophe [1].

[1] Etrange nouvelle. Quoi ! les généraux républicains, c'est-à dire

L'état de misère dans laquelle se trouvait l'armée vendéenne répandit dans la ville une telle infection, qu'il en résulta une maladie épidémique qui moissonna beaucoup de monde, et particulièrement ceux qui avaient dépouillé les morts et s'étaient habillés de leurs vêtements : il en réchappa très-peu[1].

Les partis différents qui couraient dans les rues, tour à tour, mettaient les citoyens dans la plus grande perplexité pour répondre, ignorant s'ils avaient affaire à des Républicains ou à des Vendéens. Une pauvre domestique du bourg d'Anguy en fut la victime : elle cria vive la République mal à propos et fut massacrée par les Brigands[2].

Marceau et Tilly, veulent brûler la ville, et c'est Westermann qui s'y oppose !

Le rapporteur, en vérité, connaît mal les caractères !

Au reste il est à croire que si les Vendéens eussent tenu davantage au Mans, tous les moyens auraient été employés pour les réduire.

L'obus et les bombes eussent porté leurs ravages dans la ville, sans qu'on eût pu en faire un crime aux généraux, car la guerre a de terribles lois !

[1] Un fait peut faire voir jusqu'à quel point il s'est trouvé des gens barbares et inhumains : un homme nommé Louis Bouteiller, né à Moncé - en - Bélin, chassé par ceux devers qui il demeurait comme homme dangereux et très mauvais sujet, vint s'établir dans la commune de Pont-Lieue. Il s'occupait à charroyer journellement pour ceux qui en avaient besoin, avec sa charrette et deux chevaux qu'il avait. Il fut requis pour charroyer des corps morts par suite du combat qu'il y avait eu. Il se rendit aux ordres qui lui furent adressés, et avec un croc ou fourche de fer, il les entassait dans sa charrette comme des bottes de paille. Sa femme, aussi bon sujet que lui, les recevait et les arrangeait. Il fut prouvé qu'il en chargeait ainsi qui n'étaient pas encore morts. Son opération finie, il se rendit chez lui, où il mourut le lendemain lui et son épouse sans qu'ils eussent paru atteints d'aucun mal (*Note de Niqueux*).

[2] Des drapeaux étaient aux maisons. On les retirait, on les remet-

Nous avons dit que l'armée vendéenne avait commencé à défiler le jeudi, à quatre heures du soir; elle arriva sur les huit heures à Lognes, sur la route de Laval, et le lendemain matin, sur les neuf heures, à Laval, fort harassée. Elle n'avait plus cet air victorieux qu'elle affectait lors de son passage, après la bataille d'Entrames. Westermann la poursuivait sans relâche, et l'on peut dire que sa bravoure, sa constance et son intrépidité ont opéré la défaite des Vendéens. Si dans ce moment il se fût trouvé quatre pièces de canon et un bataillon, elle eût eu lieu sur-le-champ.

L'avant-garde vendéenne et une partie du corps d'armée dut sont salut à Larochejaquelein, qui soutint seul la retraite, qui est une des plus belles qu'on pût faire. Il était encore le vendredi matin sur la place de l'Éperon, au Mans. Il trouva moyen de favoriser sa retraite par une batterie de quatorze pièces de canon qu'il établit au bois de Pannetière, qui tua sur la route beaucoup de Républicains. Ceux qui ne furent pas atteints se replièrent sur la ville, d'où Westermann eut beaucoup de peine à les faire repartir, parce qu'ils étaient excédés de fatigue et de besoin, ce qui donna une avance de trente-six heures de marche à l'armée vendéenne, en sorte que le passage de la Loire fut effectué par une partie de l'armée, et ce ne fut que l'arrière-garde qui se battit avec Westermann à Ségré [1].

tait, on les retirait encore selon le progrès des Brigands ou des républicains.

[1] Je donne le rapport avec ses erreurs de détail, faciles à rectifier par les autres pièces que je place devant ou qui viendront à sa suite.

Ceux qui restèrent des Vendéens ont formé le noyau de la Chouannerie.

Excepté les blessés de l'hôpital, les Vendéens perdirent peu de bons soldats au Mans, mais une très-grande quantité dans leur déroute.

La plupart de ceux qui ne purent suivre l'armée et quittèrent la grande route furent massacrés, à la réserve d'une colonne d'environ soixante hommes qui se retira entre Vallon et Loué, passa la Vaigre du côté d'Anières et rejoignit l'armée à Château-Gontier.

Les habitants des campagnes n'eussent pas commis d'eux-mêmes l'horreur des massacres qui furent faits à la Quinte, à Dégré et à Brullon. Ces massacres furent commandés et exécutés par ordre et en présence d'un habitant du Mans qui marcha à la tête de gens encouragés par l'espérance du pillage. De tels monstres doivent être en exécration à leurs concitoyens.

La Marandière, par un nouveau trait de barbarie, fit tirer des maisons d'arrêt et conduire au haut de la place des Jacobins vingt-trois à vingt-quatre femmes et enfants qu'il fit de sang-froid déshabiller en sa présence, et assommer à coups de bâton et de sabre quelques jours après le départ des Vendéens [1].

Sur ces actes féroces nous pouvons répéter ces mots du chancelier de l'Hôpital (*Traduction libre*) :

[1] Non, non, il n'en avait pas le droit, il n'en avait pas le cœur Il a ici une animosité qui ne se lasse point.

« Que ne puis-je effacer du temple de mémoire,
« Les forfaits, les horreurs de ce siècle pervers?
« Les âges à venir ne pourront pas le croire.
« Je me tais et voudrais cacher à l'univers
« De mes contemporains la faiblesse et les crimes,
« Reporter au néant jusqu'au nom des victimes. »

NOTE SUR DEUX PRÊTRES RÉFRACTAIRES.

Un prêtre non assermenté était resté caché pendant les premiers mois de 93 au fond d'un réduit creusé dans l'épaisseur du mur d'une maison de la rue des Quatre-Roues. Il se retirait durant le jour dans sa cachette et n'était libre que la nuit; pour occuper les heures si longues de sa captivité, il filait de la laine.

Le jour de la bataille, il était là gîté et il entendit les soldats républicains qui avec leurs baguettes de fusil sondaient le mur tout autour de lui. Il ne fut pas découvert, mais il entendit découvrir de l'autre côté de la muraille un autre prêtre qu'on y avait caché comme lui sans qu'il le sût.

Qu'on juge de sa désolation et de sa peur!

TRAITS DE BIENFAISANCE ET D'HUMANITÉ.

Après de tels récits, il est bon de reposer son âme sur des actes généreux qui doivent être consacrés par la reconnaissance envers ceux de nos concitoyens auxquels ils sont dus.

De ce nombre est la retraite que plusieurs habitants de cette ville et de la campagne donnèrent à quelques malheureux vieillards, femmes et enfants,

qui furent sauvés par ce moyen des massacres [1].

Le gouvernement n'a point vu avec déplaisir les soins qui furent portés à ces malheureux, dont il ordonna la réclusion jusqu'à ce qu'il eût reconnu leur état.

Ils ont presque tous été renvoyés dans leur pays.

Quelques femmes, au nombre desquelles étaient des religieuses, ont été arrachées à l'avidité et à la barbarie par des soldats républicains de l'armée de Westermann, qui les mirent en lieu de sûreté.

La maison des citoyens Bérard et Vétillard, blanchisseurs de toile à Pont-Lieue, servit d'hôpital à plus de deux cents individus républicains, successivement, ou vendéens, qui furent blessés dans les environs; ils y furent traités avec tous les soins qu'on peut attendre de l'humanité bienfaisante.

Les citoyens Bérard et Vétillard attestent, à la louange de ces malheureux, que tous ils supportèrent avec le plus grand courage leurs pansements et leurs douleurs.

En général, les braves des deux armées étaient honnêtes et humains; mais, en revanche, les traînards étaient lâches, cruels et pillards.

ADMINISTRATION PROVISOIRE APRÈS LA RETRAITE DES VENDÉENS.

Quand l'armée vendéenne fut sortie de la ville, le

[1] Le citoyen Monnoyer père, imprimeur, a sauvé une Vendéenne. Un sans-culotte voulait la lui arracher, mais Monnoyer, officier de la garde nationale, a pris son sabre et a crié au misérable : « Si tu ne « sors de chez moi je te coupe le ventre. » (*Note de M. Bondu.*)

vendredi matin 13 décembre, le peu de citoyens qui avaient été comme consignés dans leurs maisons sortirent, et se rencontrant dans les rues sans trop se connaître particulièrement, s'embrassaient et se félicitaient. Chacun ignorait ce qui s'était passé dans les lieux des différents combats, hors ceux qui habitaient le quartier et les rues depuis la Mission jusqu'aux halles. On allait en voir les maisons, qui étaient toutes criblées de boulets, balles, biscaïens[1].

Le pignon de la maison du citoyen Leprince, rue des Quatre-Roues, l'atteste encore. La plupart des autres maisons ayant été reconstruites en partie ou en entier, dans plusieurs on a trouvé des boulets tombés dans les appartements.

Des citoyens convinrent de se rendre, à la municipalité, pour former une espèce d'administration provisoire, jusqu'au retour des autorités constituées, afin de faire déblayer les rues, enterrer les cadavres, enlever les ordures qui infectaient l'air, et pourvoir à la subsistance des troupes républicaines qui affluaient en ville par la route de La Flèche et de Tours, lesquelles avaient le plus grand besoin de repos et de vivres. Ces troupes étaient commandées par les généraux Westermann, Marceau, Muller, Sépher.

Toutes ces opérations étaient difficiles.

1° On ne pouvait fournir de subsistances à nos

[1] Larochejaquelein et d'autres chefs étaient chez le citoyen Thoré, place de l'Éperon. Là le feu fut terrible, et un biscaïen perça une glace sur la cheminée du salon, où, tant que le père Thoré vécut, il voulut qu'on laissât debout ce témoin de nos dissensions cruelles.

troupes, parce que la ville en était absolument dénuée par le séjour des Vendéens.

2° On ne pouvait nettoyer et déblayer la ville faute de voitures et de chevaux, les Vendéens les ayant tous emmenés.

Trois représentants du peuple, Barbot [1], Thureau et Prieur de la Marne, suivaient l'armée et parcouraient la ville à cheval. Ils reconnurent les difficultés qu'éprouvaient les citoyens, provisoirement assemblés en corps administratif, et ils leur prescrivirent de faire arrêter tous les administrateurs quelconques, qui avaient abandonné leur poste.

Ces administrateurs durent être livrés au tribunal qui fut établi pour les juger et juger aussi les Vendéens faits prisonniers.

Les municipaux provisoires déclarèrent qu'ils n'exécuteraient pas de semblables ordres, parce que, si les administrateurs ne fussent pas sortis du Mans, les papiers, registres, caisses eussent été dilapidés, pillés, volés. Les administrateurs les suivaient pour être sûrs qu'ils fussent rétablis dans les bureaux, après le départ des Vendéens.

Les représentants sentirent la justesse de ce raisonnement, et n'en laissèrent pas moins leurs ordres entre les mains des municipaux. Ces ordres ne furent pas exécutés, mais on envoya dans les campagnes chercher charrettes, bœufs, chevaux; on fit creuser

[1] Lisez Bourbotte.

en divers endroits de grandes fosses, les cadavres furent enterrés en deux jours; on retira ceux qui avaient été jetés dans les rivières, dont ils avaient corrompu l'eau, et la ville fut nettoyée au grand étonnement des administrateurs, qui, à leur retour, ne purent s'empêcher d'en témoigner leur surprise, lors de la reddition de compte qui leur fut faite par les municipaux provisoires.

On fournit aussi des chevaux aux courriers qui arrivaient et dont la route ne fut retardée que d'un jour.

Les municipaux ne manquèrent pas, dans leur rapport aux administrations, d'exprimer la reconnaissance qui était due aux citoyens Chardron, marchand de volailles, et L'héritier, confiseur, qui, vu l'absence de l'étapier, se réunirent pour donner 15 sous en forme d'étape, à chaque soldat qui arrivait, afin qu'il pût se procurer à la campagne ce qui serait nécessaire à sa subsistance. Sans cela, la ville eût été livrée aux horreurs du pillage qui commençait déjà à s'effectuer dans différentes maisons, entre autres celles des citoyennes v^e^ Carreau, l'abbé Piron, ci-devant chanoine, et Leprince de Clairsigny, négociant.

SUITE DE LA DÉROUTE ET CE QUE DEVINT EN DÉFINITIVE L'ARMÉE VENDÉENNE.

Pendant ce temps-là, les Vendéens, toujours poursuivis et harcelés par Westermann, désiraient repas-

ser la Loire et regagner leurs marais[1]. Les paysans soupiraient après le Poitou où seulement, ils avaient, dans le principe, voulu se battre.

Le gouvernement, pour empêcher leur passage, avait fait conduire tous les bateaux à Angers et à Nantes, de façon qu'il ne leur restait pour ressource que quelques bateaux qu'ils trouvèrent sur les étangs, et qu'ils firent conduire sur des charrettes à Ancenis. Mais cette ressource était bien faible pour tant de monde. Pour y suppléer, ils firent construire des radeaux avec des caisses, des planches et tout ce qu'ils purent rencontrer. Quelques-uns passèrent dessus, mais la précipitation qu'on avait mise à la construction de ces machines était un garant de leur peu de solidité. Elle fut cause que plusieurs se noyèrent.

Westermann, qui, pour prix de ses victoires, n'a reçu de lauriers que la guillotine, tandis que Rossignol, Léchelle, Santerre, fameux par leurs déroutes, ont vu leur ignorance, leur immoralité et leurs crapules couronnées[2]. Westermann, disons-nous, qui voulait avoir l'honneur de détruire la Vendée, la poursuivit avec une ardeur incroyable. Larochejaquelein, qui commandait l'arrière-garde, convaincu du danger auquel il était exposé, engagea la cavalerie à le suivre à la nage. S'élançant à l'eau et se croyant suivi, il gagna l'autre bord, et fut bien surpris de s'y trouver seul. Il revint sur ses pas rejoindre sa troupe immo-

[1] Précisément ce n'étaient pas les Vendéens du Marais qui avaient passé la Loire. Ils étaient restés avec Charette.

[2] Léchelle fut destitué, et on l'a vu mourir de honte à Nantes.

bile. La violence du courant l'avait intimidée, il lui reprocha sa lâcheté. Ses discours. sa double expérience, et, plus que tout cela, les hussards de Westermann qui paraissaient sur les hauteurs, en décidèrent un grand nombre à le suivre. Plusieurs se noyèrent et Larochequelein fut assez heureux pour traverser une troisième fois et faire sa retraite dans la Vendée, malgré les troupes républicaines stationnées à Saint-Florent.

Pour terminer sur son compte, il fut tué quelque temps après dans une rencontre où un acte d'humanité l'avait engagé trop avant.

Les Vendéens, restés du côté d'Ancenis, fuirent précipitamment devant les troupes républicaines qui les atteignirent et les battirent à Savenay. Le reste se sauva dans les marais, se rallia peu à peu, et trouva encore moyen de passer la Loire entre Nantes et Paimbœuf, du côté d'Indret, et d'aller grossir l'armée de Charette.

On peut évaluer à dix mille, en tout, le nombre de ceux qui repassèrent la Loire, mais c'était l'élite de l'armée. Leur perte, depuis leur premier passage, peut être évaluée à soixante mille. Mais ils tuèrent aussi beaucoup de républicains. Ce qu'il y a de plus cruel et de plus affligeant, c'est qu'en de pareilles guerres, de quelque côté que penche la victoire, c'est toujours le sang français qui coule.

Tel est le résultat des guerres civiles, dont il est impossible de raconter toutes les horreurs ; un voile impénétrable en couvre encore une partie dans ce

moment. Il sera réservé à nos neveux de le soulever[1].

Ce récit est l'analyse des différentes notes qu'on s'est procurées, toutes portant le caractère de l'authenticité, et étant attestées par des témoins oculaires dignes de foi [2].

[1] Des charretées de pièces ont été livrés au pilon à diverses reprises. M. Bondu, libraire, le sait, me l'a dit, et de précieux documents ont disparu.

On ménage des individus, pour ne pas troubler leurs familles, et l'on empêche ainsi les générations d'être éclairées.

Tel brûle les archives, tel étouffe la presse: faites donc après cela de l'histoire exacte.

[2] L'ensemble est bon. J'ai rectifié des erreurs de détail et repoussé surtout ce que j'ai regardé comme des calomnies.

Ce qui a précédé l'arrivée des Vendéens au Mans n'est qu'un aperçu; ce qui suit leur départ est à peine indiqué. Je vais fournir les développements. Je ne m'excuse pas des répétitions. Dans la forme que j'ai adoptée, les doubles notes ne sont pas des surabondances. Je montre les faits sous toutes leurs faces; et qui aura la patience de lire mon livre feuille à feuille, page par page, saura certes la Vendée par cœur.

CHAPITRE QUATRIÈME

CDLVIII

Je sors du Mans, où je laisse tout en désordre, et j'entre à Laval, où je trouve tout en combustion.

Les hommes sont en fuite; la masse des Vendéens leur a fait peur; mais les femmes restent, et quand elles voient l'état de l'ennemi, son affaissement, ses guenilles, ses maladies, elles se jettent dessus, et lui enlèvent ses armes.

Les femmes de Laval se rappellent les maux, les meurtres, les outrages des deux précédents passages.

Le troisième va payer pour tous. Elles sont implacables, et à elles seules elles font, en quelques heures, plus de mal aux Brigands que n'en eût fait une armée.

Point de soupe, point de linge, point de repos!

Les Brigands effrayés ne font que traverser cette fournaise.

Les chefs les entraînent pour sauver ce qu'ils peuvent de leurs débris.

Scépeaux se jette dans le Craonnais, où il espère de recruter des partisans.

Talmont et Piron prennent par Château-Gontier, le Lion, Ségré, et ils font partout, quoique suivis de peu de monde, de grands dégâts.

Larochejaquelein, Stofflet et Forestier vont par Pouancé, Candé et descendent à toute bride vers la Loire. Passeront-ils à Varades? passeront-ils à Ancenis? rentreront-ils dans la Vendée par les mêmes lieux qui les virent en sortir?

Trois mois seulement se sont écoulés, mais que les temps sont changés! que d'événements, grand Dieu! Quel délabrement! quelle impuissance! On avait pu, en octobre encore, même après la défaite de Chollet, délibérer sur le parti à prendre à Saint-Florent; la lutte alors était permise! mais en décembre, on ne délibère plus, on marche d'instinct; on va devant soi, on tue, on se fait tuer sans but déterminé, sans se flatter qu'il n'y ait plus nulle part de chance favorable. Quelle route est ouverte, quelle voie n'est pas fermée? Les représentants du peuple lancent d'Angers et de Nantes des bataillons, des escadrons, des troupes de ligne à pied, à cheval, de la garde nationale, de l'artillerie!

Comment braver ces troupes, franchir ces lignes? Quand on sera atteint et attaqué, comment se défendre?

Pour entreprendre et se décider, on n'a plus ni force, ni foi, ni espérance!

CDLIX

Donnons, comme de coutume, des rapports, des lettres, et laissons la parole aux deux partis.

LETTRE de SOLILHAC à l'abbé de Loresse.

« *Laval*, 14 *décembre* 1793.

« Rassurez-vous, cher abbé, sur le compte de votre « ami; mais pleurez des larmes de sang sur nos dés- « astres : *Tout est perdu fors l'honneur*. J'étais au « Mans, à la place de l'Éperon, aux derniers feux de « nos immortelles batteries. Herbault a été blessé « mortellement sur nos pièces; Lemaignan est blessé « à mort : ils seront fusillés. Le chevalier Duboux est « tué. J'étais pris, mais je me suis sauvé ; je me suis « glissé dans l'ombre de cette affreuse nuit le long « des murs de l'hôpital, sans savoir où j'allais. J'ai « passé la Sarthe par la chaussée des Moulins de « Riche-Doigt, dont j'ai jeté le meunier à l'eau. Le « scélérat m'avait mis la main sur le collet. J'ai couru « les champs; j'ai rattrapé la grande route de La- « val à Brullon. Quelle route! quel tableau! mon « cœur s'en soulève! Des morts à chaque pas! femmes, « prêtres déjà dépouillés! J'ai trouvé un cheval, j'ai « monté dessus, et, m'affublant d'un manteau de Bleu « déchiré, sanglant, je m'en suis venu au galop par « Chauffour, Coulans, Lognes et Chassillé. Les hus- « sards, les Patauds étaient là dans les cabarets, « ivres. J'ai pris sur la gauche, j'ai franchi le ruis- « seau, je suis arrivé à la traverse à Saint-Denis- « d'Orques, dont les réquisitionnaires nous avaient

« tenu tête à Pont Lieue. Stofflet, au retour, s'en est « vengé; il a mis le feu au bourg, qui brûle encore.

« Je mourais de faim; je perdais du sang, j'étais « blessé au bras. J'ai mangé un morceau de pain « noir et bu deux verres de cidre chez une bonne « femme, à la Chartreuse. J'ai lié mon bras d'une « serviette, et, reprenant ma course par Saint-Jean, « Rayes, Meillé, Bonchamp, je suis entré dans Laval « à plus de minuit.

« D'Autichamp et Bernès sont blessés; je ne les ai « pas vus depuis le Mans : que deviendront-ils[1] ?

« Toutes nos femmes pleurent, toutes meurent.

« Les femmes de Laval sont des démons; c'est le « renversement de toutes les idées.

« Je t'envoie un garçon sûr qui te dira que, malgré « tout, je n'abandonne pas la partie; Scépeaux « est de même, et tous de même : périr, non céder.

[1] Charles d'Autichamp lors de l'entrée des Brigands au Mans, était descendu chez Lafosse-Desportes, et, à sa prière, il avait sauvé Dufai, avocat, officier municipal, qu'on avait pris et qu'on allait fusiller.

A son tour il fut sauvé de la mort certaine qui l'attendait, et voici comment. Blessé grièvement ainsi que son ami Bernès, il se jeta avec lui dans une maison dont la porte était ouverte. Cette maison était celle de Mme Bellemare.

Cette dame avait chez elle Saint-Gervais, commandant des hussards, et qui était au lit blessé. Elle n'en reçut pas moins avec bonté Bernès et d'Autichamp. Elle les coucha, les soigna et ne tarda pas à les faire dîner avec son républicain malade.

Les jeunes gens se convinrent fort. Saint-Gervais prit les deux Brigands dans son régiment. Bernés prit le nom de Julien, d'Autichamp prit le nom de Villemet. Villemet passa pour instructeur, fit les campagnes de 94 et 95 à l'armée du Nord, et, à la pacification de Hoche, il se fit reconnaître et rentra en Anjou. Les biographies vous diront le reste.

« Nous ne périrons pas, puisque nous avons échappé
« à tant de misères! Dieu est encore avec nous!

« Scépeaux soulèvera les pays qu'il connaît bien.

« Larochejaquelein trouvera moyen de reparaître
« au Bocage.

« Et moi, cher abbé, si petit, si faible instrument
« de la Providence, je recommencerai la guerre dans
« nos genêts, et je viendrai, s'il le faut, vous secon-
« der, vous, dans vos fourrés et dans vos landes.

« On annonce Westermann. Que je voudrais bien
« tenir ce gueux-là! Je sors pour aller à sa ren-
« contre. Adieu.

« SOLILHAC. »

Lettre de DELAAGE, adjudant-général de l'armée de l'Ouest, au citoyen Rabouin, président du tribunal criminel d'Angers.

« *Laval, 25 frimaire, an II.*

« Ça ira, foutre! ça ira, si l'on veut toujours mettre
« à la chose le zèle et l'enthousiasme républicains qui
« s'unissent à la prudence depuis quelque temps pour
« la destruction de nos ennemis.

« Depuis Angers jusqu'au Mans, la route est par-
« semée de cadavres; mais dans le Mans, et jusqu'à
« Laval, la terre en est jonchée.

« Je veux te donner une idée de nos succès, pour
« te faire participer à l'horrible joie que j'en ressens
« moi-même.

« Nous croyions tous que l'ennemi en quittant les
« à murs d'Angers, tenterait le passage de la Loire,
« Saumur ou à Tours. Nos meilleures troupes étaient

« sur la levée, destinées à s'y opposer. Quand tout-
« à-coup notre cavalerie et la colonne qui avaient
« pris la route de Suette, forcèrent l'ennemi à
« évacuer Baugé et à se porter précipitamment sur
« le Mans par La Flèche.

« Notre armée victorieuse talonnait l'armée
« Royale et le soldat républicain brûlait de trouver
« enfin un ennemi arrêté. L'occasion ne s'en fit pas
« attendre : aux portes du Mans, sur une hauteur
« qui domine la ville, les Brigands, retranchés, nous
« attaquèrent en force, et environ cinq mille des
« nôtres furent obligés de battre en retraite. Heureu-
« sement que pour empêcher la déroute de s'étendre,
« une de nos colonnes, celle de Tilly, rétablit le
« combat; elle avait juré de ne pas plier et elle tint
« son serment.

« Deux fois elle chargea l'ennemi, deux fois elle
« fut repoussée. Enfin la baïonnette et la cavalerie
« enlevèrent d'assaut quatre retranchements qui
« semblaient inexpugnables et qui étaient sur un
« point tel que quinze hommes seuls auraient pu les
« défendre.

« On s'acharne, on se prend corps à corps,
« on s'assassine; à la fin l'ennemi cède et l'on entre
« avec lui, par Pont-Lieue, dans la ville; on s'em-
« pare d'un vieux couvent où il cherchait à s'embus-
« quer; on pénètre jusqu'à la grande place, mais on
« ne peut y tenir, car de toutes les rues qui y abou-
« tissent l'ennemi tire à boulets et à mitraille sur nos
« troupes, harassées et exténuées. On se contente de

« se fusiller mutuellement dans tous les coins et par « toutes les issues.

« J'avais reçu l'ordre de me porter, avec mon « avant-garde légère, pour seconder les combattants, « avec environ six cents hommes, qui, sans manger, « avaient marché tout le jour et même une partie de « la nuit, jusqu'à trois heures. On me charge de « relever un poste occupé par quinze cents hommes. « A la petite pointe du jour, l'ennemi eut je crois « envie de savoir si nous étions réveillés ; ses bandes « remuent et se mettent à faire feu, mais nous rece- « vons leur visite avec trois coups de nos pièces de 8 « à mitraille.

« Cette réponse fut suivie d'une charge générale « battue à tous les postes. Dans un quart d'heure « les fenêtres, les portes, tout est enfoncé. A mon « attaque, sur la gauche, nous prîmes deux pièces « de canon ; alors l'ennemi ne tint plus, et là com- « mença la boucherie. On tuait sans fin et sans relâ- « che ; nous comblâmes de corps entassés les fossés « des retranchements des rebelles. La fureur du « soldat était au comble ; il n'y eut plus ni redoute « ni obstacle ; toute l'armée royale prit la fuite, et « bientôt la ville fut purgée entièrement de cette « horde barbare.

« Sur la route de Laval, où ils se portèrent, les « Brigands furent massacrés par milliers. Mes chas- « seurs s'écartèrent à droite et à gauche, dans les « champs, dans les taillis, et les tuèrent par cen- « taines. Il y eut de ces Vendéens qui firent mine

« parfois de vouloir se rallier, mais l'artillerie et la
« cavalerie les coupaient et les écrasaient de toutes
« parts. Le nombre des morts est si considérable que
« je puis t'assurer qu'il a été tué plus de monde à
« cette affaire qu'à la bataille de Jemmapes.

« Tous mes soldats sont cousus d'or, d'argent, de
« papier. Ils étaient tellement animés qu'ils ont pour-
« suivi les fuyards pendant près de dix lieues, et nous
« étions tellement dispersés et écartés les uns des
« autres, que près d'une chaumière où, exténués de
« fatigue, nous nous étions retirés quatre à cinq, il a
« couché trois Brigands, lassés comme nous et atti-
« rés par le même besoin de repos. Nous ne l'avons
« appris qu'au matin, et tu peux croire ce qu'il en
« est arrivé !

« Les municipalités se sont armées et font la chasse.
« Je n'ai jamais vu une déconfiture comme celle des
« prêtres ; j'en aurais pu compter jusqu'à deux cents
« sur les chemins, étendus morts.

« Un chasseur du 1er bataillon républicain, ser-
« gent de ma brigade, s'étant écarté dans les champs,
« fait rencontre d'un officier en habit vert, chevalier
« de Saint-Louis. Il fonce sur lui à coups de sabre ;
« l'autre tire son épée, mais notre républicain lui
« plonge son arme dans le cœur et lui arrache sa
« croix. Je l'ai présenté aux représentants du peuple,
« qui vont le faire capitaine. Un autre sergent va
« aussi, à ma recommandation, être officier.

« Salut et fraternité. »

CDLX

Delaage avait un chasseur pour domestique, ou mieux tous les chasseurs s'empressaient à le servir. L'un pansait ses chevaux; l'autre cirait ses bottes, quand on en avait le temps; un autre allait aux vivres et n'en trouvait pas toujours. Officiers et soldats étaient souvent à jeun. Il y en eut, pendant l'affaire du Mans, qui furent trente-six heures sans manger.

Delaage était l'ami et le père de ses soldats. Il avait depuis longtemps pris sa retraite quand je le vis à Angers, et qu'il me donna beaucoup de notes et de pièces sur la double guerre des frontières et de l'Ouest.

Cette âme ardente était devenue bien sage; mais dans sa jeunesse il avait eu une activité prodigieuse. Son courage ne se démentit pas un instant.

Il avait au Mans un soldat, un affidé qui ne le quittait pas plus que son ombre. Quand ils furent sur la route de Laval, durant la nuit, ils entendirent des cris dans un petit bois, et tous deux, le sabre au poing, ils y coururent. C'était une femme entourée de trois hussards, une pauvre demoiselle assaillie, haletante, sa robe déchirée, presque nue, enfin dans un affreux désordre, et qui se débattait, en étouffant, contre la rage de trois forcenés. Delaage se jette entre les hussards et la victime; il bat les assaillants, les rosse à coups de plat de sabre, et leur arrache à la fin la jeune fille, qui tombe dans la boue à ses pieds.

« Relève-la, dit-il au chasseur, prends-la en croupe,

« couvre-la de ton manteau, et souviens-toi que tu « m'en réponds sur ta tête. »

On arrive à Laval, les Brigands n'y sont plus; ils se dirigent sur Candé, on les suit, et c'est là, près de cette ville, chez une tante qu'il avait à Loiré, que Delaage fait conduire la jeune fille.

Deux ans après, en 1795, il était employé dans l'armée de Hoche, quand un Vendéen, le comte de Ménars, l'envoya prier instamment et en secret de venir dîner à son château de La Claye, qu'il habitait malgré la guerre. Delaage y va, et l'on se met à table; la haine était vive entre les deux partis, mais on y faisait trêve pour boire, chanter, trinquer et profiter même de ces rapprochements pour parlementer.

Au dessert, Delaage est surpris de voir des bouquets que lui présentaient de jeunes filles, et, à leur tête, la plus jolie de toutes, qui, sous le nom de *Perrette*, l'avait servi pendant tout le dîner. Il ne l'avait pas reconnue. C'était elle pourtant, la fille du comte de Ménars, celle qu'il avait sauvée de l'outrage et de la mort; elle était devant lui tout en larmes : le père, la mère, toute la famille pleurait, Delaage pleurait aussi. Mais la nuit vint : « Adieu, dit-il, mes hôtes. »

On voulait le retenir, mais comment? « Vous êtes « royaliste, je suis républicain; aujourd'hui du vin, « demain du sang; c'est le devoir, c'est le sort. Au « revoir, *Monsieur le comte!* »

Il part au galop, rentre à Luçon, et le lendemain il était à cette affaire de Saint-Cyr, qui lui valut de

Hoche un *billet* plus beau et plus cher que tous les titres[1].

Mais le chasseur? il est mort.

La jeune fille s'est mariée; elle est morte.

Delaage, dans sa vieillesse, cultivait des roses; il est mort : David a fait son buste pour être placé sur un socle qu'on devait élever sur la place du Château d'Angers.

Mais à Angers, rappelez-vous-le bien, rien ne se fait à la mémoire des hommes de liberté, de gloire et de pensée.

On est dans un bon pays, bien calme, bien riche, et l'on jouit!

CDLXI

Lettre de SEGRÉTAIN à Delaunay d'Ernée.

« *Laval*, 26 *frimaire, an II.*

« Je t'envoie ma domestique Jeanneton avec une « jeune fille dont le sort est touchant. Père, mère, « amis, elle a tout perdu. Elle se nomme des Mesliers, « elle est de Monfaucon. Elle était au Mans dans le « désastre, assaillie par des soldats. Elle aperçoit « Marceau et se jette à lui; il dit à Savary de la « prendre et de la sauver, puis il ordonne de battre « la générale, afin de rallier la troupe et d'arrêter le « désordre.

« Savary met la jeune fille dans une voiture et la « fait suivre l'armée. Il m'a conjuré de ne pas laisser

[1] J'ai imprimé ce billet dans mon *Pêle-Mêle*.

« périr cette pauvre enfant que je te confie à toi-« même, et que tu garderas bien.

« On sauve le plus qu'on peut de ces malheureuses « créatures. Vivien, le juge, a pris chez lui deux pe-« tites orphelines, dont l'une est sourde-muette, et « qui étaient couvertes de boue et de sang.

« Il y en a qui veulent mourir : *Je veux suivre « maman!* criait une petite fille de six ans, dont on « venait de massacrer la mère.

« Nos femmes de Laval sont enragées. Leurs maris « ont été tués en octobre par les Brigands, elles s'en « vengent en novembre [1]. »

LETTRE du district de La Flèche au Comité défensif du Mans.

« *Le 27 frimaire, an II.*

« Citoyens,

« Les notions par nous recueillies sur l'armée des

[1] Il a couru dix versions sur cette aventure. M. Debois-Thibault les a recueillies dans sa brochure de 1851 sur l'inauguration de la statue de Marceau à Chartres.

On a dit que Mlle des Mesliers s'était prise d'une passion subite pour Marceau; qu'elle n'avait pas voulu rester dans une maison de Laval ou chez un curé de campagne où elle avait été placée; que lasse de vivre, elle s'était offerte elle-même au tribunal révolutionnaire, et qu'elle avait péri sur l'échafaud, léguant sa montre au général.

Marceau, d'après le roman, n'aurait pas été insensible à tant d'amour et à tant de charmes, et il aurait regretté et pleuré toute sa vie la jeune Vendéenne.

La lettre qu'on m'a donnée et que je transcris, détruit ce conte. Que devint Mlle des Mesliers? je n'en sais rien. Des milliers d'enfants furent recueillis dans tout l'Ouest, et la plupart n'ayant plus aucun parent, restèrent et se marièrent dans les familles qui les avaient adoptés.

« Brigands nous apprennent que les débris se portent
« sur Caen.

« A chaque instant les communes au-delà de la
« Sarthe en arrêtent en grande quantité. Hier, on en
« a fusillé cent vingt à Sablé et huit à La Flèche.

« Il a passé hier soir une colonne de trois mille ré-
« publicains, qui sera aujourd'hui avant la nuit à
« Angers.

« Les Brigands, à leur second passage ici, ont
« montré le plus grand désespoir. Ils demandaient
« des cocardes tricolores et des routes détournées
« pour regagner leurs repaires, en assurant qu'ils
« n'en sortiraient plus jamais.

« Nous allons établir avec Angers une correspon-
« dance, et nous vous ferons parvenir tous les jours
« les nouvelles officielles que nous recevrons.

« Salut et fraternité,

« S. BIZIÈRE, PÉAN, LENOIR, BILLET. »

On parle de Caen, c'est Ancenis qu'il faut dire. Au lieu d'aller au nord, les Brigands vont au sud.

Ces lettres, ces nouvelles qui se croisent et souvent se contredisent, ne peignent-elles pas bien l'extrême agitation de toutes ces âmes que brûlent la haine et la peur ?

Le Comité permanent de Sablé au Comité défensif de la Sarthe.

« *Sablé, le 28 frimaire.*

« Un chasseur de l'avant-garde de Westermann,

« arrivant de Candé, affirme que l'armée royaliste se « porte du côté d'Ancenis. Vivement poursuivie, elle « va s'engloutir dans la Loire.

« Suivant la voix publique, l'ennemi à Laval avait « dix canons et six caissons.

« Westermann est parti le 27 de Candé. Comme « vous voyez, le général républicain n'a pas juré en « vain la destruction de cette horde infâme.

« Le district a nommé un commissaire pour Château-Gontier, qui part à l'instant même.

« Nous voulons tout savoir.

« Ça ira !

« Salut et fraternité.

« FLAIROT »

Le Conseil permanent de Sablé au Comité défensif du Mans.

« *Sablé, le 28 frimaire au soir.*

« Citoyens,

« Nous avons envoyé un commissaire à Château-« Gontier, et par lui nous apprenons que Westermann « est toujours à la poursuite des Brigands.

« Mille de ces scélérats ont été tués dans les diffé-« rentes communes du district de Sablé.

« Avant hier, cent vingt-deux ont été fusillés ici. « Il en reste encore dans nos prisons une vingtaine « qui bientôt éprouveront le même sort.

« Salut et fraternité.

« COSNION, DURAND, MORIN, COUET. »

Les Administrateurs du district de La Flèche au Comité défensif du Mans.

« *La Flèche*, 29 *frimaire*.

« Citoyens,

« Nous n'avons pas de nouvelles officielles sur la « chasse donnée par les armées de la République aux « Brigands de la Vendée.

« Des relations nous annoncent que ces scélérats « ont encore perdu à Craon une grande quantité « d'hommes; que les débris de cette bande se sont « jetés à Varades et à Ancenis; que Westermann les « suit avec une ardeur croissante.

« Hier, on a entendu d'ici le canon.

« Nos contrées n'ont plus rien à craindre, car « l'armée de Charette et celle de Larochejaquelein « ne paraissent pas fortes de six mille hommes.

« Nous envoyons aujourd'hui un commissaire à « Angers. Nous vous rendrons compte, à son retour, « de l'état des affaires de ce côté.

« Salut et fraternité.

« S. BIZIÈRE, PÉAN, BILLET, LENOIR. »

Le Conseil permanent de Sablé au Comité défensif du Mans.

« *Sablé*, 30 *frimaire*.

« Citoyens,

« Les Brigands sont à Ségré, Pouancé, Craon. Ils « brûlent, dévastent, tuent les maires qu'ils trouvent « sur leur chemin, et ne veulent rien laisser debout « dans des lieux qu'ils ne doivent plus, disent-ils, « revoir jamais; des lieux où ils n'ont trouvé que

« des partisans timides ou des ennemis déclarés.

« Ils ont su les noms des cavaliers civiques et des « gendarmes nationaux. Ils ont particulièrement « ruiné leurs propriétés et outragé leurs familles.

« Ségré a bien souffert. On s'y est battu deux « heures, et le pont a été passé, repassé deux fois par « les Brigands et les républicains.

« A la fin, les patriotes l'ont emporté. Les Brigands « fuient par Vern et Châlins.

Le château de l'Allory est dévasté ; il n'y reste pas « une glace, pas une cheminée de marbre, tout est « brisé. Le feu a consumé les granges. Le fermier « s'est sauvé au Lion.

« A l'instant même un citoyen de Laval nous rap- « porte que le représentant du peuple actuellement « dans cette ville a reçu avis du général Westermann « qu'environ quinze cents rebelles ont passé la Loire. « Le reste est en déroute et pousse vers la Bretagne. « Le général poursuit ses triomphes.

« Salut et fraternité,

« MORIN, BARRET fils, CHÉVRON. »

HOUDBINE à son ami Couet, à Sablé.

« *Ségré*, 30 *frimaire.* »

« Citoyen et ami,

« Nos transes cessent, nos maux finissent, les « Brigands n'ont fait que paraître ici et disparaître. « Ils nous menaçaient tous de mort. Larivière, « Bertron et moi nous étions surtout signalés à leur « colère.

« Comme ils allaient sévir, frapper, on a entendu « la fusillade. Leurs postes étaient attaqués par nos « hussards. Une forte colonne républicaine s'est « avancée et n'a pas tardé à nous délivrer de nos « hôtes féroces.

« Toute la horde a déguerpi par Sainte-James « et Vern. Les Rabaut ont eu de belles peurs, mais « nul n'a péri de cette chère famille.

« Les Brigands sont perdus, épars, égarés, ils « tombent de piége en piége. Ils ont une avance de « vingt-quatre heures sur notre infanterie, mais la « cavalerie les mène rudement. Il faut que ce Wes- « termann ait un tempérament de fer; il ne dort ni « jour ni nuit; il chasse aux Brigands et il est ivre de « joie quand il en tue.

« Salut et fraternité,

« HOUDBINE.

« *P. S.* Quinze de nos cavaliers et vingt-cinq fan- « tassins viennent près de Ségré d'arrêter cinquante- « un Brigands. Nos soldats jurent sur leur amour de « la République de purger le pays des monstres qui « l'infestent : fasse le ciel, cher ami, que je puisse « t'apprendre par le premier courrier la destruction « totale des scélérats de fanatiques qui nous ont tant « fait de mal! »

Lettre d'Angers.

« *Le* 30 *frimaire.*

« Les ennemis ont passé à Ancenis sur des ponts de « bateaux qu'ils avaient apportés sur des charrettes

« de tous les étangs voisins, au nombre de plus de « deux mille ; d'autres ont pris par Varades, mais ils « ne sont parvenus que dans l'île de la Meilleraie. « Deux à trois mille sont noyés; le reste, dispersé « dans les campagnes, est poursuivi par les paysans « qui les tuent et les hachent sans commisération.

« Le secrétaire d'un chef a acertainé ces faits, et « a dit en outre que quatre à cinq mille Brigands, « des plus opiniâtres, se portaient sur Nort et Blain.

« Larochejaquelein était mort, suivant les bruits « qui couraient. Dix fois on avait dit et répété : « Il « est blessé ; il a eu la tête fendue en deux. » Rien « de tout cela; il vit, il est leste, et c'est lui qui a été « le premier à passer l'eau à Ancenis ; Stofflet l'a ac- « compagné, ce qui a fort mécontenté leurs soldats.

« L'armée catholique maudit ses chefs qui passent « la Loire et la laissent là sans direction, sans secours, « sans refuge : elle a été prête à les assassiner de « rage.

« On attend à Angers un chef de Brigands fait pri- « sonnier : qui est-ce?

« La Durandière, juge de La Flèche, qui s'était « uni aux rebelles, a été pris, avec ses deux filles, et « amené à Angers.

« Il a passé dans notre ville cent cinquante prison- « niers de Nantes, que l'on conduit à la Convention. « Ils sont accusés d'avoir voulu vendre la ville. Per- « rotin, de Parcé, est du nombre[1]. »

[1] Villenave a fait le récit de ce voyage des prisonniers nantais.

Les Membres du district de Château-Gontier aux administrateurs de Laval.

« *Le* 30 *frimaire, an II.*

« Citoyens,

« Vive la République ! vive l'armée républicaine « de l'Ouest ! qui continue à poursuivre et qui exter- « mine les Brigands.

« La municipalité de Candé a annoncé officielle- « ment au district de Ségré que ces scélérats ont passé « par La Chapelle-Glain et Saint-Mars-la-Jaille, avec « des canons encore et des prêtres.

« A Saint-Mars, ils ont tué le maire.

« Ils arrivèrent dimanche (vieux style) à Ancenis. « En vain ils y tentèrent le passage. Plus de huit cents « furent engloutis dans le fleuve du premier coup, et « plus du double y périt quand ils voulurent essayer « une seconde fois de leurs frêles pontons.

« Le lundi, la générale bat dans les rangs des re- « belles. C'est avec la plus grande peine que les chefs « déterminent leurs hommes à marcher ; il fallait « pourtant se défendre ou fuir, car les Républicains « arrivaient de tous côtés et ne faisaient pas de « quartier.

« On a tiraillé, on a mitraillé, on a sabré tout le « jour et puis le mardi.

« Enfin, à la nuit, la horde a quitté la ville et la « Loire ; elle est rentrée dans les terres et ne sait où « elle va.

« L'hôpital de Candé est rempli de ses blessés et « de ses malades des deux sexes.

« Dans tous les bourgs, on trouve des femmes et « des enfants abandonnés.

« On a trouvé cinq canons dans un chemin creux, « enfoncés dans une mare.

« Le gros de ce qui reste des Brigands, à peu près « quinze cents hommes d'infanterie et huit cents de « cavalerie, tout ce qui est en état de se battre, prend « la route de la Bretagne et court sur Nort.

« Les troupes républicaines ne les laissent pas res- « pirer une minute. »

Lettre de CHATEAUBRIANT.

« 30 *frimaire, an II.*

« L'armée républicaine est entrée hier dans nos « murs; elle en repartira demain sans prendre de « repos, pour aller à la poursuite des Brigands. Trois « représentants du peuple sont avec elle. Ils ont re- « mis au district une proclamation tendant à faire « lever tous les citoyens des campagnes pour courir « sur nos scélérats d'ennemis ; ce qui s'exécute avec « le plus grand succès.

« Châteaubriant n'a que cinq chasseurs à cheval, « qui, mardi, arrêtèrent un prêtre, un ci-devant « vicaire de Saint-Léonard-lez-Angers avec d'autres « Brigands.

« Le caractère que ce prêtre a montré dans son « interrogatoire prouve qu'il est heureux que nos ré- « publicains l'aient pris. Il était pourvu de tous les

« moyens de corrompre les hommes que la crédulité
« entraîne.

« Si tous les Brigands avaient eu l'atroce persé-
« vérance de leurs prêtres, où en serions-nous?

« Dans Châteaubriant, et aux environs, les citoyens
« sont levés en masse et achèvent à coups de crocs
« et de fourches de détruire les débris de la pauvre
« armée catholique. »

Lettre de RIGOMER-BAZIN à Goyet.

« *Le* 30 *frimaire, an II.*

« Tu cours les champs et tu poursuis, ami, les vils
« scélérats qui nous ont tant fait de mal depuis quinze
« jours. Que ma lettre te trouve quelque soir à Sillé,
« à Saint-Denis ou à la Suze, et qu'elle réjouisse ton
« âme par l'avis d'une solennité qui a vraiment eu
« ici un grand caractère.

« Le peuple attache un prix infini à ses arbres de
« liberté; les Brigands le savent bien, puisque, par-
« tout, leur premier soin est de faire disparaître ce
« symbole.

« Au Mans, ils l'avaient jeté par terre, brûlé,
« anéanti; mais, dans leur rage effrénée, s'imagi-
« naient-ils par là éteindre dans le cœur des habitants
« l'amour sacré de la liberté et de la patrie?

« Qu'ils se détrompent; leurs outrages, leurs haines
« font tout le contraire. Ceux de nos concitoyens qui
« conservaient encore un germe de l'ancien régime,
« sont entièrement revenus de leur erreur. Le pas-

« sage des Brigands, leur conduite, leurs pillages,
« leurs maximes affreuses n'ont plus laissé et permis
« d'illusion : le voile est tombé, la lumière s'est faite,
« et l'enthousiasme qu'a manifesté la masse et l'una-
« nimité des citoyens de la commune du Mans à la
« plantation du nouvel arbre de liberté, du signe
« chéri de sa délivrance, de son indépendance et de
« son bonheur, est une preuve bien sensible des pro-
« grès qu'a faits dans nos mœurs la vérité, un gage
« sublime de l'impossibilité du rétablissement de la
« tyrannie.

« Je t'embrasse fraternellement.

« RIGOMER-BAZIN. »

CHAPITRE CINQUIÈME

CDLXII

Vous lisez dans de beaux livres qui se répandent par milliers d'exemplaires : « L'honneur de la France, en 93, se réfugia dans l'armée. »

Que veut-on dire? De quelle armée parle-t-on?

Est-ce l'armée du Nord, des Alpes, des Pyrénées ?

Oui, sans doute, exclusivement c'est elle qu'on cite.

Par une hypocrisie d'indépendance, et en attendant qu'on fasse cause commune avec l'étranger, on pardonne aux soldats français qui battent la coalition, et qui apprennent, par ses victoires, à foudroyer quelque jour, quand il en sera temps, l'*hydre de l'anarchie*.

L'anarchie : la révolution, la démocratie et toutes les institutions qui s'y rapportent!

Quant à l'armée, qui réduit dans le Midi les com-

plots royalistes, on n'a pas assez de malédictions pour elle.

Quant à l'armée de Mayence, fondue dans l'armée de l'Ouest, et qui terrasse les Brigands de la Vendée, on la flétrit.

N'est-ce pas là clairement une tactique ennemie, machiavélique et toute contre-révolutionnaire?

CDLXIII

Eh bien! l'honneur français est dans le civil comme dans le militaire.

Dans le civil d'abord,

Dans le magistrat du peuple,

Dans la Convention!

C'est de la Convention que partent les ordres; c'est elle qui nomme les généraux, fait les plans de campagne, dirige les colonnes.

Ses membres sont à la tête des armées.

Ils suivent ses inspirations, et ne font rien que par elle!

CDLXIV

La Convention nationale a tout dans sa main : police, justice, armée.

Elle a le présent et l'avenir.

Elle fait la guerre et prépare la paix; elle est l'esprit, la force, la gloire.

Elle a créé des hommes pour tous les services. Elle frappé du pied, et son génie, sorti de terre, a éclairé le monde.

C'est là qu'est la France.

C'est le peuple, qui, dans un élan plein d'antique énergie, a fondé la Convention.

C'est le peuple qui a dit à ses mandataires : « Plus de transaction avec la royauté, plus de pacte avec l'aristocratie, plus de grâce au fanatisme !

« Je veux vivre par la raison.

« Je ne veux plus entendre que la vérité. »

CDLXV

Et la Convention est venue, s'est assise à Paris, et a lancé ses mille oracles.

Il y a eu des taches, des aberrations, des enivrements et d'affreuses scènes !

L'homme est partout avec ses passions, ses jalousies, ses bassesses impies, ses noires faiblesses.

Mais taisez-vous, reproches vains !

De ces maux cruels il est sorti des biens immenses.

Pleurons et bénissons !

Car la Convention qui décrète, c'est la France qui s'élève et le genre humain qui avance !

CDLXVI

Des flancs de la Convention sortent les arts, libres, fiers, et qui vont dominer l'Europe.

La science se fait jour, et, par ses découvertes, tout se renouvelle.

Voyez-vous le télégraphe, voyez-vous l'école centrale des travaux publics, voyez-vous le bureau des longitudes, l'école normale, l'école des langues, tout

est en germe dans les arrêtés des comités de la Convention.

La Constituante abolit les couvents.

La Convention recueille les livres, et de ces lumières qui n'étaient que pour les moines, les nobles, les privilégiés, elle fait des dépôts et des phares qui sont pour les villes, les ateliers, les ouvriers, les pauvres.

La grande émancipation est proclamée.

CDLXVII

Oh ! qui fera le bilan de cette grande époque !

Qui dira le mouvement imprimé aux esprits?

Qui reconnaîtra loyalement tous les bienfaits dont jouit à profusion le XIX[e] siècle, dans ces principes posés résolument à la fin du XVIII[e]?

CDLXVIII

L'armée n'est que secondaire dans cette ère sacrée.

L'armée restera, mais au-dessus d'elle, la Convention !

CDLXVIX

On m'écrit de Napoléon : « La Vendée fut autant « une guerre de cupidité et d'avarice qu'une guerre « de royalisme et de religion. »

Cela est vrai.

On m'écrit encore : « Callot aurait peint les com- « mencements de cette guerre. Michel-Ange n'aurait « pas suffi pour la fin. »

Vrai aussi.

Je blâmais l'Empereur d'avoir mis trop haut la guerre de la Vendée, par la peur que j'avais que la louange, sortie d'une telle bouche, n'excitât des guerres nouvelles, pour la même cause.

Mais la cause est morte.

Quelque effort qu'on tente, elle ne ressuscitera pas.

L'ignorance et la servitude ne reviendront plus pour l'avilissement de l'Homme-Dieu.

Le despotisme est en exécration par toute la terre.

Et la liberté plane au haut des cieux sur ses ailes radieuses.

CDLXX

Lettre de BOURBOTTE, à Francastel.

« *Châteaubriant, 1er nivôse, an II.*

« Prieur et Turreau sont à cheval, et je t'écris un « mot sur la position. Marceau, Kléber, Tilly ont « concentré ici leurs troupes. Westermann vient « d'Ancenis; il a tué et haché tout ce qu'il a pu sur « la route. Stofflet et Larochejaquelein n'ont pas avec « eux cinquante des leurs, les plus alertes, qui ont « pu passer la Loire sur des planches, la tête seule « hors de l'eau. Talmont est dans les bois de Vitré, « on le suit à la piste. Scépeaux s'est jeté dans quelque « trou des mines de Montrelais, on le cherche. Un flot « de Brigands fuit vers le Morbihan et rejoindrait la « Chouannerie qui pointe sous Puisaye, si nous « n'étions pas là. Mais encore quelques heures et tout « sera dit.

« Nantes est sûr ; garde Angers, je te réponds du
« reste.

« Ton collègue et frère,

« BOURBOTTE. »

LETTRE de Saumur, 2 nivôse.

« Les représentants assemblés dans notre ville ont « décidé à l'unanimité, que les moulins et les fours « seraient décidément mis en cendres, afin d'ôter tout « moyen d'existence à ce qui reste ou à ce qui rentre « dans ce misérable pays d'incorrigibles rebelles.

« L'administration de Maine-et-Loire a bien voulu « réclamer contre l'arrêté pris. Vial, procureur « syndic, a été député par-devers la Convention pour « lui porter la requête, mais on l'a coffré à Chartres, « par suite d'un avis que les représentants ont donné « au Comité de Salut Public.

« La Vendée est maudite, et tout y sera rasé. »

ORDRE au général Haxo.

« *Nantes, 1er nivose, an II.*

« Il vous est ordonné d'incendier toutes les maisons des rebelles, d'en massacrer tous les habitants et d'en enlever toutes les subsistances.

« Le représentant du peuple,

« CARRIER. »

CDLXXI

Les Brigands sont à Blain, sur l'Adou. Marceau et Kléber qui le suivaient l'ont trouvé en bataille. Tilly

arrive, toutes les colonnes républicaines sont réunies. L'attaque est imminente. Mais une pluie torrentielle qui survient, et des débordements considérables dans tous les cours d'eau, ralentissent la marche des bataillons. On ne fut prêt que le soir, et le combat fut remis au lendemain.

Le lendemain, on reconnut que, malgré une pluie horrible, les Vendéens avaient évacué Blain, quitté sans bruit leur position et qu'ils se portaient rapidement sur Savenay.

Vite on se met à leurs trousses pour passer la rivière, les soldats ont de l'eau jusqu'aux aisselles. Ils vident les caissons, ils portent les gargousses sur leur tête, ils rechargent ensuite les caissons et continuent la chasse aux scélérats avec des fatigues incroyables.

Scélérats, tigres, monstres, c'est le vocabulaire. On s'excite par les mots.

Mais si nos mœurs sont rudes, celles des Brigands n'en diffèrent point. Leurs maux sont pires.

Westermann dit : « Ils courent comme des lièvres « et nous comme des barbets. » On rit de tout!

CDLXXII

Savenay ouvre ses portes. L'ennemi s'y loge. Nous avions là un général et six cents hommes qui fuient comme des moineaux et s'envolent au Croisic.

Les Brigands aussitôt creusent des fossés, élèvent des redoutes, crénellent les maisons, mettent en batterie les canons qui leur restent, et font voir qu'ils sont résolus à une résistance désespérée.

Ils ne céderont point.

Ils mourront tous.

CDLXXIII

Kléber et Marceau leur feront bien voir aussi que tous ces moyens improvisés ne peuvent retarder leur chute que de quelques heures. Au même instant le même cri partit des deux côtés : « Point de grâce ! »

Nos pelotons se déployaient à droite et à gauche. Prieur de la Marne leur disait à tous : « Chargez à « l'arme blanche ! » et par sa précipitation il fut un moment près de tout perdre. Sa tactique à lui c'était de crier : « En avant ! en avant ! » il n'en avait pas d'autre. Si on l'en avait cru c'en était fait de l'armée ; l'ennemi eût passé dessus comme un torrent, car dans l'extrémité où il était réduit, acculé, cerné, sans nulle chance de salut, sans recours que dans sa rage, il aurait pu profiter de la nuit qui était venue et, culbutant nos troupes, il les eût fait reculer jusqu'à Nantes où même peut-être, en cette confusion, il serait entré avec elles.

L'issue des combats est si douteuse, la fortune si mobile !

Prieur ne voulait pas entendre raison. Plusieurs fois à minuit, à deux heures, à quatre heures, Kléber fut provoqué par lui à fondre sur les Brigands; mais il tint ferme, il contint Marceau, et ce fut à son expérience, à son courage raisonné, inébranlable, qu'on dut la ruine totale de cette armée Catholique et Royale qui jouait depuis trois mois aux barres avec

la nôtre, laissant partout des traces de sa colère et de ses malheurs.

CDLXXIV

L'affaire commença au jour. Le ciel était sombre, le vent soufflait de l'ouest par lourdes rafales, on entendait les cloches de Saint Nazaire et de Montoire, et les roulements de la mer!

Dans un moment Kléber vit des grenadiers qui revenaient en désordre, poussés par l'ennemi. Verger, leur commandant, criait : « Nous n'avons plus de « poudre! — Eh! dit Kléber, n'étions-nous pas « convenus de les écraser à coups de crosse? Allons, « grenadiers, retournez au combat, je vous ferai sou- « tenir. » Ils y retournent en effet, électrisés par ces paroles. Verger tombe mort, ses soldats le vengent, et la victoire se décide par eux avec une violence qui fait que tout ce qui avait la cocarde blanche est tué, haché, exterminé.

J'ai recueilli le nom du seul des chefs qui fût resté aux Vendéens jusqu'à Savenay. C'était Langrénière.

Plusieurs fois on le dit pris et blessé ou mort, mais il avait résisté jusque-là. Il était petit, trapu, nerveux, austère et d'un courage à toute épreuve. Il ne quitta pas le champ de bataille. Il avait fait de bonnes dispositions et dit ce peu de mots à ses gens : « Vendons « cher le sang qui nous reste. » Forcé de plier ou de rompre, il tint dans le cimetière, dans l'église, se jeta dans un bois et fut saisi, blessé de deux coups de feu, dans la salle basse d'une auberge où il cherchait

encore à se défendre avec une dizaine de braves, tous blessés grièvement comme lui.

On les fusilla.

Mais là même à Savenay, ce ne fut pas l'armée Vendéenne qui, toute mutilée qu'elle était, souffrit qu'on l'attaquât. Elle tira la première ; c'était le 23 décembre, l'avant-veille de Noël: France contre France, on devait s'attendre à des prodiges. Beaupuy écrivit de Savenay, où, quoique blessé il s'était rendu, en amateur : « Ah! mon cher Merlin, que n'étais-tu
« avec nous! comme tu aurais joui ! quel feu, quelle
« bataille, quelle défaite! jamais on ne vit rien de
« semblable; les Brigands, plutôt que de lâcher pied,
« ont préféré mourir. Je les ai vus, bien vus et bien
« examinés. J'ai reconnu de mes figures de Torfou,
« de Chollet, d'Entrames. Quelle contenance, quelle
« mine! il ne leur manquait du soldat que l'habit !

« Je ne sais, mon ami, si je me trompe, mais cette
« guerre de paysans et de Brigands sur laquelle on
« a tant jeté de ridicule, dont on faisait, à Paris, des
« gorges chaudes, qu'on regardait en pitié, et qu'on
« traitait volontiers de méprisable ; cette guerre,
« vois-tu, m'a toujours paru, à moi, la *grande guerre*,
« et puisqu'à présent elle est éteinte, puisque voilà
« cette bande formidable, anéantie, il me semble
« qu'avec nos autres ennemis nous ne ferons plus que
« peloter.

« Vive la République ! »

CDLXXV

BULLETIN AFFICHÉ A NANTES.

Liberté, égalité, fraternité. Unité, indivisibilité de la République.

« Les Brigands sont foutus ! il n'en est plus ques-
« tion : bagages, munitions, caissons, canons, équi-
« pages, tout absolument ce qui leur restait est en
« notre pouvoir.

« C'est le 2 nivôse qu'a commencé le combat ; il a
« fini le 3, faute d'ennemis.

« Prieur était partout, Kléber était partout, Mar-
« ceau partout aussi ; et, franchement, ils ont eu fort
« à faire. Les canonniers brigands se sont fait égorger
« sur leurs pièces. Les rues de Savenay ruissellent
« de sang.

« L'armée catholique a disparu ; s'il y a quelques
« débris, nos paysans patriotes s'en vont en tirail-
« leurs, et les fusillent dans les marais et dans la
« plaine.

« Trois cents hommes de la cavalerie brigantine,
« poursuivis par Westermann, se sont jetés dans la
« Loire, à Donges, et s'y sont noyés. Pas un cavalier,
« pas un cheval n'en a réchappé ; on les canardait,
« et ils faisaient le plongeon pour ne plus revenir que
« morts.

« Six mille Brigands et plus, tant de leurs braves
« que de la suite, sans choix, pêle-mêle, pour en
« finir, ont expiré depuis Blain sous les coups de nos
« intrépides républicains.

« Nantais, vous êtes délivrés de vos ennemis. Dan-
« sez *la Carmagnole* ; vive la Nation ! vive la jus-

« tice du peuple! Il n'y a plus de calotins et de « royalistes ! »

CDLXXVI

Marceau, Kléber et tous les généraux, tous les représentants, tous les bataillons entrent à Nantes au milieu des cris de joie de la population.

Des repas sont donnés, des distributions de vin sont faites, des couronnes de chêne et de laurier sont décernées aux vainqueurs.

On danse au Cours, au boulevard, à la place Égalité et sur la Fosse.

Tous les navires sont pavoisés, toutes les fenêtres sont ornées de drapeaux, la ville est illuminée.

CDLXXVII

Arrêté du 4 nivôse.

« Le Conseil exécutif national provisoire, informé que dans les départements de Mayenne-et-Loire, de la Sarthe, de la Mayenne et de la Loire-Inférieure, la prodigieuse quantité des cadavres des Brigands de la Vendée qui sont tombés sous les coups des républicains a été ensevelie par monceaux, et n'est couverte que de très-peu de terre;

« Considérant que l'odeur infecte qu'exhalent ces corps pourrait avoir les effets les plus funestes, et qu'il est urgent de prévenir de tels dangers;

« Arrête que toutes les administrations des dépar- « tements, dont le territoire a été le théâtre de la « guerre, feront jeter dans le plus court délai, cha- « cune dans son arrondissement, sur les monceaux

« de morts qui y sont enterrés, de la chaux vive en « proportion de la quantité de cadavres, et les feront « couvrir de trois pieds de terre au moins;

« Recommande, en outre, aux administrations « départementales et communales d'instruire le plus « tôt possible le ministre de l'intérieur du résultat « des mesures qu'elles auront prises pour l'exécution « du présent arrêté. »

« Pour ampliation conforme au registre,

« DÉSAUGIERS,

« Secrétaire par intérim. »

CDLXXVIII

Toulon est pris, et le décret suivant est rendu le 4 nivôse an II.

« 1. L'armée dirigée contre Toulon a bien mérité « de la patrie.

« 2. Une fête nationale sera célébrée en l'honneur « de cette victoire dans toute l'étendue de la Répu- « blique.

« A Paris, la Convention y assistera.

« 3. Les représentants du peuple en mission au « siége recueilleront les traits de courage et d'hé- « roïsme de nos soldats.

« 4. Des récompenses seront décernées au nom « du peuple aux braves qui se seront le plus distin- « gués.

« 5. Le nom de Toulon est supprimé : cette com- « mune s'appellera : *Fort de la Montagne*.

« 6. L'intérieur sera rasé. Les édifices publics et

« les murs nécessaires à la défense seront seuls con-
« servés.

« 7. La nouvelle de cette conquête sera portée aux
« armées de la République. »

CDLXXIX

Un mot sur Danican. Chargé du commandement supérieur au siége d'Angers, il s'y est mal conduit; on l'a tenu pour traître : il l'était. Il eût livré la ville sans la vigilance des habitants. Vial l'a dénoncé à la Convention nationale; il l'a traité de lâche et d'ivrogne; il lui a fait décidément ôter un commandement dont il avait déjà été jugé indigne, et, dans son ressentiment, Danican fait courir, pour lui répondre, la lettre suivante :

DANICAN, ex-général de brigade, commandant à Angers, lors du siége, à Vial, méchant homme et malheureusement procureur syndic du département de Maine-et-Loire.

« J'ai lu dans le récit que tu as fait du siége d'An-
« gers une calomnie qui me concerne, et j'y ré-
« ponds.

« Mets bien dans ton cerveau, misérable imbécile,
« que, sans la double reconnaissance que je fis très-
« à propos de Laval sur Ernée et Mayenne; que, sans
« dix retranchements de bois à brûler, d'arbres, de
« poutres, fagots, tonneaux, paille que je fis faire
« sur la route, et près desquels j'établis des postes à
« l'effet d'y mettre le feu, et de retarder la marche
« d'une artillerie formidable, escortée de quarante
« mille Brigands qui me poursuivaient de près et
« couraient droit sur Angers (tu sais qu'ils y sont

« venus); que, sans les forces, les munitions, les ca-
« nons avec lesquels je me suis reployé sur cette ville,
« qui n'a été mise en état de siége qu'après mon
« arrivée, et quand j'eus annoncé l'approche de
« l'ennemi;

« Que, sans la précaution que j'eus de faire couper
« le pont du Lion-d'Angers, et d'y laisser un adju-
« dant-général intelligent, une force imposante et cinq
« pièces de canon, ce qui força l'ennemi à passer par
« La Flèche, et le contraignit à faire dix lieues de
« plus (je n'étais pas alors dans mon lit comme tu le
« prétends!);

« Qu'enfin, sans mon zèle, mon patriotisme, ma
« véritable envie de bien faire, mes dispositions, un
« peu de talent et beaucoup d'activité, les Brigands,
« auxquels je me loue d'avoir fait plus de mal que
« toi, se seraient emparés de la ville d'Angers, que
« je me féliciterai toute ma vie d'avoir préservée de
« la rage et de la férocité de l'armée catholiquement
« fanatique et royale.

« Tu es si bête que, tout en me calomniant, tu as
« fait mon éloge; car, dans le récit que tu as envoyé
« au président de la Convention, tu vantes beaucoup
« la manière dont on a posté les défenseurs de la pa-
« trie et les mesures de circonstance qu'il a fallu
« prendre: eh bien! je t'apprends que, quoiqu'une
« chute violente, et de laquelle cent personnes ont
« été témoins, m'ait forcé de rester sur le lit, rien
« ne s'est fait pour la défense de la ville sans mon
« ordre: mon registre fait foi.

« A cheval ou au lit, il y avait longtemps que je savais
« qu'un républicain ne compose jamais avec son de-
« voir, et je m'étais dit sincèrement : *Vaincre ou mourir*.

« Tu sauras que cette chute, au sujet de laquelle
« tu as publié que je m'étais entendu avec mon che-
« val, m'a estropié pour la vie, et que j'ai encore sur
« la poitrine un reste de meurtrissure, résultat né-
« cessaire de l'*intelligence* que j'eus avec un autre
« cheval qui me monta sur le corps.

« Quant au vin que tu prétends qui a été pris par
« moi et mon état-major dans la cave du ci-devant
« où je logeais, je te prouverai facilement que je ne
« puis en être accusé, puisque j'étais cloué sur mon
« lit, et pansé deux fois par jour par un chirurgien
« d'Angers. Au reste, cette querelle de *trop bu* ne
« m'étonne pas, puisque tu as été jadis rat de cave,
« c'est-à-dire le fléau du genre humain.

« C'est dans le sein de la Convention nationale que
« je veux détruire tes calomnies : la vérité, comme
« la République, est une et indivisible.

« J'oublie de t'observer que cette contenance
« ferme, cette gaieté franche à l'approche des Bri-
« gands, ces bonnes dispositions que tu as remar-
« quées chez nos soldats sont en partie dues à la
« confiance que j'ai su leur inspirer dans tous les
« cas, et ils en ont donné une furieuse preuve en
« faisant avec moi et dans le plus grand ordre, trente
« lieues en deux jours. La moitié manquaient de
« souliers, ce qui ne les empêcha pas d'aller défendre
« tes pénates. Tu me reproches de ne m'être pas

« trouvé partout : va, malheureux ! je n'ai pas be-
« soin d'entrer en justification vis-à-vis de toi ;
« mais à coup sûr l'homme qui a été vingt fois au
« feu, qui a eu, à la connaissance de toute l'armée,
« un cheval tué et un autre blessé sous lui, un coup
« de feu le 17 juillet dernier ; l'homme qui, à la
« tête de cinquante hussards, a repris les roches
« d'Érigné, abandonnées par deux bataillons, n'aurait
« pas eu un grand mérite à se promener plus ou
« moins dans une ville où les boulets passaient à
« quarante pieds de haut.

« Interroge tous ceux qui me connaissent ; écris
« aux corps constitués de Sablé et de Laval : ils
« te diront comment je me suis conduit dans leurs
« murs ; ils te diront qu'il faut me voir un quart-
« d'heure pour deviner que je ne suis ni lâche ni
« traître : ces deux qualités ne s'accordent pas avec
« mon tempérament.

« Les habitants d'Angers m'ont rendu plus de justice
« que toi. Ma conduite militaire, pas une déroute
« à me reprocher, l'estime et l'amitié de mes
« camarades me consolent des chagrins que j'é-
« prouve.

« Le 7 frimaire, ma suspension était signée, et le
« 7 frimaire, je résistais à quarante mille coquins
« opiniâtres. Le 13, je te défendais de toute mon
« âme : voilà la vérité simple et telle qu'elle devait
« paraître. Je n'ai fait que mon devoir, et si la Con-
« vention a décerné des éloges, elle les doit aux sol-
« dats et aux Angevines : les premiers sont des hé-

« ros de constance, les secondes sont des modèles
« d'humanité.

« Quant à moi, j'ai servi la République avec zèle
« et quelquefois avec succès. Je suis suspendu de
« mes fonctions : je ne le mérite pas. Sans avoir de
« grands talents, j'en ai plus que certains autres ; il
« est vrai que je suis doué d'une sotte franchise, et
« que j'ai dit souvent ce que je pensais sur telle
« gaucherie ou telle malversation ; je ne sais flatter
« personne. Certes, on s'est trompé, on a été trompé
« sur mon compte ; quoi qu'il en soit, je suis con-
« tent, mon cœur me dit : *Dors tranquille, tu as
« bien mérité de la patrie.* Toi, tu es, comme beau-
« coup d'autres, un empoisonneur de bonnes ac-
« tions. »

« Indignation et mépris.

« Auguste DANICAN.

« *Le 11 nivôse, deuxième année Républicaine.*

« *P. S.* J'ai oublié, dans cette lettre déjà trop
« longue, et qui t'ennuiera pour le moins autant
« que moi, que j'oppose à tes dix lignes d'impostures :

« 1° Quinze années de bons services, et cinq cam-
« pagnes tant en France qu'en Amérique ;

« 2° Le certificat authentique et flatteur que m'a
« donné le général Rossignol, malgré ma suspen-
« sion ;

« 3° La lettre du général divisionnaire Chalbos au
« ministre ou au Comité de Salut Public ;

« 4° Le certificat de tous mes camarades, et quel-

« ques lettres de condoléance que je n'ai pas men-
« diées.

« Sois donc converti et repentant du mal que tu « m'as voulu faire. Quelques gentillesses de plus de « ta part eussent pu faire tomber ma pauvre tête de « vingt-neuf ans et demi, vraiment républicaine et « révolutionnaire quand il le faut.

« D'ailleurs, n'est-il pas clair et reconnu que, de- « puis que les Brigands ont passé la Loire à Varades, « je suis le premier général par qui ils ont été battus; « n'est-ce pas depuis ce moment qu'ils ont été disper- « sés et presque entièrement détruits? Tout cela prouve « qu'un homme suspendu peut être bon à quelque « chose. J'attends tout de la justice des représentants « du peuple, car on ne peut me reprocher qu'un ba- « vardage qui n'a jamais fait de tort qu'à moi, et au « travers duquel il s'est échappé quelques vérités. »

Copie du Certificat qui m'a été donné lors de mon départ.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

« Je soussigné, général en chef, certifie que de- « puis que le citoyen Danican sert dans l'armée des « Côtes de La Rochelle, tant en qualité de colonel du « 8e régiment de hussards qu'en celle de général « de brigade, il s'est toujours comporté avec zèle, in- « telligence et patriotisme, ce dont j'ai été témoin « en plusieurs occasions. J'ajouterai, en outre, « qu'il vient de faire une retraite sur Angers, qu'il « a défendu pendant trente-six heures, au point

« que les Brigands ont été forcés de lever le siége.
« J'assure que c'est un des généraux sur la probité
« desquels on peut compter, et que je ne connais
« aucun motif qui ait pu donner lieu à sa suspen-
« sion. En foi de quoi je lui délivre avec plaisir le
« présent certificat pour lui servir et valoir ce que
« de raison. »

« *A Angers, le 19 frimaire de l'an II de la République française, une et indivisible.*

« **Le général en chef commandant l'armée des côtes de Brest,**
« **ROSSIGNOL.**

« **Vu par moi, général de brigade chef de l'état-major-général,**
« **ROBERT.**

Robert, Rossignol, Danican : trois hommes dont l'inexorable histoire a flétri le nom. Vial avait raison ; et Danican, malgré sa lettre, malgré les paysans vendéens qu'il avait tués en chargeant à la tête de nos avant-gardes, était en communication secrète avec les chefs royalistes, et servait la cause des émigrés et des Bourbons.

CDLXXX

J'ai fini ; je m'arrête : j'ai promis 93, et je l'ai donné. Je remercie les préfets, maires, généraux, médecins, directeurs de bibliothèques et d'archives, libraires et tous ceux qui m'ont fourni des matériaux pour mon travail. J'ai tout employé ; je n'ai rien omis. Si j'avais eu plus de lettres des Brigands, je les aurais publiées. J'aime à mettre en jeu mes personnages et à les écouter : ils parlent mieux que moi.

Je les ai suivis en prison, je les ai suivis dans les batailles. J'ai souffert de mes descriptions, souvent cruelles; plus d'une de mes nuits s'est passée sans sommeil, ou, si mes yeux se fermaient, je retrouvais en songe des os broyés, des plaies saignantes, des têtes que le bourreau montrait au peuple.

Quels drames et quels souvenirs! Je ne puis m'en distraire aujourd'hui encore, après un demi-siècle.

Récemment, je suis allé à Savenay : on y montre les deux fosses jumelles où, le lendemain du combat, on enfouit les morts.

Ici les Blancs, là les Bleus : éternels ennemis!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.



